

LÉGENDES

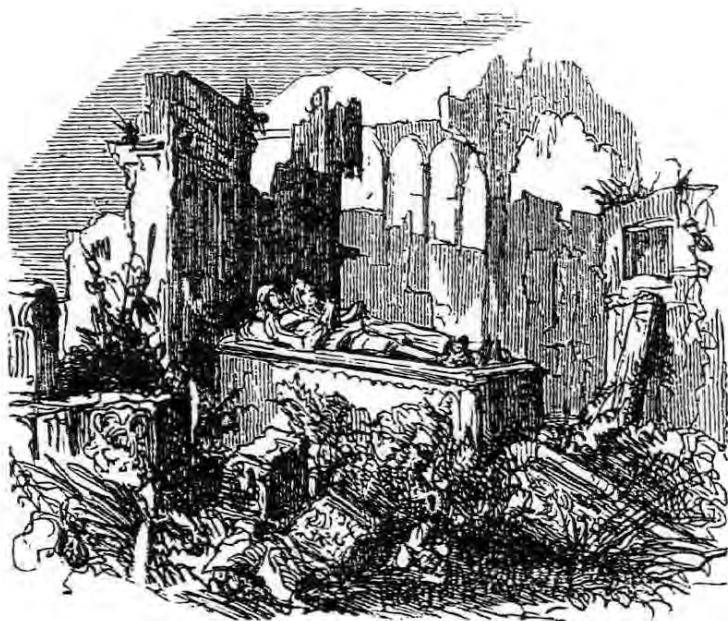
DU

MOYEN AGE

PAR

J. COLLIN DE PLANCY.

Approuvé par S. G. Mgr l'Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
RUE GARANCIÈRE, 8.



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LÉGENDES
DU
MOYEN AGE

APPROBATION.

Nous, PIERRE-LOUIS PARISIS, évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer,

Vu le rapport qui nous a été fait sur les *Légendes du Moyen âge*, nous n'avons trouvé dans cet écrit rien de contraire ni à la foi ni aux mœurs.

Arras, le 6 mai 1863.

† PIERRE-LOUIS,
Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.

LÉGENDES

DU

MOYEN AGE.

I. — LE MOYEN AGE.

Barbari dicuntur qui nec lege, nec civitate, nec alicujus disciplinæ ordine disponuntur ad virtutem. ALBERTUS MAGNUS, *Ethic.*, lib. VII.

S'il est vrai, comme le dit Albert le Grand, qu'on ne puisse appeler *Barbares* que les peuples dépourvus de lois, de civilisation, de discipline réglée qui les disposent à bien vivre, le nom de *Barbares* ne convient qu'aux peuplades devenues entièrement sauvages. Les envahisseurs du quatrième siècle n'étaient pas tombés si bas.

Dans nos livres d'histoire, on fait naître le moyen âge aux invasions des Francs, qui n'étaient pas des barbares; puis on clôt cet âge de transition à la prise de Constantinople par les barbares véritables : les bandes de Mahomet II méritaient ce nom. Les Francs avaient des lois, des mœurs, une civilisation commencée et des règles de discipline. Les musulmans étaient, comme ils le sont encore aujourd'hui, des sauvages campés et toujours prêts à envahir.

Nous ne faisons pas ici l'histoire des temps agités qu'on désigne sous le nom de moyen âge ; ce serait un travail trop au-dessus de nos forces. Nous n'en donnons que des scènes détachées, qui en exposent les grandeurs et les opprobres, les excentricités et les mœurs. Le moyen âge est depuis longtemps, et surtout de nos jours, un sujet de contradictions entre la critique et la louange. Nous le voyons sans passion, à la manière de Frédéric Ozanam, qui dit à ce propos dans un de ses meilleurs livres :

« On finira par soulever les bons esprits contre une époque dont on veut justifier les torts. Le christianisme paraîtra responsable de tous les désordres dans un âge où on le représente comme le maître de tous les cœurs. Il faut savoir louer la majesté des cathédrales et l'héroïsme des croisades, sans absoudre les horreurs d'une guerre éternelle, la dureté des institutions féodales, le scandale de ces rois toujours en lutte avec le saint-siège pour leurs divorces et leurs simonies. Il faut voir le mal, le voir tel qu'il fut, c'est-à-dire formidable, précisément afin de mieux connaître les services de l'Église, dont la gloire, dans ces siècles mal étudiés, n'est pas d'avoir régné, mais d'avoir combattu... »

Nous citerons dans le même sens un fragment plus précis et plus net, d'un remarquable discours prononcé par Mgr Parisis aux assises scientifiques du Nord :

« Il y a dans notre histoire une époque qui fut particulièrement décriée au dernier siècle : époque cependant la plus importante de toutes, car c'est elle qui

nous a formés; époque de lutttes effroyables et de merveilleuses transformations, que pour cela même on est convenu d'appeler le *moyen âge*; où l'Église, n'ayant à sa disposition, d'une part, que les débris de l'empire romain tombant en pourriture, et, de l'autre, que les hordes indomptables d'une barbarie victorieuse, vivifia les uns, adoucit les autres, et, de ces éléments désespérés, fit sortir les plus grandes œuvres et les plus hautes vertus.

» On s'indigne contre cette époque, parce qu'on y trouve des vices. Il serait facile de prouver que, dans leur ensemble, ces vices, d'ailleurs très-regrettables et très-incontestés, n'étaient pas le fait du moyen âge, mais bien celui des générations précédentes, païennes ou barbares, qui les lui avaient légués. Le fait du moyen âge, c'est ce qu'il a produit par lui-même et de son propre fond, et je ne crains pas d'affirmer que par là c'est une des plus grandes et des plus belles époques de l'humanité.

» A ceux qu'une pareille appréciation pourrait surprendre, je me contenterai de dire : Trouvez donc dans l'histoire du monde entier un prince plus grand que Charlemagne ou plus parfait que saint Louis; un génie plus profond que saint Thomas d'Aquin, ou plus puissant que saint Bernard; des édifices plus empreints de l'esprit créateur que nos vieilles cathédrales, ou des décorations plus resplendissantes et plus inspirées que leurs verrières.

» Trouvez quelque part plus de générosité courageuse et spontanée que dans les croisades; plus d'honneur et de délicatesse que dans les chevaliers; plus de

dévouement et d'intrépidité que dans les ordres militaires; plus de charité sublime que dans les religieux de Saint-Jean de Matha et de Saint-Félix de Valois pour la rédemption des captifs.

» Non, messieurs, jamais il n'y eut ni tant de grandes créations, ni tant de vrais grands hommes; par la raison que jamais, sauf au temps des premiers martyrs, il n'y eut tant de saints. Eh bien, voilà, messieurs, ce que le dix-huitième siècle osa frapper de son mépris, non pas avec quelque réserve, mais sans mesure et sur tous les points, non par des attaques isolées et clandestines, mais avec une publicité cynique et un effroyable ensemble...

» Il est facile de faire détruire ce qu'on a fait longtemps conspuer. Aussi est-ce avec une joie féroce qu'avant d'achever sa course, ce même dix-huitième siècle se rua sur les œuvres innombrables de l'art chrétien; qu'il brisa les délicates ciselures et les précieux émaux; qu'il souilla ou livra aux flammes les riches tissus et les fines miniatures; qu'il fit tomber enfin sous le marteau de son vandalisme et les statues pieuses, et les ogives élancées, et les églises monumentales tout entières.

» Siècle orgueilleux qui osais bien prétendre avoir tout régénéré, quand tu ne nous as laissé que des ruines, on t'appliquera la parole du Seigneur : Malheur à celui qui méprise, car c'est contre lui que le mépris rejaillira : *Væ qui spernis, nonne et ipse sperneris.* »

Dans un autre discours du même prélat vénéré, nous emprunterons à ce propos quelques lignes à la

louange de notre siècle, qui, délivré des excès et des abus du moyen âge, en a relevé toutes les vertus et toutes les vraies splendeurs.

« La gloire de notre siècle, aux yeux de la foi, c'est-à-dire au témoignage de la plus haute et de la plus ferme certitude qu'il y ait sur terre, la gloire de notre siècle, surtout en France, c'est d'avoir été, c'est d'être encore un siècle de réparation.

» Le dernier siècle, personne ne le nie, ne nous a laissé que des ruines : ruines matérielles; tous les temples dévastés, tous les autels dépouillés, toutes les institutions religieuses abolies, tous les biens de l'Église aliénés, toutes ses ressources perdues.

» Ruines morales; partout la vérité supplantée par le mensonge; l'histoire défigurée par la calomnie; les arts et les sciences envahis par le paganisme; les traditions chrétiennes interrompues par la fausse science et repoussées par la prévention; les habitudes religieuses étouffées sous le dégoût et le naturalisme : que dis-je? l'incrédulité partout en faveur, la piété partout en discrédit, enfin l'amour de la religion généralement remplacé par la haine ou le dédain.

» Voilà l'héritage de désolation et de scandale qu'a recueilli le siècle actuel à sa naissance. Tout était abattu, il fallait donc tout relever. Telle a été la mission de notre siècle, tel a été son travail, tel est aujourd'hui encore son caractère et son devoir.

» Voyez ce qu'il a fait dès le commencement, voyez ce qu'il fait encore : il a réparé, il répare.

» Après avoir reconstitué les diocèses, rouvert les temples, rappelé les prêtres exilés et proscrits, repeuplé

les séminaires, rétabli, malgré l'indigence des autels, le culte sacré, notre siècle n'a-t-il pas poursuivi, développé, fécondé son action réparatrice, au point de faire fleurir dans l'Église de Dieu, spécialement sur cette terre de France, des œuvres de sanctification et de régénération plus nombreuses, plus influentes et plus respectées que jamais ?

» Étudiez le monde actuel, et voyez si ce mouvement réparateur de la religion n'est pas partout.

» Depuis les souvenirs les plus minutieux de l'histoire, jusqu'aux plus profondes investigations de la science ; depuis la littérature la plus légère jusqu'à la philosophie la plus élevée ; depuis l'éducation de la jeunesse jusqu'au gouvernement des peuples ; depuis la discipline et la hiérarchie de l'Église jusqu'aux rapports de l'Église avec l'État ; enfin depuis les souffrances du pauvre placé près de nous jusqu'aux douleurs des nations les plus lointaines ; n'est-il pas vrai que partout et sur toutes choses, dans le cours de ce siècle, beaucoup d'erreurs ont perdu leur empire, et beaucoup de préventions leur popularité ? n'est-il pas vrai que jamais l'Église catholique n'a été plus fertile en institutions appropriées aux besoins des peuples, et que jamais ses œuvres n'ont été plus admirées, ni surtout plus recherchées, même par ses adversaires ? n'est-il pas vrai qu'au lieu d'une société sans Dieu, et surtout sans Jésus-Christ, telle qu'on la rêvait encore il y a moins d'un demi-siècle, aujourd'hui il n'y a pas une amélioration sociale qui ne veuille ou s'appuyer, comme ils le disent, sur la religion du Christ, ou du moins se faire une parure

de son manteau sacré? tellement que, si dans notre enfance nous avons eu la douleur de voir souvent les hommes du monde se donner des airs d'impiété par bon ton, nous avons aujourd'hui la consolation de les voir presque tous se déclarer religieux, au moins par convenance; tant les opinions ont changé de cours, tant l'esprit public s'est dégagé du joug des ennemis de Dieu, et tant il est vrai que ce mystérieux travail de réparation sanctifiante s'est poursuivi parmi nous, surtout dans les idées, avec un merveilleux succès. »

Les dévastations ont été l'œuvre des Normands d'abord; ceux-là étaient des barbares; puis des Albigeois, qui l'étaient devenus; ensuite des séides de Luther, qui les valaient au moins; enfin, des démolisseurs de 1793, qui nous ramenaient à la barbarie. L'Église édifie et maintient; ses ennemis détruisent et n'élèvent rien.

II. — HENRI DE MARLAGNE.

PREMIÈRE LÉGENDE DE L'ÉVÊQUE NOTGER.

Faire grâce aux meurtriers, c'est livrer les hommes de paix aux tourments de l'épouvante.

LAMOTHE-LE-VAYER.

Par une fraîche matinée d'avril, — permettez-nous aussi ce début, qui est encore de mode, — en l'année 972, un homme de bonne mine, entre deux âges, s'était arrêté devant une petite maison de con-

struction singulière, qu'on apercevait isolée à cent pas de la Païen-Porte, près de Liège. Cette maison était ronde, bâtie en palissades d'osier hourdées d'un mastic durci, couverte de joncs rassemblés en pointe de ruche, et ornée à l'extérieur de grossières peintures qui représentaient des ours, des loups et d'autres bêtes féroces. Elle n'avait de fenêtres que deux étroites baies refermées par des volets de bois blanc. Au-dessus de la porte, qui était close, s'étendait le cadavre à demi desséché d'une vaste chouette; sous ce trophée pendait à une corde de cuir un maillet de bois, avec lequel on frappait lorsqu'on demandait à entrer.

La seule chambre qui composât cette maison était fort grande. Elle n'avait pour tout mobilier qu'un poêle en briques, une très-longue table, quelques escabeaux, des armes et un coffre; mais ce coffre, qui renfermait la vaisselle d'étain, contenait aussi, disait-on, beaucoup d'or.

Le maître de cette maison, assis sur une lourde escabelle, la tête appuyée sur sa main droite et le coude posé sur la table, semblait plongé en ce moment dans une méditation sérieuse. Les doigts de sa main gauche maniaient le manche d'un long et large poignard, passé dans sa ceinture de laine verte. Ses jambes étaient vêtues d'un pantalon étroit de drap jaune de Liège, et son corps serré dans un pourpoint de buffle lacé par devant. Sa tête nue et ses longs cheveux noirs, répandus en désordre sur ses épaules larges, laissaient voir une mâle et rude figure brunie, où se dessinaient avec fermeté tous les traits d'un

caractère résolu. Cet homme de haute taille était Henri de Marlagne.

Devant lui, de l'autre côté de la table, était assise Anne Bouille, sa femme, insouciant créature au jugement des étrangers, qui se trompaient à l'apparence, mais compagne adroite et résolue du robuste chef qu'elle avait choisi pour époux. Elle était fière de Henri de Marlagne, parce qu'elle le voyait redouté....

Tout à coup, en jetant un coup d'œil à travers une fente de la porte, elle aperçut l'homme arrêté sur le chemin.

— Que veut cet homme, qui examine ainsi notre demeure ? dit-elle.

Henri se détourna lentement, ouvrit un des petits volets et regarda. En voyant l'homme, coiffé d'un bonnet de pelleteries blanches et vêtu d'une sorte de tunique sombre, étroite, qui tombait, fendue de deux côtés, jusqu'au milieu de la cuisse, sur un large pantalon violet, Henri de Marlagne se retira d'un air presque indifférent, referma le volet, rentra dans le demi-jour qui était habituel à sa maison, et dit doucement :

— C'est un chanoine de Saint-Lambert, ou c'est un étranger ; ce n'est rien d'inquiétant.

Et il retomba dans sa méditation.

Cependant l'homme, en l'apercevant, s'était retiré.

— Tu ne crains donc rien, Henri ? dit la jeune femme, après un moment de silence, en prenant son petit enfant dans son berceau : on dit bien des choses du nouveau prince.

— Que dit-on? demanda Henri de Marlagne d'un ton distrait.

— Mais on dit que Notger.... Il s'appelle Notger, n'est-ce pas, le nouveau prince-évêque?

— Notger, en effet.

— De quel pays est-il?

— De la Souabe, je crois. Il a été moine, en Suisse, au monastère de Saint-Gall; puis il a dirigé dans ce pays les écoles de l'abbaye de Stavelot. C'est un savant homme (1). Il nous est donné pour prince et seigneur par l'empereur Othon.

— Est-il sacré?

— Il l'a été par l'archevêque de Cologne.

— On dit que l'évêque Notger veut rétablir l'ordre et la police dans le pays de Liège; qu'il a préparé beaucoup de lois; qu'il a parlé de soumettre Henri de Marlagne et sa bande, comme il appelle tes braves compagnons....

— Nous verrons! répliqua violemment Henri, en serrant le manche de son poignard.

Et il se leva.

Après avoir fait quelques pas incertains, il mit sur sa tête une toque de cuir surmontée d'une plume verte, prit son bâton ferré et sortit.

Tout le monde dans Liège semblait le connaître, et l'honorer ou le craindre; tout le monde le saluait. Il parcourut les rues tortueuses, s'arrêtant fréquem-

(1) On prétend à Liège que Notger est le même que ce moine de Saint-Gall, auteur anonyme d'une curieuse histoire de Charlemagne, écrite à grands traits sur les récits de deux vieux compagnons de l'illustre empereur; mais ce n'est pas exact, dit-on.

ment pour dire un mot à la porte de ses amis ou plutôt de ses sujets; car il y avait dans la ville deux cent vingt hommes de résolution qui le reconnaissaient pour leur seigneur. Il traversa le pont de la Meuse, que Notger faisait réparer, et qui, dit-on, avait été bâti par Ogier le Danois, ce vaillant neveu de Charlemagne, que les Liégeois réclament comme leur concitoyen. Il fit une course dans la campagne et ne rentra à sa maison qu'à la chute du jour. On y avait apporté une grande quantité de viandes, que la jeune femme faisait rôtir; cinquante grands pots d'étain, pleins de vin de la Meuse, étaient rangés sur la longue table. Bientôt tous les amis et sujets de Henri arrivèrent, et le souper commença.

Ils parlèrent de leurs exploits, de leurs prises, des maisons riches qu'ils avaient dépouillées, des marchands qu'ils avaient détroussés sur les routes. Ils burent à la santé de leur chef Henri de Marlagne.

Ces hommes formaient, comme je l'ai dit, une bande de deux cent vingt brigands, qui habitaient Liège et infestaient le pays. Ils étaient tous d'anciens hommes de guerre, que les sanglantes querelles du temps avaient habitués à ne plus vivre que de rapines. Chacun d'eux avait sa maison dans la ville ou aux portes. Ils étaient connus tous; on savait leur profession, et on les redoutait tellement qu'on n'avait pu jusqu'alors les dompter. La justice d'Éracle, le précédent évêque, avait échoué devant eux. Lorsque les officiers de police avaient saisi un des brigands, et qu'on voulait le jeter en prison, il était aussitôt

enlevé par un détachement de ses camarades, pendant que d'autres pillaient et détruisaient la maison du juge qui avait osé s'attaquer à eux. On n'osait plus même porter plainte.

Comme ces bandits, sachant bien ce qu'ils faisaient, protégeaient les pauvres gens contre les seigneurs, ils avaient pour eux les masses. Les marchands, qui avaient besoin de traverser le pays sans mésaventure, n'avaient qu'un moyen : ils payaient une contribution à Henri de Marlagne, qui leur donnait une escorte ; et ils s'accommodaient de cette protection. Les hommes riches, qui voulaient de leur côté dormir en paix, avaient soin d'envoyer tous les mois un présent au chef ; Henri prenait pour lui double part et distribuait le reste à tous ses camarades, avec une parfaite intégrité.

On racontait de lui une foule de traits. Un jour qu'un pauvre homme avait été condamné à une amende d'un marc d'argent, comme il ne pouvait le payer, il allait être mis en prison. Henri alla trouver le juge qui avait porté la sentence. — Je suis Henri de Marlagne, lui dit-il ; j'ai besoin d'un marc d'argent. Le juge, un peu effrayé, se hâta de compter la somme, que le chef porta au condamné.

Mille anecdotes de ce genre, plus ou moins fondées, circulaient ; mais on en racontait aussi de plus sinistres. Ceux qui résistaient à la bande de Henri étaient mis à mort. On savait bien des meurtres et bien des crimes horribles. Tout le monde se plaignait, mais à voix basse, même ceux qui transigeaient avec le chef. On murmurait contre la molle

justice du prédécesseur de Notger. On témoignait quelque espoir dans la vigueur de celui-ci.

Henri de Marlagne en était préoccupé; c'était pour aviser qu'il avait réuni ses hommes.

— Je vous ai rassemblés tous, leur dit-il, et, à l'exception de quatre sentinelles qui sont dehors, je vous vois bien tous ici. Nous avons à traiter une question grave. Notger, le nouveau prince des Liégeois, n'est plus assurément cet Éracle qui nous laissait vivre (1). Notger, quoiqu'il vienne de la Souabe, se prétend originaire du pays de Liège, et descendant du sang de Charlemagne. Il en a toute l'activité et toute l'énergie. Il veut, je le sais, réformer nos manières, éteindre les coutumes de la guerre et nous soumettre à sa loi. Le souffrirons-nous? changerons-nous nos habitudes? Je vous ai réunis, camarades, prévoyant bien votre réponse, pour vous proposer de recueillir chacun ce que nous possédons, et de nous retirer demain, une heure après la nuit, à la forteresse de Chiévremont...

J'aurai soin, reprit Henri, de prévenir le seigneur Immon, qui commande cette belle montagne et qui nous aime. Nous serons au moins là dans un abri imprenable. Nous ne craignons ni surprise, ni violences. Rien ne sera nouveau dans nos usages,

(1) Voici comment Henri de Marlagne entendait qu'on le laissât vivre : « L'audace de cet homme allait si loin, qu'un jour il pénétra de vive force dans le palais d'Éracle, brisa les portes de ses caves, enfonça les tonneaux et donna le vin à boire aux gens de sa suite, à la vue de tout le peuple. Le bon évêque se contenta de dire en soupirant : « Il viendra quelqu'un après moi qui ne laissera pas ces outrages impunis. » (M. de Gerlache, *Histoire de Liège*, p. 50.) Notger accomplira la prédiction.

excepté le logement ; et Liège demeurera toujours sous notre main ; car le château de Chiévremont, où je puis vous promettre que nous serons reçus à bras ouverts, n'est qu'à deux lieues d'ici...

Henri de Marlagne se tut, et un bruit confus de chuchotements et de conversations vives emplit aussitôt la salle rustique.

— Le chef a raison, dirent enfin toutes les voix ; Chiévremont ! Chiévremont !

Un seul homme se montra contraire à cette manifestation unanime : c'était Harlet.

— Je n'approuve pas, dit-il, pour mon compte, la retraite à Chiévremont. Réunir toutes nos forces en un seul point, ce serait nous exposer à périr tous ensemble, sans espoir de secours et de diversion. Songeons plutôt à nous disperser adroitement dans le pays. Je sais d'ailleurs qu'il est dans les projets de Notger, qui veut à tout prix ramener la paix publique dans la principauté de Liège, d'enlever et de détruire la forteresse de Chiévremont...

— Quand Notger enlèvera Chiévremont, dit grossièrement un des bandits, toi, Harlet, tu prendras la lune.

Il paraît que ce dicton avait cours déjà au dixième siècle.

— Chiévremont ! s'écria un autre, une forteresse où des armées réglées ont échoué !

— Bâtie dans les airs sur un rocher à pic ! dit un troisième brigand.

— Mais, s'écria Harlet, ne peut-on pas s'en rendre maître par surprise ?

— Jamais, quand nous y serons ! Ce fut le cri général. Chiévremont ! Chiévremont ! et vive Henri de Marlagne !

— Si vous me croyez, ajouta un des assistants, au signe duquel on fit silence, puisque la résolution est bonne, exécutons-la de suite. On ne se repent jamais que du temps perdu. Trois heures nous suffisent pour nos apprêts ; et nous pouvons partir avant le jour.

Harlet pâlit à ces paroles. C'était le seul traître de la bande, si on peut appeler traître celui qui trahit des voleurs. Mais puisqu'un seul traître suffit pour trafiquer d'une nation, un seul aussi peut livrer une bande de brigands. Harlet s'était vendu à Notger. Il lui avait promis, moyennant une solide récompense, de lui donner les moyens de s'emparer de Henri et de ses compagnons. S'ils se retiraient à Chiévremont, qui était un repaire inexpugnable, son marché manquait. Il s'efforça donc de gagner du moins jusqu'au lendemain soir, comme l'avait d'abord proposé Henri de Marlagne. Mais on ne l'écouta point ; et il fut décidé qu'on partirait à quatre heures du matin.

Tous les bandits burent un dernier coup ; et chacun d'eux se leva pour aller faire ses préparatifs. Harlet se rendit à la hâte chez le prince-évêque, qui allait se mettre au lit. Il lui conta ce qui se passait.

— Tu es un fidèle serviteur, lui dit Notger ; il n'y a donc pas une heure à perdre !

L'habile prince avait pris ses mesures de justice : pour être toujours prêt à l'occasion, il avait fait ju-

ger les brigands par un tribunal régulier; et il était muni de leur sentence.

Il appela aussitôt ses officiers, remit son bonnet de pelletteries blanches et sa tunique noire; car c'était l'homme qu'Anne Bouille avait vu le matin examinant la maison de Henri. Il envoya éveiller tous ses hommes d'armes, qui arrivèrent au nombre de huit cents. Il leur adjoignit des bourgeois armés, sur lesquels il pouvait compter, et dont il connaissait le courage. Puis ayant fait l'examen de toutes ses forces dans la cour de son palais épiscopal, il les divisa en deux cent dix-neuf petits pelotons; il assigna à chacun le poste où il devait se rendre et la besogne précise qu'il avait à faire. Il fit distribuer deux cent dix-neuf cordes; et tous ces hommes sortirent en silence à deux heures du matin...

A la pointe du jour, ce fut dans tout Liège une grande rumeur. Tout le monde poussait des cris de surprise. On se heurtait dans tous les sens. Aux portes de deux cent dix-neuf maisons, on voyait un homme pendu. C'étaient, excepté Harlet, tous les compagnons de Henri de Marlagne. Plus ou moins criminels, plus ou moins vieillis dans la vie de brigands, on leur avait fait à tous égale justice. Leurs femmes et leurs enfants pleuraient avec désespoir et n'osaient plus se montrer, lorsqu'il parut un héraut qui déclara à tous les carrefours que les familles des morts étaient sous la formelle protection du prince, et qu'il était interdit à tout Liégeois de leur nuire, sous peine d'offenser la personne même du seigneur-évêque.

Pendant que la plus grande partie du peuple se félicitait d'être délivrée ainsi d'une bande formidable, qui avait fait si longtemps la terreur de la ville, Harlet se dirigea vers la maison de Henri. Il fut étonné de ne pas le voir pendu à sa porte.

— Se serait-il échappé! pensa-t-il avec frayeur.

Il s'approcha; il vit au-dessus de la chouette un grand clou auquel un bout de corde était encore attaché.

— On l'aura sauvé, dit-il en sentant redoubler son effroi.

Après un moment d'hésitation, il entra; il vit à terre un corps mort : c'était celui de Henri de Marlagne.

Anne Bouille, en pleurs, était agenouillée à côté, et penchée sur le visage qu'elle arrosait de ses larmes. Elle leva la tête lentement, au bruit de la porte qui s'ouvrait, et tira doucement le long poignard de Henri. Harlet ne vit pas ce mouvement. En reconnaissant cet homme, une sorte de consternation pesa sur elle.

— Quoi! c'est vous, Harlet! dit-elle, vous n'êtes pas mort comme eux tous? vous êtes le seul!

— Le seul, il est vrai, reprit le traître, et je venais vous offrir des consolations.

Une rougeur de colère envahit à ces mots la pâle figure d'Anne Bouille.

— Des consolations! dites-vous; je me souviens du personnage que vous faisiez hier; et, je le sens, c'est vous qui nous avez trahis! Vous aviez juré pourtant de mourir tous ensemble! Tenez donc votre serment!

Elle n'avait pas achevé cette parole, qu'en une seconde elle avait frappé de son poignard le cœur de Harlet.

Le dernier des brigands tomba avec un hurlement étouffé; et la jeune femme, prenant son enfant dans ses bras, s'enfuit à travers la campagne.

Le soir de ce jour-là, elle occupait en sûreté une petite chambre tapissée de cuir vert dans une des tours du château de Chiévremont.

III. — LE REPAIRE DE CHIÉVREMONT.

DEUXIÈME LÉGENDE DE L'ÉVÊQUE NOTGER.

Qu'importe le moyen, pourvu qu'on nous délivre!

GARNIER, *Œdipe*.

On voit à deux lieues au sud-est de Liège une montagne à pic, presque partout inaccessible, où jadis habitaient seuls de pauvres chevriers qui y paissaient leurs troupeaux; on l'appelait de temps immémorial Chiévremont, ou la montagne des Chèvres.

Quand vint, sous les successeurs impuissants de Charlemagne, la grande désorganisation féodale; quand chaque capitaine ou seigneur, refusant d'obéir à des princes qu'il ne révérait plus, voulut se faire indépendant; quand les invasions des Normands obligèrent chaque localité à se défendre, chaque manoir à soutenir l'assaut, sans attendre l'aide du souverain, partout il s'éleva des forteresses. Celles qui résistèrent le mieux donnèrent le plus de fierté

à leurs maîtres. Une foule de petits seigneurs essayèrent du pouvoir absolu.

Un descendant de la race de Clovis, s'étant emparé du mont des Chèvres, y bâtit au sommet un château fort et entourra la base d'une lourde muraille, sur laquelle ses hommes se promenaient à cheval. Il se déclara libre de tout devoir envers les suzerains du sang de Charlemagne qui, disait-il, avaient usurpé les droits de sa race. On assiégea vainement Chiévremont; il y demeura indépendant.

Immon, son petit-fils ou du moins son successeur, était seigneur de Chiévremont, en 972, sous le règne de Notger. Celui-ci, relevant de l'Empire pour le temporel de ses États, souffrait impatiemment de ne pas recevoir les hommages du sire de Chiévremont; il souffrait plus encore des brigandages que le seigneur Immon faisait peser sur son peuple.

Plusieurs fois, il l'avait sommé de le reconnaître pour son suzerain et de lui rendre les devoirs et les redevances de vassal. Immon n'avait pas même daigné lui répondre. Dans son orgueil, lui qui sortait, disait-il, de la tige des premiers rois francs, renversée par Pépin le Bref, il se croyait bien au-dessus de Notger, lequel, venu de la Souabe, n'était issu que du sang de Charlemagne. Loin donc de saluer un souverain dans Notger, il semblait ne trouver en lui qu'un ennemi; et s'il n'avait pas assez de troupes pour lui faire une guerre réglée, il le harcelait par des escarmouches perpétuelles et par de petites guerres de partisans qui désolaient le pays.

Comme presque tous les seigneurs, depuis les dé-

vastations normandes, Immon faisait consister la plus riche partie de sa fortune dans la rapine et les expéditions de grande route. Longtemps, il s'était entendu avec Henri de Marlagne. Mais depuis que Notger, ayant surpris Henri et sa bande, les avait fait tous pendre à leur porte, Immon n'avait plus d'ami; il n'avait dans les autres seigneurs fortifiés du voisinage que des concurrents, qui détroussaient comme lui les voyageurs et pillaient comme lui les maisons où ils pouvaient s'introduire. Seulement ces autres chefs de manoir, moins habiles que lui, ou moins sûrs de leurs retraites, se laissaient battre plus souvent. Notger de temps en temps en soumettait quelques-uns; et le nombre des brigands était sensiblement diminué dans le pays (1). Immon n'en était

(1) Voici un trait que nous empruntons encore à la belle *Histoire de Liège* de M. de Gerlache : « Radus des Prés, homme riche et puissant, possédait, dit-on, une maison forte, élevée sur une hauteur (dans Liège même) entre les églises de Saint-Pierre et de Saint-Martin. De là il dominait la ville. Notger, ne sachant comment s'affranchir d'une sujétion si menaçante, imagina un voyage en Allemagne et pria Radus de l'accompagner. En partant, il avait donné des ordres secrets à son neveu pour l'accomplissement de ses desseins. Celui-ci, conformément aux instructions de l'évêque, procéda en hâte à la démolition du château de Radus des Prés et fit jeter sur la même place les fondements de l'église Sainte-Croix. Lorsque l'évêque supposa les choses assez avancées, il revint d'Allemagne avec Radus. Mais celui-ci, en rentrant à Liège, cherchait en vain son manoir; il avait beau regarder, à la place de son château il ne voyait qu'une église. Il en témoigna sa vive surprise à son compagnon de voyage, qui, rompant enfin le silence, lui répondit doucement : — Mon cher Radus, des motifs de haute politique m'ont forcé d'en agir ainsi... Toutefois, je suis si loin de vouloir vous faire tort, que je vais vous céder à l'instant même des propriétés d'une valeur bien plus considérable que votre château... La chose était faite; il fallut bien que Radus se contentât de l'explication et du dédommagement. Telle est la version adoptée par Fisen et par le père Bouille, sur la foi

pas fâché; sa chasse, comme il disait, en devenait plus abondante.

Il avait, dans son vaste repaire, quatre cents hommes robustes et vaillants, que rien n'avait pu séduire; et une armée de trente mille hommes ne l'eût pas délogé des tours de Chiévremont, toujours munies de vivres pour une année. Il avait fait creuser, à une profondeur inouïe, un puits intarissable; car il descendait au niveau d'une petite rivière voisine. Il bravait donc impunément Notger.

Cependant le prince-évêque lui fit faire des propositions si avantageuses, il lui offrit tant de terres, tant de profits et de bénéfices, s'il voulait renoncer à sa vie aventureuse et faire un simple hommage, non pas au prince, mais à l'église de Liège; il lui présenta d'une façon si gracieuse les nobles fonctions de défenseur de Saint-Lambert; il lui offrit avec tant de déférence la bannière de l'église cathédrale, que le vaillant Immon fut ébranlé. Il en parla à ses hommes d'armes, auxquels il faisait de bonnes parts.

Ce bruit vint aux oreilles d'Anne Bouille, qui, depuis quelques mois, habitait une tourelle du château de Chiévremont. La veuve de Henri de Margagne frémit à la pensée d'une paix avec les bour-

de Jean d'Outre-Meuse. Anselme, auteur presque contemporain et par conséquent plus digne de foi, dit simplement (dans Chapeauville, tome I^{er}, p. 204) qu'un seigneur dont les intentions lui étaient suspectes ayant demandé à Notger un terrain, entre les églises Saint-Pierre et Saint-Martin, pour y élever une maison, l'évêque donna l'ordre au prévôt de Saint-Lambert d'occuper promptement cette place et d'y construire une église. »

reaux de son époux et de ses amis. Tout occupée jusque-là de sa douleur et de son petit enfant, elle n'avait paru que deux ou trois fois devant Immon, qui ne l'avait pas remarquée. Alors elle s'alla jeter à ses pieds.

Remise de ses premières angoisses, animée par une passion ardente, elle supplia le chef de se défier des promesses qu'on lui faisait; elle lui rappela l'exécution nocturne des deux cent vingt compagnons de Henri, au moment où il voulait réunir sa troupe aux braves de Chiévremont : elle parla avec tant de feu et tant d'éloquence qu'elle changea les idées d'Immon. Un sentiment nouveau en fut peut-être aussi la cause. Immon se surprit étonné de n'avoir pas remarqué plus tôt le trésor qu'il possédait dans son manoir. Il releva la jeune veuve et, fasciné par elle, il lui promit tout, si elle voulait l'épouser.

— Veuve de Henri de Marlagne, dit-elle, je ne lui donnerai jamais un successeur que pour le venger. Voyez, seigneur, si cette dot vous convient.

Immon n'était pas marié; il avait trente-cinq ans; il trouvait sa vie de brigand douce et commode; il promit tout de nouveau; il renvoya à l'instant, avec un refus formel, l'émissaire de Notger, épousa Anne et adopta le fils de Henri, en jurant de venger son père.

Les courses recommencèrent donc. Tout marchand qui venait dans le pays de Liège, s'il n'avait pas transigé avec Immon et acheté un sauf-conduit, était bien sûr d'être pillé. Tout Liégeois qui sortait de la ville était détroussé; et s'il résistait, mis à mort.

Toute maison riche qui ne pouvait soutenir un siège était dévalisée. Des escouades armées sortaient souvent de leur retraite, descendaient la montagne et allaient faire du butin dans Liège même.

Anne, que son nouvel époux comblait d'or et de riches étoffes, se réjouissait et battait des mains toutes les fois qu'on avait tué un des hommes d'armes, ou mis à rançon quelque officier de la justice de Liège.

Plusieurs mois se passèrent ainsi; la désolation croissait dans le pays; les habitants tremblaient dans leurs demeures et n'osaient pas en sortir.

Anne Bouille, que ces désastres réjouissaient, allait bientôt rendre père le seigneur Immon. Il lui vint une pensée dictée encore par la vengeance, et calculée avec assez d'habileté.

— Je vais vous donner un fils, dit-elle à Immon. Il faut que cet enfant soit un lien de plus entre nous, et que sa naissance achève l'accomplissement des promesses que vous m'avez faites. Cessez pour un instant de faire la guerre au prince-évêque. Envoyez-lui un héraut qui lui dise que vous consentez à la paix, que vous traiterez avec sa suzeraineté, que vous déposerez les armes, mais que vous souhaitez qu'il vienne baptiser l'enfant qui va bientôt naître. Il sera réjoui de vos offres; il viendra, n'en doutez pas: il amènera les principaux dignitaires de son clergé pour vous faire honneur; peut-être ses conseillers. Ceux-là, nous les pendrons aux créneaux de vos tours; le clergé, nous le mettrons à rançon, parce qu'il est consacré à Dieu; quant à lui, qui est l'oint du Sei-

gneur, nous nous contenterons de lui faire signer une charte qui vous donnera tout ce qu'il vous a offert, en vous laissant votre indépendance. Nous l'obligerons encore à vous nommer haut avoué de la Hesbaie. Cette vengeance me suffira.

Immon, toujours subjugué par Anne, lui répondit qu'il serait fait comme elle souhaitait; et il donna des ordres à sa troupe, qui se tint en repos.

Il envoya son héraut à l'évêque. Notger fut ravi de ces ouvertures. Mais les derniers excès de la bande de Chiévremont avaient excité dans Liège tant de clameurs et de colères, qu'il n'était pas facile de faire approuver au peuple une paix sans justice, c'est-à-dire sans châtimens, avec les brigands d'Immon. D'ailleurs, lui-même, Notger sentait qu'il devait punir un rebelle insolent. Sans donc soupçonner qu'on lui tendît un piège, il avisa aussi un stratagème pour se défaire, s'il le pouvait, d'Immon et de sa troupe, comme il s'était délivré de Henri de Marlagne et de ses compagnons.

Pour être plus sûr de son projet, il n'en confia le secret à personne; il attendit le jour de l'exécution. Ainsi des deux parts on se dressait des embûches. Ici ce n'étaient plus les formes de la justice; c'était la guerre avec ce qu'on est convenu d'appeler ses surprises.

Anne Bouille mit au monde un fils, qui fut reçu par Immon avec de grands transports de joie. Elle demanda qu'on ne le baptisât que le dixième jour, afin qu'elle pût être présente à la vengeance qu'elle méditait.

Le seigneur de Chièvremont fit donc prévenir Notger du jour où il désirait le recevoir. L'évêque répondit qu'il irait avec son clergé en procession solennelle. C'était justement ce qu'espérait la jeune femme.

Au jour assigné, on vit arriver de Liège une troupe nombreuse de gens d'église qui marchaient deux à deux, tous revêtus de chapes, de surplis, de dalmatiques, tous ayant la tête couverte du camail et portant des flambeaux à la main. Anne les comptait du haut des remparts. Ils étaient plus de six cents.

— Voyez, disait-elle, comme Notger veut nous séduire, et quels honneurs il nous fait ! Il y a là toutes ses paroisses. Quelles rançons nous allons avoir ! et déjà je reconnais deux conseillers !

Pâle et souffrante encore, elle souriait à son mari, pendant qu'au pied de la montagne on ouvrait les portes de la première enceinte à la phalange de l'évêque, et que les gardes s'inclinaient devant les croix et les bannières. Le prince fermait la marche ; et l'on voyait sa troupe brillante montant lourdement par les sentiers sinueux.

Tous les habitants de Chièvremont s'étaient rangés sur les remparts pour recevoir Notger. Ils étaient quatre cents hommes, comme on l'a dit, avec leurs familles. Car ce manoir n'était pas un simple château ; c'était une petite cité fortifiée, qui avait des rues et des places. On y comptait même deux églises, dédiées à la sainte Vierge et à saint Jean ; une troisième au pied de la montagne était sous l'invocation des saints Cosme et Damien.

Après une demi-heure de marche pénible, la tête de la procession parut à la porte de la citadelle. Immon aussitôt rangea ses soldats en deux haies sur l'esplanade, afin de cerner la troupe de l'évêque, et il fit lever les herses.

Les Liégeois en chapes et en surplis étendirent en avançant leurs deux lignes devant les soldats du chef; tout s'arrangeait des deux parts d'une manière convenable.

Quand Notger fut entré, on referma les portes; Anne Bouille poussa un cri de joie. Mais son allégresse fut courte.

— Seigneur, dit Notger en s'avançant vers Immon, cette forteresse ne vous appartient plus. Elle est à moi.

— Sans doute, reprit Immon étonné, vous ne parlez pas sérieusement, seigneur évêque.

— Très-sérieusement. Comme seul prince et seigneur du pays de Liège, j'ai seul droit aussi de tenir cette forteresse; et, si vous en sortez de bonne grâce, je vous offre encore d'amples dédommagements...

Le châtelain ne répondait plus que par des accents de fureur étouffés, mêlés de regards ironiques. Il éleva la main vers ses bandits. Mais sans attendre qu'on le prévint davantage, Notger, en sommant de nouveau le brigand de se rendre, donna un signal convenu. Aussitôt les camails, les chapes, les surplis tombèrent à terre et laissèrent voir, au lieu de clercs et de chanoines, six cents hommes d'armes revêtus de casques, de cuirasses, de lourdes épées et de bonnes haches d'armes. Ayant lancé leurs flam-

beaux à la figure des soldats d'Immon, qui étaient loin de prévoir une telle péripétie, les hommes d'armes de l'évêque tombèrent à grands cris sur les quatre cents voleurs. Ce fut une bataille vive et terrible et un épouvantable massacre.

Notger s'était fait accompagner des plus déterminés Liégeois. Les quatre cents sujets d'Immon, au bout d'une heure, étaient tous mis à mort. Anne, s'attachant à son époux, avait cherché à lui faire un rempart de son corps. Un homme d'armes la saisit, et, reconnaissant la veuve de Henri de Marlagne, il la précipita dans le puits de Chiévremont, qui était un abîme, pendant que d'autres lançaient Immon lui-même du haut des remparts dans les précipices où il tomba sans vie (1).

Après cela, les hommes du prince mirent le feu à la place, démolirent tout, jusqu'aux églises, dont ils emportèrent les reliques, et ils ne sortirent qu'après avoir fait du repaire un monceau de ruines.

L'enfant d'Immon et d'Anne fut baptisé et emporté à Liège. On ignore ce qu'il devint ensuite. Mais, si vous allez à Chiévremont, les villageois vous diront que sur cette montagne, qui n'est plus un coupe-gorge, on entend encore la nuit des gémissements dans le feuillage, où trois âmes se viennent

(1) Ces dernières circonstances, comme le remarque aussi M. de Gerlache, ne sont point rapportées dans les chroniques contemporaines. Elles n'ont été écrites que longtemps après, peut-être sur les documents que nous n'avons plus. — On a publié à Liège, il y a quelques années, un roman sans couleur et sans aucune espèce de vérité, intitulé *la Prise de Chiévremont*. Ce squelette in-8°, à prétentions historiques, s'est vu privé de tout succès.

lamenter, celles d'Immon, de sa femme et de son enfant...

Quant à Notger, il poursuivit glorieusement son administration, qui l'a fait regarder comme le véritable fondateur de Liège. A sa mort, tout le monde le pleura; et pourtant, dans la ville qui lui doit tout, il n'a pas d'autre monument que cette belle inscription qu'on trouve dans des livres, mais qui n'est gravée nulle part :

Notgerum Christo, Notgero cætera debes (1).

IV. — LES DEUX ÉVÊQUES.

La modestie est une vertu que la prospérité
use vite. LE PRINCE DE LIGNE.

C'est ici une légende des investitures.

Malgré le peu de lumières qui éclairaient, dit-on, le onzième siècle, il y avait dès lors assez souvent ce qu'on appelle la générosité.

Le puissant seigneur de Morialmé savait se battre, mais il ne savait pas signer son nom. Cependant, en homme de sens, voulant pousser un de ses fils dans les grandeurs, il s'avisa de le faire instruire. La principauté de Liège, étant élective, ouvrait une noble porte aux ambitions du pays. — J'ai de nombreux domaines et beaucoup de serfs, disait le vieux seigneur (Morialmé était alors plus important qu'aujourd'hui); je suis puissant; mon fils peut devenir

(1) Liège a reçu du ciel Notger, et de Notger tout le reste.

prince-évêque ; ce sera un grand honneur pour moi ; et si par occasion la dignité suprême lui échappe, il y en a d'autres dans l'église de Liège qui ne sont pas à dédaigner. Il peut être prévôt de Saint-Lambert, ou archidiacre de la Campine. Les hommes instruits ne sont pas communs.

Et le seigneur de Morialmé donna des maîtres à son fils. Le jeune homme (il s'appelait Godeschald) répondit magnifiquement aux efforts des bons moines qui lui prodiguaient leurs trésors d'instruction. Il apprenait facilement le latin, copiait le psautier, chantait la gamme du lutrin, comprenait la grammaire et montrait des dispositions pour la dialectique. On ajoute que la musique le charmait, fort bon indice ; qu'il était faible dans les mathématiques, indice supérieur. On lui enseignait toutes les sciences dont Charlemagne avait ramené le goût.

Pendant qu'il faisait ses humanités, études auxquelles le bon vieux temps a donné un nom admirable, *humaniores litteras*, comme si les lettres avaient le saint privilège de rendre plus humain celui qui les cultive, le jeune cœur de Godeschald s'agrandit en effet de sentiments généreux. Dans ses promenades avec ses maîtres, il avait remarqué un pauvre petit villageois que le ciel avait doué d'intelligence et d'esprit. L'enfant travaillait à la terre avec ses parents ; il portait un nom que l'on croirait appartenir à la bourgeoisie moderne ; il s'appelait Durand. Vous voyez que ce nom-là est plus ancien qu'on ne le pense, puisqu'il apparaît dans l'histoire au commencement du onzième siècle. Godeschald se

passionna pour le petit paysan; il demanda à son père la permission de l'avoir au château; le vieux seigneur le lui donna pour domestique.

Le petit Durand se montrait gentil, complaisant, attentif, heureux d'une condition autrement douce que sa misère native. Il assistait aux leçons de son jeune maître; il les comprenait si bien, que souvent, quand Godeschald hésitait, le villageois lui soufflait des réponses toujours convenables.

Ces circonstances frappèrent les bons moines, avides de répandre les bienfaits de l'instruction; ils causèrent une grande joie à leur élève en demandant au seigneur de Morialmé la permission de faire étudier Durand. Le vieux seigneur comprit que l'émulation serait profitable à son fils; il donna son consentement formel; et aussitôt le maître et le serviteur devinrent camarades, compagnons de travaux, égaux devant la science, qui ne fait distinction non plus ni des rangs, ni des personnes.

Godeschald continua ses progrès; Durand en fit de plus rapides; il suivit son jeune maître et bientôt le surpassa, sans exciter en lui aucun sentiment d'envie; il est vrai que le pauvre enfant restait modeste et simple. A vingt ans, le villageois et le seigneur étaient devenus des hommes remarquables; seulement, par une sorte de compensation, le génie avait mieux traité le petit pauvre.

Ils entrèrent tous deux dans les ordres sacrés; en peu de temps, le villageois éclata comme l'homme le plus instruit de son temps. On le chargea, pour les intérêts du pays de Liège, d'une mission au-

près de l'empereur Henri II. Ce prince fut charmé de lui.

Sur ces entrefaites, en l'année 1024, le prince-évêque de Liège, Walbodon, le vertueux prélat, vint à mourir. Il laissait des regrets, car il avait mené la vie d'un saint; et, chose surprenante, avec une taille colossale, il avait toujours fait admirer en lui une mémoire ornée et un esprit pénétrant. Il sortait des illustres maisons de Flandre et de Hainaut, car il était petit-fils de Baudouin le Jeune, comte de Flandre, et de Régnier III, comte de Hainaut. En mourant, le 24 avril 1024, il avait laissé toute sa fortune, consistant en trois cents marcs d'argent, pour achever le monastère de Saint-Laurent.

Mais il fallait lui nommer un successeur; et nous pouvons le dire en l'honneur des élections liégeoises, si la naissance était pour quelque chose dans le choix public, il fallait qu'elle fût accompagnée du mérite.

Le chapitre s'assembla pour élire un prince-évêque; trouvant les qualités qu'on désirait, c'est-à-dire la fortune, la noblesse et le talent, dans le fils du seigneur de Morialmé, le chapitre cathédral proclama Godeschald.

Le jeune homme était déjà, depuis quelque temps, prévôt de Saint-Lambert. Son vieux père fut si content du bonheur qui l'illustrait, bonheur qu'il avait tant souhaité, que dans sa joie il donna un grand festin, au milieu duquel il mourut d'indigestion et d'allégresse.

Godeschald, à part la douleur que lui causa cet événement, fut moins réjoui de la dignité dont on

l'honorait; il considéra avec un peu de crainte le fardeau qui allait peser sur sa tête. Cependant il se résigna; il partit de Liège pour aller prendre l'investiture de l'Empereur; car le pays de Liège était sous la suzeraineté de l'Empire.

En arrivant à Juliers, il rencontra Durand, son ancien petit domestique, son ancien camarade d'études, qui revenait de sa mission, et qui lui annonça, à sa grande surprise, que l'Empereur, malgré toutes ses objections, l'avait nommé prince-évêque de Liège.

— Vous n'en êtes sans doute pas fâché, répondit Godeschald avec un mouvement involontaire d'amertume.

— J'y tiens si peu, monseigneur, s'écria Durand, et je m'en trouve si indigne auprès de vous, noble seigneur, élu du chapitre, que je suis décidé à vous céder l'évêché; et que si vous le voulez permettre, je vais retourner avec vous devant l'Empereur pour obtenir son agrément.

Il y avait tant de franchise dans l'accent du villageois investi du titre de prince, que Godeschald en fut touché.

— C'est la volonté de Dieu, dit-il après un moment de silence; que la volonté de Dieu soit faite! c'est moi, au contraire, qui dois maintenant vous reconduire à Liège.

Le chapitre fut donc de nouveau convoqué, et là, en assemblée publique, Godeschald déclara qu'il céda tous ses droits à l'élu de l'Empereur.

Durand fut donc élevé au siège épiscopal et salué

prince par les Liégeois. Son élévation ne lui fit perdre ni le respect, ni la reconnaissance qu'il avait toujours professés pour son ancien maître. Quand Godeschald se présenta devant lui pour lui prêter serment de fidélité, comme prévôt de Saint-Lambert, il se leva, descendit de son siège et alla embrasser celui à qui il devait son éducation, source de sa fortune, en disant que c'était à lui à s'abaisser devant son seigneur.

Cette modération n'eut pas tous les fruits qu'on devait en attendre. Il ne paraît pas que Durand se soit jamais montré ingrat envers son bienfaiteur; mais il avait un défaut cruel, la pauvreté, germe de tant de torts. Cette pauvreté, dans le rang suprême, le fit bientôt rougir. Le besoin de tirer de l'abjection tous ses nombreux parents devint pour lui une plaie ardente. Comme tous les parvenus, il se sentit contraint à brûler de l'encens sur l'autel de l'intérêt et de la cupidité; il se perdit. Sa modestie s'éteignait au milieu d'une cour dont il était le souverain; la vanité lui vint. Qui pourrait, hélas! se sentir prince sans se soulever un peu? Il rougit de voir pauvres des gens qui portaient son nom, et qui étaient ou son père, ou ses oncles, ou ses frères. Les revenus du prince-évêque ne suffisaient qu'à force d'ordre aux dépenses obligées de la maison qu'il lui fallait tenir. Il n'avait pas de liste civile; une mauvaise pensée lui vint; le legs de Walbodon était encore là; il prit les trois cents marcs d'argent et les distribua à sa famille.

Mais on le surveillait de près. Dès que ce fait fut connu, Godeschald vint voir son ami et lui représenta

vivement l'énormité de sa faute. Durand la sentit; il eut des remords si vifs, que dans la nuit il crut voir son prédécesseur lui reprocher son vol avec un visage austère; sa raison se troubla; mais il ne pouvait restituer.

La vision qui l'avait effrayé revint plusieurs fois; la santé du prince-évêque s'altéra; il languit sans trouver de remède.

A la fin, il eut une vision plus sérieuse qui l'éveilla en sursaut; il appela toute sa maison à grands cris, raconta que cette fois le revenant l'avait rudement frappé de sa crosse, montra la place qui présentait en effet une large contusion noire, et déclara qu'il allait mourir dans huit jours.

Il vendit aussitôt tout ce qu'il possédait, ses ornements, sa vaisselle, ses meubles, refit les trois cents marcs d'argent, les restitua et succomba à ses angoisses le 23 janvier 1025, en demandant à être enterré à la porte du monastère de Saint-Laurent, où il ne se trouvait pas digne d'entrer.

Nous ne jugerons pas cet homme, qui a paru devant Dieu; mais nous prierons pour lui, s'il expie encore.

A sa mort, les amis de Godeschald le représentèrent pour être élu et reprendre le siège qui lui avait échappé. Mais la crainte d'irriter l'empereur fit qu'aucune voix n'osa se donner au prévôt de Saint-Lambert. On savait que Reginard, prévôt de Bonn, venait d'acheter la succession de Durand, moyennant une bonne somme d'argent qu'il avait payée à l'empereur Conrad II (1).

(1) C'était le siècle de la simonie, dit M. Dewez dans son *Histoire*

V. — LA BATAILLE DE RANSBECK.

HISTOIRE D'UN PETIT PRINCE.

Gardons-le bien, l'enfant dont la puissance
A nos enfants doit servir de soutien !

EMM. DUPATY.

I.

Si l'histoire générale des vieilles Gaules est trop souvent décousue au moyen âge, elle est riche au moins en reliefs brillants, qu'il ne faudrait que rassembler pour former une imposante galerie. Telles sont les scènes du douzième siècle que nous allons reproduire, et dont les cœurs qui sentent reconnaîtront le prix.

On lit dans les vieilles chroniques que, le 5 juin de l'année 1142, une réunion extraordinaire de hauts personnages animait des pompes de la cour la sainte abbaye d'Afflighem, au duché de Brabant, pieuse et austère solitude, bâtie depuis soixante ans seulement, refuge sacré où saint Bernard disait qu'il ne voyait que des anges, quand partout ailleurs, dans cette rude époque, il trouvait à peine des hommes.

du pays de Liège. Mais pourtant Réginard, lorsqu'il eut reçu la consécration qui le faisait évêque (car assez souvent les princes-évêques de Liège n'étaient pas même dans les ordres) Réginard sentit sa faute; troublé dans son âme, il se rendit à Rome, remit au Pape les insignes de l'épiscopat et confessa à genoux son indignité. Trois jours après, il renouvela sa confession devant le sacré collège, se soumettant à la pénitence. Son repentir lui mérita l'absolution. Le Pape le renvoya à son siège, qu'il remplit saintement; et les Liégeois n'ont pas encore oublié son immense et infatigable charité.

L'éclatante arrivée de cette cour, qui jetait du mouvement et du bruit dans l'asile du silence, n'amenait pourtant ni la joie, ni les fêtes. Tous les nobles seigneurs paraissaient dans le deuil. Les hommes d'armes qui encombraient les avenues portaient la tristesse empreinte sur leurs visages. Si dans les sombres corridors on entendait les pas pesants des gentilshommes et des archers, la voix humaine semblait devenue muette; et sans la variété des costumes, les armures étincelantes et la multitude des hôtes, on eût pu croire l'abbaye d'Afflighem toujours habitée par ses seuls religieux. Toutefois, l'empressement et l'inquiétude de toutes les physionomies eussent révélé quelque chose de terrestre et l'attente d'un événement grave.

Tout le monde se rendait à la grande salle attenante à la chapelle. C'était le lieu où l'abbé d'Afflighem, qui était seigneur souverain, donnait ses audiences et rendait sa justice, que tempérant toujours la mansuétude. Là, en ce moment, sur un lit couvert de somptueuses draperies, où l'aiguille avait brodé en or le lion de Brabant, se trouvait un homme qui paraissait âgé de trente-cinq ans. Il était pâle, défait, amaigri, et semblait s'éteindre d'une maladie de poitrine. Cet homme était Godefroid II, dit le Jeune, duc de Brabant, marquis d'Anvers et duc de Lotharingie. Une belle et noble dame, la jeune princesse Lutgarde, son épouse, était assise auprès du chevet, tenant sur ses genoux un enfant d'un an, l'espoir des Brabançons.

Le prince malade souleva sa tête affaiblie quand

l'abbé d'Afflighem introduisit les seigneurs convoqués; et Lutgarde essuya ses yeux rouges de larmes. Les sires de Diest, de Wemmel, de Bierbeck et de Wesemaele se rangèrent à droite du lit, autour de la duchesse. Arnulphe, comte d'Arschot, sénéchal de Godefroid II; Herzo, son chambellan; Henri d'Assche, son porte-étendard, se placèrent en silence de l'autre côté.

On vit entrer ensuite les sires de Dilighem, de Cobbeghem, de Zellick, de Dilbeck, de Bodeghem, de Lorebeck, de Bersèle, de Haeren, de Lennick, de Drogenbosch, de Gasbeck, de Ganshoren, de Masensel, de Liedekerke, de Ravestein, les dames d'Anderslecht, de Brandenbourg et la plupart des autres vassaux des ducs de Brabant.

Ceux de la puissante maison de Berthold, seigneurs de Grimberg, avoués de Malines, avaient été appelés aussi. Mais, sachant d'avance quelles étaient les résolutions de Godefroid II, résolutions qu'ils ne voulaient pas approuver, ils ne se présentèrent pas. Tous leurs parents et tous les nombreux vassaux qui leur rendaient hommage firent défaut comme eux au rendez-vous d'Afflighem.

Le comte d'Arschot, au nom de son seigneur le noble duc de Brabant, ayant invité tous les assistants à s'asseoir, Godefroid II se mit péniblement sur son séant; puis il dit lentement ces paroles que l'abbé d'Afflighem écrivit à mesure qu'elles étaient prononcées, pour conserver ainsi l'expression formelle des dernières volontés du bon duc, lequel entendait les donner comme son testament :

« Chevaliers, — mes fidèles vassaux et mes braves amis, — j'avais espéré une plus longue vie au milieu de vous. Le ciel en ordonne autrement; et je sens qu'il faut nous séparer. Il n'y a pas deux ans que mon père Godefroid I^{er} est mort. Illustré dans la croisade et dans les travaux d'un long règne, le noble prince qui a rehaussé son duché de Brabant, par la dignité de duc de Lotharingie, repose dans cette pieuse abbaye d'Afflighem. J'ai voulu vous réunir ici, entre la tombe de mon père et le berceau de mon fils, pour donner plus de solennité à notre dernière entrevue.

» Je vous ai connus dans tous les temps loyaux et fidèles. Vous m'avez aidé à consolider dans les mains des ducs de Brabant ce titre de duc de Lotharingie, conquis par mon père. Aujourd'hui, chevaliers, jurez-vous de soutenir et de défendre mon fils Godefroid III, cet enfant que voici, et qui va être votre prince? car je ne suis plus qu'une ombre. Mes fidèles, ce petit enfant que je vous laisse, et qui devient votre duc, ne peut encore vous entendre. Mais Dieu est là; et je vais lui porter vos serments. »

Tous les vassaux s'étaient levés, le cœur ému et la larme à l'œil. Ils s'avancèrent successivement, d'un pas grave, mirent le genou en terre et jurèrent tous sur la tête de l'enfant, qui leur souriait dans les bras de sa mère, de le protéger de leurs biens et de leur vie, de l'aimer, de le servir comme leur duc, de le garder et de le maintenir, appelant sur eux l'anathème si jamais ils tombaient dans le parjure.

La figure de Godefroid II se ranima. Il reprit :

« Que Dieu vous rende, mes fidèles, la joie que vous me donnez. Mais, vous le voyez, nos plus puissants vassaux ont méprisé notre appel. La maison de Berthold marcherait-elle donc à la félonie? Les deux frères, Gauthier de Malines et Gérard de Grimberg, eussent voulu la tutelle de mon fils. Pouvais-je confier le jeune duc de Brabant à cette famille si ambitieuse et si puissante qui, bientôt peut-être, eût convoité le trône ducal?

» Je souhaite que notre enfant (car vous l'adoptez, chevaliers) ne soit pas enlevé à sa noble mère. C'est l'unique prière qu'elle m'ait faite.

» Je lui nomme pour tuteurs, si vous le trouvez bon, les dignes seigneurs Gérard de Wesemaele, Jean de Bierbeck, Henri de Diest et Arnold de Wemmel. Je charge de gouverner son enfance le bon sire de Gaesbeck, notre ami à tous. Approuvez-vous ces choix, mes fidèles? »

Les vassaux du noble duc s'inclinèrent tous et jurèrent avec effusion de faire respecter ses dernières volontés. L'abbé d'Afflighem les ayant mises sur un parchemin, tous ceux des assistants qui savaient écrire les signèrent; les autres y posèrent leurs sceaux. Le sceau de l'abbaye, qui portait les clefs de saint Pierre unies aux armes ducales, ferma l'enveloppe de ce testament.

Alors le malade, faisant un nouvel effort, déclara que, se sentant mourir, et ne pouvant plus songer qu'au salut de son âme, il abdiquait en ce même moment le pouvoir, dont il espérait n'avoir pas

abusé, et qu'il le transférait à son fils, sur qui il appelait la bénédiction de Dieu. Aussitôt les hérauts d'armes proclamèrent le petit enfant duc, sous le nom de Godefroid III. Tous les seigneurs et tous les chevaliers lui firent l'hommage accoutumé, dans les mains tremblantes de sa mère, et en présence des quatre tuteurs.

La réunion se rendit ensuite au réfectoire des moines, où une collation était préparée. Le petit enfant fut assis à la place de son père; et tous les assistants burent dans la même coupe, — à son avenir!

Le bon duc Godefroid II, à qui le dévouement de ses vassaux fidèles avait causé une vive joie, se fit transporter à Louvain. Il y mourut huit jours après.

II.

A la nouvelle de cette mort, les deux frères de la maison de Berthold, qui, depuis quatre cents ans, fiers et riches, se regardaient comme souverains indépendants de Malines, quoique vassaux du duc de Brabant, et qui possédaient à Grimberg, près de Vilvorde, une forteresse réputée imprenable, les deux frères, Gauthier et Gérard, furieux de ce qu'ils étaient exclus de la tutelle du jeune duc, quoiqu'ils eussent ambitionné cette mesure, annoncèrent qu'étant les plus puissants seigneurs du pays, et par conséquent les plus intéressés à la paix publique, ils allaient réclamer, les armes à la main, cette tu-

telle, qui ne pouvait leur être ôtée sans injure, ni remise en d'autres mains sans troubles.

Ils ne parlaient plus comme vassaux. Au contraire, ils profitaient de l'occasion pour nier le devoir qui les liait au duché de Brabant, disant qu'ils tenaient de Pépin le Bref la seigneurie de Malines, et qu'ils n'en devaient qu'un hommage de forme à l'évêché de Liège, qui autrefois avait protégé leur fief.

Lutgarde, la duchesse veuve, âgée de vingt-quatre ans, était une femme douce et timide. Elle s'épouvanta pour son fils. Le Brabant, épuisé par la croisade, n'avait pas alors les grandes ressources qu'il eut depuis; et les domaines populeux de la maison de Berthold s'étendaient jusqu'à l'Escaut. Mais les tuteurs du petit duc étaient des hommes dignes du choix honorable que le souverain avait fait d'eux; ils ne se troublèrent point; ils firent sommer les chefs insoumis de venir rendre le serment féodal et jurer la foi de service qu'ils devaient à leur prince. Leur message ayant été repoussé formellement, ils déclarèrent Gauthier de Malines et Gérard de Grimberg félons et rebelles.

Des deux côtés on courut donc aux armes.

Les seigneurs de Malines, dont l'opulence s'accroissait tous les jours par un vaste commerce, entretenaient des archers et gens de guerre en tel nombre que leur ville s'appelait alors Malines la Belliqueuse. Ils rassemblèrent à la hâte tous les chevaliers qui leur étaient attachés, comme parents, comme alliés, comme vassaux, et tous ceux qui dé-

pendaient de leur maison par des intérêts de commerce. Ils eurent bientôt une armée trois fois plus nombreuse et plus formidable que l'enfant-duc.

Lutgarde et les quatre tuteurs, que des actes d'hostilité et de rébellion, commis du vivant même de Godefroid II, avaient rendus prévoyants, venaient aussi de lever toutes leurs forces. Le nombre de leurs hommes de guerre était petit.

Comme on vit bien qu'avec de telles ressources on ne pourrait soutenir une lutte qui devait être sérieuse et longue, Lutgarde, qui était une princesse de la maison de Luxembourg, rappela à ses fidèles conseillers que sa sœur Gertrude était femme de l'empereur Conrad III; que sa sœur Germaine était l'épouse du prince héréditaire de Constantinople, Manuel Comnène; que le jeune duc de Brabant, par elle ou par son père, était allié aux cours de France, d'Angleterre, de Hollande, de Flandre et de Hainaut.

— Il faut, ajouta-t-elle, réclamer les secours de tous ceux qui tiennent à nous; ils ne laisseront pas l'orphelin sans défense. Si le comte de Luxembourg et de Namur, notre cousin, n'était occupé à nous remettre en paix avec le Limbourg, il viendrait à notre aide. Mais du moins envoyez des messagers à tous nos autres parents.

Des émissaires furent expédiés sur-le-champ. Conrad III promit des troupes qui ne vinrent point. Manuel Comnène ne donna que des paroles. Le roi de France et les autres princes s'occupaient uniquement des croisades. Thierry d'Alsace, le bon comte

de Flandre, quoiqu'il se livrât aussi avec ardeur aux devoirs de la guerre sainte, fut le seul qui prit intérêt à la cause de l'enfant. Mais les secours qu'il donna d'abord n'étaient pas capables de sauver le Brabant. Il avait sur ses terres une de ces bandes indisciplinées que l'on voit dans le même temps en France, en Angleterre, en Allemagne et dans les Pays-Bas, sous les noms de routiers, de compagnies franches, de grandes compagnies et de Brabançons, parce que le Brabant fournit, au douzième siècle, beaucoup de ces aventuriers. C'étaient des hommes de tous les pays. Échappés à la glèbe dans les croisades, ils se réunissaient en bandes nombreuses, vendaient leurs services au premier prince qui avait besoin de troupes, et vivaient de guerre et de pillage. On en vit de très-vaillants dans les batailles; mais ils étaient souvent gens de bruit et de désordre plutôt que bons guerriers. Ceux que Thierry d'Alsace envoya comme soutiens du berceau de Godefroid III venaient de quelque expédition lointaine. Leur petit nombre et le mauvais renom qu'ils s'étaient fait dans le pays rassurèrent mal les chefs du Brabant.

Les troupes aguerries et disciplinées des seigneurs de Malines s'étaient emparées de Vilvorde et des villages voisins, qu'elles avaient livrés aux flammes. Elles portaient la dévastation dans les campagnes et jetaient la terreur jusqu'aux portes de Bruxelles. Les quatre tuteurs, renforcés de la bande fournie par Thierry d'Alsace, marchèrent à l'ennemi. Gérard de Wesemaele, qu'on trouve nommé dans quelques titres d'alors maréchal du Brabant, était chargé du

commandement de l'armée ducale. Il disposa habilement ses troupes, qui prirent confiance quand les aventuriers, voulant montrer qu'ils valaient mieux que leur renommée, demandèrent à marcher à l'avant-garde et à soutenir le premier choc. La bataille se livra entre Vilvorde et Bruxelles, qui ne sont séparées que par deux lieues de chemin. La poignée des auxiliaires intrépides se fit tailler en pièces; et la petite armée nationale du Brabant fut repoussée par le nombre jusque dans Bruxelles, dont on se hâta de fermer les portes. La consternation devint générale.

Il fallait une prompte résolution. Tout le monde sentait que Thierry seul, dont les États touchaient au Brabant, pouvait assez tôt donner des secours. Mais comment les lui demander, après l'extermination si rapide du premier renfort qu'il avait envoyé? Les quatre tuteurs, remettant la garde de Bruxelles et du jeune duc à Lutgarde et aux sires de Gaesbeck et de Horn, montèrent à cheval et se rendirent à Alost. Le comte souverain d'Alost s'était toujours montré ami du Brabant. Ils trouvèrent chez lui Thierry d'Alsace, qui était son frère d'armes, car les deux princes s'étaient croisés ensemble (1). Ils exposèrent au comte de Flandre l'affreuse extrémité où étaient réduits les Brabançons. Mais malgré leur démarche, leurs supplications et les instances du comte d'Alost, qui les appuyait chaudement,

(1) Le comté d'Alost, principauté alors détachée, fut réuni un peu plus tard à la couronne flamande, sur la tête de Philippe, fils de Thierry d'Alsace.

Thierry déclara qu'il ne leur permettrait de lever des hommes dans les Flandres qu'à une seule condition : c'était que le jeune duc, lorsqu'il serait en âge, se reconnaîtrait son vassal, et que présentement ses quatre tuteurs jureraient et signeraient, scellé de leurs sceaux, cet engagement pris en son nom.

Les bons chevaliers sentirent leur cœur se serrer; de grosses larmes roulèrent dans leurs yeux à cette proposition, qui froissait l'orgueil de leur maître. Dans ces siècles, où la fidélité commençait à devenir héréditaire, on donnait déjà ce nom à un enfant. D'un autre côté, ils considéraient avec effroi les pressants dangers de la patrie. Après qu'on les eut laissés seuls quelques instants, le comte d'Alost revint à eux et leur dit :

— Vous ne pouvez hésiter. Les Berthold sont les plus forts; ils seront vainqueurs. Aimez-vous mieux que votre duc soit détrôné ou vassal des avoués de Malines, que vassal du noble comte de Flandre?

Un moment après, il ajouta tout bas :

— Songez d'ailleurs que vous vous engagez seuls. Le jeune duc n'a pas deux ans. Avant qu'il soit majeur, seize années s'écouleront. En ce moment, Thierry d'Alsace, dont vous devez apprécier l'âme héroïque et loyale, est dans toute sa force et dans toute son ambition. Il va reprendre le chemin de la Palestine; il puisera dans les saints lieux des sentiments un peu plus chrétiens; et quand le temps sera venu, vous obtiendrez de lui quelque transaction généreuse. Aujourd'hui, sauvez le pays et le trône.

Les tuteurs ne balancèrent plus. Ils jurèrent, quoique en gémissant, et signèrent, sous leur responsabilité personnelle, une promesse de vasselage.

Dès le lendemain, un appel fait aux Flamands par leur vaillant comte mit sur pied en peu de jours une solide petite armée qui se dirigea sur Bruxelles. Plusieurs chevaliers et bons personnages de la noblesse flamande, engagés par Frédéric d'Alsace, frère de Thierry, tinrent à honneur de marcher à cette guerre.

La duchesse et les seigneurs du Brabant soupirèrent amèrement, lorsqu'ils apprirent les conditions imposées aux quatre tuteurs. Mais personne ne leur en fit reproche, tant leur sagesse et leur fermeté étaient révérees.

III.

Les Berthold, ayant su l'arrivée des Flamands, se retirèrent dans Grimberg et dans Malines, concentrant dans ces deux places toutes leurs troupes. Le sire de Wesemaele sortit avec quelques détachements pour les harceler. Par représailles des dévastations qu'ils avaient semées autour de Bruxelles, il saccagea les environs de Grimberg et les faubourgs de Malines. Il irrita ainsi les deux frères, à qui il voulait montrer que les Bruxellois n'étaient ni abattus, ni effrayés. Les deux seigneurs rebelles s'ébranlèrent donc; et on apprit tout à coup que leur armée, appuyée sur la redoutable forteresse de Grimberg, se déployait en avant de Vilvorde et prenait position

dans les plaines de Ransbeck, près de Trois-Fontaines. Cette armée était plus considérable encore que celle du petit duc, malgré ses auxiliaires flamands. On trouva que les frères Berthold étaient un peu plus prompts qu'on ne l'eût voulu; ils avaient appris que le comte d'Alost, qui avait aussi promis son secours aux quatre tuteurs, levait des troupes à la hâte et se disposait à venir. Ils voulaient livrer bataille avant l'arrivée de ce renfort. Wesemaele essaya en vain de gagner deux ou trois jours. Les Bruxellois, piqués par les sarcasmes des guerriers de Malines, déclarèrent qu'ils voulaient le combat. Les Flamands ne témoignaient pas moins d'impatience. Donc, le 24 septembre, après qu'elle eut entendu la sainte messe, toute l'armée du petit duc de Brabant, qui formait près de six mille hommes, fut passée en revue dans les rues de Bruxelles.

Comme tous ces braves gens, par de grands cris, demandaient à voir l'enfant pour qui ils allaient combattre, sa mère l'apporta dans ses bras et le présenta aux troupes, qui défilèrent devant lui. Il parlait à peine; mais sa beauté et les petits saluts gracieux qu'on lui avait appris à faire avec gentillesse, suffirent pour exciter un enthousiasme général.

— Son berceau verra une victoire, disait-on de toutes parts.

Tandis qu'on disposait tout pour sortir le lendemain matin avant le jour, le vieux sire de Gaesbeck vint trouver la duchesse.

— Madame, lui dit-il, vous avez entendu les cris de l'armée. La journée de demain, si vous le voulez,

sera décisive. Il faut, pour cela, que le jeune prince soit sur le champ de bataille.

La duchesse pâlit à ce mot. Elle pressa son fils contre son sein, comme si elle eût craint qu'on ne le lui ravît à l'instant même.

— Y pensez-vous? dit-elle avec effroi. Sur le champ de bataille, cet enfant! Oubliez-vous que le champ de bataille peut devenir un champ de mort?

— Nos ennemis n'approcheront jamais du jeune duc, reprit le vieillard. Les Brabançons ne reculeront pas lorsqu'ils auront au milieu d'eux le berceau de leur prince.

— Nous irons donc, dit Lutgarde.

Le jour suivant, 25 septembre, aux premières lueurs de l'aurore, l'armée alliée, brabançonne et flamande, sortit de Bruxelles en bon ordre. Elle s'alla ranger au-dessus de Strombeck, s'appuyant sur la Senne, devant l'autre armée, qui, dans son développement, occupait tout le fond de la plaine. Le hameau de Ransbeck, dépendant de Vilvorde, et qui a donné son nom à la bataille, fut presque entièrement détruit dans cette affaire.

Il y avait, près de l'endroit qu'on appelle la Maison-aux-Cailles (Kwakkelhuyts), en un lieu que traverse à présent le canal de Vilvorde, qu'on a percé depuis, un bouquet d'arbres devant lequel s'arrêta le cortège qui amenait l'enfant-duc au champ du combat. Un jeune chêne très-élançé s'avancait comme une vedette sur la plaine. Le sire de Gaesbeck ôta le petit prince aux embrassements de sa mère; on suspendit aux branches du chêne le berceau qui portait

l'enfant; l'étendard de Brabant fut déployé au-dessus de cette jeune tête sacrée. La mère inquiète resta au pied de l'arbre, gardée par le sire de Gaesbeck et par quelques serviteurs dévoués qui, à cheval et bien armés, portaient de grands boucliers pour protéger le berceau.

L'armée s'étendait au-devant de ce petit groupe et semblait ainsi commandée par un enfant.

Avant de tirer l'épée, le sire de Horn alla proposer encore aux seigneurs de Malines de remettre la décision de la querelle au jugement de douze vieux seigneurs choisis par les deux partis.

— Pourquoi, leur dit-il, voulez-vous ensanglanter la couronne innocente d'un enfant qui est votre suzerain et qui ne vous a fait aucune offense ?

Mais les frères de la maison de Berthold répondirent fièrement que l'affaire ne pouvait plus se vider que par les armes.

Ainsi, on sonna les trompettes; les soldats frappèrent leurs boucliers de leurs glaives et de leurs lances; on vit briller les haches d'armes; des grêles de pierres lancées par les frondes se croisèrent en tous sens avec les flèches et les bâtons aigus, espèces de javelines encore fréquentes alors. La duchesse tremblante couvrait de ses regards humides le berceau de son fils. La mêlée devint si ardente, si acharnée, si terrible, que la nuit seule put séparer les combattants; et l'on reconnut que la présence du petit duc avait ce jour-là balancé la victoire. Les Brabançons, quatre fois repoussés, avaient quatre

fois reculé jusqu'à l'arbre où était le berceau ; on n'avait pu les pousser plus loin.

Cette bataille, reprise le lendemain, dura trois jours entiers, furieuse et opiniâtre ; et pendant ces trois jours, le berceau où siégeait le petit prince resta suspendu aux branches du chêne, bannière vivante, caressée par le vent, toujours en vue de l'armée. Le ciel, touché des angoisses de la mère, protégea l'enfant dans ces longs périls. La victoire, après une lutte si constante, après des flots de sang versé, ne se décidait pas encore. Vers le milieu du troisième jour, le comte d'Alost arriva sur le champ de bataille avec les siens. Alors l'ennemi plia, et, à la fin de la journée, le petit duc fut salué par les cris de triomphe des Brabançons. Les rebelles avaient battu en retraite.

Mais nous n'avons pas dit la part naïve et piquante que le prince enfant avait prise à la bataille de Ransbeck. Cette circonstance devait rester dans les souvenirs.

Les Bruxellois plusieurs fois avaient remarqué que leur petit duc, semblant se plaire aux grands mouvements dont on lui donnait le spectacle, n'en avait témoigné ni effroi, ni impatience. Seulement, de temps en temps, il s'était levé ; et se tenant debout, le visage tourné vers l'ennemi, il avait fièrement satisfait à ce léger besoin que l'enfance ressent au moins sans rougir. Chaque fois que cet incident s'était reproduit, il avait été accueilli par de joyeuses et bruyantes clameurs. On voulut garder la mémoire de ce singulier petit fait. Sur le champ de bataille

même, on décida qu'un monument le constaterait. Il fut résolu qu'une petite statue serait élevée au noble enfant, dans la position ingénue où il avait semblé le plus clairement laisser tomber ses mépris sur les rebelles. Le vote fut unanime et spontané.

On fit plus; on enleva le jeune chêne qui avait porté le berceau, et qui devenait ainsi cher et vénéré. On l'emporta à Bruxelles; on le replanta à l'entrée d'une rue appelée depuis rue du Chêne; et ce fut tout à côté qu'on éleva la statue d'un enfant, haut d'un pied et demi, ou, comme on dit aujourd'hui, d'un demi-mètre. Ce monument, en pierre jusqu'à l'année 1648, et alors jeté en bronze par l'habile sculpteur Duquesnoy, se voit toujours à Bruxelles, dans la même place qu'il occupe depuis le douzième siècle, protégé par une niche en coquille, où l'on reconnaît encore la vieille prétention de rappeler un berceau. C'est le Manneken-Pis, dont l'action produit une petite fontaine, au moins fort originale, le Manneken-Pis, à qui les traditions confuses ont fidèlement conservé le nom de Godefroid, mais sur lequel on a fait tant de contes et tant de suppositions, et que le peuple appelle toujours « le plus ancien bourgeois de Bruxelles ».

Retournons cependant à l'année 1142.

IV.

Si la victoire de Ransbeck avait affermi les droits et le règne de l'enfant duc, elle ne mettait pas un terme à l'état de guerre. On ne put prendre la for-

teresse de Grimberg, où l'ennemi s'était retranché, et d'où il faisait de temps en temps des sorties qui désolaient le pays.

Gauthier Berthold partit en 1147 pour la croisade prêchée par saint Bernard. Mais son frère Gérard, que l'on disait le plus mauvais, resta et maintint les hostilités. Ce cruel état de choses devait durer jusqu'à la majorité de Godefroid III.

Chéri de ses sujets, entouré d'hommes fidèles, béni par saint Bernard, lorsque cet homme à la vie austère, à la parole puissante, revint à Bruxelles en 1147, le jeune duc de Brabant, sous la conduite du bon sire de Gaesbeck, et sous les yeux de sa mère, reçut la mâle éducation de ces temps chevaleresques, mêlant les hautes leçons et les nobles pratiques qui font l'homme religieux aux violents exercices qui donnent la force du corps, l'habileté et l'adresse, aux chants héroïques qui échauffent le courage, aux entretiens des preux qui font germer l'honneur; avide de bons exemples, de récits curieux et de beaux enseignements.

A douze ans, éclairé, pieux et robuste, croissant à la fois en force et en vertu, le jeune prince renouvela, à la suite de sa première communion, les engagements de son baptême dans la chapelle de Saint-Jacques, au Caudenberg. Puis, ayant prononcé les premiers vœux des chevaliers, il ceignit l'épée et prit la lance.

Dès lors on le vit, dans les meurtrières escarmouches qu'il fallait soutenir continuellement contre les seigneurs de Malines, gagner généreusement ses

éperons et déployer cette intrépide valeur qui lui méritera dans l'histoire le surnom de Courageux.

Lorsqu'il eut quinze ans accomplis, ses tuteurs et sa mère le marièrent à Marguerite de Limbourg, afin de terminer, par cette alliance qu'il désirait, les différends qui s'étaient élevés entre ce duché et le duché de Brabant, à l'occasion du titre de duc de Lotharingie, dont les empereurs avaient tour à tour dépouillé les princes limbourgeois et brabançons. Marguerite apportait pour dot à son époux l'avouerie de l'abbaye de Saint-Trond, le château de Rolduc, et la promesse de moitié dans la succession de son père. A ce mariage remontent les sympathies des Limbourgeois pour les Brabançons, et les droits des ducs de Brabant sur le pays de Limbourg.

Godefroid III accomplit sa dix-huitième année; et alors, sa majorité étant venue, Thierry d'Alsace lui assigna un rendez-vous pour recevoir de lui l'hommage auquel ses tuteurs l'avaient obligé.

La forteresse de Grimberg demeurait toujours au pouvoir de la maison de Berthold. Les quatre tuteurs, qui n'avaient cessé d'être unis, vivaient encore; et leur grand âge n'avait pas éteint leur énergie.

— Avant que vous partiez pour Alost, où vous attend Thierry d'Alsace, lui dirent-ils, nous vous rendrons nos comptes de tutelle, en remettant dans vos mains le repaire de Grimberg.

— Eh bien, marchons, mes pères, dit le jeune prince.

Et rassemblant ses troupes, il monta à cheval

pour s'en aller avec les vieillards assiéger la forteresse.

Jusque-là, il avait toujours combattu sous leurs ordres. Les bons seigneurs voulurent que, dans cette expédition, il prît le commandement en chef. Il divisa sa troupe en quatre corps. Gérard de Wese-maele, Henri de Diest, Jean de Bierbeck et Arnold de Wemmel, ses quatre tuteurs, en étaient les capitaines. Tous quatre, d'accord en ce point, après avoir demandé à Dieu la grâce de n'être pas présents à l'humiliant accomplissement de leur traité, s'étaient munis pieusement des derniers sacrements de l'Église; et ils se portaient aux combats avec une vigueur qu'on n'eût pas attendue de leur âge avancé. Après huit jours d'un siège poussé vivement, le redoutable fort fut enlevé enfin. Les quatre vieillards furent trouvés sur la brèche parmi les morts.

La forteresse fut rasée, et les Berthold se soumirent.

Après avoir pleuré ses quatre vieux braves et présidé à leurs glorieuses funérailles, Godefroid se rendit à l'appel du comte de Flandre, qui l'accueillit avec une grande bienveillance, mais qui réclama l'exécution du serment fait par les tuteurs.

— Les dignes seigneurs, comme ils l'avaient demandé à Dieu, sont morts pour ne pas assister à notre rencontre, dit gravement le jeune prince. Je serai à jamais reconnaissant du loyal service que vous avez rendu au Brabant et à moi. Mais si vous persistez, comte, dans l'exigence d'une promesse dont on m'a lié quand j'étais au berceau, voici mon

épée! En disant ces mots, le jeune prince la tira du fourreau, et la mettant dans les mains de Thierry : — Je suis prêt, ajouta-t-il en ouvrant sa poitrine, à me laisser percer le cœur plutôt que de consentir à faire hommage d'un duché que mon père m'a laissé indépendant.

Le comte de Flandre, revenu pour la troisième fois de la guerre sainte et se disposant à y retourner, n'était plus en effet, en 1159, l'ambitieux prince de 1142. Généreux champion de la croix, il avait refusé des souverainetés dans la Palestine; mais il avait rapporté, de Jérusalem à Bruges, le sang auguste et révérend du Sauveur des hommes, prix immense des services rendus par lui au royaume de Godefroid de Bouillon. Thierry d'Alsace avait trop grandi dans les sentiments chrétiens pour s'obstiner aux étroites idées d'une vaine gloire. Détaché du monde et frappé de la fermeté du jeune duc de Brabant, il l'embrassa :

— Nous vous dégageons volontiers de votre serment, dit-il en lui remettant son épée; et de cette faveur ne rendez grâces qu'à Dieu. Mais si vous n'êtes pas notre vassal, soyez à jamais notre allié.

— Et à jamais votre ami, plein de vénération, ajouta Godefroid ému :

Puis, pour témoigner au noble comte sa déférence et en même temps le respect qu'il portait à la mémoire de ses tuteurs, dont il voulait honorer la parole, il mit un genou en terre et fit hommage à Thierry du fief de Termonde, qui alors appartenait au Brabant.

Nous n'avons voulu retracer ici qu'une des scènes qui rendent le mois de septembre cher aux Belges (1), et l'encadrer dans quelques faits des jeunes années de Godefroid III. Si nous racontions les actions qui, dans la vie belliqueuse de ce prince, lui ont confirmé ce surnom de Courageux, gagné par ses premières armes, nous entrerions dans l'histoire générale; et tel n'est pas notre but.

(1) C'est précisément dans les anniversaires des grands faits de septembre 1142 que se sont passés, en ces mêmes jours de 1830, les combats qui ont séparé la Belgique de la Hollande, et fondé, dans ce pays si longtemps disputé, un royaume prospère. La jeune Belgique alors n'avait pas de capitaine. L'un des brillants généraux du premier Empire, l'un des plus braves fidèles de Waterloo, le général Mellinet, dont les conseils, s'ils eussent été suivis, eussent pu empêcher le désastre et amener la victoire, réfugié à Bruxelles depuis les proscriptions de 1815, fut le héros intrépide des combats qui, par quatre jours de luttes, pendant lesquelles on le vit toujours à cheval au milieu de la mitraille, firent des provinces belgiques détachées du sceptre néerlandais un pays indépendant et digne alors de ses libertés. Ce n'est que depuis quelques années que le parlementarisme a porté là des atteintes peu honorables aux libertés chrétiennes, en laissant aux libertés démolisseuses leurs coudées franches jusqu'à l'excès. Cependant la Belgique, qui a élevé une statue au général Belliard, à qui elle devait assurément moins, n'en a pas élevé au général Mellinet, à qui elle doit incontestablement plus. Il est vrai que ce général, au cœur toujours français, voulait qu'on abattît le lion de Waterloo, grossière monstruosité de fonte ignoble, dont les dents sont tournées vers la France, comme une insolente menace; et cette proposition déplut au parti orangiste, qui oublie que la France est la sœur de la Belgique.



VI. — LA FILLE DU BANQUIER.

La liberté, pour laquelle les hommes ont fait tant de révolutions, combien vaut-elle? La loi qui en France régissait la contrainte par corps avant 1830 l'estimait cent francs.

CHAUVEAU.

Saint François d'Assise était mort en 1226. L'année suivante, les récollets eurent une maison à Bruxelles; et leur première église fut achevée en 1241. Bâtie par la charité publique et par le zèle des bonnes gens, comme se bâtissaient alors tous les édifices consacrés à Dieu; élevée dans une blanchisserie qui avait été donnée aux bons pères, entre la rue des Pierres et le marché des Poissonniers, la modeste église avait payé ses maîtres maçons en leur partageant les terrains qui restaient inoccupés; et de la sorte s'étaient construites la rue et les ruelles des Récollets.

Parmi les habiles maçons qui créèrent ce quartier, il s'en trouvait un dans lequel on pouvait remarquer alors les qualités qui signalent nos spéculateurs d'aujourd'hui. C'était Samuel Hykens. Il avait acheté peu à peu les lots de ses confrères, terminé toute la rue, vendu à bon prix les maisons dont il conservait la plus apparente, et complété sa fortune en dirigeant, vers l'année 1258, les constructions du Boontendael, ou val des Pénitents, dans la forêt de Soigne, retraite destinée aux mêmes franciscains,

de la stricte observance, qu'on n'appela que plus tard les récollets.

Aussi en 1270, quand Samuel Hykens, devenu vieux, maria Jean, son fils, le seul enfant qui lui restait, fit-il une noce éblouissante. Tout le quartier de Saint-Nicolas et toute la paroisse de Saint-Géry en parlèrent longtemps.

Jean Hykens ne tarda pas à perdre son père, et se vit à la tête d'une grande fortune, qu'il administra de manière à la tripler. Son père avait dû créer tout; lui, son élève, il agissait avec des moyens acquis; de plus, il avait augmenté son bien-être en épousant une femme riche, et enfin il était bien plus hardi spéculateur que Samuel. Il trafiquait de tout; il louait des moulins, achetait des blés, élevait des bestiaux, bâtissait des maisons, s'intéressait dans les affaires des bateliers, commerçait avec l'Angleterre et l'Allemagne; et tout lui prospérait. Il prêtait de l'argent à bon intérêt, traitait des créances, recevait des gages; et quoiqu'il fit l'usure, car il faut trancher le mot, il était âpre au gain, mais il n'était pas avare. Il vivait joyeusement, tenait bonne table, s'habillait à la mode, se comportait en honnête bourgeois; dans toutes ses relations on le trouvait bon enfant, comme nous dirions aujourd'hui. Mais il était roide sur le chapitre de l'argent; et ses débiteurs n'avaient pas le droit de le laisser inquiet.

Pour achever de peindre Jean Hykens, nous dirons que c'était un petit homme bien constitué, à l'œil éveillé, à la mine ouverte et joyeuse, au teint coloré, agréable, actif, pétulant même, et doué pour

ses calculs d'une facilité si merveilleuse, qu'il avait toujours l'air de faire en riant ses plus graves affaires.

Il était bon mari, s'occupant de sa femme, bon voisin, n'ayant de difficultés avec personne. Il faisait l'aumône à jour fixe, et consacrait à cette bonne œuvre une petite somme réglée qu'il ne dépassait jamais; de sorte qu'on disait qu'il ne donnait ni par compassion, ni par charité, mais par convenance. Il remplissait ses devoirs de chrétien en homme bien-séant, mais peu pénétré. C'était un homme d'ordre, qui avait la vanité de tous les hommes d'ordre, et qui, ne donnant pas aux pauvres la centième partie de son revenu, passait toutefois pour un bourgeois bienfaisant, parce qu'il savait se montrer en certaines occasions. De nos jours, c'eût été un philanthrope, comme ceux que nous avons vus si heureux d'offrir aux pauvres leur soupe de boutons de guêtres, dite potage à la Rumfort, et qui voudraient trouver la manière d'être charitables à moins de frais encore.

Un an après son mariage, Hykens fut père d'une fille; et il n'eut pas d'autres enfants. Quand la petite Julienne devint grandelette, il en fut embarrassé. Il avait coutume, dans ses courses à Vilvorde, à Malines, à Louvain, à Anvers, d'emmener sa femme avec lui, pour ne pas faire deux ménages; car il restait quelquefois plusieurs jours absent. Sa fille le gênant, il la mit chez une vieille tante qu'il avait au Béguinage. Cet établissement s'était fondé en 1250. Des filles et des veuves dans l'aisance ne

s'y occupaient que de leur salut; mais d'autres, qui ne possédaient rien, vivaient là aussi en instruisant les jeunes filles de Bruxelles. Hykens vit dans la mesure qu'il prenait l'avantage de donner à Julienne l'éducation qui se distribuait alors à quelques êtres privilégiés, lesquels apprenaient à lire et à écrire, mais surtout à connaître leur religion et à chanter à l'église.

Pendant que Julienne Hykens grandissait dans sa tranquille retraite, allant passer les dimanches et les fêtes avec son père et sa mère, Jean fit la connaissance d'un jeune Anversois de dix-huit ans, Mathias Vondel, fils d'un négociant qui trafiquait sur les mers, et qui un jour ne revint plus, laissant à son fils une grande fortune. C'était en 1282. Mathias était un viveur de l'époque, une jeune tête ardente qui jusque-là n'avait rien fait de sérieux. Content de voir son père armer, naviguer, caboter avec l'Angleterre, où il vendait des légumes et des fruits que les Anglais ne savaient pas produire, des œufs et du beurre que le Brabant fournissait en abondance, des toiles de Courtrai, des guipures de Malines, des draps de Louvain et de Poperinghe, de la garance que la Flandre cultivait; satisfait de voir son père rapporter à chaque voyage de bonnes sommes, Mathias, enfant gâté, ne faisait rien. Il se bornait à recevoir les offres des marchands qui ambitionnaient l'honneur de traiter avec la maison; et comme il s'acquittait de cette fonction avec régularité, que ses rapports étaient nets et précis, mynheer Éloy Vondel ne demandait rien de plus, disant qu'un jeune homme

doit jeter sa gourme, laissant à son fils la bride sur le cou, et toutefois se proposant de l'occuper dès qu'il aurait vingt ans.

Il n'en eut pas la joie, puisqu'il mourut, comme nous avons dit, dans une traversée.

Resté seul avec sa mère, Mathias se mit un peu plus aux affaires et s'associa avec un oncle qu'il avait et qui faisait le même métier que son père.

Un jeune homme qui jette sa gourme si librement s'accoutume un peu trop à la jeter toujours. Mathias ne sut pas renoncer à ses parties de plaisir, le travail assidu l'ennuya; il se trouva si fatigué d'un seul voyage aux côtes de l'Angleterre, qu'il n'y retourna pas; et deux ans plus tard, ayant perdu sa mère, il vendit tout ce qu'il possédait, réalisa de gros écus, abandonna Anvers, où les bonnes gens eussent critiqué sa conduite, et vint habiter Bruxelles. Il acheta une maison dans le voisinage de Jean Hykens. Il le connaissait par des affaires; il se lia avec lui et avec d'autres, faisant des spéculations le matin et s'en reposant le soir dans de joyeuses compagnies. Bientôt il n'y eut ni fêtes ni divertissements dans la ville qu'on n'y vît Mathias Vondel.

Les dissipations peuvent égayer, mais elles ne savent pas enrichir. Mathias se gêna : il avait des créances, il les vendit à Jean Hykens; puis il lui céda des marchandises, sur lesquelles nécessairement il perdit; puis il lui engagea sa maison. Pour relever sa position, qui déclinait très-vite, il mit plus d'attention à quelques affaires de trafic; elles ne réus-

sirent pas. Il semble parfois que la fortune se plaise à donner de rudes leçons aux gens qui se jouent d'elle. L'Anversois commençait à voir avec épouvante qu'il était ruiné, lorsqu'au mois de mai de l'année 1288 il lui vint une idée.

Depuis longtemps on était en pleine guerre pour la succession du Limbourg. Waleram IV, duc de Limbourg, n'avait eu pour héritière de son duché que sa fille Ermengarde, qu'il avait mariée à Renaud I^{er}, comte de Gueldre, surnommé le Belliqueux. Ermengarde était morte sans enfants, quand Valeram mourut lui-même en 1280. Le duché revenait à Adolphe de Berg, son neveu; mais Renaud de Gueldre s'en étant emparé par les armes, Adolphe, qui ne pouvait lutter contre lui, vendit ses droits à Jean I^{er}, duc de Brabant, qui avait pour alliés là France et les Liégeois.

Renaud, de son côté, déjà appuyé par l'archevêque de Cologne, vendit ses prétentions à Henri III, comte de Luxembourg, et la guerre s'alluma, avec des trêves mal observées. En vain le Hainaut et la Flandre avaient interposé leur arbitrage, il fallait vider cette querelle par une de ces batailles décisives qui sont des jugements en dernier ressort. Tout s'apprêtait donc pour une grande journée, et par leur ardeur les Brabançons se montraient dignes de leur vaillant duc. Bruxelles surtout fournissait de braves archers et des arbalétriers solides. Les serments et les confréries se mettaient en marche; tout le Brabant se portait si chaudement sous la bannière nationale, qu'on pouvait dès lors prévoir une vic-

toire. Mathias, qui se trouvait lié avec l'امان Arnoul d'Yssche, chargé, comme distinction très-glorieuse, de porter et de défendre l'étendard de Bruxelles, se proposa de l'accompagner.

La guerre a des chances, pensait-il; on va en finir cette fois; on se battra près de Cologne, on pillera cette ville opulente; et qui sait si, dans le butin, je ne trouverai pas le moyen de refaire ma fortune?

Pour paraître plus dignement dans cette campagne, d'autant plus convenable, qu'elle lui semblait devoir être courte, Mathias, réduit aux derniers expédients, mit en gage dans les mains de Jean Hykens les bijoux de sa mère, dont il ne s'était pas défait jusqu'alors. C'était sa dernière ressource; il acheta de belles armes, s'équipa d'une manière brillante, et partit.

Hykens ne tarda pas à le suivre, après être allé au Béguinage embrasser sa fille, qui entrait dans sa dix-septième année, et qui était devenue charmante. Hykens ne marchait pas comme guerrier : il spéculait sur les fournitures et les besoins de l'armée; il se proposait de prêter aux chefs dénués, qui le rembourseraient au quadruple, après qu'on leur aurait partagé les seigneuries du Limbourg; car il ne doutait pas non plus de la conquête, et il s'épanouissait dans des combinaisons qui devaient faire de lui l'homme le plus riche de Bruxelles.

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire de cette guerre célèbre. La bataille de Woeringen se livra le 5 juin 1288. On sait que les ennemis du duc Jean avaient une armée de vingt mille hommes. Les Bra-

brabançons, qui avec leurs alliés n'étaient que six mille, ne craignirent pas d'attaquer. Ce fut une héroïque mêlée : le comte de Luxembourg fut tué avec ses frères ; le comte de Gueldre fut pris, ainsi que l'archevêque de Cologne ; onze cents chevaliers allemands mordirent la poussière, et la victoire fut au Brabant.

Jean le Victorieux, après ce beau fait d'armes, rentra dans Bruxelles enthousiasmé ; il y fut reçu au son de toutes les cloches, dans les rues pavoisées et jonchées de fleurs, au milieu des magistrats, des religieux, du clergé, des béguines mêmes, qui étaient allées à sa rencontre avec leurs bannières. Ce fut grande joie partout. Seulement Mathias Vondel était mécontent qu'on n'eût pas pillé Cologne ; et Jean Hykens attendait, en se frottant les mains, que le bon duc distribuât les seigneuries du Limbourg.

Mais Jean I^{er} était un chevalier, et n'était ni un pillard ni un devastateur. Loin de songer à maltraiter Cologne, comme il avait invoqué dans le combat les trois rois dont les reliques sont honorées dans cette ville, il fonda à Sainte-Gudule une chapellenie en leur honneur. Loin d'abuser de sa victoire à l'égard des Limbourgeois, il se concilia leur amour par sa conduite généreuse, les traitant dès lors comme les Brabançons. Il relâcha, moyennant rançon modérée, ses illustres prisonniers ; il donna sa fille au jeune comte de Luxembourg, Henri IV, lequel devint ainsi son allié ; et, maître paisible de sa conquête, il assigna des fonds pour l'érection d'une église, qui fut bâtie un peu plus tard, à Notre-Dame de la Victoire.

Puis, pour témoigner aux Brabançons dévoués sa reconnaissance, il leur accorda de nouveaux privilèges. Il favorisa surtout Bruxelles, confirma ses lois et lui en donna de nouvelles, de concert avec les échevins.

Ces dispositions ne rétablirent pas la splendeur de Mathias Vondel et ne firent pas rentrer dans les coffres de Jean Hykens les sommes diverses qu'il avait hypothéquées sur le Limbourg; ce dernier en prit de la mauvaise humeur, et quand son ami Mathias vint lui emprunter de l'argent, il se fit tirer l'oreille. Bientôt, n'ayant plus de gages à donner, Mathias dut fournir une caution. Il la trouva dans un de ses camarades de plaisir, Antoine Neut, qui était ruiné comme lui. Mais, au bout de deux mois, Hykens, ne pouvant obtenir paiement, en vertu d'une disposition de la loi récemment donnée à la commune de Bruxelles par Jean le Victorieux, disposition qui autorisait le créancier à saisir les biens de son débiteur ou, s'il n'en avait pas, à se le faire remettre, lui ou sa caution, et à le retenir dans sa maison au pain et à l'eau jusqu'à paiement, Hykens, par un reste de bon souvenir pour Mathias, réclama Antoine Neut, qui avait répondu de l'autre. Neut lui fut livré; il le logea dans un grenier parfaitement clos, le nourrissant selon les termes de la loi.

Mathias avait de bons sentiments; il vint trois jours après, ému de la position que sa caution subissait pour lui, fit au prêteur d'amers reproches et l'irrita tellement que Jean Hykens, mettant le répondant en liberté, retint et emprisonna le débiteur véritable.

Mathias ne tarda pas à se calmer ; il trouva le grenier peu champêtre , le festin légal peu appétissant , le plancher qui lui servait de lit peu gracieux . Il espérait qu'un mouvement d'amitié se réveillerait dans le cœur de son geôlier ; il n'en fut rien , et les jours passèrent sans qu'il vît d'autres figures que le vade domestique qui lui apportait son pain et son eau . Il sentit alors le prix de la liberté ; la loi qui jetait un homme dans les griffes d'un autre homme , pour une différence d'addition , lui sembla atroce , et cette loi a existé chez nous jusqu'à la révolution de 1848 , qui l'a un instant abolie , pour la rétablir peu après...

Au bout d'un mois , il lui vint un compagnon , que suivirent rapidement plusieurs autres . Mais à mesure que le grenier s'emplissait , les affaires de Jean Hykens allaient de mal en pis . Les succès lui avaient donné de l'audace ; et comme l'audace tourne vite à la témérité , il avait fait des imprudences . Ses spéculations allèrent de travers : bref , à son tour , six mois après l'emprisonnement de Mathias , il se trouva emprisonné lui-même par Arnoul d'Yssche , à qui il devait de grosses sommes .

Un matin donc , les habitants du grenier de la rue des Récollets , défaits et abattus , ne virent plus arriver le domestique qui apportait leur pain . Le créancier de Jean , qui venait de s'emparer de sa maison , y entra à midi et mit les prisonniers en liberté , voyant peu d'intérêt à les nourrir . Mathias , faible et déguenillé , prit tristement la route d'Anvers , où il lui restait un oncle . La retraite de six

mois qu'il venait de faire avait éteint sa gourme ; et la raison s'était formée en lui, à force d'abstinence et de réflexions sages. En entrant chez son oncle, il trouva le bonhomme qui se mourait. On ne sait quels contes il lui fit ; mais l'armateur, qui n'avait pas d'enfants, le constitua l'unique héritier de son énorme fortune. Voilà donc, en trois jours, Mathias relevé d'une immense détresse à un état splendide.

A travers les bonnes résolutions qui allaient désormais régler sa vie, il ne repoussa pas un vif désir de rendre à Jean Hykens la leçon qu'il en avait reçue. Ayant recueilli et mis en ordre la succession de son oncle, il s'en revint à Bruxelles acheter la maison de son ancien geôlier ; et, possesseur des créances d'Arnoul d'Yssche sur lui, il réclama la personne de Jean Hykens, qui lui fut remise selon la loi, et qu'il enferma dans le grenier solitaire où il s'était promené six mois. C'était une vengeance ou, si vous voulez, une revanche.

Depuis huit jours il en jouissait de tout son cœur avec peu de générosité, lorsqu'il reçut une visite qui devait exercer sur lui quelque influence. Une jeune fille d'une grande beauté, plus belle encore de ses larmes, demandait à lui parler seule. Dès qu'elle fut admise, elle tomba à genoux.

— Vous avez été l'ami de mon père, dit-elle ; et lorsque autrefois, en me parlant de vous, il me vantait votre bon naturel et votre heureuse gaieté, je n'aurais jamais prévu que vous deviendriez son bourreau.

Mathias reconnut Julienne Hykens, qu'il n'avait

jamais vue encore, mais que souvent on lui avait citée comme une femme accomplie.

— Mais, mademoiselle, répondit-il, je ne rends à votre père que ce qu'il m'a fait : c'est la loi que les créanciers ont seuls imaginée, et que le peuple de Bruxelles a eu la stupidité de recevoir.

Il voulut relever la jeune fille.

— Je ne quitterai cette humble position, dit-elle, que quand votre cœur se sera amolli. Lorsque mon père vous a retenu, il était irrité par les revers.

— Croyez-vous donc que je lui rende la pareille sans avoir été plus irrité que lui encore ?

— Vous êtes jeune, la dureté n'est pas dans vos yeux ; vous devez me rendre mon pauvre père.

— Je ne le plains pas, mademoiselle ; il est aimé, et moi je suis seul au monde. Mais il dépend de vous de le rendre libre, en effet...

Le cœur du jeune homme s'était pris ; il fit une déclaration d'amour ; on va loin lorsqu'on est sur cette voie. Une heure après, Jean Hykens était descendu du grenier dans la salle où il embrassait sa fille. Un mois après, Mathias épousait Julienne.

Les deux amis, qui s'étaient tenus mutuellement en charte privée, n'avaient rien à se solder. Ils s'associèrent, firent de prudentes affaires ; et, au seizième siècle, les descendants de Mathias Vondel étaient encore une des bonnes maisons d'Anvers, où ils étaient retournés.

VII. — SOPHIE DE MALINES.

Un frère est un ami donné par la nature.

DUCIS.

Renaud II, comte de Gueldre, pour qui l'empereur Louis de Bavière érigea la Gueldre en duché en 1340, était à la veille, en 1331, de n'être plus même comte; car il allait demeurer sans terre et sans héritage. C'était un petit prince bon viveur, qui dissipait ses journées, recherchant les plaisirs, aimant la chasse, les joutes, les tournois et la table, et dépensant toujours en trois mois ses revenus d'une année. Avec cela il était généreux, aimant à faire des présents et à donner des festins. Pour mener ce train de vie, il avait emprunté de toutes parts, engagé tous ses biens, fait argent de toutes ses ressources; et ladite année 1331, comme il se trouva tout à coup si dénué qu'il ne pouvait plus même subvenir à ses premiers besoins, tout le monde le blâma hautement, comme c'est la coutume, mais personne ne lui vint en aide.

Froissard raconte qu'il s'adressa, dans sa peine, à son oncle, frère de sa mère, qui était archevêque de Cologne, lequel lui dit :

— Renaud, mon beau neveu, vous avez fait tant que vous voilà devenu pauvre homme, avec votre terre engagée de toutes parts; et, en ce monde, on ne fait pas compte des pauvres seigneurs. Croyez-vous que ceux qui ont été comblés de vos dons doivent vous les rendre? Nenni; mais ils vous fuiront quand ils vont voir que vous n'avez plus à donner. Et moi,

qui suis archevêque de Cologne, ne pensez pas que je doive ruiner mon état pour refaire le vôtre, ni vous donner le patrimoine de l'Église. Ma conscience ne s'y accordera jamais.

Le comte de Hainaut ne s'est pas conduit comme vous avez fait. Aussi il vient de marier sa fille aînée à Louis de Bavière. Il en a encore trois qu'il mariera bien hautement. Si vous n'aviez pas engagé vos châteaux et vos villes, vous étiez taillé de sorte à obtenir tel mariage. Mais au point où vous êtes, vous n'y viendrez jamais. Vous n'avez villes ni châteaux dont vous puissiez douer une femme, plus même une pauvre seigneurie.

Renaud écoutait ce discours avec l'air d'un homme consterné. Pour la première fois peut-être il sentait sa position. Il reconnaissait que son oncle lui disait la vérité.

— Puisque vous ne pouvez m'assister, dit-il, au moins, mon bon oncle, vous me donnerez un sage conseil.

— Un conseil, reprit l'archevêque, il est bien tard. Je ne sais qu'un remède qui puisse vous sortir de là. Vous devez à Berthold de Malines, qui est aujourd'hui renommé l'homme le plus riche en or et en argent qu'on sache en nul pays, par les grands transports de marchandises qu'il fait par terre et par mer; car ses vaisseaux vont jusqu'à Damas, au Caire, à Alexandrie. Il tient en gage la plus grande partie de vos biens. Vous savez qu'il a une belle fille à marier, et qu'il n'a pas d'autre enfant. Les hauts barons d'Allemagne ont requis sa main; mais il

éloigne les uns et regarde les autres comme trop petits. Je vous conseille donc de faire connaître à Berthold que vous prendriez volontiers sa fille à femme, pour qu'il vous nettoie de toutes vos dettes, et qu'il remette en vos mains les villes, châteaux et seigneuries qui sont de votre héritage; et comme vous êtes de haut lignage, possesseur de grands domaines entre la Meuse et le Rhin, je pense qu'il inclinera volontiers à votre demande.

— Sur ma foi, bel oncle, dit Renaud, vous me conseillez loyalement. Ce que vous dites, je le ferai.

Berthold descendait des anciens avoués de Malines, qui, administrant d'abord cette seigneurie pour les évêques de Liège, avaient si grandement prospéré dans les choses de commerce, où ils se montraient fort entendus, qu'ils étaient devenus, peu à peu seigneurs du pays. Il possédait cinq à six millions de florins; ce qui en ce temps-là le faisait un des plus riches parmi les princes belges. Il n'avait qu'une fille qui se nommait Sophie, et dont il désirait sur toutes choses l'avantage et le bonheur.

Renaud, qui connaissait Berthold de Malines, à qui souvent il avait emprunté de l'argent, et qui avait eu occasion de voir Sophie, se rappela comment elle était belle et avenante et pourvue de tous bons enseignements. Il rassembla donc les chevaliers et les clercs de son conseil, leur fit part de ses espérances et les pria de se rendre en son nom auprès de Berthold, pour lui demander la main de Sophie, qu'il voulait faire comtesse de Gueldre, aux conditions indiquées par l'archevêque de Cologne.

Berthold reçut honorablement les envoyés de Renaud II, les écouta et leur dit qu'il était content de leur proposition et qu'il aviserait à leur faire bonne réponse dès le lendemain.

Après qu'il fut seul, il considéra qu'il ne pouvait souhaiter pour sa fille un plus haut parti que le comte de Gueldre. Cette union néanmoins lui inspirait de grandes craintes. — « Si je donne ma fille à Renaud, pensait-il, il voudra être mon maître ; je ne serai pas le sien. S'il a des enfants de ma fille, et qu'elle meure, comme il peut advenir, lui qui sera riche de mon bien, se mariera en second lieu si hautement qu'il voudra et pourra avoir des enfants de sa seconde femme. Ces enfants, qui seront par leur mère de puissant lignage, ne feront pas compte des enfants issus de ma fille et les déshériteront. Puis-je y consentir ? Non. Je parlerai de tout aux envoyés du comte de Gueldre. Je leur dirai que leur arrivée me plaît grandement ; que ma fille serait heureuse d'être unie au comte, si ses affaires étaient claires ; mais que tous ceux qui en entendent parler savent bien qu'elles sont fort troubles ; qu'il a engagé tous ses héritages d'entre la Meuse et le Rhin ; qu'on voit bien qu'il demande ma fille en mariage pour les acquitter ; et que si je la lui donne, je voudrais bien savoir comment. J'entends que dans le cas où ma fille aura des enfants de lui, ils demeurent héritiers de Gueldre, quels que soient les mariages qu'il pourra faire après. Cette alliance ainsi arrangée, il faut qu'elle me soit garantie par le comte, par ses proches, ainsi que par les nobles et les bonnes villes du pays. »

Le lendemain donc les commissaires du comte de Gueldre étant venus en l'hôtel de Berthold pour avoir sa réponse, il vint les recevoir jusque dans la salle d'entrée; et les accueillant de l'air le plus affable, il les mena dans une chambre aussi richement ornée que s'il eût dû recevoir un roi.

— Je suis prêt, dit-il, à vous entendre et à vous donner bonne réponse.

Le doyen de Cologne, parent du comte de Gueldre, exposa de nouveau l'objet de sa mission; et alors Berthold dit :

— Beaux seigneurs, je me tiendrai fort honoré, et ma fille aussi, de la haute alliance du comte de Gueldre, parce que ce mariage de très-haut prince Mgr Renaud, comte de Gueldre, avec ma fille Sophie me plaît très-bien. Or, vous me demandez que, par les conditions dudit mariage, j'acquitte et délivre de toutes dettes ses terres, qui sont engagées pour le présent aux Lombards, et que je rende clair et net tout ce qui est obscur pour lui. Je suis bien en volonté de le faire; mais je veux premièrement que nos conventions soient si loyalement prises, écrites, grossoyées, tabellionnées et scellées, que jamais elles ne puissent donner occasion ou matière à aucun débat; que ma fille soit héritière du comté de Gueldre dans toute son étendue; et, s'il arrivait que Mgr Renaud allât de vie à trépas avant ma fille, sans en avoir d'héritier, que ma fille tienne et possède comme son bon héritage le comté de Gueldre, sa vie durant, et qu'après son décès il retourne où il devra aller. Je veux en outre que, si ma fille a des héri-

tiers du comte Renaud, et qu'elle aille de vie à trépas, on ne puisse, par quelque autre mariage que pourrait faire le comte de Gueldre, éloigner les héritiers qui seraient issus de ma fille; que, s'il a le désir de se remarier, il puisse douer sa seconde femme des biens acquis outre la rivière de Meuse, touchant à l'évêché de Liège et au duché de Brabant, sans changer en rien la principale seigneurie de Gueldre. Si les parents et les amis du prince de Gueldre, les bonnes villes du pays, et tous ceux qui pourraient avoir des intérêts ou des prétentions à faire valoir au sujet du comté, veulent sceller et garantir avec lui les conventions que je viens de proposer, je consentirai au mariage. Vous pouvez me répondre là-dessus.

— Sire Berthold, répondit un des chevaliers, nous n'avons pas charge de conclure si avant. Nous retournerons vers monseigneur et son conseil, et bientôt vous en apprendrez des nouvelles.

— Dieu y ait part, dit Berthold.

Et les envoyés se retirèrent.

Renaud, qui attendait leur retour, devenu épris de Sophie et las de sa position gênée, ne trouva rien de déraisonnable dans les conditions imposées par Berthold de Malines. Il fit rédiger avec activité toutes les conventions, les signa, les scella et les fit signer et sceller par tous ses parents, par tous ses amis, par tous les notables chevaliers et seigneurs de la Gueldre. Les bonnes villes, se portant caution desdites clauses, les munirent pareillement de leurs sceaux particuliers. Après quoi, on pressa la célébration du mariage.

Sophie vint, belle et parée comme une grande princesse; et, après la messe des épousailles, Berthold remit au comte de Gueldre les quittances de toutes ses dettes qu'il avait payées de toutes parts et les titres de tous ses domaines dans lesquels il rentrait.

En passant des privations à l'opulence, Renaud ne fut point ingrat envers Sophie, qu'il traita toujours avec bienveillance et amour, pendant les quatre années de leur mariage; car la comtesse Sophie mourut en 1336, laissant quatre filles : Marguerite, Élisabeth, Mathilde et Marie.

Une partie des prévisions de Berthold s'accomplirent, malgré ses précautions paternelles. Renaud II épousa en secondes noces une princesse anglaise, Éléonore, fille d'Édouard II; il en eut deux fils, Renaud et Édouard. Il mourut d'une chute en 1343; et à sa mort, malgré les plus saints engagements, les deux fils de l'Anglaise s'emparèrent de la Gueldre, au détriment de leurs sœurs du premier lit; ou plutôt on commit pour eux cette iniquité, comme si on eût deviné à l'avance leur caractère. Renaud III, qui n'avait pas sept ans, fut proclamé duc de Gueldre et gouverna par les mains de sa mère.

Il survint bientôt dans ce petit pays une triste copie des guerres sanglantes qui ont rendu fameux les noms des Guelfes et des Gibelins. La duchesse douairière, qui devait être méchante, puisqu'elle eut de tels fils, ayant paru favoriser les Eckeren au préjudice d'autres familles, les mécontents choisirent

Édouard, frère de Renaud III, pour leur chef. La Gueldre se divisa en deux factions, et seize années de guerres affreuses désolèrent ce pauvre duché.

Les deux frères, devenus grands, animés l'un contre l'autre, se portaient une haine profonde; et pour l'héritage dont ils avaient l'un et l'autre dépouillé leurs quatre sœurs, le frère voulait encore le sang de son frère. Renaud III avait épousé la fille de Jean III, duc de Brabant. Édouard enlevait les femmes de ses vassaux et pillait ses sujets.

On conseilla à ces deux frères de terminer leur querelle dans une grande bataille. Elle se livra près de Thiel, le 25 mai 1364. Renaud vaincu tomba au pouvoir de son frère, qui le maltraita et l'enferma d'abord au château de Rosendaal, d'où il le transféra par la suite à Nyenburg; il y fut très-étroitement gardé. Édouard, seul maître de la Gueldre, bannit et persécuta tous ceux qui avaient suivi le parti de son frère. Puis, enflé de sa victoire, il déclara la guerre au duc de Bavière, qui donnait asile dans ses États à ceux qu'il proscrivait.

Le duc de Bavière, indigné, entra dans la Gueldre avec une grande armée, le fer et la flamme à main. Édouard, alors effrayé, demanda grâce, fit des excuses, et le Bavaois lui accorda la paix. Ce qui doit surprendre, ce qui ferait juger peu favorablement du caractère de ce duc de Bavière, qui était Étienne surnommé l'*Agrafé*, c'est qu'après de telles démonstrations il donna sa fille en mariage à Édouard. Peut-être qu'il en était embarrassé.

Cependant le duc de Brabant, beau-père de Re-

naud III, n'ayant pu obtenir par les négociations la liberté de son gendre, qui gémissait toujours en prison, leva à son tour une armée pour le délivrer. Édouard vint à sa rencontre; là encore il eut le dessus; puis, ne se contentant pas des avantages qu'il venait de remporter, il se ligua avec le duc de Juliers contre Wenceslas, successeur de Jean III dans le Brabant, et le 22 août 1371, ayant remporté une seconde victoire sur les Brabançons, qui étaient venus en trop petit nombre, Édouard descendit de cheval, fatigué du combat; il ôta son casque, il se coucha sur le gazon. Le bonheur des méchants ne dure pas toujours. Un de ces gentilhommes, qu'Édouard avait outragés, le reconnut et le tua avec une barre de fer.

Renaud III, remis sur le trône, ne s'y comporta guère mieux, malgré ses malheurs; il fut tué à son tour quelques mois après, et ce ne fut qu'à la suite d'une longue anarchie que la Gueldre revint à Guillaume de Juliers, époux de la fille aînée de Sophie de Malines.

VIII.

CHARLES D'ANJOU, COMTE DE HAINAUT.

Dès que les petits peuvent se hausser, ils ont pas mal de morgue.

JEAN DE SEPT-CHÊNES.

Tandis qu'en France, au treizième siècle, on reconnaissait généralement le droit divin, il y avait alors dans les Pays-Bas plusieurs cités indépen-

dantes, pénétrées d'un certain sentiment de leur dignité, possédant la conscience de leurs droits, qui savaient distinguer le souverain du tyran, qui jugeaient avec sens jusqu'où s'étendaient les droits du prince et les devoirs des sujets, qui n'admettaient ni la pleine puissance, ni la certaine science, ni le bon plaisir. Dans ce pays de raison, on n'abandonnait jamais en politique le droit d'examen; quelquefois pourtant on était un peu brutal.

Un fait remarquable servira d'appui à ce que nous disions. Quand Marguerite l'Enragée (1) vint assiéger Valenciennes pour achever de livrer le Hainaut dans les mains de Charles d'Anjou, à qui elle le voulait donner, elle trouva une résistance si vigoureuse que ses efforts et ceux des soldats de Charles n'aboutirent en général qu'à des échecs sans résultat.

Voyant qu'elle ne pouvait emporter la ville par force, elle fit sommer les magistrats de venir hors des portes parler à leur souveraine. Ils répondirent que dans la femme qui venait à eux le fer et la flamme à la main ils ne reconnaissaient plus leur souveraine, mais leur ennemie.

La contenance de la ville était si ferme que Marguerite fut obligée de souffrir cette réponse. Elle y répliqua, en se modérant, qu'elle demandait à entrer le lendemain dans la cité, pour traiter de la paix avec les habitants.

La proposition fut acceptée, à condition que la

(1) Seconde fille de Baudouin de Constantinople, aussi peu aimée que sa sœur Jeanne. On donnait à l'aînée le nom de Jeanne la Noire, et à la cadette le nom de Marguerite l'Enragée.

comtesse entrerait sans suite. Le prévôt assembla le peuple sur la place, afin qu'il fût témoin de la conférence. Les magistrats se placèrent en costume à la porte de l'hôtel de ville.

Marguerite se présenta bientôt, accompagnée seulement de quelques-uns de ses officiers. On lui ouvrit les portes; elle traversa la ville pour arriver à la grande place. Elle avait l'air mécontent.

Dès qu'elle aperçut les magistrats, elle leur dit avec fierté :

« Je suis fort étonnée, je vous l'avoue, de voir les chefs de Valenciennes pousser la rébellion contre leur comtesse et dame naturelle, jusqu'au point de me fermer ma ville et de me tuer mes gens. Tandis que tout le Hainaut se soumet à ma volonté, Enghien et Valenciennes osent donner l'exemple de la révolte !

Le prévôt de Valenciennes, qui se nommait Gilles Minave, était chargé de répondre au nom des habitants. Voici son discours, qui est fort curieux :

— Dame, vous nous reprochez de vous avoir fermé nos portes; et vous dites que nous avons tué vos gens. Premièrement, la ville de Valenciennes ne vous appartient pas, ni ses portes, ni ses murailles. A la vérité, nous sommes tenus de donner une certaine somme d'argent au légitime comte de Hainaut, qui de son côté est obligé par serment à défendre notre ville. Mais après que nous avons payé cette dette convenue, vous ne pouvez rien nous demander de plus. Rappelez-vous les serments que vous avez faits à ce sujet sur les saints Évangiles.

» Vous prétendez que vous êtes notre comtesse et dame naturelle. Je ne le nie point. Mais si les tyrannesses doivent être regardées comme dames naturelles d'un pays, vous aurez complètement dit vrai. Nous savons la différence qu'il y a entre un seigneur et un tyran; et c'est parce que nous avons vu en vous ce qui constitue la tyrannie que nous vous avons fermé nos portes. C'est comme fauteurs de la tyrannie que nous avons tué vos agents. Nous tuons ainsi ceux qui viendront à nous sous le même manteau. Nous sommes tous déterminés à mourir, avant de souffrir qu'on porte atteinte à nos droits. Vos agents, du moins, nous n'allons pas les chercher; ce n'est pas nous qui attaquons; et nous ne tuons pas ceux qui restent chez eux.

» Vous ajoutez que tout le pays vous a reçue. Mais cela ne prouve rien contre nous. Chaque ville a ses coutumes. Ce n'est pas nous d'ailleurs qui devons suivre l'exemple des autres; nous leur offrons le nôtre, au contraire; et les villes feraient bien de nous imiter, car elles ont tort.... »

En finissant cette harangue audacieuse, Gilles Minave demanda à tous les assistants qui l'entouraient s'il avait convenablement parlé. Un oui unanime fut la réponse de la multitude.

— En ce cas, reprit-il, nous pouvons maintenant traiter. Parlez, dame, que chacun vous puisse entendre.

La comtesse fit un pas vers l'hôtel de ville, disant qu'elle désirait traiter en particulier avec les jurés et le prévôt. Gilles Minave l'arrêta :

— Une telle affaire, lui dit-il, ne se peut accommoder à huis clos. Il faut qu'elle soit traitée en présence de tout le peuple.

Nous ne devons pas entendre, par cette expression *le peuple*, ce que les démocrates de nos jours semblent y voir; ce peuple n'était que la noblesse, le clergé et la bourgeoisie; il ne comprenait ni les pauvres, ni les mendiants, ni les domestiques; on n'y comptait même, parmi les artisans, que ceux qui étaient organisés en métiers. Tous étaient classés dans leurs confréries, rassemblés autour de leurs bannières et conduits par leurs doyens. Le peuple était donc la notable réunion des habitants d'une ville, domiciliés, établis, vivant de leurs biens ou de leur industrie, et payant leur part des impôts publics.

Marguerite s'irritait de plus en plus. La nécessité de parler devant tous augmenta encore sa colère. Car ce peuple était grossier, selon le temps, quoique la populace n'en fît pas partie. Elle avait amené de Paris un avocat très-habile : ce fut lui qu'elle chargea d'exposer ses vues.

L'avocat, plein de raisonnements à toutes fins, logicien pour ou contre, grand escrimeur de syllogismes, fit un discours adroitement tortillé, où il prouva qu'on pouvait faire ce qu'on voulait de son avoir. — Or, ajouta-t-il, dame Marguerite de Constantinople, comtesse de Flandre, descend de la vraie succession des comtes naturels de Hainaut; le Hainaut est son héritage; donc elle possède le Hainaut : par conséquent elle peut librement et à sa

volonté en disposer et le vendre à qui bon lui semble, à noble ou à non noble, à riche ou à pauvre. Et comme elle l'a donné solennellement à toujours au seigneur Charles d'Anjou, son cousin, frère du roi de France, qu'elle a muni ladite cession de son sceau et de celui des bonnes villes, elle demande que la ville de Valenciennes appose également son sceau audit acte, pour confirmation du don fait par la dame comtesse.

Ces choses se passaient en l'année 1254. Le roi Louis IX, suzerain de Marguerite, l'avait autorisée à céder son comté de Hainaut, mais seulement pendant sa vie; car ce monarque était juste. Mais Marguerite, qui voulait dépouiller Jean d'Avesne, son fils aîné, à qui la sentence du monarque français avait déjà adjugé le Hainaut, pour en jouir après la mort de sa mère, Marguerite avait fait à Charles d'Anjou une donation à perpétuité. L'avocat de Paris, qui avait un esprit à ressources, s'était efforcé de donner à toute cette conduite la meilleure tournure. Il avait interprété, étendu, arrangé l'autorisation de saint Louis de manière à la faire concorder avec l'acte de la comtesse. Mais les Valenciennes ne donnèrent pas dans les pièges qu'on leur tendait.

Après avoir délibéré avec les jurés et les notables, Gilles Minave, le prévôt, déclara que Valenciennes ne consentirait jamais à ce qu'on dépouillât l'héritier présomptif des comtes de Hainaut de l'héritage de ses ancêtres. — Le peuple seul, ajouta-t-il, peut rejeter un indigne souverain; et le peuple est lâche lorsqu'il reçoit un souverain imposé...

L'avocat de Paris demanda alors que la ville de Valenciennes consentît au moins à la cession que Marguerite voulait faire, pour sa vie seulement, des comtés de Hainaut et de Valenciennes. On prit trois jours de réflexion. La comtesse passa ces trois jours dans la ville. Après quoi il fut déclaré qu'on voulait bien reconnaître Charles d'Anjou comme comte de Hainaut et de Valenciennes, pendant la vie de Marguerite seulement, à condition que les droits, l'administration, les privilèges et les libertés de la ville seraient pleinement respectés; sinon, non.

La comtesse, pour le moment, se contenta de ce qu'elle obtenait; elle alla recevoir Charles d'Anjou à la porte de Mons. Le prévôt et les échevins l'accompagnaient avec cent notables, ayant sur la tête des couronnes de roses et à la main des rameaux verts en signe de paix. Mais toute la bourgeoisie était en armes. Charles arriva, escorté de cent des principaux seigneurs de sa suite, couronnés de roses et portant des rameaux comme les notables Valenciennois.

Après qu'il eut juré sur la grande place, devant tout le peuple, de conserver, de respecter et de défendre les droits, l'administration, les privilèges et les libertés de la ville, il fut proclamé comte de Valenciennes.

Mais il ne devait pas régner longtemps sur le Hainaut. Il n'était qu'à peine assis sur le siège des comtes, quand Jean d'Avesnes arriva avec ses alliés, à la tête d'une armée puissante. Charles dut se retirer devant lui.

Saint Louis, dont l'âme vertueuse n'approuvait pas toutes ces menées, eut à cœur de réconcilier Marguerite de Constantinople avec ses fils. Il prit pour cela le chemin de la Flandre. Il vint à Gand, où il fut reçu avec autant de respect que de solennité. Il cassa la cession faite à son frère; et par une nouvelle sentence qui devint loi, il adjugea, après la mort toutefois de Marguerite, la Flandre à Guy de Dampierre, fils du second mariage de la comtesse, et le Hainaut à Jean d'Avesnes, l'aîné des enfants du premier lit.

IX. — UNE HISTOIRE DE RÉVOLTÉS.

Væ victis!

BRENNUS.

Par une belle journée de la fin de septembre, époque de l'équinoxe et des temps incertains, en l'année 1328, c'était grand mouvement à l'embouchure de l'Escaut occidental, dans l'île de Walcheren. Là se trouvait réunie une bande de Flamands rebelles qui avaient reculé, à Cassel et à Lille, devant les armes de Louis de Nevers, leur comte, soutenu de ses auxiliaires, mais qui demeuraient insurgés contre lui, voulant à toute force le détrôner et jurant sa déchéance. Tous ces hommes examinaient leurs embarcations; et comptant trouver encore de la sympathie en Flandre, ils s'apprêtaient à se remettre en mer, à faire une descente sur les côtes de Damme, et à forcer le comte Louis à fuir

devant eux à son tour. Le chef de ce noyau de mécontents était Zegher Jansson, hardi capitaine, intrépide aventurier, dont le sang ne cessait de bouillonner pour une indépendance qu'il comprenait assez mal; car, avec son esprit un peu roide, il était absolu de sa personne et voulait autour de lui une soumission passive, que pourtant il n'obtenait guère.

— Debout! mes braves, disait-il aux artisans devenus soldats qui l'entouraient, nous allons reprendre la Flandre, la reconquérir, l'émanciper, revoir nos foyers et chasser ce souverain que les étrangers nous imposent.

— Ce sera merveille assurément, répondit avec flegme Jean de Jung, gros tisserand qui se trouvait parmi les révoltés, pourvu que ce souverain ne revienne pas embrouiller de nouveau nos bobines.

— Nous serions des lâches de le souffrir; la Flandre n'en veut plus.

— Un métier que le maître abandonne ne va pas tout seul, répondit le tisserand; et la Flandre, s'il s'en va, n'a plus de chef..., excepté vous pourtant, myn heer Jansson. Mais pourrez-vous éviter le sort des autres?

— De quels autres? s'écria Zegher, de ceux qui ont mal fini? C'étaient des sots!

— Capitaine, interrompit un des assistants, Nick Zanneken n'était pas un sot.

— Non pas celui-là, certainement, dit Jansson; celui-là, c'était un héros. Il est mort à la bataille de Cassel. Il a mieux aimé mourir que se laisser pren-

dre. C'était un habile compagnon ! Mais les autres se sont jetés dans la nasse.

— Avant la bataille de Cassel, reprit le tisserand, les choses n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui. Les fils n'étaient pas cassés ; la trame se suivait. Nous tenions toute la Flandre. Nous combattons avec une bonne armée ; et pourtant nous avons eu le dessous.

— Nous prendrons notre revanche.

— Oui ; mais Louis de Nevers tient à présent la navette, et il la fait jouer solidement. Il a profité de l'expérience. Le roi de France, en le ramenant à Bruges, lui a dit : — Beau cousin, je suis venu encore une fois pour reprendre votre besogne. La voilà toute remontée. Tenez-vous bien ; car s'il me fallait faire un nouveau voyage, c'est pour moi que je travaillerais. — Et il prendrait la Flandre, continua le tisserand. Louis de Nevers le sait bien. C'est pourquoi il a l'œil devant lui. Voilà déjà quatre cents rebelles qu'on vient d'occire. Vous ne l'ignorez pas. Jean Craye et Lamber Boonem, vos collègues, myn heer, sont pincés dans la travée.

— Ce sont des sots qui se sont laissé prendre.

— Bon ! c'est votre mot. Des cinq chefs que nous avons, vous survivez seul, myn heer, dit encore le tisserand.

— Bah ! reprit le capitaine ; et Guillaume Cane ?

— Guillaume Cane, myn heer ! ne savez-vous pas comment sa pièce s'est déroulée ? Au lieu de venir avec nous, car au moins, quand on est en nombre, on se serre, et l'étoffe ne s'entame pas si vite, il s'en est allé seul, comme un bout perdu, chez le duc de Brabant.

— En faisant cela , il avait son idée. Est-ce que le duc de Brabant l'a mal reçu ?

— Non pas ; au contraire. Mais le pauvre Brugeois, car Guillaume Cane est né à Bruges, tout comme moi, le pauvre Guillaume, myn heer, proposa donc à Jean III, le duc de Brabant, de faire la guerre au comte de Flandre, lui offrant, par notre moyen sans doute, et sans savoir si notre chaîne tenait encore, des soldats, des chevaux, des munitions et des vivres. Guillaume Cane était seul. Il fallait n'avoir pas le plus petit coupon de bon sens pour faire des ouvertures pareilles. Il eut du bonheur. Le duc de Brabant, qui sait que le comte de Flandre se dispose à lui disputer Malines, consent à faire la guerre au comte Louis...

— Vive le duc de Brabant, notre allié ! Tel fut le cri d'une centaine d'hommes qui écoutaient le récit.

— Attendez donc, vous autres, interrompit le tisserand, et n'applaudissez pas avant la fin du couplet. Vous êtes comme une touffe lâchée de brins de fil que le vent fait voltiger. Le duc de Brabant, qui est un homme de grande qualité, mais un peu retors, ne voulut pas aller seul.

« Je consens, dit-il, à me liguier avec mes bons amis les Flamands contre leur comte ; mais je ne puis me lancer qu'avec l'assentiment du roi de France. Autrement nous ne ferions qu'une besogne inutile. Philippe viendrait, et tout serait gâté. Il ambitionne pour lui-même une partie de la Flandre. Allez le trouver, Guillaume, offrez-lui mon concours, pour

lequel je ne demande que quelques villages à ma convenance dans le pays d'Alost... »

Guillaume se laissa persuader. On s'égaré aisément dans les temps de troubles; il ne vit pas de mal à sacrifier ainsi une portion de son pays, qu'il voulait sauver, disait-il; et il partit pour la cour de France.

— L'imbécile! dit un foulon; comme si nous avions besoin des étrangers!

— Le roi de France, dès qu'il sut que Guillaume Cane était un des chefs de la révolte flamande, au lieu de l'écouter honnêtement, le fit mettre aux fers. On eut beau représenter que c'était un envoyé du duc de Brabant, comme il était envoyé sans héraut, sans bannière, sans cérémonie, en façon d'agent secret, on l'appliqua le lendemain à la torture, le surlendemain au pilori.

— C'est affreux, s'écria Jansson.

— Le troisième jour, poursuivit paisiblement le narrateur, on lui coupa les poings; après quoi on l'exposa sur une roue; puis on l'attacha à *la queue d'une charrette*, et on le traîna jusqu'à une potence.

— Enfin? interrompit le foulon.

— Eh bien, enfin, c'est clair; il fut pendu.

— Pendu! s'écrièrent les assistants.

— Des sots, ceux qui se laissent prendre! répéta le capitaine d'une voix sombre.

Puis il continua :

— Ces hommes, Nicolas Zanneken, Jean Craye, Lambert Boonem et Guillaume Cane, nous allons les venger. Tout nous secondera. Les privilèges des Bru-

geois sont supprimés ; les villes sont accablées d'exactions ; le sang coule de toutes parts. Marchons ! Les Flamands nous tendent les bras. Dans huit jours, le pays sera libre.

— Voilà ce qu'on dit toujours, marmotta dans ses dents Jean de Jung.

Une sourde clameur d'approbation répondit, tant bien que mal, à cette petite harangue. Zegher Jansson pouvait se faire des illusions ; mais c'était un homme d'action, qui ne doutait de rien et qui était décidé. Quoiqu'il n'eût avec lui que deux cents hommes, il se persuadait qu'il allait bientôt commander une armée. Il embarqua sa petite troupe sur douze barques ; et le lendemain il se livra intrépidement à la mer. Mais ses frêles bâtimens, malgré les réparations qu'on leur avait faites, ne purent tenir longtemps ; il lui fallut revenir en Zélande, où quelques-uns de ses amis l'abandonnèrent. Il fut joint toutefois par d'autres fugitifs, qui maintinrent ses deux cents hommes au complet ; et il put reprendre la mer au mois de février 1329. Il était alors assez bien équipé. Il s'empara de quelques petites embarcations, dont il augmenta sa flotte ; puis il alla débarquer à Ostende, qui n'était alors qu'un village de pêcheurs sans défense. Il regarda néanmoins l'occupation de cette place comme une conquête et marcha sur Ardenbourg. Là, il fut fort surpris d'éprouver de la résistance.

— Vous voyez, lui dit Jean de Jung, qui ne l'avait pas quitté, vous voyez, myn heer, que le peuple ne veut pas trop de nous, et que les Flamands, las de

si longues guerres, aiment encore mieux payer des impôts que de voir tous les mois leurs maisons brûlées. Allons-nous-en, car nous serons pris.

— Il n'y a que les sots qui se laissent prendre, répartit encore le capitaine. Va-t'en, si tu as peur.

— Pas encore, répliqua le tisserand.

Mais le lendemain, quand il eut reconnu qu'en avançant la troupe téméraire de Jansson ne s'augmentait pas, Jean de Jung disparut sans bruit, au moment même où l'on apprenait que l'écoutète (1) de Bruges arrivait, avec un petit corps d'armée, contre les rebelles.

Peu de temps après, une action s'engagea. Jansson, repoussé d'abord, rallia ses soldats et revint à la charge. Ses deux cents compagnons, en moins d'une heure, furent tués ou dispersés. Pour lui, qu'on avait recommandé spécialement, il fut pris vivant, malgré la bonté de son cheval. On le conduisit à Bruges. Son procès fut bientôt fait. On le promena dans toutes les rues, à rebours sur une vieille charrette, nu jusqu'à la ceinture, en la compagnie du bourreau, qui le brûlait de temps en temps avec un fer chaud.

Lorsqu'il arriva au pied de la potence, terme prévu de son fatal voyage, il vit devant lui, dans la foule, Jean de Jung, qui lui dit tranquillement :

— Il n'y a que les sots qui se laissent prendre!...

Le capitaine voulut répondre un mot; mais il avait la corde au cou; les aides du bourreau la tirèrent et tout fini.

(1) L'écoutète était le chef des officiers municipaux.

— Voilà ce qui prouve, dit le tisserand, heureux d'échapper, que la rébellion n'est bonne que quand tout le monde s'en mêle.

Nous allons exposer, — sur le même sujet, — une autre légende dont tout le résumé se trouve exactement dans un chapitre du vieil Oudegherst (1).

X. — MESSIRE OLIVIER VAN STEELAND.

C'étaient des temps que ceux-là!

GOLDSMITH.

Le fait que nous annonçons eut lieu comme qui dirait entre les années mil trois cent soixante et un et mil trois cent soixante-deux, à l'époque où le roi Jean gouvernait la France, qui ne l'aimait guère; où le comte Louis de Maele régnait sur la Flandre, qui ne l'aimait pas.

A la suite des troubles qui avaient longuement désolé le pays, beaucoup de gens avaient été mis à mort par le comte Louis; beaucoup d'autres s'étaient sauvés de toutes les villes. On les avait condamnés par contumace; et des récompenses étaient accordées à ceux qui pouvaient les saisir adroitement en pays étranger, les ramener en Flandre et les livrer à ce qu'on appelait alors la justice du comte. Ces exploits avaient parfois des suites remarquables.

En ladite année 1361, un gentilhomme flamand, du quartier d'Ypres, nommé Olivier van Steeland, s'achemina vers le Hainaut, pour une affaire parti-

(1) Annales et Chroniques de Flandre.

culière. Il était suivi d'un écuyer et d'un page, à cheval comme lui. En passant par un village voisin de Tournay, Olivier vit devant la porte du curé un banni d'Ypres. On donnait le nom de bannis aux fugitifs. Celui-ci était Florent Mulghewart, qui dans les tumultes passés avait été un des principaux chefs des rebelles. Il avait cherché asile dans le Tournaisis, parce que c'était une seigneurie qui appartenait au roi de France, et que là le comte de Flandre n'avait pas juridiction sur lui. Il aurait pu gagner terrain un peu plus loin; mais, comme tous les séditieux, qui espèrent toujours rentrer prochainement dans leur pays à la faveur de quelque révolution, il se tenait aux portes de la Flandre; conduite ordinairement périlleuse.

Olivier van Steeland le reconnaissant, soit par haine politique, soit à cause de la récompense promise, mit prestement la main sur lui, le campa sur le cheval de son page et se hâta de passer outre, avec l'intention de le livrer au comte de Flandre. Au cri de Florent, le bon curé chez qui il était logé accourut et voulut s'opposer à la violence que subissait son hôte. L'écuyer du Flamand, qui s'appelait Jean du Four, irrité des reproches faits à son maître, saisit le prêtre lui-même, l'enleva sur son cheval et courut après Olivier sur le chemin de la Flandre.

Mais, en passant à côté de Tournay, par un petit chemin creux, les trois cavaliers rencontrèrent les gens de la ville qui faisaient une procession; car c'était l'octave de Notre-Dame d'août. Le curé demande secours, criant au meurtre. Olivier, s'apercevant

qu'on courait après lui, piqua son cheval, pressa son page devant lui et s'échappa avec son prisonnier, qu'il conduisit à Termonde, où était le comte Louis.

Le curé fut délivré, et l'écuyer pris par les bonnes gens de Tournay, qui le mirent dans la prison de la ville.

Deux jours après, on fut informé que le comte Louis avait envoyé Florent à Ypres, où il avait eu la tête tranchée. Incontinent l'écuyer fut mené au gibet et pendu haut et court. C'était l'usage du temps.

En apprenant cela, messire Olivier, saisi de dépit et de crève-cœur, s'écria que son serviteur avait été gentilhomme et qu'il le vengerait. Il en demanda la permission au comte de Flandre. — Faites-le, répondit Louis de Maele ; je le veux, pour le grand plaisir que vous m'avez fait. Mais je ne dois pas avoir l'air de m'en mêler.

Olivier aussitôt envoya défier ceux de Tournay, et il partit avec ses parents et amis, qu'il amena devant la ville. Ayant rencontré un bourgeois de Tournay, ils le tuèrent ; ils en maltraitèrent plusieurs autres, et, contents pour une première fois, ils se retirèrent.

Ce fut grande rumeur dans Tournay, à la nouvelle de ces excès. Les bourgeois courroucés envoyèrent une députation vers le comte de Flandre, pour lui demander réparation de ce qui s'était fait. Louis de Maele fit semblant d'abord de ne pas les comprendre ; puis il leur déclara qu'il ne pouvait rien dans cette affaire. Il proposa à la fin un arrangement qui don-

nait raison à messire Olivier; car il exigeait que ceux de Tournay vissent réparer le tort qu'ils lui avaient fait par la mort de son écuyer.

Les bourgeois de la ville ne voulurent pas accepter un tel accommodement. Sur quoi, Olivier van Steeland, recommençant de plus belle, assembla soixante hommes d'armes de ses parents et amis et retourna avec eux devant Tournay. Là, il abattit le petit gibet et se tint avec sa troupe au pied du grand, qu'il ne sut pas renverser, parce qu'il était trop solidement construit. Et voyant que personne ne venait contre lui, il s'approcha davantage encore. Il n'était qu'à deux traits d'arc des portes, lorsqu'elles s'ouvrirent pour donner passage à quatre cents hommes, qui sortaient en armes, bannières déployées. Olivier, dès qu'il les vit, fit semblant de fuir avec ses gens; il courut jusqu'à un petit pont qui était à une demilieu de Tournay. Voyant alors qu'il avait beaucoup de terrain sur ceux qui le poursuivaient, et que soixante à quatre-vingts à peine avaient passé le pont sur ses traces, il se retourna contre eux avec grande furie, en tua trente-six, et après avoir mis le reste en fuite, regagna la Flandre sans avoir perdu un seul homme de sa compagnie.

Ce coup de main plus inouï jeta Tournay dans le deuil. Ce fut pour lors au roi de France, son seigneur, que la ville adressa ses plaintes amères. Le roi Jean trouva les faits qu'on lui exposait si inconcevables qu'il les crut exagérés; il envoya en Flandre messire Arnoul de Reyneval, chargé d'arranger le différend. La justice en ce temps-là se livrait souvent au plus

habile, au plus adroit, au plus riche. Que ce fût par le fait de Louis de Maele ou par Olivier van Steeland et ses amis, le sire de Reyneval fut gagné. A la suite d'une conférence qu'il eut à Termonde, il vint à Tournay, décidé fermement à mettre tous les torts sur le compte de cette ville. C'était bizarre; il en fut pourtant ainsi.

L'official et les bonnes gens de Tournay eurent beau représenter les griefs sérieux dont ils faisaient plainte, l'envoyé que le roi de France avait commis pour les protéger leur dit crûment qu'ils n'avaient eu que ce qu'ils méritaient, en mettant au gibet un écuyer gentilhomme; et il fut stipulé comme il suit; ce sont des clauses curieuses :

1° Que ceux de Tournay obtiendront à leurs dépens, pour messire Olivier, rémission et pardon du roi de France, de tout ce qu'il a fait, perpétré et commis sur eux; — ensemble, quittance de toutes amendes corporelles, criminelles et civiles; et ce avant Pâques prochain, le tout sous peine de six mille francs d'or à payer au comte de Flandre.

2° Que ledit messire Olivier, ses parents, amis et complices, pourront librement demeurer à Tournay, s'ils le veulent, sans que jamais on leur puisse rien demander pour les choses passées. — Que la ville sera tenue expressément de tenir ledit messire Olivier et ses complices quittes et déchargés, envers les parents et amis des morts et navrés, de tous griefs et dommages.

3° Que lesdits bourgeois de Tournay donneront, avant Pâques prochain, à l'abbé de Saint-Pierre de

Gand cent livres de gros, pour les distribuer, savoir : cinquante aux parents de Jean du Four et cinquante à l'entretien d'une chapelle pour l'âme dudit Jean. — Que de plus ils donneront à Messire Olivier six cents francs au coin de monseigneur de Flandre, pour en faire à son plaisir.

4° Que trente-six hommes de Tournay, lesquels seront au choix du comte, se soumettront à faire les pèlerinages qu'il leur ordonnera, et se rendront devant lui au lieu et au temps qu'il lui plaira d'indiquer. — Que s'ils ne venaient lorsqu'ils seraient mandés, la ville de Tournay payerait au comte de Flandre la somme de douze mille francs d'or.

5° Que les bonnes gens de Tournay jureront solennellement de ne jamais obtenir du roi de France grâce et quittance de cette convention, ni d'aucun des points et articles qui y sont contenus.

Cette paix surprenante fut rédigée et signée le 31 mars 1362; les Tournaisiens, à qui on forçait la main, furent longtemps à se reconnaître; ils se croyaient sous le poids d'un mauvais rêve; ils se regardaient les uns les autres d'un air stupéfait. Mais le sire de Reyneval, plénipotentiaire du roi de France, revêtu de tous pouvoirs, était leur arbitre souverain; et ils étaient obligés de se laisser vendre et livrer. Ils n'avaient pas même l'espérance de recourir au roi Jean, leur seigneur, pour faire casser un acte si inique, puisqu'on poussait la précaution jusqu'à leur faire jurer qu'ils renonçaient à ce recours.

Les bonnes gens s'exécutèrent, en disant que la suprême justice de ce monde était bien surprenante.

Ils blanchirent le meurtrier de leurs concitoyens devant le roi de France; ils payèrent les sommes auxquelles ils étaient condamnés et se bornèrent à demander qu'on leur fît remise des pèlerinages. Mais, le 20 mai suivant, le comte de Flandre, qui n'aimait pas ceux de Tournay, répondit en envoyant la liste des trente-six bourgeois qu'il sommait de se rendre devant lui à Termonde, pour recevoir ses ordres.

Une nouvelle scène de désolation éclata dans Tournay. Les trente-six bourgeois que le comte avait choisis étaient tous de bons pères de famille, dont l'absence devait ruiner les affaires; et ils s'attendaient tous à être envoyés aux pèlerinages les plus lointains et les plus périlleux; car le comte Louis, était un prince plein de malice. Ils aimèrent mieux payer les douze mille francs d'or, qu'ils déboursèrent en soupirant, et dont quittance pour solde de tout compte leur fut donnée, le 18 août 1362, par Pierre, fils de Jean, receveur de Flandre.

N'est-il pas vrai que ce trait d'histoire oublié est un curieux chapitre à méditation?...

XI. — LES DOUZE MENDIANTS D'ENGHIEN.

La trahison est fille de Judas.

Moralité des péchés capitaux.

C'était un puissant seigneur que Vauthier d'Engghien, cinquième du nom. Il avait quatre seigneurs bannerets à sa solde, savoir : les sires de Trazégnies, de Roulers, de Gumignies et de Boussu; quatre

écuyers le servaient ; six chevaliers marchaient à sa suite, et il était fier.

Albert de Bavière, curateur de Guillaume III, comte de Hollande et de Hainaut, son frère aîné, et gouverneur ou mambour de ses États pendant sa démente, prenait ombrage de la splendeur de Vauthier. Soit jalousie, soit défiance, il ne sommeillait pas à l'aise auprès d'un vassal puissant, qui pouvait à son gré prendre pour suzerain contre lui le comte de Flandre ou le duc de Brabant. Il savait que plusieurs fois les sires d'Enghien avaient fait la guerre avec succès ; et il ne cherchait qu'un prétexte pour affaiblir son vassal. Il en trouva un bientôt dans une découverte qu'il fit et qui le troubla grandement ; c'est que Vauthier V, qui s'était fortifié dans Enghien, où il possédait de nombreuses et formidables machines de guerre, venait aussi de faire une grande provision d'armes. Albert eut peur. — Veut-on venir me livrer bataille ? dit-il.

Il envoya un de ses hérauts demander au seigneur d'Enghien des explications sur l'amas d'armes dont il encombrait son château. Vauthier répondit qu'il était le maître chez lui, et qu'il se croyait libre d'acheter ce qui entrait dans ses goûts. Ce sont là des réponses diplomatiques. Albert de Bavière trouva celle-là inconvenante, et voulant forcer le vassal à se déclarer sur-le-champ, il inventa immédiatement une petite escarmouche.

Il chargea un huissier de la cour de justice de Mons d'aller exécuter un exploit à Enghien. C'était contraire aux privilèges et franchises que Jean

d'Avesnes, comte de Hainaut, avait octroyés à Vauthier I^{er}, sire d'Enghien, pour lui et pour ses successeurs.

Aussi, le régent de Hainaut espérait que Vauthier V lèverait l'étendard de la révolte, et il était en mesure de le bien recevoir. Mais il n'osait lui-même déclarer la guerre au vassal orgueilleux, parce qu'il lui savait de bons soutiens dans le duc de Brabant, dans le comte de Flandre, et, plus près de lui encore, dans ses cinq frères.

Le sire d'Enghien ne courut point aux armes. Il s'empara de l'huissier de Mons, et selon l'abominable manière de procéder alors, il le fit pendre à la porte de son château.

Un trait si audacieux mit Albert de Bavière en fureur : il y vit un crime de félonie, qui l'autorisait à toute mesure violente. Il jura intérieurement de se délivrer des inquiétudes que Vauthier lui donnait ; et sans avoir laissé soupçonner ce qu'il méditait, sur la fin du carême de l'année 1366, il se rendit secrètement à Enghien, escorté de bon nombre de chevaliers.

Dès qu'il se fut fait connaître, on lui ouvrit les portes de la ville, quoiqu'il ne fît pas jour encore ; il traversa au galop les rues tortueuses, alla droit au château où tout le monde dormait, gagna le portier et parvint à s'introduire avec deux chevaliers de sa suite dans la chambre de Vauthier V : il était au lit.

Le bruit que fit le suzerain éveilla le vassal en sursaut.

— Je me suis égaré, dit Albert, et je venais vous donner le bonjour.

— Soyez le bienvenu, monseigneur, répondit Vauthier. Que puis-je faire pour votre plaisir ?

— Levez-vous, répliqua le suzerain; prenez vos vêtements et venez nous remettre en chemin.

Le seigneur d'Enghien s'habilla à la hâte. Tout en mettant son pourpoint, qu'un de ses écuyers laçait par derrière, il songeait à l'incident singulier qui avait amené Albert jusqu'à lui avant le jour.

— Il y a là-dessous quelque chose, pensa-t-il; et se trouvant bientôt mieux éveillé, il demanda à son seigneur si la visite qu'il lui faisait de si grand matin n'avait pas d'autres motifs que ceux qu'il avait dits.

— J'ai en effet besoin de votre présence, répondit Albert, pour une affaire assez importante, qui se terminera à deux pas d'ici, et qui ne peut se finir sans vous.

Vauthier s'imagina qu'il était question de l'huisier de Mons, dont le régent du Hainaut venait lui redemander le corps.

— Nous verrons bien, se dit-il en lui-même; j'ai marché mes privilèges à la main.

Il descendit avec Albert dans la cour du château. Mais dès qu'il en eut franchi la porte, elle se ferma derrière lui, et il se vit entouré de soixante hommes d'armes à cheval, qui, lui présentant un palefroi, l'obligèrent à le monter et l'emmenèrent, sans s'arrêter un instant, jusqu'au Quesnoy, où ils le jetèrent en prison.

Vainement, pendant la route, Vauthier avait voulu

résister et se plaindre; on ne l'avait pas écouté; et il ne pouvait se réclamer d'Albert, qui était resté dans le château d'Enghien. Il y mit une bonne garnison, s'empara du dépôt d'armes et plaça à toutes les portes de la ville des gardiens qui lui étaient dévoués; après quoi, il chercha, pour l'emmener comme otage, le petit Vauthier, fils de Sohier d'Enghien, duc d'Athènes et neveu de Vauthier V, qui, n'ayant pas d'enfant, l'avait adopté pour son successeur. Mais la dame du Risoir, chargée de l'éducation de cet enfant, avait profité du tumulte pour l'enlever; elle s'était enfuie avec lui à la cour du comte de Flandre.

Albert de Bavière s'en retourna donc à Mons, maître d'Enghien, mais n'ayant pu s'emparer de l'héritier de cette belle seigneurie.

Dans sa prison du Quesnoy, Vauthier V cependant protestait avec énergie contre la violence qui lui était faite; il adressa une plainte en forme à la cour de justice de Mons, laquelle était déjà saisie du procès que lui faisait Albert, qui voulait le voir condamner à mort. Mais les magistrats ne purent trouver de causes assez fortes pour motiver la sentence que le régent de Hainaut semblait dicter. On vint lui dire que les excès de Vauthier ne pouvaient, par aucune loi féodale, être punis de mort; et messire de Ligne, grand bailli du Hainaut, qui se trouvait présent, s'empressa de conseiller au suzerain de relâcher son vassal, sans aller plus loin.

— N'oubliez pas, monseigneur, poursuivit-il, que Vauthier d'Enghien a des frères et des amis qui sont

puissants. Il est proche parent du comte de Flandre; il est allié du duc de Brabant. Ces princes, pour le venger, vous feront une guerre cruelle; ils envahiront le Hainaut et pourront vous causer de longs regrets.

Ces remontrances se brisèrent contre la haine obstinée qu'Albert avait conçue. Voyant que la cour de justice de Mons ne voulait pas condamner le prisonnier à mourir, il le jugea lui-même un beau soir; et sans même avoir voulu l'entendre, il chargea deux bourreaux d'aller lui couper la tête, en lui donnant une heure pour prendre soin de son âme.

Vauthier fut décapité ainsi dans sa prison du Quesnoy.

Dès que cette nouvelle se fut répandue, elle souleva partout l'indignation. Les cinq frères du seigneur si injustement tué étaient Sohier d'Enghien, duc d'Athènes et comte de Brienne, Jean, comte de Liché, Jacques, seigneur de Rumen, Louis, comte de Conversant, et Engelbert, seigneur de Tubise et de la Follie. Ils se réunirent tous cinq, avec sept braves chevaliers qui leur étaient attachés, au château de la Follie, et là, ils jurèrent de venger Vauthier V. Il leur fallait une forteresse; ils dressèrent leur plan et résolurent de reprendre le château d'Enghien, par la ruse ou par la force, ou de périr tous dans l'entreprise.

Il n'y avait en ce moment que cinquante hommes de guerre dans le château; mais il était si fort, qu'il pouvait se défendre longtemps avec cette garnison.

Une autre troupe, envoyée de Mons, était en marche pour venir la renforcer. Les douze conjurés se décidèrent à la prévenir, et à s'emparer du château le soir même. Ils se déguisèrent en mendiants et entrèrent dans la ville un peu avant le coucher du soleil. Aux haillons qui les couvraient, personne ne les eût reconnus; mais ces haillons cachaient de solides armures; de petites haches étaient dans leurs besaces, avec de bons poignards et des maillets de plomb.

Ils se dispersèrent isolément dans les rues et s'en allèrent trouver les bourgeois qu'ils savaient fidèles au souvenir de Vauthier. Ils parvinrent à savoir le mot d'ordre de la garnison; et s'étant réunis au bout d'une heure, comme le jour tombait, les douze mendiants passèrent devant les deux sentinelles du pont, qui furent surprises de voir dans le service des hommes en guenilles, mais qui se contentèrent de faire leurs observations en aparté.

Deux des frères marchèrent en avant, et prenant une voix suppliante, ils se mirent à demander l'aumône devant le donjon d'entrée. Le portier, étonné de la négligence des sentinelles, qui laissaient passer le pont à des mendiants, ouvrit sa porte et s'avança pour les chasser. Mais Louis d'Enghien, d'un coup de son maillet de plomb, lui asséna au front un coup si bien appliqué qu'il l'assomma comme un bœuf, sans lui laisser le temps de pousser un cri, ni de faire d'autre bruit que celui de sa chute.

Les douze conjurés entrèrent aussitôt et firent un signal convenu. Trente bourgeois, qui seuls étaient

dans leur secret, mais qui tous étaient déterminés, s'élançèrent alors, après avoir tué les deux sentinelles. La garnison, qui se trouvait disséminée à tous les postes, fut surprise partout et complètement massacrée. La nuit pour lors était venue. Les douze mendiants quittèrent leurs haillons; toute la ville se souleva; les satellites d'Albert furent chassés à grand bruit; les portes d'Enghien fermées et la guerre déclarée au régent de Hainaut.

Des députés furent expédiés en grande hâte au comte de Flandre et au duc de Brabant, pour leur exposer les événements et leur demander secours. En attendant, tous les citoyens se mirent à réparer les fortifications; on approvisionna la place; tous les hommes en état de porter les armes furent organisés en légions; il vint, de tous les lieux de la seigneurie d'Enghien, une foule de gens qui avaient trouvé moyen de s'armer et dont on accepta les services. Albert, de son côté, ne pouvant lever dans le Hainaut des bataillons capables de résister à l'armée des cinq frères, que dominait un généreux élan, fit venir de l'Allemagne des troupes mercenaires; et dès qu'il se vit à la tête de forces supérieures en nombre à celles de ses ennemis, il se mit en marche, déclarant qu'il ruinerait Enghien, qu'il raserait le château et qu'il dévasterait tous les villages dépendants de ce petit État.

Cette résolution, qu'il prit soin de publier avec fracas, doubla le courage des insurgés. Ils arrangèrent habilement leur plan de campagne. Une partie d'entre eux, sous la conduite de Jean d'Enghien,

marcha à la rencontre d'Albert. Un second détachement, commandé par Sohier, se mit en embuscade dans un bois, entre Enghien et Hoves. Le premier corps, ayant rencontré l'armée du Hainaut, l'attaqua sans hésiter; et à l'instant on en vint aux mains. Mais, suivant les instructions qui lui étaient données, Jean d'Enghien recula bientôt, simulant une déroute, et se laissa poursuivre jusqu'au bois, où le deuxième corps était embusqué. Le combat prit alors un autre aspect; les troupes mercenaires du régent de Hainaut soutinrent mal le choc des braves bourgeois qui protégeaient leur pays. Cependant la valeur eût pu céder au nombre, si, au milieu de l'action, le premier secours envoyé par le comte de Flandre, Louis de Maele, ne fût arrivé comme tout exprès. Ce détachement avait pour chef le seigneur de Zotteghem. Il tomba sur les derrières de l'ennemi, qui se troubla, en fit un grand carnage; et Albert, voyant ses troupes dispersées, enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval et regagna Mons au grand galop.

Le lendemain de cette victoire, on apprit que la seconde armée flamande approchait; les cinq frères ravis résolurent d'aller à Mons assiéger leur ennemi. Albert, à qui les Flamands causaient une grande terreur, dépêcha des messagers au comte de Flandre, au seigneur de Zotteghem et aux frères de Vauthier, pour demander la paix. Elle lui fut accordée humiliante; il lui fallut fonder, en l'église du Quesnoy, lieu de la sépulture de sa victime et pour le repos de son âme, des obits annuels à per-

pétuité. On exigea qu'il fît la même chose dans la grande église de la Haye, et qu'il y dotât un collège de chanoines, chargés de prier constamment dans le même but. Il paya au comte de Flandre et au seigneur de Zotteghem les frais de leur déplacement, qu'on ne lui permit pas de discuter; on le condamna à prendre le deuil de Vauthier V, et à venir, vêtu de noir, au camp des alliés faire amende honorable, un genou en terre, aux cinq frères du mort, et leur crier merci...

Après toutes ces cérémonies, l'abominable Albert de Bavière se consola en disant : — Cela n'empêche pas que je l'ai tué !

XII. — LE PRINCE D'UN JOUR.

Si vous croyez que c'est si aisé d'être prince
et d'en faire la charge !

Arlequin roi par hasard. (Ancien théâtre
italien.)

Philippe le Bon, duc de Bourgogne, comte de Flandre, souverain de la plus grande partie des Pays-Bas méridionaux, étant devenu encore, par l'abdication de Jacqueline de Bavière, comte de Hollande, de Zélande et de Frise, alla recevoir dans ses nouveaux États les serments de fidélité. Il était accompagné d'Isabelle de Portugal, sa jeune épouse, en l'honneur de laquelle il donna de belles fêtes, dans le palais de la cour de Hollande, à la Haye.

Pendant ces ébats, qui égayèrent les vastes édifices qu'on appelle aujourd'hui à la Haye le Binnenhof,

il arriva une petite aventure que quelques chroniqueurs ont placée à Bruges, et d'autres à Dijon, mais sans raison et sans autorité, car le héros de l'histoire est un ivrogne, dont la conduite scandalisait la ville; ce qui est conforme aux mœurs de la Haye, alors très-réglées; tandis qu'à Bruges en ce temps-là, et à Dijon dans tous les temps, les gens qui laissent leur raison au fond d'un verre sont malheureusement en si grand nombre qu'on flétrit à peine leurs écarts.

Du reste, le fait a été célébré de plus d'une manière et mis au théâtre plus d'une fois, mais toujours avec de nombreuses altérations. Le père Ducerceau en a fait une charmante comédie de collège. Nous donnerons de ce trait singulier une narration fidèle, établie sur les récits et les traditions les plus exacts.

I.

Il y avait à la Haye, au coin de la rue dite Korte-Poote, ou rue des Petits-Pieds, et de la rue des Grands-Pieds (Lange-Poote), une modeste boutique où vivait joyeusement un jeune homme qui se nommait Willem. Il était du métier des savetiers. Il travaillait si vite et si bien, qu'il gagnait très-agréablement sa vie et celle de sa mère, qui n'avait d'autre soutien que lui. Quoiqu'il eût trente ans, il n'était pas marié. La raison en était que les sages jeunes filles du voisinage ne voulaient point pour époux un homme qui avait de mauvaises habitudes. Willem

ne pouvait souffrir qu'une fête passât devant lui sans la célébrer comme un homme très-altéré; et les réjouissances publiques ne manquaient jamais de mettre sa bourse à sec. Si quelques princes donnaient un festin ou un bal, il se croyait tenu à leur faire raison en buvant à leur santé dans quelque cabaret. Sa mère, après beaucoup de réprimandes inutiles, avait pris son parti de cette habitude, que Willem rachetait par ses soins, son travail et sa tendresse filiale.

Or, pendant les fêtes que Philippe le Bon donnait avec faste, Willem, à qui tous les princes étaient chers, s'imagina qu'il faisait partie essentielle des joies de la cour; et muni de quelques florins, qu'il avait cachés à sa mère, il se mit à boire gaiement, pour montrer qu'il prenait part au contentement de son souverain, vidant chaque coup à son honneur, et s'appuyant cordialement sur cet absurde usage de s'enivrer à la santé d'un homme qui ne s'en porte pas mieux.

Le bon duc Philippe, avec un caractère peut-être un peu trop absolu, étant homme d'imagination, avait coutume de se promener quelquefois la nuit, sans entourage nombreux, habillé en simple gentilhomme, soit pour juger par ses yeux de l'état et de la police des villes, soit pour jouir aussi du plaisir, qui n'est pas à dédaigner, de se trouver un moment hors de l'étiquette, libre comme un homme après avoir été tout le jour esclave comme un prince. Ainsi faisait le fameux kalife Haroun-al-Reschid, le héros des *Mille et une Nuits*; ainsi avaient fait en

Espagne Pèdre le Justicier, et Charles le Sage en France ; ainsi fit plus tard Charles-Quint.

La même nuit où nous avons laissé Willem à table, après que le klaperman ou crieur nocturne eut annoncé minuit, Philippe le Bon, profitant d'un délicieux clair de lune, sortit du Binnenhof par une petite porte bastionnée, aujourd'hui la porte de Maurice, et traversant le potager du palais, à présent le *Plein*, il tourna à gauche, monta au Tournooiveld, ou champ des Tournois, et gagna la promenade plantée du Voorhout.

Il n'était suivi que de trois de ses officiers, à savoir : Jacot de Roussay, Hue de Lannoy et Jean de Berghe.

La fraîcheur de la nuit l'engageait à doubler le pas, lorsqu'au pied d'un arbre il aperçut un homme étendu sans mouvement.

— Il n'est pas possible, dit-il, que cet homme dorme par le froid qu'il fait. Serait-ce là un meurtre ?

— Il n'y a pas de meurtres à la Haye, répondit Jean de Berghe.

Philippe s'étant approché de l'homme, le remua du pied sans qu'il donnât signe de vie. Il l'appela ; l'homme ne répondit point.

— Voyez, messieurs, s'il n'est pas mort, dit le prince.

Hue de Lannoy, s'étant penché, reconnut que le cœur battait et n'aperçut ni plaie ni contusion.

— C'est un homme ivre, dit Jacot de Roussay.

La lune dans son plein jetait ses rayons sur la figure du dormeur. Jean de Berghe le regarda un instant, puis il s'écria :

— Par le lion de Hollande, monseigneur, cet homme endormi est le joyeux Willem; il faut qu'il ait bu largement aujourd'hui à la santé de Votre Altesse.

Le bon duc Philippe, satisfait de n'avoir pas là un crime à rechercher, et réjoui de ce qu'on lui raconta de Willem, conçut tout à coup une idée folle.

— Nous avons compassion, dit-il, du réveil de cet homme; et puisqu'il aime la joie, nous voulons qu'il ait demain une fête à laquelle il ne s'attend pas. Il pourra en même temps nous égayer aussi, et divertir par un plaisir tout nouveau notre royale épouse. Messieurs, emportons ce dormeur à notre palais, et je vous ferai pour demain une journée de liesse.

Jean de Berghe et Hue de Lannoy chargèrent Willem sur les vigoureuses épaules de Jacot de Roussay, qui l'emporta au palais des comtes de Hollande, sans que le pauvre diable s'éveillât. Il ronflait avec tant de rondeur, que Philippe le Bon en était tout émerveillé, et qu'il se complaisait de plus en plus dans la pensée des plaisirs que cette rencontre allait lui donner.

On ôta à Willem ses vieux habits; on le lava d'eau de senteur; on lui mit une fine chemise de toile de Harlem; on le coiffa d'un élégant bonnet de soie. Après quoi on le coucha, toujours dormant comme s'il eût été enchanté, dans le lit même de Philippe le Bon. Le duc et ses officiers se retirèrent ensuite pour aller prendre du repos, bien assurés que le jeune dormeur ne s'éveillerait pas avant le jour, dans son excellent lit de prince.

Isabelle de Portugal attendait au milieu de ses femmes le duc son époux. Quoiqu'elle fût d'un caractère sérieux, elle ne put s'empêcher de sourire d'avance à l'espoir du spectacle que le réveil du savetier lui réservait.

II.

Et le lendemain matin, dès l'aube du jour, le prince et la princesse, très-simplement vêtus, se mêlèrent à leur cour brillante et nombreuse, qui se rendait à la vaste salle ornée de soie et d'or, où Willem était couché.

Il dormait encore.

Le maréchal de Bourgogne, en grand costume, s'approcha du lit, touchant légèrement l'ivrogne à l'épaule : — Monseigneur, lui dit-il, il est l'heure où Votre Altesse se lève.

Car Philippe le Bon voulait qu'on fît croire à ce pauvre homme qu'il était le prince souverain.

Comme il ne répondit point, un page lui prit la main, dans laquelle il frappa doucement pour l'éveiller.

Willem entr'ouvrit les yeux, puis les frota comme pour dissiper un éblouissement, puis les ouvrit tout grands, regarda autour de lui d'un air effaré; et sans doute persuadé qu'il était bercé par un doux songe, il se retourna pour se rendormir, le sourire sur les lèvres.

Mais on le secoua plus vivement; on l'éveilla de nouveau, et de nouveau le maréchal de Bourgogne s'approcha et lui dit :

— Monseigneur....

— Hein ? répondit Willem en tressaillant ; vous avez dit : Monseigneur. A qui pensez-vous donc là ? Est-ce qu'il y a ici un prince ?

Il mit encore la main sur ses yeux, regarda d'une manière indéfinissable tout autour de lui, et surpris de ce qu'il voyait :

— Si c'est un rêve, dit-il en se parlant à lui-même, c'est un beau rêve.

Il s'était mis sur son séant.

— Monseigneur, reprit très-gravement le maréchal de Bourgogne, voici l'heure où Votre Altesse se lève.

— Monseigneur, répéta Willem en se parlant derechef à lui-même, monseigneur !.... où suis-je donc ?

Alors, sans attendre de réponse à la question qu'il se faisait, il se mit à tâter les rideaux splendides qui garnissaient son lit, la riche courte-pointe brodée qui le couvrait, les draps fins dans lesquels il était couché, la chemise de prince dont il était vêtu. Il ôta son bonnet de soie, dont l'élégance le consterna. Il flaira ses mains, qu'on avait lavées avec des odeurs suaves, et qui en étaient encore parfumées.

— Où suis-je ? reprit-il, et qu'est-ce que c'est que tout cela ?

Ne reconnaissant autour de lui ni son cabaret, ni sa boutique, il se touchait et se pinçait, pour s'assurer qu'il était bien lui.

— Si je suis en prison, dit-il enfin, on n'y est pas mal.

Les spectateurs de ce réveil s'en amusaient extrêmement. Tandis qu'il fixait, d'un air presque hébété, les officiers éclatants et les dames de la cour qui entouraient la chambre, le maréchal de Bourgogne revint à la charge :

— Ne nous reconnaissez-vous pas, monseigneur ? dit-il ; et Votre Altesse aurait-elle fait un mauvais somme ? Je suis votre maréchal de Bourgogne ?

— Et moi, monseigneur, votre chancelier, dit un autre en s'avancant.

— Et moi, monseigneur, votre grand échanson.

— Et moi, monseigneur, votre maître d'hôtel.

— Et moi, monseigneur, votre grand panetier.

— Et nous, monseigneur, les pages de Votre Altesse, poursuivirent plusieurs voix lutines, comme disent les dames qui font des romans.

— Et moi, monseigneur, le capitaine de vos gardes.

— Et moi, monseigneur, le maître de votre artillerie.

— Et nous, monseigneur, vos greffiers de justice.

— Et moi, monseigneur, l'intendant de votre garde-robe.

— Et moi, monseigneur, le gouverneur de votre palais de la Haye.

Tous les officiers présents passèrent en revue devant Willem, à qui ils déclinaient respectueusement leurs titres.

Une femme de chambre de la princesse vint à son tour dans un gracieux costume :

— Et moi, monseigneur, ajouta-t-elle, ne suis-je pas la royale épouse de Votre Altesse ?

— Ah ! vous êtes mon épouse ! dit vivement le savetier, en sortant avec effort de sa stupéfaction ; je ne savais pas être marié encore. Mais pourtant je ne m'en repens pas.

Tout le monde éclata de rire à cette galanterie de Willem. Pour lui, le pauvre garçon, son esprit se perdait dans toutes ces émotions si rapides ; et il ne se croyait pas encore ce qu'on voulait lui persuader qu'il était.

Cependant, il eut beau affirmer qu'il était Willem, on ne cessa de lui répondre qu'il voulait affliger ses fidèles serviteurs ; on lui protesta si unanimement et si chaudement qu'il était le seigneur comte de Hollande, que la tête du jeune homme se déranger, et qu'il finit par penser que son ancien état pouvait bien n'être qu'un mauvais souvenir.

— Au fait, s'écria-t-il, j'aime autant être prince que savetier. Mais j'étais furieusement ensorcelé jusqu'ici, car j'ai cru longtemps que j'étais savetier au coin du Korte-Poote. Ainsi, poursuivit-il, je ne m'appellerais pas Willem ?

— Monseigneur veut nous désoler, dit la femme de chambre.

— Ainsi je serais le très-glorieux, très-puissant et très-noble Philippe, duc de Lothier et de Bourgogne, comte de Hollande et de Zélande, de Flandre et de Hainaut, seigneur de Frise?... S'il n'y a pas de sorcellerie là-dessous, c'est superbe.

— Monseigneur sait bien ce qu'il est, et Son Al-

tesse prend ce matin un petit divertissement! dit avec une gaieté respectueuse le maréchal de Bourgogne.

— Vous avez raison, répliqua Willem d'un air très-accablé. C'est moi qui suis une bête. L'esprit humain est bien faible, continua-t-il. Je suis certainement le duc de Bourgogne, puisque vous le dites. Mais où m'étais-je imaginé que j'étais savetier au Korte-Poote? Tout ce palais est donc à moi?

— Monseigneur peut-il en douter?

— Et ce lit aussi? C'est un excellent lit. Je n'ai jamais dormi d'un meilleur somme. Et vous reconnaissez que cette jeune dame est mon épouse? J'en suis bien flatté.

L'assemblée rit de nouveau en se contenant. La femme de chambre, qui remplissait le personnage de la duchesse, dit alors :

— Nous allons nous retirer un moment pour le lever de Son Altesse.

Les dames sortirent.

— Quel haut-de-chausses monseigneur veut-il mettre aujourd'hui? demanda, en s'approchant de l'air le plus digne, l'intendant de la garde-robe.

— Quel haut-de-chausses? Il paraît que j'ai l'embarras du choix. En vérité, je ne m'en doutais pas. Donnez-moi le haut-de-chausses que vous voudrez, pourvu qu'il n'y ait pas de trous.

— Monseigneur est bien gai ce matin. Aucun de ses hauts-de-chausses n'est en mauvais état. Votre Altesse veut-elle, poursuivit l'intendant, son haut-de-chausses de velours vert brodé d'or?

— Donnez le haut-de-chausses de velours vert brodé d'or, dit le savetier.

— Les jarretières de grenat et les poulaines de même ?

— Donnez tout cela, comme vous dites.

— Les souliers à la poulaine en maroquin rouge ?

— S'il vous plaît.

— Le pourpoint de satin ponceau ?

— Ce sera à merveille.

— La ceinture de filet de soie puce et argent ?

— C'est parfait.

— La toque noire à crevés de pourpre ?

— Si cela vous fait plaisir.

— Et, pour la messe, le manteau d'hermine ?

— Je suis de votre avis.

Quatre pages apportèrent ces pièces d'habillement sur des carreaux de soie et se disposèrent à en vêtir l'honnête Willem.

— Laissez donc, dit-il; croyez-vous que je n'aie pas la force de m'habiller moi-même ?

— Ce n'est pas l'usage de Votre Altesse, dit l'intendant de la garde-robe, à moins que monseigneur ne soit malade; et alors ses fidèles serviteurs doivent au contraire redoubler de zèle.

Malgré qu'il en eût, le comte de Hollande improvisé fut obligé de se laisser habiller par les officiers et les pages. Pendant ce temps-là, on voyait qu'il luttait intérieurement contre ses préoccupations. Il paraissait chercher dans ses mains les vieilles odeurs du cuir et de la poix, qu'il n'y retrouvait plus. Il avait l'air d'éprouver une succession de surprises,

qu'il n'osait plus exprimer, à mesure qu'on l'affublait d'or et de pierreries. Quand il fut habillé, on fut étonné de le voir se placer devant un miroir, s'ajuster et se donner une contenance qui annonçait un certain goût inné. Il sembla enfin avoir pris son parti, demandant les choses dont il avait besoin, mais parlant toujours avec une humble bienveillance.

La cour le conduisit à la salle à manger, où l'on avait servi un déjeuner friand et recherché. Il fut tellement séduit par la bonne chère et par quelques verres d'excellent vin qu'on lui versa, que décidément il ne recula plus devant les conséquences de son titre de comte de Hollande, et qu'il se laissa faire.

Après le déjeuner, il témoigna le désir de s'aller promener dans les rues de la Haye, sous son riche vêtement. On n'a jamais bien su quelle pouvait être sa pensée. Mais on lui représenta qu'il fallait aller à la messe, et on le fit entrer dans la chapelle de la cour, dont on admirait les trois splendides autels, consacrés à Notre-Dame, à saint Yves et à saint André. Comme, malgré ses défauts, Willem avait toujours conservé des sentiments religieux, et qu'il remplissait ses devoirs de chrétien, on fut ravi de le voir dire humblement ses prières, dans une contenance à la fois grave et modeste.

Mais, à dix heures, il fut plus embarrassé, lorsque, ayant été conduit à la salle du trône, on lui dit qu'il fallait présider une séance de justice et rendre des sentences.

III.

Ce serait assurément une comédie très-plaisante que la fidèle peinture, dans tous ses détails, de la mémorable journée que nous retraçons ici. Mais n'ayant pas été spectateur de ce drame bizarre, nous devons nous borner à rapporter ce que nous ont transmis les récits contemporains.

Dès que Willem fut assis sur le trône, on appela devant lui diverses causes ; on fit paraître des plaideurs. Les circonstances de ces procès burlesques sont, pour la plupart, d'une nature si triviale, ou moins les documents que nous en avons sont si altérés, que nous n'osons les consigner ici. Ils sont d'ailleurs sans intérêt.

Le savetier-prince rendit plusieurs arrêts, avec un aplomb qui étonna Philippe le Bon et sa cour. Alors on fit entrer un homme qui réclamait, au nom du maître d'un cabaret de la chaussée de Scheveningue, une somme de onze florins que lui devait, disait-il, un certain ivrogne du métier des savetiers, appelé Willem.

— Je connais ce garçon-là, interrompit le juge ; et il n'est pas nécessaire que vous le traitiez d'ivrogne. S'il ne paye pas, c'est qu'il n'en a probablement pas les moyens. Je lui veux du bien. N'ai-je pas là un trésorier ?

— C'est moi, monseigneur, dit un vieux gentilhomme en s'avançant.

— Eh bien, reprit Willem, faites-moi le plaisir

de payer les onze florins qu'on réclame et d'en tirer bonne quittance. Et pendant que vous y êtes, ajouta-t-il en s'avisant, vous allez envoyer de suite à mon ami Willem, au Korte-Poote, deux cents bons florins tout neufs.

— Votre Altesse veut rire, dit le chancelier, en appelant un savetier son ami.

— Je sais ce que je dis, répliqua Willem. De plus, qu'on lui porte vingt-cinq bouteilles de cet excellent vin blanc que j'ai bu ce matin. Qu'on tire reçu du tout, et allons dîner.

On fit observer au prince qu'on ne dînait qu'à midi. On lui apporta des actes à signer. Le pauvre garçon ne savait pas écrire.

— Que me demandez-vous là? dit-il à son chancelier.

— Je demande que Votre Altesse signe.

— J'ai à la main une crampe ou un froid qui ne me permet guère de tenir la plume, dit adroitement Willem. Signez pour moi, si la chose presse, ou remettons cela à un autre jour. Dans tous les cas, j'aimerais assez qu'on me lût mes actes avant de parler de signature : un prince, si je ne me trompe, n'est pas plus dispensé qu'un autre de savoir ce qu'il fait.

On lut un arrêté du bon duc, qui accordait diverses petites pensions à de pauvres gens.

— Ajoutez, dit-il, une rente de cent florins à cet ami dont je vous parlais.

— Quel ami Votre Altesse veut-elle désigner?

— Mais vous le savez bien, Willem le savetier, au Korte-Poote.

— Il est modeste, dit Philippe le Bon tout bas; il aura cette pension.

On annonça en cérémonie que le dîner était servi. Avant de se lever, Willem demanda si on était allé payer les onze florins. On lui présenta la quittance.

— Et les deux cents florins que j'envoyais au pauvre Willem, avec vingt-cinq bouteilles de ce vin....

— C'est fait, monseigneur, répondit le trésorier.

— Vous avez un reçu? demanda-t-il avec une certaine curiosité qui n'était pas dépourvue de quelque pensée de malice.

— Un reçu de la mère du jeune homme, monseigneur. Il paraît que Willem ne sait pas signer.

Le savetier rougit en prenant la pièce qu'on lui présentait. Il parut un instant préoccupé; mais, se secouant bientôt, il se remit dans son personnage et se laissa conduire à table.

Le dîner se présentait plus appétissant encore que le déjeuner. Willem ne tarda pas à s'en donner de tout son cœur. Il se montra fort joyeux de retrouver Godelive, la femme de chambre qu'on lui disait être sa royale épouse, et qui faisait passablement le rôle d'Isabelle de Portugal. Il fut même galant pour elle; mais, soit à cause de son air de princesse et de la richesse de son costume, soit à cause de la confusion de ses idées, il lui témoignait tant de respect qu'il n'osait pas même lui toucher la main.

A la suite du dîner, qui dura longtemps, un bal brillant vint encore varier l'étonnement de Willem. Il était enchanté de la société, du luxe, de la mu-

sique, du bon ton, de l'atmosphère embaumée dans laquelle il se trouvait. Mais, par-dessus tout, il s'occupait avec empressement de Godelive, et se montrait si plein de soins et de prévenances qu'elle en fut étonnée.

A sept heures du soir, on acheva de ravir Willem, en le plaçant devant une table où éclatait, à l'entour d'un surtout de fleurs choisies, le souper le plus délicat. Jamais il n'avait soupçonné de pareilles joies.

On lui avait ménagé le vin, aux précédents repas. A celui-là, Philippe le Bon, qui avait ses projets et qui s'était complètement réjoui, donna de secrètes instructions. On le fit boire si adroitement et on l'enivra de telle sorte qu'il s'endormit de nouveau comme on criait onze heures, et se mit à ronfler aussi magnifiquement que lorsqu'on l'avait ramassé sous l'arbre du Voorhout. C'est ce qu'attendait Philippe. Il le fit remettre dans son vêtement de save-tier, et ordonna qu'on le reportât au lieu même où on l'avait rencontré la veille. Isabelle de Portugal, que le brave garçon avait fort divertie, en eut compassion, et demanda qu'on le remît au moins dans son lit. Le désir de la princesse fut écouté. Après qu'on eut recouvert Willem de ses habits, Jacot de Roussay et Jean de Berghe, vêtus eux-mêmes en simples bourgeois, le reportèrent au Korte-Poote. Ils firent lever sa vieille mère :

— Voilà, lui dirent-ils, votre fils que nous avons trouvé sous un arbre du Voorhout et que nous vous ramenons.

Ils le mirent sur son grabat.

— Grand merci, mes bons messieurs, dit la vieille mère; le pauvre enfant se sera diverti encore. Il est absent depuis avant-hier.

IV.

Et le lendemain matin, Willem se réveilla une heure après le soleil, sur son modeste lit, dans son humble petite maisonnette.

L'heureuse surprise qu'il avait éprouvée la veille dans le même moment se changea en une sorte de consternation profonde. On s'accoutume vite au bonheur. Mais il eut beau se frotter les yeux, chercher ses vêtements d'or et ses rideaux de soie, appeler son échanson, l'intendant de sa garde-robe, ses autres officiers, ses pages alertes et sa royale épouse, — au grand étonnement de sa mère; — il eut beau examiner le plancher noirci de sa chambre et ses murailles tapissées de savates, pour y retrouver les peintures fraîches et les brillantes arabesques du palais des comtes; il lui fallut, après une heure de désolation, reconnaître qu'il n'était que Willem le savetier; qu'il n'était ni prince, ni duc, ni comte; que sa chère duchesse était une illusion; il lui fallut calmer enfin les inquiétudes de sa mère, en lui disant, avec un gros soupir, qu'il avait fait un beau songe.

Il eut de la peine à retomber dans sa triste réalité. Il gémit, en réfléchissant à la splendeur dont il avait goûté un instant. Il pleura presque, en se rappelant tout ce qu'il avait vu; mais il finit par se lever.

Il ne fut pas sitôt debout que des voisins vinrent lui apporter de l'ouvrage.

— Allons! j'étais un fou, dit-il; je suis bien Willem.

Il alla embrasser sa mère.

— Pardon si j'ai déraisonné, dit-il. Mais jamais on n'a fait un rêve comme le mien.

— Dites-moi pourtant, mon fils, où avez-vous passé la journée d'hier?

— Je n'en sais rien.

Il allait conter son aventure, lorsqu'il aperçut dans un coin vingt-cinq bouteilles qui lui rappellerent une circonstance de sa vie de prince.

— D'où viennent ces bouteilles-là? demanda-t-il.

— Ah! mon Dieu, j'étais si préoccupée de vous entendre battre la campagne, mon enfant, que j'oubliais de vous annoncer une surprenante nouvelle. Ces bouteilles-là sont vingt-cinq bouteilles d'excellent vin de la cour, envoyées par le bon duc Philippe, notre seigneur, que Dieu conserve! avec la quittance du cabaretier de la chaussée de Scheveningue, et, chose encore plus prodigieuse! deux cents beaux florins tout neufs. Est-ce que vous avez par hasard raccommo­dé les chaussures de monseigneur?

Willem était devenu, à ce récit, pâle et bouleversé.

— Je n'y comprends plus rien, dit-il; je suis Willem et je ne le suis pas. Je suis le comte de Hollande et je suis un pauvre savetier. C'est à s'y perdre. Mais goûtons ce vin.

Sans remarquer que son langage et son agitation inquiétaient de nouveau sa mère, il but une bonne rasade :

— Le même qu'hier ! dit-il vivement. N'ayez pas peur, ma mère, je ne suis pas fou encore. Mais vous demandiez ce que j'avais fait dans la journée d'hier : j'ai été ensorcelé, car c'est moi qui ai envoyé tout cela... N'importe, deux cents florins frais et ces vingt-cinq bouteilles : tout n'est pas mal dans l'aventure.

La pauvre mère s'imagina que son fils déraisonnait parce qu'il était à jeun. Elle pressa le dîner, qui, en effet, arrosé du vin de la cour, le remit un peu. Toutefois, il échappait à Willem des phrases si singulières que, dès le soir, il passa pour fou dans son quartier. Il luttait pourtant contre ses souvenirs ; mais sa raison ne pouvait les vaincre.

Au bout d'un mois, il pensa à sa pension de cent florins, qui faisait aussi partie de son rêve, et il s'étonna de ne pas en entendre parler.

Sur ces entrefaites, on annonça le retour du souverain et de sa cour, qui, trois jours après ce qu'il appelait son enchantement, étaient partis pour visiter les villes de la Frise et de la Nort-Hollande. Il courut au-devant du cortège, et apercevant, dans la suite de Philippe le Bon, plusieurs visages qu'il croyait reconnaître, il retomba dans ses étranges perplexités.

Le dimanche vint : il alla à la porte de la chapelle de la cour. Là, à l'issue de la messe, il se rencontra face à face avec Godelive. Il chancela en la revoyant,

car il sentait bien qu'il ne se trompait point. Il lui sembla qu'elle-même l'avait reconnu et qu'elle avait rougi. Mais il n'osa lui parler; il se contenta de la suivre timidement jusqu'aux petits escaliers des grands appartements, où elle rentra après s'être retournée.

Mille idées incohérentes assaillirent Willem.

— Ce n'était donc pas une chimère, dit-il, et je suis véritablement sous la griffe de quelque sorcier!

V.

Il est probable que Godelive parla à sa maîtresse de sa rencontre, ou que des officiers du prince, qui avaient remarqué les démarches embarrassées de Willem, en dirent un mot à Philippe le Bon. Ce prince s'était trop bien diverti du pauvre savetier pour ne pas se le rappeler parfaitement. Il lui revint même en souvenir qu'il lui avait promis tout bas une petite pension et qu'il n'y avait plus songé. Il commanda qu'on le fît venir.

On n'eut pas la peine d'aller chercher Willem bien loin: on le trouva cloué au pilier où, depuis une demi-heure, il avait perdu de vue la femme de chambre.

Une sorte de gaieté avait déridé le noble front du souverain, à la pensée qu'il allait revoir celui qui tout un jour avait si singulièrement tenu sa place. Il ordonna qu'on le promenât dans les salles où il avait fait le prince. Willem se reconnut partout et

montra une si naïve stupéfaction, que Philippe le Bon s'en amusa presque autant que la première fois.

Pendant ce temps, on avait fait reprendre à la malicieuse Godelive ses habits de duchesse. Willem ne l'eut pas plutôt aperçue qu'il s'écria :

— Ah ! si vous voulez l'emmener encore, il ne fallait plus me la montrer !

Cette déclaration, si candide et si délicate, parut faire impression sur la jeune fille. D'ailleurs Willem avait bonne tournure et figure agréable.

Tandis que tout pensif il commençait à comprendre son rêve, à présumer qu'il pouvait bien avoir été joué par son souverain, Philippe le Bon, qui l'observait, lui dit en riant :

— Tu te plairais donc mieux dans notre palais que sous l'arbre du Voorhout ?

— Ah ! monseigneur, répliqua en balbutiant Willem, comme si un éclair subit l'eût frappé....

— Eh bien, ajouta le prince, tu peux rester ici, et l'intendant de notre garde-robe, que voici, t'installera tout à l'heure dans tes fonctions de concierge de notre palais de la Haye.

Willem leva les yeux sur l'intendant de la garde-robe et recula d'un pas en reconnaissant celui qui lui avait présenté le haut-de-chausses de velours vert brodé d'or. Mais il ne dit mot.

— Quant à cette jeune fille, dit encore le bon duc en désignant Godelive, il ne dépend que d'elle d'être ta femme.

— Comme je sais qu'elle y consent, dit alors en intervenant Isabelle de Portugal, je lui donne pour

dot deux mille florins, et de votre côté, monseigneur, j'espère que vous doublerez la pension promise à Willem.

— Je ne saurais rien vous refuser, madame, répondit le duc.

Godelive tendit la main à Willem, qui tremblait de joie. On le revêtit aussitôt d'un habit analogue à son nouvel emploi. Il habita dès lors le palais. Quinze jours après il épousa, dans la chapelle de la cour, sa chère Godelive. On ne vit jamais un homme plus rayonnant de bonheur. Il était trop content pour ne pas payer sa bonne fortune de quelques sacrifices ; il immola complètement ses mauvaises habitudes, devint un homme sage, doux, rangé, sans rien perdre de sa gaieté et de sa bonne humeur.

Lorsqu'il accompagnait d'honorables visiteurs dans les riches appartements de la cour de la Haye, il ne manquait jamais de dire : — C'est dans ces nobles salons que j'ai été prince pendant un jour.

Exact à ses devoirs, il ne vécut, après Dieu, que pour sa femme, qui était bonne, et pour sa mère, qui se trouvait bien heureuse. De temps en temps elles le voyaient sourire tout seul : c'est qu'il se rappelait le jour où, après avoir bu à la santé de son glorieux seigneur, il s'était endormi sous un arbre du Voorhout.



XIII. — LE TOURNOI DE LA GRUTHUSE.

La lice aux bons chevaliers !

SAINTE-PALAYE.

I.

Le dixième jour de mars de l'année 1392, deux cents charpentiers, à neuf heures du matin, travaillaient encore avec diligence sur le grand marché de Bruges, qui avait totalement changé d'aspect. Là, en effet, devait avoir lieu, le lendemain, le grand tournoi annoncé depuis si longtemps entre les deux partis ou factions qui divisaient encore les Flamands; partis qui n'avaient plus l'aigreur d'autrefois et que l'on voulait soumettre enfin au jugement de Dieu et à l'avis des dames. Cinquante chevaliers devaient combattre de chaque côté. L'un des chefs était le puissant seigneur d'Aa, seigneur de la Gruthuse, prince de Steenhuysen; il était partisan de l'indépendance nationale, avec l'amitié de la France. L'auteur était Wolfart de Ghistelles, chambellan héréditaire de Flandre; il s'était déclaré pour le patronage de l'Angleterre.

Le comte de Flandre devait assister au tournoi avec toute sa cour. On avait sablé une vaste lice qui occupait la place entière du Grand-Marché. Tout autour on avait dressé des gradins où devaient se placer les spectateurs.

Deux barrières solidement plantées à chaque bout du camp devaient s'ouvrir au signal du comte. A

midi, tous les travaux étant terminés, les chevaliers vinrent visiter, avec leurs écuyers, le champ du combat, qu'ils trouvèrent en bon ordre. Alors le sire de la Gruthuse fit crier le tournoi. Un héraut sonna de la trompette et dit à haute voix :

« Seigneurs chevaliers, demain vous aurez le » tournoi, où prouesse sera vendue et achetée au » fer et à l'acier. »

Puis il reprit : « La lice est belle. Écuyers, à vous » les vêpres du tournoi ! Et faites votre devoir. »

On appelait vêpres du tournoi les combats de la veille, qui se livraient ordinairement entre les écuyers, avec des armes plus légères. Souvent, dans ces escrimes, un écuyer qui se distinguait gagnait la chevalerie.

La plupart des chevaliers qui se disposaient à combattre le lendemain étaient présents à leur barrière ; ceux du sire de la Gruthuse à l'orient et ceux du sire de Ghistelle à l'occident ; car on avait partagé le soleil, et les coups devaient commencer à midi. Ils firent ouvrir la lice aux écuyers, qui, sur leurs roussins ou chevaux d'amble, s'élançèrent et rompirent des lances courtoises. Il y eut là, sans effusion de sang, de gentils faits d'armes et de beaux triomphes. Deux écuyers se distinguèrent par tant de prouesses et par des coups si habiles, que, de l'aveu de tous les chevaliers présents, on les jugea dignes de recevoir la chevalerie.

Ces deux jeunes seigneurs étaient Guillaume van Hersele, écuyer de Jean de la Gruthuse, et Daniel van Halewyn, écuyer du sire de Ghistelle. On les

emmena au son des cloches, au son des trompettes, à l'église de Saint-Donat, où ils devaient prier jusqu'au soir, puis, après une légère collation, passer a nuit avec un prêtre au pied de l'autel, faisant ce qu'on appelait la veille des armes, et demandant à Dieu de les bénir dans la noble et sainte carrière où ils allaient être élevés, pour la défense de la religion, pour l'appui de l'orphelin et de la veuve, pour la cause de l'honneur et de la patrie. Ils avaient chacun vingt-deux ans.

En ce temps-là, les premières années d'un jeune seigneur étaient encore divisées en trois périodes. La première, qui comprenait l'enfance, durait sept ans; l'enfant, alors, était entre les mains des femmes; de sept ans à quatorze, il était page; de quatorze à vingt et un, écuyer ou varlet.

La chasse ou vénerie étant un des apanages de la noblesse, l'éducation qui s'y rapportait suivait la même division. A sept ans, un enfant pouvait entrer dans la classe des pages de vénerie; à quatorze ans, il devenait valet de chiens; à vingt et un, aide-veneur. Il pouvait se voir rapidement maître de chasses. Ces dignités aujourd'hui seraient peu recherchées.

Mais il était rare qu'on fût fait chevalier, à moins d'être prince, à un âge aussi jeune que Guillaume van Hersele et Daniel van Halewyn. Pour les princes c'était comme un droit, ce n'était pas le prix du mérite. Un an avant l'époque du tournoi de la Gruthuse, en 1371, Duguesclin, assistant au baptême du petit enfant que la reine de France venait de

donner à Charles V, dit le Sage, lui avait mis en main son épée et l'avait reçu chevalier. On voit plus tard Philippe le Bon armer chevalier au berceau son fils Charles, qui eut par la suite le surnom de Téméraire. Charles-Quint fut fait chevalier à l'âge de seize jours, et décoré de la Toison d'or à dix-huit mois.

En 1372, ces usages n'étaient encore que des exceptions. Il fallait pour être chevalier mériter son éperon, et toute l'assemblée qui avait assisté aux vêpres du tournoi, sur la place du Grand-Marché de Bruges, rendait cette justice à Daniel et à Guillaume, qu'ils étaient dignes de l'insigne honneur qu'on leur faisait.

Un écuyer seul en paraissait attristé : c'était Gérard Broeck, varlet du chevalier Arnold van Zweveghem. Le pauvre homme avait trente-huit ans et n'avait pu encore espérer la chevalerie. Dans la joute qui venait d'avoir lieu, il avait été désarçonné, jeté à dix pas de son cheval, et il se frottait le ventre en gémissant. Il était très-gros, ce qui est mal commode pour un homme qui doit porter ceinturon, harnais et cuirasse. Il gémissait et faisait la leçon à Donat van der Beurse, jeune écuyer de dix-huit ans qui l'avait relevé, et qui donnait de grandes espérances, mais qui était fort dissipé.

— Vous voyez ce qui arrive, Donat, disait Gérard. J'ai trente-huit ans, et voilà que passent devant moi deux jeunes adolescents de vingt-deux. Ils ont la chevalerie, et moi de bons horions. C'est ma faute. J'ai fait comme vous, Donat, préférant les jeux et passe-temps aux rudes travaux d'un bon poursui-

vant d'armes. J'ai hanté les cabarets, il m'est venu un gros ventre. Ils ont exercé leur jeunesse aux choses fortes et périlleuses; il leur vient l'éperon d'or. Autant vous en adviendra-t-il, Donat, à vous qui courez plus aux plaisirs et folâtreries qu'aux endurcissements du métier de la guerre.

— Bah! bah! répondit le malin jeune homme, je n'ai pas été désarçonné.

— Aussi, mon fils, dit Gérard, n'avez-vous pas mon âge. Le désarrois vous viendra. Jouteriez-vous contre le sire de la Gruthuse?

— Le plus vaillant de nos chevaliers! Non, certes! je n'oserais.

— Un brave écuyer doit être prêt à jouter contre le plus fort. Un homme n'est qu'un homme, et quand les armes sont égales, les chances sont pareilles.

— Je nie ce propos. Il y en a de plus forts et de plus adroits.

— Vous voyez donc, enfant, qu'il faut acquérir de la force et de l'adresse. On ne les gagne que par grands exercices. Savez-vous comment le sire de la Gruthuse est devenu le parangon des chevaliers? Je vous l'apprendrai, Donat. A votre âge, il s'essayait à sauter tout armé sur un cheval; il y parvint. Le feriez-vous?

— Non, dit le jeune homme en baissant les yeux. Mais vous ne le feriez pas non plus.

— Pardon, si je n'avais pas mon gros ventre. A votre âge, il courait et allait longuement à pied, pour s'accoutumer à souffrir la peine et pour avoir longue haleine au besoin. Il fendait du bois, frap-

pant d'une cognée, puis d'un maillet, les plus grandes pièces qu'il trouvait, et ne renonçait qu'à la besogne faite.

Il faisait des cabrioles et des soubresauts, armé de toutes pièces, pour s'habituer au harnais. Il dansait vêtu d'une cotte d'acier. Tout chargé de fer et l'épée à la main, il sautait sur un coursier de bataille, sans mettre le pied dans l'étrier.

Il faisait mettre un homme sur un grand cheval de guerre, puis, sans autre aide ni avantage que de prendre ledit homme d'une seule main par la manche, il se plaçait en croupe du premier bond. En mettant une main sur l'arçon de la selle d'un haut coursier, et l'autre aux crins près des oreilles, il sautait par-dessus le cheval et se retrouvait debout de l'autre côté.

Il y avait dans sa maison deux murs unis, hauts comme des tours, à trois pieds l'un de l'autre. A force de bras et de jambes, posant un pied et une main deçà et delà, il montait tout en haut, puis en descendait sans autre aide; et jamais il ne lui arriva de choir, ni au monter, ni au dévaloir. Ainsi il se fit robuste, nerveux et ferme en tous ses membres.

Parfois encore il montait au revers d'une grande échelle dressée contre un mur et s'élevait jusqu'au haut sans la toucher des pieds, mais seulement sautant des deux mains d'échelon en échelon; il faisait cela chargé d'une cotte d'acier. S'il ôtait cette cotte pesante, il montait plusieurs échelons avec une seule main.

Dans le temps de ces exercices, il n'était qu'é-

cuyer comme vous, Donat. Quand il se trouvait avec ses jeunes compagnons, il ne les provoquait qu'aux essais de guerre et d'adresse et s'accoutumait à jeter la lance vers un but. Aussi on l'a vu, dans un tournoi, renverser à la première traversée trois chevaliers, jetant sa lance au premier, sa hache au deuxième, et frappant l'autre de sa grande épée...

Pendant tout ce récit, qui prouve que nos pères connaissaient aussi la gymnastique, le jeune Donat restait attentif. Il exprima enfin le vœu de changer de conduite et de se rendre digne de la chevalerie.

— Pour achever d'animer votre cœur, reprit Gérard, vous allez voir demain la pompe avec laquelle seront armés les deux vainqueurs. Oh! ajouta-t-il en soupirant, si on pouvait m'ôter vingt ans et mon gros ventre!...

Là-dessus, les deux écuyers se dirigèrent vers Saint-Donat, où l'on préparait tout pour la cérémonie du lendemain.

II.

Le lendemain matin, à neuf heures, tous les chevaliers qui devaient figurer au tournoi arrivèrent à l'église de Saint-Donat en deux files, chaque file conduite par son chef. Ils venaient entendre la messe qui devait précéder la joute, et à la suite de laquelle on allait armer les deux chevaliers. Guillaume et Daniel avaient passé la nuit en prières au pied de l'autel; ils s'étaient confessés, après quoi on leur

avait fait prendre un bain, pour que le corps fût purifié aussi bien que l'âme.

Tous deux furent ramenés à l'église, entièrement vêtus de blanc, comme des néophytes. Ils assistèrent à la messe pieusement agenouillés. Après la consécration, ils donnèrent au diacre leurs épées, qui étaient pendues à leur cou par un ruban blanc; le diacre les mit sur l'autel, et ils s'approchèrent de la sainte table. Un prêtre vénérable leur fit alors un discours sur les devoirs de la profession dont ils allaient être honorés. Puis le doyen qui officiait, ayant fini la messe, bénit tous les chevaliers.

Deux sièges élevés avaient été préparés aux deux côtés de l'autel; Jean de la Gruthuse se plaça sur le premier à droite, Wolfard de Ghistelle s'assit à gauche sur le second. Les deux écuyers blancs vinrent se mettre à genoux devant eux, conduits chacun par quatre parrains, qui devaient appuyer leurs serments.

Pendant que le prêtre bénissait les épées, Jean de la Gruthuse, s'adressant à Guillaume van Hersele, qui était à genoux devant lui, demanda pourquoi il voulait être chevalier.

— Si ce n'est que pour être riche et en honneur, sans honorer vous-même la chevalerie, dit-il, retirez-vous.

— Non, dit le jeune écuyer, je veux être chevalier pour consacrer mon épée à Dieu, à l'honneur, pour défendre l'opprimé et le faible, pour protéger les dames.

Le sire de la Gruthuse, s'adressant alors aux

quatre parrains de Guillaume, qui étaient Jean van der Hagen, Rasse van Godegont, Henri van Berghen et Liévin van Steelant, leur demanda si l'aspirant disait vrai.

— Oui, répondirent-ils.

— Vous êtes ses répondants? reprit le chevalier.

— Nous les sommes.

— Il ne fuira pas devant le péril?

— Il est vaillant et sans peur.

— Il fera honneur à l'ordre de chevalerie?

— Il est chrétien et sans reproche.

— *Amen*, dit Jean de la Gruthuse.

Alors l'officiant ayant dit une prière sur la tête du jeune homme, on commença à l'habiller; la même cérémonie se répétait de l'autre côté de l'autel sur Daniel van Halewyn, qui avait pour parrains Jean van Varsenare, Jean van Lembeke, Tristram van Messem, et Guillaume van Ravescot.

Les sous-diacres apportèrent les éperons d'or, que l'on chaussa au nouveau chevalier, en commençant par le côté gauche. On le vêtit ensuite du haubert ou cotte de mailles, de la cuirasse, des brassards et des gantelets. Puis, le prêtre donnant l'épée à Jean de la Gruthuse, celui-ci la ceignit au nouveau chevalier en lui disant : C'est Dieu qui vous la donne.

— Et Dieu délaisse les chevaliers félons, ajouta le prêtre.

— Dieu sera pour moi, répondit Guillaume.

Il était entièrement armé. Néanmoins, selon l'usage, il restait à genoux les mains jointes.

— Que demandez-vous ? dit alors Jean de la Gruthuse en se levant de son siège.

— Je demande, répliqua-t-il, d'être fait chevalier.

— Que disent les parrains ?

— Nous répondons de Guillaume van Hersele, corps pour corps, dirent les quatre seigneurs.

Dès que ces mots furent prononcés, Jean de la Gruthuse s'approchant baisa le jeune homme au visage ; puis, tirant son épée, il lui en donna trois coups, un sur l'épaule droite, un sur la tête, un sur l'épaule gauche, en disant : — Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges, je te fais chevalier.

— *Amen*, répondit l'assemblée.

— Soyez preux, hardi et loyal, dit le premier parrain.

Le deuxième dit : Comme le prêtre est pour prier, le chevalier est pour défendre.

— Un bon chevalier, dit le troisième, est le bras de tous ceux qui ont besoin d'appui.

Le quatrième demanda : Quelle sera votre devise ?

— Redresser les torts, reprit Guillaume.

— Mourir sans tache, répondait en même temps Daniel à la même question.

Les deux nouveaux chevaliers furent ramenés alors au milieu de la nef, où leurs parrains leur donnèrent à chacun un écuyer. Les varlets présentèrent à leurs jeunes maîtres le casque, le bouclier et la lance. Puis deux chevaux caparaçonnés et bardés de fer furent introduits. Les deux chevaliers se mirent en selle sans recourir à l'étrier, et, faisant le signe

de la croix, ils sortirent de l'église au milieu des acclamations de la foule.

Tout le monde fêtait à leur passage les nouveaux chevaliers, qui allaient célébrer leur élection dans un des plus brillants tournois qu'on eût faits depuis longtemps.

On avait béni la lice ouverte sur le Grand-Marché; toutes les galeries environnantes étaient décorées de draperies, de banderoles et de devises; les dames de Bruges, dans tout l'éclat de leur fraîche parure, faisaient de ce circuit un brillant parterre. De cinquante lieues au loin, une foule de seigneurs et de dames étaient venus pour ce tournoi.

Midi sonna. Aussitôt, au son des trompettes éclatantes, les deux troupes de chevaliers parurent aux deux bouts du camp. Le héraut d'armes du sire de la Gruthuse et le héraut d'armes du sire de Ghistelle s'avancèrent à cheval au milieu de la place et crièrent que le tournoi allait s'ouvrir. Les juges du camp levèrent les barrières en disant :

— Laissez aller les bons chevaliers.

Et les deux troupes s'élancèrent.

Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de citer ici les braves qui combattirent dans cette journée d'honneur. Chaque troupe était composée de quarante-huit chevaliers. Voici la première :

Jean de la Gruthuse, Guillaume van Hersele, Gauthier van Weldene, Jean van Brandeghem, le bâtard Paris, Jean van Rokeghem, Robert van Le-werghem, Rasse van Godegont, H. van Berghen, Gauthier van Ranst, E. van Berghen, Rasse de

Renty, Robert de Rouck, Jean Gherolf, Arnold de Zweveghem, Hector van der Gracht, bâtard; Ghidolf de la Gruthuse, le sire de Steenhuse, Jean van der Haghen, Philippe van der Gouderbuerch, Gauthier van Winghene, Henri Craenhals, Louis van der Berghe, Liévin van Steelant, Yves van Straten, Jean de Bochout, Louis van Moerkerke, Jean van Dudsele, Guyot de Caumont, Georges Hasle, Jacques Breidel, Balthazar Langeraed fils, Everard Rinvisch, Louis van Aertrike, Philippe van Aertrike, le bâtard Utenzwane, Aloys de Massin, bâtard; Regnier van Hersele, Jean de Caerlier, Achard van Dorneke, Jean de Crombeke, Jacques de Crombeke, Guillaume de Crombeke, Jean van Temseke, Runschaert Bonni, bâtard; Louis Metteneye, Jacques Brootor, Pierre Metteneye.

Les quarante-huit chevaliers de l'autre part étaient :

Wolfard de Ghistelle, Daniel van Halewyn, Guillaume van Halewyn, Perceval van Halewyn, Olivier van Halewyn, Guillaume van Nevele, Jean Blankart, Jean van Lembeke, Ostelet van den Castele, Jean van Regaersuliete, Jean Leovejans, Jean van Varsenare, Tristram van Messem, Victor van Jabek, Jean van der Beerst, Bodin de Maerscalt, Hostin-Faucket van Dorneke, Pauwels de Bassecourt, Georges Braderic, Jacques van Aertrike, Georges van Ryssele, Jean van der Beurse, Jacques Vlaming, Pierre van der Stove, Godscale Perkelmoes, Zegher van der Walle, Gilles van der Breughe, Georges de Maetsenare, Ravin van Rysele, Jacques

de Melant, Hubert Scotelare, Everart Goedoric, Philippe de Bul, Gilles van Rysele, Jacques van der Leke, Michel van Assenede, Michel van der Leke, François Slingher, Jean Belle, Nicolas Belle, Corneille van der Heechoute, François van Dixmude, Roelant van Lovendeghem, Guillaume van Ravescot, Siméon van den Hole, Jean van den Hole, Liévin Scotelaere, Gilles Braderic.

Les deux troupes s'étant jetées dans la lice, le combat s'engagea aussitôt. Tous les chevaliers n'avaient que des armes courtoises, c'est-à-dire des épées à fil rabattu et des lances à pointe émoussée. Cependant il se fit des deux parts beaucoup de prouesses. Le sire de Ghistelle combattait contre le sire de la Gruthuse, Guillaume van Hersele contre Daniel van Halewin; ainsi tous les autres, un contre un; et la foule, divisée en deux opinions que représentaient les deux troupes, était attentive.

Selon les lois de la chevalerie toujours loyale, il était défendu de frapper les chevaux de ses adversaires et de toucher son ennemi autrement qu'en face. Dès la première course, plusieurs chevaliers furent lancés hors des arçons; leurs écuyers, toujours présents pour venir à l'aide de leurs maîtres, les relevèrent et les retirèrent du champ. On combattit ainsi jusqu'à quatre heures; et l'avantage se déclara pour le parti de Jean de la Gruthuse, à qui seul il restait quelques chevaliers debout.

Ceux qui n'aimaient pas les Anglais triomphèrent; mais aussitôt tous les combattants se remirent en ligne, et le tournoi devint une mêlée; de beaux faits

d'armes se firent admirer encore. La victoire couronna de nouveau le sire de la Gruthuse et les siens.

Pendant trois jours que durèrent les joutes, il en fut de même. Le sire de Ghistelle rendit les armes; on reconnut son opinion comme condamnée; cependant, selon l'usage, personne ne modifia la sienne.

En quoi on dut seulement admirer ce tournoi, qui fait exception, c'est qu'il se termina sans mort d'homme et sans que le sang eût coulé.

XIV. — LE PONT DU JUGEMENT.

Un fils ne s'arme point contre un coupable père.

VOLTAIRE.

Le plus fréquenté peut-être des quatre-vingts ponts qui relient la ville de Gand porte le singulier nom de *pont du Jugement*. Il est posé sur l'une des trois rivières qui, dans l'enceinte de la vieille cité, se réunissent à l'Escaut; il traverse la Lieve et conduit de la rue du Bourg à la place Sainte-Pharaïlde; pont très-simple du reste, sans apparence remarquable, mais célèbre dans sa modestie par les souvenirs qu'il conserve.

Un monument décorait autrefois ce pont, qui fut longtemps en pierre. C'était un groupe de bronze, représentant un fils prêt à décapiter son père. Ce monument, qui n'existe plus, expliquait les noms de *Hoofd-Brugge* (pont de la Tête) et *Onthoofd-Brugge* (pont du Coupe-tête ou de la Décollation), que le peuple donne encore au pont du Jugement.

Ce précieux objet d'art, abattu brutalement avec tant d'autres en 1794, rappelait l'ancien costume national, tout en retraçant un fait qui n'est plus consacré que par un tableau curieux conservé dans l'une des salles de l'hôtel de ville de Gand.

L'action que représente ce tableau n'est pas assez connue pour que nous n'ayons pas plaisir à l'exposer avec un peu d'exactitude.

Après que la fille du comte Louis de Maele, Marguerite de Flandre, eut épousé, en 1369, Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, frère du roi de France Charles V, les Anglais, mécontents de cette alliance qu'ils avaient chaudement recherchée pour leur prince, se mirent en guerre avec les Flamands et commencèrent à inquiéter leurs navires.

Le comte Louis de Maele, que ses sujets turbulents appelèrent quelquefois *le mauvais comte* (ce qui a pu causer l'erreur de Moréri, lequel, estropiant son nom, l'appelle Louis le Mâle, ou le Malin), le comte Louis (1) ne s'était décidé qu'avec peine à ce mariage; et, sans les très-vives instances de sa mère, qui était Française, il eût donné sa fille au prince royal anglais. Il savait que les Flamands tenaient alors à l'amitié des Anglais, avec qui ils faisaient un grand commerce; il craignait donc, tout léger qu'il était, de déplaire à son peuple.

Mais Philippe le Hardi, qui était brave et loyal, ayant su gagner les bonnes grâces des Flamands, à qui il rapportait Lille, Douai et d'autres villes, ses

(1) Il s'appelait Louis de Maele, du lieu de sa naissance.

noces avec Marguerite s'étaient célébrées joyeusement à Gand, après avoir été bénites dans l'ancienne église de Saint-Bavon.

Or, depuis l'administration d'Artevelde, la prospérité des Gantois s'était élevée si haut que tout le monde chez eux vivait dans l'aisance et le luxe. Cette abondance était l'effet du commerce; le commerce seul pouvait l'entretenir, et l'Angleterre, qui était alors fort arriérée en industrie, était le principal débouché des produits flamands.

Quand la guerre qui s'éleva en 1369 eut brisé tout à coup les relations avec les Anglais, les navires flamands saisis et leurs marchandises confisquées apportèrent dans beaucoup de maisons des ruines et des bouleversements. Ces désastres s'étendirent et frappèrent, par mille ramifications, une multitude de gens peu préparés aux revers. Il y eut bientôt des murmures. Il se forma deux partis, dont le moindre tenait pour la cour et ses actes, mais dont le plus nombreux se prononçait pour les Anglais et demandait à grands cris la paix avec cette nation.

Cependant Louis de Maele, qui hésitait parfois à se décider, mais qui revenait rarement sur ses déterminations, déclara, en 1370, toute relation rompue avec l'Angleterre; il défendit toute communication avec ce peuple; il porta un édit qui condamnait à mort quiconque ferait aucun commerce avec les Anglais. La peine des contrevenants était le gibet; mais pour ménager les bourgeois de Gand, on leur accordait le privilège spécial, au lieu d'être pendus, d'avoir simplement la tête tranchée, comme

gentilshommes (1), sur le pont du Jugement, à quelques pas du château des comtes.

Cet édit mécontenta le peuple ; les Anglais avaient besoin de la Flandre par nécessité, si la Flandre avait besoin d'eux par luxe ; et malgré l'état de guerre, on leur vendait tous les jours des draps, des toiles, des légumes même ; car ils n'avaient pas encore de jardiniers. Les commerçants disaient déjà, ce qu'on a tant répété, que l'argent, de quelque source qu'il vienne, n'est l'ennemi de personne. On brava donc l'ordonnance ; on continua en secret un négoce avantageux ; et pendant longtemps le peuple s'entendit si bien que les gens du comte ne purent arrêter aucun coupable.

Mais enfin, au mois de juin de l'année 1371, la justice du comte de Flandre s'empara de Liévin Verhaghen et de Michel Verhaghen, son fils, deux négociants qui furent pris sur le fait, comme ils livraient aux Anglais une cargaison de toile de Courtray. Le père et le fils avaient leur maison à Gand, dans la rue Obscure, près le marché du Vendredi. Il fallut traverser une foule immense, toute disposée à s'ameuter, pour les conduire à la prison du comte. Ils furent jugés précipitamment ; et, dans la pensée de faire un plus grand exemple, on annonça que le lendemain les deux condamnés seraient exécutés sur le pont, à dix heures du matin.

Le peuple ne se révolta point ; mais il ne demeura pas oisif ; et le lendemain matin, le grand bailli, agissant au nom et comme justicier du comte, ne

(1) On appelait officiellement ces bourgeois *seigneurs de Gand*.

put trouver aucun des vingt-six bourreaux de la ville.

Dans ce pays, que M. de Chateaubriand appelle avec tant de raison la terre classique de l'indépendance, les maîtres des hautes œuvres savaient que le peuple alors avait déjà sa bonne portion de souveraineté; ils n'oubliaient pas que quelquefois, dans des exécutions que le peuple n'approuvait point, l'agent extrême de la justice humaine courait le risque, après avoir été bourreau, de devenir victime; et ils s'étaient tous judicieusement absentés.

Il fallut donc surseoir au supplice.

On envoya chercher les maîtres des hautes œuvres de Bruges, d'Alost, de Courtray et des autres villes. Tous étaient prévenus; tous refusèrent de venir.

Le souverain bailli alla instruire le comte de cet incident.

Louis de Maele s'obstina; les princes sont lents à s'éclairer. Celui-là refusa de faire grâce. Par son ordre, on promit une forte somme au premier venu qui voudrait remplir l'office d'exécuteur. Personne ne se présenta.

On parcourut les prisons; on offrit la grâce à tout criminel qui consentirait à décapiter les deux Verhaghen. Aucun n'osa, dans cette affaire, affronter la colère du peuple.

Le juge, embarrassé, ne sut plus imaginer qu'un moyen. Muni de l'approbation du seigneur comte, il s'en vint trouver dans leur cachot le père et le fils; et à la suite de quelques précautions oratoires, il leur

annonça que celui des deux qui se déciderait à tuer l'autre — aurait sa grâce....

Il leur laissa la nuit pour aviser.

Ce fut une scène étrange entre Liévin et Michel, dès que la stupeur où les avait jetés la déclaration du bailli se fut un peu dissipée. Ils se regardèrent en silence ; — et bientôt à la consternation succéda l'attendrissement. D'abondantes larmes, soulageant leurs cœurs suffoqués, roulèrent de leurs yeux. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, avant d'avoir retrouvé une parole.

— Mon père, dit enfin le jeune homme, en envisageant alors la cruelle offre qui venait d'être faite, et en cherchant à s'affermir, c'est une ancre de salut qu'on nous présente.....

Le vieillard le regarda, inquiet de ce début. Il reprit :

— Vous avez deux autres fils, qui grandissent et qui me remplaceront..... Efforcez-vous de m'oublier..... et retournez à votre maison.

— Sans toi ! sans mon fils ! sans mon cher enfant ! Je n'ose pas te comprendre, répliqua amèrement le vieillard. N'es-tu pas mon fils ? N'est-ce pas moi qui t'ai conduit à ta perte ?

— Non, mon père, c'est moi ; c'est ma témérité

— Comme si je n'étais plus le père et le maître ! Oh ! c'est bien moi ; et je t'abandonnerais, et je..... Cette parole, je ne la puis même prononcer..... Mon fils, reprit le vieillard en se redressant avec vigueur, j'ai soixante et dix ans : à quoi puis-je encore être utile ? Non : puisqu'ils ont l'humanité de te

laisser la vie, je leur pardonne ma mort. Tu me sacrifieras, mon cher enfant; et tu seras l'appui de ta mère, de tes jeunes frères et de ta sœur.

— Moi, je ferais cela, mon père!.... reprenait Michel en frémissant; jamais!.... Et il embrassait en pleurant plus chaudement le vieux Liévin.

— Je te bénis, si tu le fais, mon cher fils. Il faut bien que tu le fasses; il faut que je vous quitte.... Mais si, par une lâche hésitation, tu perds la grâce qui nous est offerte, tu n'en mourras pas moins, et tu causeras mon désespoir....

— Mon père, dit encore Michel, laissons cet horrible propos. Ou plutôt, que votre cœur cède à la raison. Que perdez-vous en me perdant? Vous avez d'autres enfants, et moi, si je vous survivais, où retrouverais-je un père?... Un père ne se remplace pas....

— Mais puisque je dois mourir! puisqu'ils le veulent!

— Mais puisqu'il dépend de vous d'obtenir grâce!

— A un tel prix! J'aime mieux la mort.

— Eh bien, mon père, je mourrai avec vous....

Ce lugubre entretien dura toute la nuit, sans que le père et le fils fussent d'accord. Épuisés de leurs larmes, accablés d'une situation si violente, ils étaient en prière; et Liévin n'avait pu arracher de son fils la hideuse promesse qu'il sollicitait ardemment, quand la porte du cachot s'ouvrit. Le jour était venu.

— Qu'avez-vous décidé? dit le juge.

Le vieillard, à cette voix, reprenant toute sa vi-

gueur, se jeta sur son fils, et lui fermant violemment la bouche avec la main :

— Nous sommes prêts, cria-t-il; c'est mon fils qui me tuera....

— Voilà donc un confesseur, dit le bailli.

Et il referma la porte.

Michel s'était évanoui, son vieux père le baignait de larmes. Il fut un quart d'heure à le faire revenir. Alors seulement il remarqua le bon moine qui était entré dans le cachot.

C'était un religieux augustin, pieux et saint homme, respecté et chéri de toute la ville pour ses vertus et ses bonnes œuvres.

On savait depuis la veille la cruelle proposition faite aux deux prisonniers. La corporation entière des bateliers était allée engager le saint religieux à se rendre auprès de Liévin et de Michel pour les assister.

Dans toutes les églises de la ville, à toutes les chapelles, on priait en ce moment pour eux. On demandait presque un miracle.... Et pourquoi Dieu n'en eût-il pas fait? La main puissante qui intervertit les saisons ne peut-elle pas changer à son gré l'ordre des choses matérielles, pour satisfaire par un facile prodige la prière de cent mille voix qui l'implorent? Les choses miraculeuses sont moins rares qu'on ne pense. Si l'on en raconte parfois qu'il est inutile de croire, il y en a plus encore qu'il est absurde de vouloir expliquer.

Le moine raffermi un peu les cœurs des deux captifs. Il approuva les désirs du vieillard; il enga-

gea de toute son autorité le jeune Michel à obéir à son père ; il lui fit espérer, pour prix de son dévouement héroïque, l'appui du Très-Haut. Il bénit le fils et le père ; et, quand les geôliers vinrent chercher les deux coupables pour les remettre aux archers, le religieux dit encore à Michel, qui semblait devenu muet :

— Souvenez-vous d'Abraham, à qui Dieu demanda un sacrifice non moins cruel.

Les deux prisonniers, traversant la place de Sainte-Pharaïlde et la rue Haute du Soleil, furent conduits par les archers du comte au pont du Jugement.

Louis de Maele craignait une sédition parmi le peuple ; il avait entouré le quartier de ses hommes d'armes, et la foule ne pouvait approcher du lieu du supplice. Il était lui-même dans l'une des tours qui subsistent encore sur la vieille porte de l'ancien château des comtes, regardant par une meurtrière.

Quatre serviteurs de la maison du prince se tenaient, selon l'usage, debout sur le pont, avec des seaux, pour laver le sang qui allait se répandre. Le souverain bailli, devant eux, dans sa robe de juge armoriée, coiffé du chapeau de velours orné de trois plumes blanches, portait à la main sa longue baguette surmontée du lion de Flandre en argent. Les deux bouts du pont étaient gardés par quatre rangs d'archers revêtus de leurs cuirasses.

Liévin et Michel s'arrêtèrent en face du grand bailli, qui lut à haute voix la sentence nouvelle par

laquelle le comte accordait la vie à celui des deux prisonniers qui serait l'exécuteur de l'autre....

— Mon frère, dit tout bas le moine en saisissant la main tremblante de Michel, Dieu veille sur vous. Ayez confiance, il vous protégera.... Ne pâlissez pas, ne frémissiez pas, mon cher frère....

On avait bandé les yeux du vieillard. Il était à genoux, bénissant tout haut son fils, et attendant la mort.

— Allons, jeune homme, dit le religieux, qui dans cette lutte avait pris de l'ascendant sur Michel....

Et le jeune Verhaghen reçut machinalement des mains du greffier l'épée longue et droite avec laquelle il devait faire son office de bourreau.

En contemplant nu cet instrument redoutable, il s'affaissa, pleura et pria de nouveau; il sembla un instant hors de lui.

Le religieux le remit debout. Aussitôt, détournant la vue, il leva l'épée pesante, qui retomba sur le cou du vieillard....

Une clameur universelle l'obligea à jeter les yeux sur son père. Le cou du vieux Liévin n'avait pas même été offensé; et, par un prodige inexplicable, l'épée s'était brisée en vingt éclats.

La stupeur des archers fut si grande que, sans qu'ils songeassent à faire la moindre résistance, le pont fut à l'instant envahi par le peuple, et les deux condamnés entraînés dans l'asile de Saint-Bavon.

Le souverain bailli, consterné lui-même, alla apprendre au comte la merveille qui venait de s'opé-

rer; et les chroniques hostiles au comte qui rapportent ce fait s'étonnent moins du miracle de l'épée brisée que de la clémence qui engagea Louis de Maele à faire grâce entière.

Le soir même, Liévin et Michel rentrèrent en sûreté dans leur maison de la rue Obscure. Mais ils ne reprirent leur commerce avec les Anglais qu'après la paix, qui eut lieu en 1387.

XV.

UNE CHARTE AU QUATORZIÈME SIÈCLE.

— Mais qu'est-ce qu'on gagne donc à montrer les dents?

— D'abord on fait voir qu'on en a.

DESFONTAINES, *les Tapageurs*.

Dans la conquête de leurs libertés, si les enfants des Pays-Bas catholiques ont devancé les autres peuples, comme ils s'en vantent, ils ne l'ont fait que par des luttes un peu sauvages, et en cherchant non pas des libertés, mais des privilèges.

Parmi ceux des anciens comtes de Flandre qui eurent le plus de peines à ce sujet, nous pouvons citer Louis de Nevers, qui commença de régner en 1322. Il avait l'appui du roi de France, son suzerain, en faveur duquel il avait dû continuer l'abandon de Lille, Douai et Orchies; il lui avait fallu renoncer aussi à toutes prétentions sur les îles de la Zélande, et céder à Robert de Cassel les villes de Dunkerque, Warneton et Bourbourg. De plus, pour récompenser ceux qui avaient servi sa cause dans

les contestations élevées contre son droit, il avait accordé encore à Jean de Namur, fils de Gui de Dampierre, la seigneurie du port de l'Écluse, avec le droit d'y vendre toute espèce de marchandises.

Cette dernière mesure le compromit.

Alors déjà les traités diplomatiques et politiques ne se concluaient guère, surtout dans ce qui touchait les successions des princes, sans avoir été au préalable acceptés par les villes. Gand, Bruges, Ypres, avaient consenti à tout, ne s'affligeant pas trop de l'affaiblissement de la Flandre pourvu qu'on respectât leurs franchises particulières. Comme toutes les cités de ce temps-là, ces villes presque toujours étaient dirigées par un esprit de localité exclusif, qui faisait pour ainsi dire de chaque commune un État. Aussi les libertés des peuples modernes furent-elles établies non-seulement pièce à pièce, mais cité par cité, village par village. Une commune était riche d'immunités, tandis qu'à sa porte une autre commune gémissait sous le bon plaisir de quelque seigneur. Ce n'étaient pas là des libertés, ni la liberté. Chacun semblait ne travailler que pour soi et personne pour le pays.

Cet esprit municipal est assurément ce qui a empêché les Pays-Bas, si puissants s'ils eussent été unis et moins turbulents dans leur égoïsme orgueilleux, de se placer dans la ligne des grandes nations de l'Europe. Le même résultat s'est fait remarquer en Italie.

Les dépèchements de Louis de Nevers avaient passé comme nous avons dit. Mais Bruges, qui possédait

le privilège de vendre à son marché les objets de haut prix, s'éleva contre le droit donné au port de l'Écluse.

Les Brugeois, qui prétendaient, comme les Anglais d'aujourd'hui, au monopole de l'industrie, ne voulaient pas surtout qu'on vendît des draps ni qu'on en pût fabriquer dans le domaine de Jean de Namur. Ils n'exposèrent leurs griefs qu'en se révoltant.

Dans l'esprit de l'époque, qui est aussi de notre temps, ils s'en prirent aux choses; et, résolus de détruire l'Écluse, ils coururent aux armes. Ces expédients nous paraissent brutaux. Du moins nous avons l'air de ne pas les approuver. Mais les Anglais les pratiquent encore.

Les Brugeois voulaient donc le retrait d'une mesure qui nuisait à leur prospérité, établie sur des bases exceptionnelles; ils mirent en avant leur moyen ordinaire.

L'Écluse n'est qu'à trois lieues de Bruges. Le comte de Flandre apprit à Courtray que des violences se préparaient. Il se hâta de courir à Bruges; il y arriva au moment même où les Brugeois, sans ordre et sans chef, mais formidables par leur nombre, se mettaient en marche pour leur expédition. Il essaya de les arrêter; au lieu de l'entendre, les bourgeois armés l'emmenèrent avec eux.

On croira facilement ce que disent les historiens, qu'il allait tout à fait malgré lui, et qu'il faisait assez mauvaise contenance.

Jean de Namur s'attendait à un assaut de la part

de ceux de Bruges. Il ne fut donc pas étonné de les voir venir en armes contre lui; mais il éprouva une grande surprise en reconnaissant le comte de Flandre à leur tête. Il fut vivement attaqué, et il fallut se défendre de son mieux avant de chercher à s'expliquer l'énigme de la présence du comte. Il ne put lutter longtemps. Les Brugeois, à chaque instant, voyaient tellement augmenter leur nombre qu'ils eurent promptement le dessus. Jean de Namur fut pris; et tout ce que put obtenir pour lui Louis de Nevers n'alla pas au delà de la vie; car on voulait le tuer.

La plupart de ses hommes d'armes et vingt de ses officiers avaient péri dans cette petite bataille. L'Écluse fut enlevée, pillée, saccagée, livrée aux flammes, puis démolie; était-ce là de la liberté? pendant que Jean de Namur était conduit prisonnier à la prison des comtes, que gardaient les bourgeois.

Après cet exploit, les Brugeois, rassurés pour leurs intérêts personnels, déposèrent les armes; et, saluant leur comte avec honnêteté et déférence, ils s'en allèrent souper.

Louis de Nevers, un peu effrayé de sa journée, irrité contre les Brugeois, ne sachant à quoi se résoudre, humilié de voir, dans une ville où il prétendait commander, Jean de Namur emprisonné, malgré son autorité souveraine, Louis de Nevers hésita jusqu'au lendemain. Puis il partit pour Paris et alla prier le roi de France de venir l'aider à soumettre un peu ses sujets rebelles, et rétablir son autorité offensée.

Jean de Namur, de son côté, occupant dans sa prison une chambre qui touchait à la maison du chevalier Jean van Doorne, s'entendit avec ce seigneur. Un trou fut percé dans la muraille; le prisonnier s'échappa; et il courut aussi à Paris, où il joignit ses instances à celles du comte de Flandre.

Mais le roi Charles le Bel, alors très-occupé dans ses propres États, qui n'étaient guère plus tranquilles, ne put leur donner que quelques soldats, avec lesquels Louis de Nevers et Jean de Namur s'en revinrent, s'efforçant de paraître menaçants.

Les Brugeois, qui avaient de nouveau repris les armes contre les amis de Jean de Namur, envoyèrent à Gand des députés chargés d'offrir la paix à leur comte. Ils consentaient à indemniser Jean; mais ils exigeaient absolument la suppression des privilèges de l'Écluse. Le comte fut obligé d'y consentir. La ville détruite se rebâtit, et il ne fut plus permis d'y vendre ni d'y fabriquer du drap.

Ceux de Bruges obtinrent même de nouvelles franchises; et leur succès fit que les Gantois, entraînés par leur exemple, se révoltèrent à leur tour, demandant justice comme leurs concitoyens, les armes à la main.

Les tumultes, l'émeute et le désordre se déplacèrent donc de Bruges à Gand. Mais le comte de Flandre ne se décidait pas à concéder ce que réclamaient les Gantois. Enfin pourtant, le 24 février de l'année 1325, les Gantois étaient devenus si menaçants que Louis de Nevers, ébranlé, s'écria :

— Mon Dieu ! que demandent-ils ?

— Mais vous le savez, Sire, dit doucement l'abbé de Vézelay, qui était à cette époque son conseiller.

Ils veulent une charte de franchise contre les exactions multipliées des collecteurs de tailles.

— Et qui payera mes musiciens, si je me dépouille?

— Votre Seigneurie en nourrit si grand nombre qu'elle pourra en renvoyer la moitié. — Ce singulier prince était artiste; et peut-être à cause de cela, ne savait-il pas régner.

— Mais que feront ces pauvres collecteurs, reprit-il, si on supprime leurs fonctions?

— Ne vous en occupez pas, Sire, les bonnes gens de Gand veulent qu'on les chasse hors de leur ville. Seulement hâtez-vous.

— Faites, dit le comte avec dépit.

A ce mot d'abandon, l'abbé de Vézelay envoya un héraut sur la porte du vieux château des comtes, dont les deux tours sont encore debout. Le héraut agita un drapeau blanc; il sonna de la trompette, après quoi il dit d'une voix forte :

— Seigneurs de Gand (c'est le titre qu'on donnait aux bourgeois de cette fière cité), monseigneur le comte va se rendre à l'hôtel de ville, accordant vos demandes.

Des vivats frénétiques retentirent parmi le peuple. On courut aux églises; on sonna toutes les cloches, on s'ébranla de toutes parts, pendant que Louis de Nevers, à cheval, s'en allait à l'hôtel de ville, où le reçurent le banc des échevins de la Keure et le banc des échevins des Parchons, ayant à leur tête

l'amman de Gand. La joie avait succédé au tumulte. Le comte s'étant assis :

— Écrivez donc , messire , dit-il.

Le secrétaire de la Keure avait déjà pris l'avance sur ce commandement , il lut :

« Nous, Louis, comte de Flandre et de Nevers, faisons savoir à tous ceux qui les présentes lettres verront et entendront, que... »

— Abbé de Vézelay, dit le comte, dictez les clauses.

— Écrivez, dit l'abbé :

« Comme la châteltenie et les dépendances de notre ville de Gand ont été longuement taillées, vexées, opprimées d'impôts, de corvées et d'exactions injustes et déraisonnables, lesquels font grief, préjudice et dommage aux bonnes gens de notre ville de Gand, notre entente, volonté et désir sont que... »

— A vous, monseigneur.

— Ah ! interrompit le comte en paraissant se réveiller; eh bien, que sollicitent nos bourgeois ?

— Le terme de tous ces abus, dit l'amman.

— Le terme complet, ou un adoucissement ?

— La complète suppression du mal.

— Rédigez cela.

Et Louis de Nevers fit un soupir. Il sentait que de faiblesse en faiblesse il s'amointrissait.

Le secrétaire de la Keure, à qui les échevins parlaient tout bas un peu confusément, lut bientôt :

« Notre entente, volonté et désir sont que... toutes ces tailles, vexations, corvées et toutes autres manières d'exaction cessent dès ce jour; et que toute

ladite chàtellenie de Gand, ses dépendances, et... tous nos autres pays de Flandre... »

Le digne secrétaire lut ces derniers mots avec modestie; il avait mis là, de son chef, du vrai patriotisme, ce qui était très-rare au quatorzième siècle...

« Et tous nos autres pays de Flandre soient maintenus et gouvernés en état de droit, raison et équité; que les nobles et non nobles qui ont établi ou établiront des tailles, corvées ou exactions, soient punis, châtiés ou corrigés selon tout leur méfait... »

— Vous allez loin, messires, dit le comte en se levant avec un peu de colère. Il n'en peut être ainsi. Vous empiétez sur mon autorité souveraine.

— Nous ne pouvons accepter cette charte autrement, monseigneur, dit respectueusement l'ammann des Gantois. Faut-il annoncer que la demande est vaine ?

— Non, répondit Louis de Nevers en se mordant les lèvres. Poursuivez.

L'impassible secrétaire reprit :

« Ainsi avons promis et promettons loyalement, sur notre foi de prince et bon seigneur, que dorénavant à toujours nos bonnes gens de la ville de Gand et autres chàtellenies soient délivrés et quittes de toutes tailles, exactions et corvées, sinon celles qu'ils auraient acceptées et consenties avec nous. Après quoi notre droit demeure fini. »

— C'est de la tyrannie, s'écria le comte en se récriant de nouveau.

Mais le peuple hurlait sous les fenêtres :

— La charte de franchises ! l'acte d'immunités !

Louis de Nevers se remit et dit :

— Finissons.

Le secrétaire reprit :

« Si mandons et étroitement commandons à nos receveurs, baillis, sous-baillis et à tous autres nos officiers, qu'ils tiennent lesdites châteltenies et dépendances quittes et paisibles à toujours de tailles, corvées, exactions et autres fixations quelconques. Et pour ce que nous voulons et désirons que ce soit chose bien tenue, gardée et notoire à toujours, nous avons fait sceller ces présentes de notre grand sceau, en témoignage de vérité et de force.

» Fait et donné à Gand le lundi dix-huitième jour de février. »

— Signez, monseigneur.

Le comte de Flandre hésita encore. Il signa, fit apposer scel.

L'amman, au balcon, lut la charte au peuple. Le prince fut reconduit en triomphe à son palais.

Et c'est par de telles concessions locales que ce pauvre Louis de Nevers, tant calomnié, perdit pièce à pièce son pouvoir, comme on sait.

Artevelde le ramassa.

XVI. — LE VŒU DU HÉRON.

Qui a trahi son Dieu peut trahir son prince.

Paroles de Théodoric.

Dans ces désastreuses luttes du quatorzième siècle, appelées la guerre de cent ans, affreux débats que des paix ou trêves rarement sincères n'interrom-

paient que peu de jours, une de ces paix, celle de 1335, avait imposé aux Flamands le serment solennel, qu'ils jurèrent entre les mains du pape, de ne jamais prendre les armes contre le roi de France, leur suzerain. Les bonnes gens de Flandre, ayant engagé leur conscience, n'auraient voulu pour rien au monde se parjurer. Mais Artevelde, qui les gouvernait alors avec le titre de Ruwart, et qui était leur Cromwell, trouva moyen, comme on va voir, de lever leurs scrupules.

Les dispositions de la loi salique, qui excluent les femmes de la couronne en France, étaient alors contestées. Philippe de Valois régnait sur les Français; mais il n'était que le cousin des trois rois auxquels il succédait, tandis que le roi d'Angleterre Édouard III était fils d'Isabelle, leur sœur. Édouard réclamait donc la France comme son patrimoine. Artevelde lui conseilla de se faire immédiatement proclamer roi de France et de prendre les fleurs de lis dans ses armes. Le prince anglais adopta cet avis; et, depuis le mois d'octobre de l'année 1347, les rois d'Angleterre portèrent ce titre de rois de France, qu'ils n'ont été contraints de quitter qu'au commencement du siècle où nous vivons. Cette gloire était réservée à l'empereur Napoléon I^{er}.

Les Flamands, rattachés à Édouard III par ce stratagème, se tournèrent donc contre Philippe de Valois. Mais pourtant, avant de lui faire la guerre, ils lui offrirent de rester ses alliés, s'il voulait leur rendre Lille, Douai et Orchies. Le monarque ayant repoussé ces propositions, les Flamands s'unirent complète-

ment au roi d'Angleterre, lequel promettait de les remettre en possession des villes dont ils accusaient la France de les avoir dépouillés, comme si, dès la plus haute origine, ces contrées n'avaient pas été le domaine héréditaire des rois francs.

Un nouveau personnage paraît alors dans notre histoire pour y jouer un triste rôle. C'est Robert d'Artois.

Ce Robert, digne petit-fils de l'abominable comte d'Artois Robert II, qui brûla en blasphémant les bulles du pape Boniface VIII et qui expia à la bataille de Courtrai (1), ce Robert avait vu l'Artois adjugé par les lois du pays et par la cour des pairs de France à sa tante Mathilde. Depuis vingt ans, il réclamait cet héritage. Quand Philippe de Valois, dont il avait épousé la sœur, avait fait valoir ses droits à la couronne de France, que lui disputait dès lors le roi d'Angleterre Édouard III, du chef de sa mère, Robert d'Artois avait appuyé Philippe et l'avait aidé à triompher; il espérait qu'en récompense le nouveau monarque français le soutiendrait dans sa revendication de l'Artois, et il y comptait tellement, qu'il prenait le titre de Robert III dans ses actes. Mais les testaments prétendus sur lesquels il appuyait ses droits disputés ayant été reconnus faux, Philippe de Valois

(1) Après avoir horriblement maltraité le Pape de paroles, il prit les lettres apostoliques que ce pape envoyait au roi; et, les ayant froissées de sa main droite, il les jeta au feu. Peu après, à la bataille de Courtrai, renversé par un coup de massue, il s'écria qu'il était le comte d'Artois. Mais, sans lui répondre, un boucher de Bruges lui abattit le bras droit et lui coupa la langue, qui lui sortait de la bouche. Voyez les *Légendes des commandements de l'Église*, page 337.

crut que l'honneur l'obligeait à abandonner son coupable beau-frère, et Robert d'Artois, déclaré faussaire par les pairs de France, fut condamné au bannissement.

Un profond ressentiment s'empara de lui aussitôt; et ce fut au roi de France qu'il voua sa haine implacable. Il parcourut le Hainaut, le Brabant et la Flandre, cherchant partout des ennemis à Philippe; il passe en Angleterre, où Édouard III, qu'il avait combattu, l'accueillit néanmoins comme un précieux auxiliaire. Robert était éloquent, il persuada sans peine aux barons anglais de faire la guerre à la France. Mais, comme les barons et leur roi ne se pressaient pas autant que l'eût voulu sa colère, il recourut à un moyen qui était dans les mœurs du temps. Cette curieuse scène d'histoire a été conservée avec ses détails dans un vieux poème du quatorzième siècle, que Lacurne de Sainte-Palaye a présenté, fort adouci, dans ses *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, et que M. Arthur Dinaux a complètement traduit en langage moderne (1). Ce poème est intitulé *le Vœu du héron*.

En nous servant des utiles travaux que nous venons d'indiquer, nous aurons soin, pourtant aussi, d'adoucir un peu les sauvages rudesses de l'original. Mais nous pouvons emprunter tout le début à la fidèle version de M. Arthur Dinaux :

« Aux beaux jours de la chevalerie, l'usage était d'animer les passions des preux et d'enchaîner leurs

(1) *Le Vœu du héron*, 1338, dans les archives du nord de la France. M. le baron de Reiffenberg a mis ce tableau en vers.

volontés par des vœux et des serments épouvantables. Les vœux guerriers, bien souvent condamnés par l'Église, se faisaient à l'imitation des vœux religieux et s'exécutaient avec rigueur (1).

» Les plus solennels de ces serments étaient ceux que l'on appelait le vœu du paon ou le vœu du faisan, nobles oiseaux dont la chair était la nourriture privilégiée des preux. Chacun formulait son vœu, en étendant la main sur l'oiseau, au moment où quelque noble demoiselle le lui présentait dans un plat d'or ou d'argent. Tout le monde ayant voué, on partageait entre tous les chevaliers présents le faisan ou le paon...

» Or, un beau jour d'automne de l'année 1338, tandis que le roi Édouard tenait cour plénière en son palais de Londres, Robert d'Artois, cherchant à décider enfin la guerre qu'il sollicitait, imagina un stratagème. Son faucon venait de lui apporter un pauvre héron qu'il avait saisi. Il le fait rôtir, et, le portant entre deux plats d'argent, il entre, suivi de trois ménétriers, au pavillon où était la cour.

» Chevaliers, dit-il, je viens vous engager à faire sur cet oiseau des vœux dignes de vous. C'est au plus indolent des hommes que je vais d'abord présenter ce héron craintif, à celui qui, par son insouciance, laisse sur la tête de son heureux rival une noble couronne dont il est le légitime héritier...

» Robert, en disant ces mots, dépose aux pieds

(1) Toutefois, le vœu du faisan, où Philippe le Bon et ses chevaliers s'obligèrent à marcher contre les Turcs, qui allaient prendre Constantinople, ne fut pas exécuté. D'autres encore furent sans résultats.

du roi d'Angleterre le héron qu'il a osé lui comparer. Édouard se lève, rouge de colère, et prononce ce serment :

» — On peut faire un vœu de vaillance sur un emblème de couardise; il n'en sera que plus solennel. Je jure donc... que, d'ici à six ans, je défierai le roi de Saint-Denis; que je passerai la mer avec mes Bretons; que je traverserai le Hainaut, le Cambrésis, et que droit en Vermandois je marcherai, le fer et la flamme à la main; que là, un mois entier, j'attendrai mon mortel ennemi Philippe de Valois, qui porte les fleurs de lis. Et s'il vient contre moi avec tous ses sujets, je le combattrai, quand même je n'aurais à lui opposer qu'un seul homme contre dix...

» Robert d'Artois sent son cœur ému et prononce ce vœu à son tour, la main sur le héron :

» — Oh! qu'il vienne le jour où s'ouvrira la guerre! Lâchement banni du noble pays de France, séparé de mes vaillants compagnons, je dois ces outrages à Philippe de Valois, mon beau-frère, qui me retient ma fille et les héritiers de mon nom. Oui, par la tendresse que je porte à mes enfants, par monseigneur saint Louis, dont je suis issu, je jure, quand j'en devrais mourir, de tomber en armes sur la France, d'y rassembler mes amis et d'y combattre à outrance Philippe de Valois, qui crie Montjoie Saint-Denis! Tel est mon vœu; advienne que pourra! »

Un orage éclate alors et n'arrête pas ces furieux. Au bruit de la tempête, on fait jurer à Salisbury qu'il tiendra un œil fermé jusqu'au jour où il aura

combattu Philippe de Valois ; à Gauthier de Mauny, qu'il saccagera, brûlera et rasera une ville forte que garde pour le roi de France Godemar du Fay ; au comte d'Erby, qu'il attaquera le comte de Flandre, allié du monarque français, et que, s'il ne peut le combattre corps à corps, il mettra son pays à feu et à sang. Le comte de Suffolk, le bouillant Jean de Hainaut, l'intrépide Jean de Fauquemont, le sire de Beaumont et plusieurs autres font des vœux aussi horribles. La reine d'Angleterre, Philippine de Hainaut, prend part elle-même à ces criminels serments, avec des accents de colère qu'on n'ose répéter ; et Robert, satisfait, découpe son héron, suivant l'usage, et le distribue aux convives qui ont juré.

Peu de mois après, l'armée anglaise débarquait sur les côtes de Flandre. Pendant qu'elle y rassemblait ses nombreux alliés, l'hiver vint ; et il fallut remettre à l'année prochaine l'entrée en campagne. Ce ne fut que le 1^{er} septembre 1339 que l'on commença les hostilités par le siège de Cambrai.

On remarque ici une circonstance curieuse dans Froissart. Les comtes de Hainaut et de Namur, qui suivaient le roi Édouard, lui déclarèrent qu'ils tiendraient son parti tant qu'il serait sur les terres de l'Empire ; mais que, dès qu'ils auraient mis le pied sur le territoire français, ils iraient rejoindre le roi de France.

Comme Édouard, à la tête de quarante mille hommes, pressait le siège de Cambrai, il apprit que Philippe de Valois venait d'arriver à Péronne ; il marcha à sa rencontre et lui offrit la bataille. Les

deux armées se mirent en mouvement pour ranger leurs lignes; mais la nuit vint sans qu'on eût rien entamé.

Le lendemain, on resta encore dans l'inaction; et sur le soir, Philippe reçut une lettre du roi de Sicile, qui se mêlait d'astrologie, et qui lui déclarait que, s'il ne voulait pas être vaincu, il devait éviter contre les Anglais toute bataille où le roi Édouard serait en personne. Philippe hésita. Édouard, de son côté, considérant que, dans la position où il s'était mis, rien n'était si facile que de l'affamer, se prit de peur, et le lendemain matin se retira sur Anvers, où une partie de son armée se détacha de lui. Il lui fallut regagner l'Angleterre pour lever de nouvelles troupes.

L'année suivante, Édouard arriva avec une flotte nombreuse. Philippe marcha vaillamment à sa rencontre; et une grande bataille navale se livra en vue de l'Écluse, sur les côtes flamandes. Elle fut acharnée; et les résultats en ont toujours été contestés. Il s'y fit des cruautés. L'un des amiraux français ayant été pris, Édouard le fit pendre; mais il eut lui-même la cuisse percée d'une flèche. Pour se guérir, il se fit transporter à Gand, où se réunirent à peu près tous ceux qui avaient pris part au vœu du héron. Presque tous avaient tenu leurs affreux serments. Robert d'Artois avait saccagé son pays; Salisbury avait porté sur l'œil jusqu'alors un bandeau noir; et Froissart raconte qu'il était accompagné de cinquante chevaliers qui avaient adopté son vœu, et qui portaient comme lui un bandeau

sur l'œil gauche. Les troupes d'Édouard avaient commis des atrocités dans les pays français qu'elles avaient pu envahir. Gauthier de Mauny avait surpris et brûlé la ville de Mortagne, que gardait pour le roi de France Godemar du Fay. Des deux partis on avait fait la guerre en sauvages.

Tous ces hommes expièrent non-seulement leurs excès, mais aussi l'insolence d'avoir mêlé témérairement les noms augustes de Dieu, de la Vierge et des saints à des vœux réprouvés; et un siècle après, rien ne restait de leurs races.

XVII.—PHILIPPE DE VALOIS A TOURNAY.

Citez-moi, je vous prie, un trophée de guerre
qui vaille une honnête paix.

L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

Des monuments anciens encore font remonter assez haut l'époque où les Flamands s'administrèrent eux-mêmes. Ils ne payaient généralement que les impôts qu'ils avaient consentis et ne subissaient que des lois qu'ils avaient approuvées. Il y avait toutefois dans les devoirs féodaux qui, à côté des grandes libertés communales, subsistaient alors en Flandre et donnaient une couleur particulière aux mœurs publiques de ce temps-là, il y avait dans ces devoirs des abus qui n'étaient pas sans péril. Nous ne parlons pas des redevances plus ou moins bizarres qui s'attachaient à la prestation de foi et hommage. Un homme qui devait aller reconnaître la su-

zeraineté de son chef féodal avec un pied chaussé et l'autre nu, avec un vêtement bigarré, avec un panier d'œufs, avec des cerises en hiver et de la glace en été, tout cela n'était que facétieux et se rattachait à quelque souvenir. Mais la puissance féodale était si divisée, il y avait tant de fiefs distincts dans une seule ville, tant de seigneurs dans un quartier, tant d'États dans l'État, que la justice et le service militaire, les deux principaux liens de la société d'alors, en souffraient continuellement.

A Gand, par exemple, un quartier reconnaissait la justice de l'abbé de Saint-Pierre, un autre la justice du bailli, un autre la justice de la ville, etc. Le crime commis sur un fief ou territoire par un habitant d'un autre fief amenait continuellement des conflits et des querelles, où chaque fief prenait parti très-chaudement pour ses droits; et ce n'était peut-être pas là le pire inconvénient. Le service militaire, qui était un devoir de tous les instants (car il y avait tous les jours des guerres de voisinage à voisinage, de suzerain à suzerain, de quartier à quartier, de commune à commune, et c'était un des maux du système féodal), le service militaire souffrait de l'extrême division des pouvoirs. Chacun était lié par son devoir et son serment. En cas d'attaque, chacun, sous peine de fausser sa foi, était obligé de marcher sous sa bannière, de se réunir à son chef. Si Gand, par exemple, était attaqué, les vassaux de l'abbé de Saint-Pierre ne pouvaient aller que sous la bannière de l'abbaye et sous les ordres du chef que l'abbé avait avoué. Si le chef était absent, les hom-

mes du fief ne pouvaient combattre. Ces institutions faisaient que, dans les grandes occasions, il fallait beaucoup de temps et beaucoup de peines pour rassembler une armée.

Aussi les Français, en 1340, ayant assiégé Tournay d'un côté de l'Escaut, le roi de France, Philippe de Valois, apprit le lendemain matin, avec une surprise extrême, que les Flamands étaient venus dans la nuit en bon ordre investir et protéger la ville de l'autre côté, et l'empêcher d'ouvrir ses portes aux Français. On remarquait leurs bannières moins confuses et la symétrie de leurs dispositions. — Qui donc gouverne à présent ces gens-là? demanda Philippe.

— C'est toujours, lui répondit-on, Jacques d'Artevelde, leur ruwaert. Car les Flamands, en dissension avec leur comte Louis de Nevers, qui les avait abandonnés, avaient élu Jacques d'Artevelde ruwaert, c'est-à-dire gouverneur de la Flandre (mot à mot, en vieux flamand, gardien ou mainteneur de la tranquillité) (1).

Philippe, sentant bien qu'avec un chef habile les Flamands le retiendraient longtemps devant Tournay, quitta aussitôt le siège, laissa son armée et s'en alla lever de nouvelles forces. Il revint deux mois après avec des troupes considérables.

Mais aux Flamands s'étaient joints les Anglais. Artevelde, dont au moins l'habileté n'a jamais été contestée, avait combattu l'Angleterre lorsqu'il l'a-

(1) On dirait aujourd'hui *rutsbwaerder*.

vait vue ennemie de son pays, puis s'était allié avec elle dès que les Français s'étaient tournés de nouveau contre la Flandre. Les Flamands faisaient si bonne contenance que Philippe de Valois, n'espérant plus une victoire aisée comme à Cassel, mais redoutant peut-être une seconde journée de Courtrai, ne voulut pas engager d'action avec les troupes d'Arvelde sans les avoir étudiées lui-même.

En se promenant au-dessus de l'Escaut pour examiner le camp de l'ennemi, Philippe de Valois aperçut la tente du sire de Steenhuyze. Il la reconnut à sa bannière. C'était un loyal seigneur qu'il estimait. Il prit donc sur le soir les vêtements d'un simple archer; et, dans la nuit, s'étant jeté sur une petite barque, il traversa seul la rivière, cria à la sentinelle et se fit conduire au sire de Steenhuyze.

— Je ne viens pas à vous comme un ennemi, lui dit-il; je viens, comptant sur votre droiture, vous consulter pour savoir si je ne ferai pas bien de rentrer dans mon manoir. Je suis chef de quelques hommes d'armes dans l'armée française. J'avais compté recueillir ici un peu de gloire. Dix semaines déjà se sont écoulées, et je ne vois pas de fin à cette guerre, malgré nos forces, car il paraît que les Flamands sont nombreux aussi.

— Ils n'y sont pas tous, répondit Steenhuyze, mais tous viendront dès qu'il le faudra; car ils sont enfin organisés. Pour vous qui entrez ici avec confiance, vous ne serez point trahi. Mais il serait déloyal à vous d'abandonner le roi, votre suzerain. Allez plutôt le trouver fidèlement, et lui donner le

conseil d'emmener lui-même son armée; il ne sera pas notre maître.

— Je reconnais en effet, dit Philippe en se contraignant, que l'armée flamande n'est plus cette cohue de bataillons sans union et sans discipline dont nous comptions avoir bon marché. Comment avez-vous pu lever si vite et disposer si bien vos communes?

— Par la volonté et le génie d'un seul homme. De la masse de cités et de villages confédérés qui formaient la Flandre, Jacques d'Artevelde a su faire une nation. Il a soumis tout le pays flamand à la même loi pour les intérêts communs. Au lieu des mille divisions qui donnaient à nos mouvements tant de lenteur, il a partagé la Flandre en trois cercles ou membres, dont les chefs-lieux sont Cassel, Bruges et Ypres. Chaque membre, possédant exactement les mêmes forces et les mêmes richesses, contribue pour une part égale aux charges publiques.

Chaque cercle ou membre a pour directeurs les échevins du chef-lieu. Les magistrats qui administrent sont chargés aussi de la surintendance de la guerre; ils ont droit de lever les milices et de les conduire sous leurs bannières : ils font eux-mêmes la police de leur corps d'armée. Ainsi nos troupes maintenant sont en armes en dix fois moins de temps qu'il n'en fallait autrefois pour convoquer seulement les bannerets. Et voyez dans quel ordre. En avant l'étendard de la ville de Gand, puis la bannière de la châtellenie d'Audenarde, la ville d'Alost, les cinq parties du pays

d'Alost, la ville de Grammont, la ville de Ninove, le pays de Roulers, etc. Ce n'est plus là le désordre que vous avez battu si facilement à Cassel.

— Oh! la victoire de Cassel nous a pourtant aussi coûté du sang, répliqua Philippe. Les Flamands ont montré un grand courage. Que sera-ce lorsqu'ils seront commandés par des hommes habiles?

Comme le roi de France achevait ces mots avec un peu d'expression, le sire de Steenhuyze remarqua à sa main l'anneau royal. Il se rappela les traits du monarque.

— Vous êtes mon hôte, lui dit-il, et vous regagnerez librement votre camp. Mais vous faites une chose imprudente, Sire, en venant ici. Robert d'Artois, votre ennemi implacable, est parmi nous.

Le roi, se voyant reconnu, ne chercha plus à feindre. — Je profiterai de vos bons avis, sire de Steenhuyze, dit-il. En me les donnant, vous avez servi votre pays; demain je signerai la paix que nous propose ma sœur Jeanne.

Après avoir serré la main du noble Flamand, le roi de France reprit sa barque, revint à sa tente, et le lendemain, en effet, la paix fut signée.

Le roi d'Angleterre, qui voyait par là ses projets d'envahissement sur la France arrêtés, ne se consolait pas de cette paix, que Jacques d'Artevelde l'obligea de signer aussi. Furieux, il envoya à Philippe de Valois un cartel, lui proposant de finir leurs querelles par un combat singulier. Philippe, qui était brave, répondit à Édouard III :

« Vous êtes mon vassal; il ne vous appartient

pas de défier votre seigneur; cependant comme vous prétendez au titre de roi de France, si vous voulez mettre en jeu l'Angleterre, votre royaume, contre le mien, j'accepte le combat; indiquez le champ clos. »

Édouard, qui avait fait une bravade, recula, et les armées se retirèrent de devant Tournay.

Dans la transaction qui amena ce résultat, Jacques d'Artevelde exigea qu'on lui remit tous les titres qui pouvaient nuire à la Flandre et toutes les sentences lancées contre les Flamands. Il les brûla publiquement à Gand.

Ces détails font ressortir quelques traits du caractère d'Artevelde. Tous les monuments qui lui ont survécu prouvent aussi qu'il était habile et qu'il organisait en Flandre des institutions qui eussent conduit ce pays à un point remarquable de prospérité. Mais il lui arriva ce qui incombe toujours à ceux qui ne s'occupent que du progrès matériel. Son peuple un jour le renversa *d'un tour de main*. Dans cet élan populaire, on brûla sa chancellerie avec tout ce qui tenait à lui; et ses élucubrations ont disparu.

Ajoutons qu'au milieu de cette prospérité qu'il donnait aux Gantois, la démoralisation devenait effrayante, et que l'on compta en une année sous son règne quatorze cents meurtres à Gand.



XVIII. — LA CHUTE D'UN CHEF POPULAIRE.

Les favoris du peuple n'ont pas toujours
un maître équitable.

AUG. LAFONTAINE.

Le dimanche 17 juillet 1345, après les vêpres, toute la ville de Gand semblait ébranlée par une de ces agitations, trop fréquentes alors, qui annonçaient toujours une commotion dans le peuple. Le soleil était pur et brûlant; il dardait sur la cité ses plus beaux rayons et semblait inviter au repos des gens qui n'avaient pas l'air d'y songer. Tout le monde était en mouvement; les rues de la ville, qui en ce temps-là comptait deux cent mille habitants, étaient obstruées par la multitude : on se heurtait, on se poussait, on s'interrogeait. La foule se pressait surtout du côté de la rue ou place de la Calandre. Le Kauter, semblable à une mer orageuse, était rempli d'un amas d'hommes et de femmes de tout état et de tout âge, pendant que dans les rues voisines on voyait courir, l'œil en feu, des hommes qui cachaient quelques armes sous leur léger vêtement.

On discernait sans peine que toute cette foule se dirigeait du côté de la maison de Jacques d'Artevelde, seigneur de Tronchiennes et *ruwaert* de Gand. Cette maison, qui n'était apparente ni par trop de luxe ni par trop d'étendue, était située sur la place de la Calandre. Elle avait une sortie sur la ruelle que, sans doute depuis les temps reculés où des marécages subsistaient encore dans la ville de Gand nais-

sante, on appelait le coin ou le trou aux Crapauds (Paden-Hoëk).

Christine de Baronaige, femme d'Artevelde, attendait en ce moment son époux, qui devait le soir revenir de Bruges. Quoique habituée aux tumultes populaires, le naturel timide de cette dame s'en effrayait toujours. Mais jamais elle n'avait vu de mines plus sinistres, ni entendu de si violents murmures que ce jour-là. Elle s'en troubla tellement, que d'abord elle fit emporter par sa nourrice son fils chéri, Philippe d'Artevelde, qui avait environ cinq ans. Bientôt, s'épouvantant davantage, elle suivit elle-même son enfant et se réfugia chez la dame de Tronchiennes, sa belle-mère. Le peuple s'écarta avec déférence pour la laisser passer; quelques-uns parurent contents de la voir partir.

Il y avait un instant qu'elle avait perdu de vue sa maison, lorsqu'un homme de haute taille, portant un long poignard à sa ceinture, perça brusquement la foule et parvint à grands pas sur la place de la Calandre. Là il éleva la main d'un air de triomphe, et cria : — Il arrive !

A ce mot, un bruissement de voix et de gestes menaçants se prolongea jusque dans les rues nombreuses qui débouchaient sur le carrefour. Le mot se répétait dans toutes les bouches, et l'agitation de la multitude était doublée. Celui qui avait produit cet effet violent était Gérard Denis, doyen des tisserands. Il fit signe qu'il voulait parler; et dès qu'il eut obtenu le silence :

— Seigneurs de Gand, dit-il, le moment approche

où vous ferez voir qu'on ne vous joue pas impunément. On nous livrait. C'est un odieux projet qui se tramait contre nous; il faut l'arrêter tout à l'heure.

Une partie du peuple applaudit; mais il y eut aussi de longs murmures. Cette circonstance encouragea Vautier de Mey, doyen des forgerons, qui n'aimait pas Gérard Denis.

— Si vous marchez si vite, dit-il, prenez garde d'être pris vous-même. Vous n'allez pas le droit chemin. N'étiez-vous pas, il y a dix semaines, ami d'Artevelde, dans la guerre des tisserands contre les foulons?

— C'est vrai, cria un drapier; c'est même lui qui a entraîné l'autre au marché du Vendredi. A bas l'ennemi d'Artevelde!

— Seigneurs de Gand, poursuivit une voix formidable, souvenez-vous du mauvais lundi. C'était le 2 mai, et nous n'en sommes pas loin. Quinze cents foulons furent tués à la place aux Toiles. A bas Gérard Denis!

— A bas les foulons! hurlèrent aussitôt de nombreux tisserands.

Et leur contenance fit taire leurs ennemis.

Gérard Denis interposa son autorité, qui était soutenue, pour rétablir le calme: puis il dit au peuple: — Vous avez jugé Artevelde: il nous trahit; il faut qu'il s'explique.

— Seigneurs de Gand, reprit Vautier de Mey en s'élevant sur une borne pour être mieux entendu, n'oubliez pourtant pas que Artevelde nous a rendus riches et puissants; et vous l'allez abandonner parce

qu'il vous déplait aujourd'hui. N'est-ce pas lui qui vous a unis par de bons traités avec le Brabant et l'Angleterre ?

— C'est vrai, crièrent plusieurs voix : vivent nos amis les Brabançons ! à bas les Anglais !

— Sans lui pourtant, le roi Édouard ne vous eût plus vendu ses laines.

— Qu'est-ce qu'il en eût fait ? demanda un batelier.

— Les Anglais ne nous eussent plus acheté nos draps et nos toiles.

— Ils en ont besoin pour s'habiller.

— Quoiqu'il ait été élevé en France, vous voyez qu'il a tout fait pour vos intérêts ; il vous a séparés de la France.

— Il a mal fait ! dit une voix.

— Non pas, cria un autre d'un ton irrité. A bas ! Qui parle de la France, quand nous repoussons notre comte Louis de Nevers, qui voudrait pour suzerain le roi Philippe de Valois ?

C'était le doyen des teinturiers qui s'élevait ainsi.

— Seigneurs de Gand, reprit Gérard Denis, rappelez-vous comme Philippe de Valois a traité cruellement nos frères d'Ypres et de Cassel.

— N'a-t-il pas établi, l'année dernière, sur ses sujets de France, le hideux impôt de la gabelle ? reprit le teinturier. C'est une invention du diable.

— Imposer le sel, dit une femme : le sel, qui est la santé du corps, et que la nature donne pour rien ! imposer les pauvres gens ! à bas !

— C'est la loi salique, dit un plaisant.

— A bas Philippe de Valois ! cria la foule.

— A bas les étrangers ! dit un brasseur.

— Nous pouvons nous suffire, et nous n'avons besoin de personne. Mais pourquoi juger Artevelde sans l'entendre ? N'est-ce pas lui qui a réorganisé les corps de métiers, qui a formé nos confréries militaires, qui a si sagement divisé l'administration de notre ville en deux cent cinquante voisinages ? N'a-t-il pas toujours plaidé la cause du peuple ?

— Et surtout la cause des brasseurs, reprit Gérard Denis. On voit bien qu'il s'est affilié à votre société. Vous êtes fiers d'avoir le ruwaert sur vos registres ! Il s'est affilié aux tisserands aussi, mais les tisserands l'abandonnent depuis qu'ils le voient prêt à nous vendre.

— Vous direz encore, cria le doyen des bateliers, que c'est lui qui a fait creuser la Liève depuis Gand jusqu'à Damne. On l'aurait creusée sans lui.

— Mais quel mal a-t-il donc fait ? reprit Vautier.

— Il nous livre aux Anglais. Il veut nous donner un prince anglais pour souverain. Nous voulons notre vrai comte Louis de Nevers.

— Et vous l'avez chassé.

— Parce qu'il gouvernait mal. Point de tyran dans les Flandres ! A bas Artevelde ! Il faut qu'il rende raison du sang de tous ceux qu'il a mis à mort.

— Mais il n'a fait mourir que ceux que vous avez condamnés. Il vous a fait riches au dedans par le commerce, et redoutables au dehors par vos armées. Vous traitez d'égal à égal avec les plus grandes puissances.

— A bas les traîtres ! Il nous vend à Édouard.

— Quelles preuves en avez-vous ? demanda encore le doyen des forgerons.

— Quelles preuves ! s'écria Gérard Denis. Et les cent trente vaisseaux anglais qui viennent d'aborder à l'Écluse ! et le fils du roi d'Angleterre (ils l'appellent le prince Noir), qui a débarqué sur les terres de Flandre ! Jacques n'est-il pas venu, il y a huit jours, vous proposer tout haut de reconnaître pour suzerain Édouard d'Angleterre, parce qu'il a épousé une princesse flamande, et parce que, pour vous séduire, il prend les fleurs de lis dans son écusson ? Ne vous a-t-il pas offert d'accepter pour votre comte souverain le prince royal anglais ? Et quand vous l'avez refusé, n'est-il pas allé, semant la division entre les villes flamandes, recevoir à Bruges et à Ypres le serment de fidélité à l'usurpateur, sous le nom de qui il régnera ? Nous l'attendons !

Mille clameurs confuses retentirent alors dans les airs.

— Mort au tyran !

— Il serait bientôt pire que Louis de Nevers !

— Pire que Marguerite l'Enragée !

— Personne ne serait en sûreté avec lui !

— Nous l'avons fait ce qu'il est.

— Nous voulons le détruire.

— Nous resterons indépendants.

Malgré tous ces cris et toute cette fureur, on eût pu faire alors une singulière remarque. Ce n'était que sur la place de la Calandre que l'on demandait ainsi la mort et le sang d'Artevelde. Quoique le

peuple ailleurs fût irrité de tout ce qu'on disait pour le travailler, il n'oubliait pas les services que le ruwaert avait rendus au pays, ni ses grandes actions, ni ses constants efforts pour la prospérité de la patrie. Un œil habile eût reconnu facilement que les mécontents, en assez petit nombre, qui demandaient une vengeance horrible, étaient menés par des chefs de complot. Il y avait en effet une conspiration montée par Louis de Nevers, alors en France; aussi le peuple écoutait avec faveur Vautier de Mey et les autres partisans d'Artevelde; ce qui n'eût pas eu lieu si l'indignation eût été générale.

Il y avait donc deux partis. Ceux qui voulaient la mort du ruwaert n'étaient qu'une poignée d'hommes qui s'étaient emparés des abords de sa maison et qui cherchaient à augmenter leur nombre.

Pendant qu'ils effrayaient le quartier de leurs vociférations, on entendit tout à coup le son de la grosse cloche du beffroi. C'était un signal convenu pour annoncer l'entrée de Jacques d'Artevelde dans la ville. Il venait en effet de franchir la porte de Bruges, dont la herse était retombée derrière lui.

On a dit avec raison que Jacques d'Artevelde n'était pas encore jugé. La plupart des historiens qui ont conservé les annales de son temps ont écrit sous des influences diverses; et ceux qui depuis eussent pu montrer de l'indépendance ont trouvé commode d'adopter des opinions toutes faites. Ainsi, on a fait d'un ambitieux très-habile un tyran, sans pouvoir préciser ses tyrannies; on a dit qu'il s'était enrichi aux dépens du peuple, tandis qu'il arriva riche

au pouvoir, qu'il habita toujours une maison modeste et qu'il laissa une fortune délabrée. On en a fait un despote, et pendant sept ans il repoussa toute idée d'usurper un sceptre qu'il avait dans les mains. On a même assez fréquemment méconnu ses bonnes qualités. Il était noble et instruit, éloquent et brave, savait conduire les armées; il se montra habile politique; il gouverna de manière que la Flandre ne fut jamais entourée de plus de splendeur que sous son administration; et on l'a présenté comme un homme sans autre moyen que l'audace.

On ne peut lui reprocher sérieusement que d'avoir amoindri les mœurs, mal contenu les effervescences; et sa plus grande faute fut de s'être trop livré aux Anglais.

Le 13 juillet 1345, Artevelde avait cinquante-cinq ans. C'était un homme de moyenne taille, bien fait, doué d'une figure grave et imposante, qui parlait avec facilité et avec grâce. Peut-être s'égarait-il; mais ses intentions paraissent avoir été droites dans les négociations diplomatiques qui l'occupaient alors. Il y avait des rancunes en Flandre contre les Français, qui assez souvent ne savent pas hors de leur pays se faire aimer comme chez eux. Les Flamands faisaient peu de commerce avec cette nation. Ils avaient au contraire des relations de tous les jours avec l'Angleterre, le principal débouché de leurs produits. Artevelde pouvait donc souhaiter de resserrer encore les liens des deux peuples. Il voyait les Flamands las de leur comte; il leur proposa le prince royal anglais, qui était fils d'une princesse de

Flandre. Rien n'était extraordinaire en tout cela. Mais les Flamands se défiaient avec raison de toute fusion avec l'étranger. Artevelde sans doute ne se pénétra pas assez de ce sentiment national; il déplut un moment; ses ennemis en profitèrent, et il revenait d'Ypres et de Bruges, ayant échoué comme à Gand. En politique les revers sont des torts.

Le roi d'Angleterre savait qu'une conspiration s'était ourdie contre le ruwaert; il l'avait prévenu de se tenir sur ses gardes. Mais Artevelde, qui s'était si constamment occupé du peuple, comptait que le peuple suffirait pour le défendre; et il allait ordinairement seul. Ce jour-là cependant il avait consenti, après de longs débats, à se laisser escorter par cinq cents archers anglais. Cette malheureuse circonstance acheva peut-être de le dépopulariser, car les conjurés craignaient encore que le peuple ne se montrât pour lui.

Dès qu'il parut dans la rue de Bruges, à la suite de ce détachement d'étrangers, il se vit assailli de murmures violents, que les agents de Louis de Nevers fomentaient activement parmi le peuple.

— Vous le voyez, disait-on, il est bien vrai qu'il veut nous opprimer!

— Il est l'agent du roi Édouard!

— Des étrangers dans la ville! Qu'y viennent-ils faire? demandait la foule.

Et au lieu des cris de louanges qu'il entendait habituellement à ses oreilles, il n'entendait plus que des reproches sanglants et l'énergique expression du

blâme, que la franchise flamande n'a pas encore appris à dissimuler.

La voix du tocsin vint aussi le surprendre; il ne recula pourtant pas. Mais appelant son secrétaire, qui l'accompagnait à cheval avec un seul domestique : J'ai eu tort, lui dit-il, de permettre l'entrée de cette escorte. Allez en avant, et dites au capitaine de rebrousser chemin. J'exige qu'il sorte de la ville avec ses archers.

— Mais, seigneur, dit le secrétaire, qui était pâle et effrayé, ne remarquez-vous pas les grondements du peuple?

— Faites ce que j'ordonne, répondit le ruwaert.

— Pardon, seigneur, dit encore le secrétaire; si vous ne gardez pas ce détachement, ne feriez-vous pas bien de remettre à demain votre retour dans la ville?

— Moi m'enfuir! répliqua Artevelde. Allez!

Et ses narines se gonflèrent, son front rougit; il regardait le peuple, de qui il ne s'imaginait pas encore qu'il pût se défier, après lui avoir donné tant de biens et tant de privilèges.

Au moment où la troupe anglaise s'en retournait hors de Gand, non sans que le capitaine eût fait aussi, mais vainement, ses observations au ruwaert, Vautier de Mey, qui s'était échappé de la place de la Calandre, le rejoignit devant Saint-Michel. Il prit le cheval du domestique, et le montant pour se trouver à la hauteur d'Artevelde, il lui dit tout bas : N'allez pas plus loin, une partie du peuple se soulève contre vous.

— Pourront-ils me mal faire? répliqua Jacques. Non; je veux leur parler.

Il s'avavançait au pas, à cause de la foule, qui devenait à chaque instant plus compacte. Il avait à côté de lui un seul homme, Vautier de Mey, qui continuait à l'ébranler par des avertissements effrayants.

Quand ils eurent passé le pont de la Corne, Artevelde, voyant des figures auxquelles il n'était pas accoutumé, et qui semblaient exciter le peuple, remarquant les fenêtres et même les toits garnis de curieux, beaucoup de gens armés, beaucoup de voix qui proféraient des menaces, Artevelde s'arrêta un instant; il sentit dans son cœur un mouvement involontaire d'effroi qui le serrait avec violence. Il se retourna, sans doute dans la pensée de reculer sur ses pas; mais la foule qui l'entourait avait fermé le passage. Des mines farouches se pressaient derrière lui; une femme du peuple lui cria avec un œil enflammé : Avancez donc!

Il tressaillit et poursuivit sa marche. On s'écarta devant lui pour le laisser passer; mais les flots de la multitude se réunissaient aussitôt, et lorsqu'il arriva à la place de la Calandre, il se trouva seul : Vautier était resté en arrière, sans pouvoir le joindre. Il commença à voir qu'on voulait sa mort, et il se hâta d'entrer dans sa maison.

Deux vieux domestiques y restaient seulement. Dès qu'il fut entré, ils fermèrent la lourde porte, derrière laquelle ils placèrent des poutres et des pierres, car ils prévoyaient un assaut.

Les assassins qui voulaient la mort d'Artevelde n'avaient fait entendre jusqu'alors que des sons confus. Dès qu'ils le virent dans sa maison, qu'ils cernaient, ils poussèrent un cri de mort formidable; et certains qu'il ne pouvait plus leur échapper, ils se mirent à briser la porte à coups de hache. Mais elle était doublée de fer. Le ruwaert, après s'être assis un moment, se décida à se montrer. — S'ils veulent mon sang, dit-il, ils eussent pu le verser tout à l'heure, quand j'étais seul au milieu d'eux. Ils ne l'ont pas osé.

Rassuré un peu par cette pensée, il ouvrit un grand vitrail et se montra sur un balcon qui dominait la porte. Il avait la tête découverte. Sa vue produisit un instant l'effet qu'il attendait : la foule se tut; des hommes qui apportaient des fagots pour brûler la maison s'arrêtèrent; des mains armées de pierres qu'elles allaient lancer s'abaissèrent aussitôt.

— Seigneurs de Gand (car c'est ainsi qu'on parlait aux bourgeois de cette grande ville), et vous, bonnes gens, dit-il, que demandez-vous? Est-ce moi qui vous mets en trouble? Dites-moi ce qui vous fâche, et je ferai en sorte que vos désirs soient satisfaits.

Personne ne répondait à cette interpellation, lorsqu'un tanneur, après un moment de silence, cria : — Qu'avez-vous fait du trésor des comtes de Flandre?

— Il l'a volé, répondit brusquement une autre voix dans la foule.

On ne put savoir qui avait parlé; et de nouveau personne ne dit plus rien.

Un sourire de dédain plissa les lèvres du ruwaert.
 — Vous savez tous, reprit-il, si c'est moi que j'ai cherché à enrichir. Retournez donc doucement dans vos maisons, et demain matin, si vous le voulez, je vous rendrai publiquement si bon compte que je pense qu'il vous suffira.

Mais ce n'était pas au peuple de Gand qu'il parlait; c'était à ses ennemis, qui étaient maîtres de la place. Ils s'enhardirent rapidement.

— Nous voulons le compte sur-le-champ, hurlèrent-ils.

— Vous ne nous  chapperez pas ainsi.

— Nous savons que vous avez envoy e le trésor en Angleterre.

— Vous l'avez livr e à notre insu.

— Et pour cela il faut mourir!

Ce mot, qui se répéta avec frénésie, fit pâlir Artevelde; car, devant ses yeux, personne ne se levait pour lui, et de quelque côté qu'il jet at ses regards, il voyait la rue aux Marjolaines, la rue aux Vaches, la rue de la Croix, la longue rue du Marais, toutes les issues qui aboutissaient devant lui au carrefour qu'on appelle la place de la Calandre, remplies d'une masse de têtes menaçantes qui semblaient se presser pour le dévorer.

Il parut reconnaître que sa dernière heure était venue; il songea à sa femme, à son fils, qu'il ne pouvait plus embrasser; deux grosses larmes qu'il ne put retenir roulèrent sur ses joues.

— Seigneurs de Gand, dit-il d'une voix alt er e, vous m'avez fait ce que je suis. Voulez-vous d e truire

votre ouvrage? Chacun de vous avait juré de me défendre contre tous; et maintenant vous venez tous contre moi seul. Si c'est là le prix de tout le bonheur que mes efforts vous ont donné, si vous voulez ma vie, elle est sans défense.

— Descendez! hurlèrent alors mille voix d'hyènes; descendez et ne nous sermonnez plus de si haut. Il faut aujourd'hui rendre vos comptes!

Les clameurs devinrent si confuses qu'il fut impossible au ruwaert d'ajouter un mot. Les meurtriers qui tenaient à la main des pavés ne les lancèrent pourtant pas contre lui. Peut-être se formait-il en sa faveur un parti parmi les mécontents mêmes.

Il referma sa fenêtre et rentra. Voulait-il, comme le demandait le peuple, descendre et se remettre à la foule? c'est ce qu'on ignore; mais aussitôt qu'il eut disparu, on mit le feu à la porte brisée et à la maison.

Artevelde avait envoyé ses deux domestiques aux échevins et aux chefs des confréries pour leur demander assistance. Ces deux messages avaient été interceptés par les conjurés. Voyant qu'ils ne revenaient point, et que sa maison en flammes allait s'écrouler, le premier magistrat de Gand traversa avec angoisse sa cour solitaire et voulut sortir par une petite porte qui donnait sur le *Padden-Hoek*.

Il ne l'eut pas plutôt ouverte que, sans lui laisser le temps de dire un mot, quatre meurtriers qui l'attendaient le saisirent, le renversèrent à terre, et l'un d'eux lui brisa la tête d'un coup de hache.

Quand le peuple apprit cette mort, ce fut dans toute la ville une consternation générale; ses enne-

mis furent obligés de se cacher, et il eût été vengé sur-le-champ, si le corps des tisserands, qui avaient pris part au meurtre, n'eût pas été aussi puissant. On enterra le ruwaert à l'église de la Biloque, où Vautier de Mey institua une lampe qui devait brûler perpétuellement à sa mémoire.

XIX. — UN DUEL DE VILAINS.

Tu ne tueras point.

Décatalogue, V.

On trouve dans les fastes de Bruxelles, qui nous ont fourni ailleurs (1) *Une femme en champ clos*, cet autre fait curieux. Il eut lieu en 1430.

Vers la fin de l'année 1429, souverain de la plus grande partie des Pays-Bas, mais n'étant pas encore duc de Brabant, dont pourtant il allait bientôt recueillir l'héritage, Philippe le Bon, ardent et jeune (il avait trente-trois ans), se montrait pour Isabelle de Portugal, sa gracieuse fiancée, aussi épris que courtois. C'est en son honneur qu'il voulut établir l'ordre de la Toison d'or, ce qu'il fit durant les fêtes de son mariage.

Or, étant venu de Bruges à Bruxelles avec sa cour, pour les fêtes de Noël de l'année 1429, il voulut, le 26 décembre, envoyer à Termonde, en secret, une lettre, dont il ne chargea pas, selon son usage, maître Colin-Boute, roi des ribauds de son hôtel (2); il craignait ses indiscretions, ni Humbert-Coustain,

(1) Dans les *Légendes des femmes*, page 85.

(2) Le roi des ribauds était une sorte de chef de police.

son valet de chambre; il songea pour son message à Guillemín Fyot.

C'était un bossu très-jovial, qui eût pu remplir au besoin l'office de fou de la ville. Il était un peu clerc, arrangeait les procès, faisait des écritures, se chargeait de choses délicates, riait toujours, plaisait à tout le monde et avait dix fois amusé le duc. Il avait trois fils, qui l'aimaient tendrement, et qu'il avait nommés Laurent, Paul et Géry. L'aîné avait vingt-huit ans; le plus jeune, dix-neuf. Ces choses sont utiles à noter pour la suite.

Philippe, ayant donc fait venir Guillemín Fyot en sa présence, lui confia presque à l'oreille cette mission importante. Le bossu promit de la remplir avec soin.

— Si Votre Altesse veut me faire donner un bon cheval, ajouta-t-il, je serai ce soir à Termonde, et demain je vous apporterai la réponse.

Le duc appela aussitôt Jacot de Roussay, l'un des vingt-quatre archers nobles de sa garde, et lui commanda d'équiper sur-le-champ pour son ami Guillemín l'un de ses meilleurs chevaux. Il mit une bourse dans la main du bossu, qui, au bout d'un quart d'heure, était hors de Bruxelles.

La gaieté a le malheur d'être quelquefois caustique; et Guillemín avait un ennemi. C'était un sergent (de nos jours on dirait un huissier) qui se nommait Nicolas, et qui gagnait sa vie à poursuivre les bonnes gens, souhaitant et fomentant les procès avec autant d'ardeur que le bossu en mettait à les arranger, à la male-rage du mauvais homme. Il s'était plus

d'une fois raillé du sergent, qui était un gaillard mal tourné, avec une figure osseuse et carrée, et un œil gris caché sous d'épais sourcils.

Le sergent avait juré de se venger; mais il ne l'osait publiquement, de peur de la justice de Philippe le Bon.

Par hasard, ledit sergent, revenant de Termonde, rencontra dans un bois qui se trouvait sur la route le pauvre bossu, allant bon train. Il pleuvait à torrents; les chemins étaient déserts; le ciel était sombre; la nuit arrivait. Nicolas, reconnaissant de loin son ennemi, se résolut vivement à profiter de l'occasion favorable. Il se jeta au milieu de la route, en cet endroit-là resserrée; il arrêta le cheval et se mit à frapper, d'un pesant gourdin qu'il portait, sur notre ami Guillemain, qu'il renversa mort dans un fossé.

Peut-être ne voulait-il pas pousser si loin sa rancune. Mais il paraît qu'il n'en eut pas de regret; il dévalisa le bossu, monta sur son cheval et continua sa route vers Bruxelles, en songeant au parti qu'il devait prendre. Sans doute qu'il ne se proposait pas de rentrer dans la ville avec le cheval du bossu, ce qui aurait pu le trahir.

Mais, par un autre hasard, le duc de Bourgogne, réfléchissant, après le départ de son messenger, au présent qu'il venait d'envoyer pour les étrennes de Noël, pensa tout à coup que le bossu pouvait être dévalisé dans la route et envoya Jacot de Roussay à sa suite. L'archer partit une heure après le départ de Guillemain Fyot.

Le sergent assassin n'avait pas fait une demi-lieue sur le cheval du bossu, qu'il aperçut la livrée noire et grise du seigneur duc. En un instant il se rencontra nez à nez avec Jacot de Roussay. Celui-ci, reconnaissant le cheval, l'arrêta brusquement :

— Qui vous a donné ce palefroi ? dit-il.

Nicolas, qui avait l'esprit délié, s'était préparé une réponse :

— Je l'ai trouvé tout à l'heure, répondit-il sans embarras.

— C'est un cheval de monseigneur le duc de Bourgogne, reprit l'archer ; je l'avais donné à Guillemain Fyot.

Le sergent comprit rapidement sa situation.

— Guillemain Fyot, n'est-ce pas le bossu de la rue de Namur ?

— Justement, le duc l'avait chargé d'une mission.

— Il lui sera survenu quelque malheur, reprit Nicolas. Cet homme a coutume de boire. Il aura laissé à la porte de quelque cabaret ce pauvre cheval, qui s'en revenait seul à la ville. J'ai même cru distinguer ici près Guillemain ivre, à califourchon sur un pan de mur, qu'il piquait à grands coups d'éperons. Il aura cru être remonté sur sa bête.

— C'est possible, répliqua Jacot. Je n'en dois pas moins suivre mes ordres et chercher le bossu. Mais vous allez me rendre le cheval.

— La chose est juste, dit le sergent, qui s'en revint à pied à Bruxelles.

Malheureusement l'archer, ne se défiant de rien, ne le fouilla pas. Il eût saisi les preuves du crime.

Lorsqu'il fut arrivé, avec ses deux chevaux, au fossé où le bossu gisait, Jacot l'aperçut; il descendit. Ne le croyant qu'ivre, il l'attacha sur son cheval, le conduisit à Termonde et le déposa chez un chirurgien, qui déclara qu'il était mort. Jacot, effrayé, fouilla le bossu. Voyant qu'on l'avait volé : — C'est un assassinat, dit-il. Là-dessus il remonta à cheval, s'en revint à Bruxelles et conta au prince la funeste aventure.

On n'osait trop soupçonner le sergent, qui jouissait d'une bonne renommée. Cependant Philippe irrité, ayant reçu du duc de Brabant, son parent, tout pouvoir de se faire justice, Philippe exigea qu'on fit chez lui des recherches; on ne découvrit rien. On l'interrogea : il se borna aux réponses avec lesquelles il avait trompé l'archer.

La nouvelle de la mort du bossu se répandit vivement. Elle toucha beaucoup de monde. On fit mille conjectures, et le public, moins circonspect que les juges, accusa tout haut le sergent. Les trois fils de Guillemain, dans la douleur et le désespoir, ne doutèrent pas que Nicolas ne fût le coupable. Ils savaient que leur père ne s'enivrait jamais. Le jour suivant, ils se présentèrent en habits de deuil devant Philippe le Bon, criant justice et vengeance, et se portant accusateurs du sergent. Le duc leur ayant dit qu'il n'y avait aucune preuve pour procéder contre celui qu'ils disaient l'assassin, ils demandèrent, selon les privilèges du pays, le duel judiciaire et jetèrent tous trois leurs gants de laine. Philippe ne pouvait leur refuser l'exercice de ce droit. Mais, comme ils

étaient vilains et manants, il ne leur était pas permis de se battre à l'épée. On fit venir le sergent, qui, vigoureux et robuste, accepta avec effronterie, déclarant qu'il se fiait au jugement de Dieu, — parce qu'il comptait sur sa force et sur la faiblesse de ses trois jeunes adversaires.

Il fut arrêté que les fils de Guillemain se battraient l'un après l'autre, en commençant par l'aîné et finissant par le plus jeune. Le duel devait avoir lieu le surlendemain, 30 décembre. En attendant, on mit les accusateurs et l'accusé dans des prisons séparées, ayant chacun deux archers pour leur garde et un escrimeur pour leur montrer à manier le bâton. Pendant ce temps, on prépara des lices à la place dite du Petit-Sablon, qui devait être le champ de bataille.

Le sergent et ses adversaires furent conduits, le 30 décembre, à neuf heures du matin, vers la place du Petit-Sablon. Ils étaient habillés de cuir noir poli, qui les serrait étroitement pour ne pas laisser de prise. Ils avaient chacun un écu ou bouclier d'osier, haut de trois pieds environ, et un bâton de coudrier de même longueur, avec un arrêt sur le poignet. Leurs ongles étaient coupés, leurs pieds nus, leurs têtes nues et rasées.

Tout le peuple de Bruxelles, qui s'intéressait aux fils de Guillemain, accourut à ce spectacle, compatissant à leur douleur et faisant des vœux pour leur triomphe. A la messe qu'ils firent célébrer en l'église de Notre-Dame de la Victoire, invoquant le saint roi David, vainqueur de Goliath, dont ce jour-là on fête

la mémoire, il y eut bien des voix qui s'unirent à leurs prières.

Au sortir de l'église, Laurent Fyot, qui était l'aîné, s'avança dans la lice, avec son bouclier et son bâton. Il fit plusieurs signes de croix et jura sur les saints Évangiles que sa querelle était bonne. Le sergent vint du côté opposé à Notre-Dame de la Victoire, armé pareillement, et fit les mêmes cérémonies. On leur présenta des cendres dans lesquelles ils mirent les mains, pour mieux tenir leurs bâtons. Le duc n'avait pas voulu qu'ils fussent aiguisés. Le premier échevin de la ville fit proclamer un édit qui défendait, sous graves peines, de donner aucun cri ni signe en faveur de l'un ou de l'autre des combattants; après quoi il jeta le gant de Laurent Fyot dans la place, criant : « Faites votre devoir ! » Les deux champions s'élançèrent avec fureur, l'un brûlant de venger son père, l'autre défendant sa tête. Après un quart d'heure de coups violents donnés ou reçus, Laurent, exténué, tomba évanoui. On l'emporta sur une estrade, comme vaincu, et les assistants redoublèrent leurs prières mentales.

Paul Fyot succéda à son frère; il reçut au bras un coup si ferme qu'il fut mis en un instant hors de combat.

Il ne restait donc que Géry, le plus jeune et le plus déterminé; mais le vigoureux sergent semblait encore avoir repris de la force dans ses premiers succès. La lutte dura longtemps; les bâtons s'échappèrent, et les deux champions se prirent au corps; mais enfin Nicolas fut une troisième fois vainqueur.

Aussitôt, au milieu de la consternation générale, le bourreau, accompagné de ses aides, dressa trois potences; car, dans ces combats, le vaincu, réputé coupable, devait mourir, sans espoir d'obtenir sépulture en terre sainte, et, au contraire, avec la certitude horrible qu'après avoir été pendu il serait traîné sur la claie, par les rues de la ville. Le duc, qui avait assisté à ce triste duel, qu'il n'avait pu empêcher, se désolait de ne pouvoir faire grâce. Mais le droit du combat, dans plusieurs villes, était un privilège que le souverain ne pouvait abolir sans le consentement des ordres de l'État et du peuple. pendant qu'il se rappelait des faits plus funestes encore produits par cette barbare coutume, et qu'il témoignait aux seigneurs qui l'entouraient l'ardent désir qu'il avait déjà exprimé souvent de remplacer de si odieux usages par d'équitables lois, le sergent triomphait.

Le bourreau et ses aides avaient fini leurs apprêts, et les trois fils de Guillemain Fyot allaient être pendus, quand le bossu, qu'on croyait mort, parut subitement à cheval, accompagné du médecin de Termonde.

Les assistants poussèrent de grands cris, le sergent se troubla. Le bossu, porté aux pieds de Philippe le Bon, que sa vue soulagea, conta son aventure et son retour à la vie, produit par une saignée copieuse. Un bouton qu'il avait arraché à son ennemi fut une preuve; le crime fut hientôt établi, constaté, et le sergent fut pendu.

Le bossu fut reconduit en triomphe à son logis,

avec ses braves enfants, qui tous heureusement se guérèrent en peu de jours.

Le lendemain, 31 décembre, plusieurs seigneurs qui avaient approuvé, durant le combat, les vœux de Philippe le Bon, MM. Regnier Pot, seigneur de Thoré; Hugues de Lannoy, seigneur de Santen; Antoine, seigneur de Massincourt; Pierre de Bauffremont, comte de Charny, et Jean de Croy, comte de Chimay, rédigèrent une supplique qu'ils firent signer par le clergé et la noblesse, par les ordres de justice, par les magistrats du peuple, et par les mendecks ou anciens de la ville, pour la suppression du duel judiciaire. Le premier jour de l'an, ils portèrent ce présent au duc, entouré de sa cour; Philippe le Bon les accueillit avec une grande joie et leur dit :

— Vous êtes de nobles seigneurs : voilà le don le plus cher que vous puissiez me faire; en retour, nous vous donnerons bonne justice. Et pour ceci, qui met le comble à vos loyaux faits, dans dix jours, messires, au premier chapitre de notre ordre de la Toison d'or, qui se tiendra en notre bonne ville de Bruges, pour fêter notre union avec l'infante de Portugal, nous vous ferons chevaliers. — Et nous voulons qu'on sache qu'à notre avis les plus dignes étrennes que puissent se donner les princes et les peuples, ce sont de bonnes lois.

XX. — LA TOUR DE CORDOUAN.

Au-dessus du cœur d'une mère
Il n'est rien que le cœur de Dieu.

SCHMIDT.

Parmi les nombreux amateurs qui tous les ans viennent jouir des magnifiques bains de mer de Royan, il en est peu qui se décident à quitter l'embouchure de la Gironde sans avoir visité la tour de Cordouan.

Ce phare, le plus beau du monde (on le prétend du moins), est dans l'Océan, à trois lieues des côtes de Royan et à deux lieues environ de la pointe de Grave.

Après que Louis XIII en personne eut enlevé aux huguenots l'importante ville de Royan, dans ces guerres religieuses où la Rochelle joua un si funeste rôle, Richelieu vint, qui rasa la ville hérétique; et depuis, faisant réparer la tour de Cordouan, que l'architecte Louis de Foix avait déjà rebâtie sous Henri II, il fit mettre à l'entablement du premier étage, au-dessus du portique qui fait face aux débris de Royan, deux masques en pierre : l'un était le visage impassible du monarque; le temps l'a fait disparaître; l'autre, la tête plus énergique du cardinal lui-même; les flots de la mer l'ont rongé. D'autres sculptures anciennes ne paraissent pas facilement explicables.

Louis XIV, qui continua le rétablissement du phare de Cordouan, fit faire dans toute l'étendue du

premier étage une vaste chapelle terminée en 1665. On y lit encore, écrit sur une table de marbre noir, le sonnet que voici, à la louange de l'architecte de Foix :

Quand j'admire, ravi, cet œuvre en mon courage,
 Mon de Foix, mon esprit est en étonnement,
 Et voit, dans les pensers de ton entendement,
 Le gentil ingénieux de ce superbe ouvrage.

Là, il discourt en lui, et d'un muet langage
 Te va louant subtil en ce point même ment,
 Que tu brides les flots du grondeux élément,
 Et du mutin Neptune la tempête et l'orage.

O trois et quatre fois bienheureux ton esprit
 De ce qu'au front dressé ce phare il entreprit,
 Pour se perpétuer dans l'heureuse mémoire.

Tu t'es acquis par là un honneur infini
 Qui ne finira point, que ce phare de gloire,
 Le monde finissant, ne se rende fini...

Louis XV suréleva le phare de Cordouan, vers l'année 1727; et maintenant qu'on y a mis la dernière main, on en a fait un objet vraiment digne d'admiration, par la beauté et la hardiesse de l'édifice, qui a plus de deux cents pieds d'élévation sur la mer, et par la grandeur du fanal, qui projette sa lumière dans un cercle dont le diamètre est d'environ trente lieues.

Or, dans les temps reculés, à l'époque où le vieux Soulac, distant de quelques lieues de la pointe de Grave, n'était pas englouti sous les sables du Médoc, où le monastère antique de Saint-Serdolein et la vaste métairie de Saint-Palais s'élevaient au-dessus du sol qui borde la mer, où la couche sablonneuse de Royan, qui n'est plus qu'une somptueuse bai-

gnoire d'une lieue d'étendue, était couverte d'habitations et de cultures, où Royan même s'avavançait dans des lieux qui ne sont plus que d'âpres rochers meurtris par les vagues, la mer, alors moins envahisseuse, n'avait pas isolé la tour de Cordouan du continent. La pointe de Grave se prolongeait jusqu'au roc ferme où le phare est maintenant assis; et une petite ville florissait, dit-on, dans ces parages, qui n'offrent plus que des bancs de sable cachés sous les eaux de l'Océan, et aux basses mers des débris de constructions devenus des écueils.

Cet espace que dévora la grande mer disparut, s'il faut en croire les pêcheurs, quand la Méditerranée se retira d'Aigues-Mortes, par une de ces convulsions du globe qui sont si effrayantes, et dont nous perdons sitôt le souvenir.

Je ne mentionne tous ces faits que comme préambule au récit traditionnel de l'origine de Cordouan et de son phare, tel que l'ont conservé les hameaux voisins.

Vers le milieu du neuvième siècle, par la trahison du comte Julien, les Maures, comme on sait, se jetèrent sur l'Espagne et s'emparèrent de Cordoue. Un berger, traître aussi, leur avait montré un endroit par lequel ils s'étaient glissés dans la ville, qu'ils surprirent de nuit. Le gouverneur, déterminé cependant à ne pas se rendre, se retira dans l'église de Saint-Georges, avec ce qu'il put réunir d'hommes décidés. Il y soutint trois mois de siège; après quoi il fut taillé en pièces, avec tous ses soldats; et les Maures firent de Cordoue leur capitale.

De ceux qui purent s'échapper de cette ville, plusieurs s'étaient réfugiés à Tolède. Quelques-uns, s'étant embarqués avec leurs trésors, s'arrêtèrent à la côte du Médoc, voulant s'éloigner le moins possible de la patrie; et débris vivants de leur chère *Corduba*, ils fondèrent, à la pointe de Grave, *Cordubana* ou la petite Cordoue, que nous avons appelée Cordouan.

Parmi ces exilés de l'Espagne, se trouva dona Arsène de Néira, fille du gouverneur de Cordoue. Le comte de Néira, avant de s'enfermer dans l'église de Saint-Georges, l'avait forcée de partir; et il avait exigé que le brave Iago, son noble cousin, qu'elle allait épouser, l'accompagnât dans sa fuite. Arsène n'avait plus de mère. Mais la mère d'Iago devait être aussi la sienne. Le gouverneur, en confiant à cette dame les destins de sa fille chérie, lui avait fait promettre de ne marier les jeunes fiancés que quand il l'approuverait par sa présence ou par une lettre formelle.

La mère d'Iago, en arrivant sur nos côtes, fit bâtir, dit-on, vis-à-vis la pointe de Grave, à gauche de Royan, une petite église dédiée à saint Georges. Elle y allait tous les jours entendre la messe, avec son fils et avec dona Arsène, désormais ses seules affections terrestres. Cette église, plusieurs fois relevée depuis, subsiste encore sur le rivage. Elle est entourée d'habitations de pêcheurs.

Cependant six mois se passèrent sans qu'on eût de nouvelles de Cordoue. Un bruit vague annonçait seulement que les Espagnols tenaient toujours,

quand depuis longtemps déjà il ne restait plus que leurs cendres. D'autres récits coururent qui donnaient lieu de croire que le père d'Arsène avait été fait prisonnier. La jeune fille, exaltée par des angoisses si longues, déclara que son devoir l'obligeait d'aller à Cordoue racheter son père. Iago voulut l'accompagner; mais les supplications désolées de sa mère souffrante, auxquelles dona Arsène crut devoir joindre ses vives instances, le retinrent à Cordouan, malheureux et hors de lui-même.

On était encore en hiver; Iago mourait d'effroi à toute heure, en songeant aux périls du voyage qu'entreprenait sa fiancée. Sa pauvre mère, qui ne vivait que de sa présence, s'épuisait à le rassurer un peu. On avait équipé un bon vaisseau et, confiée à d'habiles marins dont on était sûr, dona Arsène, emportant beaucoup d'or pour la rançon de son père, fit une heureuse traversée. Mais en arrivant à Cordoue, elle eut la douleur d'apprendre les derniers désastres de son pays et la mort du comte de Néira. Elle obtint à prix d'argent d'aller pleurer sur sa tombe et s'empressa de se rembarquer.

Les vents alors étaient devenus contraires et la mer mauvaise. Le retour d'Arsène se faisait attendre. Iago et sa mère passaient les jours et les nuits dans des trances mortelles. On les voyait à tous les instants sur le rocher qui terminait la pointe de Grave; et quand la tempête venait y rugir, ils frémissaient et priaient. Toutes les nuits on allumait des feux sur le roc. Ces feux sauvaient quelques barques de pêcheurs. Mais le vaisseau de Cordoue ne revenait point.

Un soir, enfin, il fut aperçu à l'horizon. La mer était très-agitée; les vents le poussaient dans les passes dangereuses de la pointe de Terre-Nègre. Bientôt il s'approcha assez pour que le jeune homme pût exactement le reconnaître. Ce furent alors des clameurs et des transports de joie; tous les bras tendus vers le bâtiment se fatiguaient à hâter son arrivée.

On amena des canots; mais les barques mêmes ne purent tenir la mer. Le vaisseau n'approchait point; les vents et les flots semblaient conjurés pour torturer Iago. La nuit vint rapide et profonde; le ciel était noir. On alluma de grands fanaux, et vers minuit seulement on reconnut que le vaisseau n'était plus qu'à la distance d'un quart de lieue; mais on distingua en même temps qu'il faisait les signes de la détresse. Un vieux matelot assura qu'il était échoué dans le funeste banc de sable qu'on appelle encore aujourd'hui le *banc de la Mauvaise*, et que sans doute il faisait eau et s'enfonçait.

Iago, dans le désespoir, prodiguait l'or et les encouragements pour décider les matelots présents à secourir Arsène. La mer était si furieuse que personne n'osait s'y hasarder. Alors, malgré les pleurs de sa mère, il se jeta lui-même dans un canot. Deux vieux marins se décidèrent à l'accompagner, et il vogua jusqu'au navire, disparaissant à chaque lame sous les vagues écumeuses; il eut le bonheur d'aborder.

On le vit, prenant dans ses bras dona Arsène en vêtements de deuil. Mais en ce moment, à la lueur des feux qui éclairaient le navire, on remarqua sur

le pont un mouvement effrayant; on entendit des craquements mêlés de cris lamentables; tout s'éteignit subitement; le vaisseau disparut et s'engloutit.

Il fallut emporter mourante la mère d'Iago. Des pêcheurs compatissants entretenirent les feux et attendirent jusqu'au matin.

Quand le jour parut, triste et sombre, parmi les débris que vomissait l'Océan, on trouva deux corps étroitement embrassés et frappés d'une mort commune. C'étaient Iago et dona Arsène, que les flots avaient jetés sur le roc.

La pauvre mère les vit et ne succomba pas alors. Elle les fit enterrer là. Ne tenant plus par aucun lien aux choses de ce monde, elle employa toute sa fortune à faire construire sur leur tombe une tour surmontée d'un phare, pour sauver quelque autre mère de la désespérante agonie où elle était tombée.

La perte de son fils l'avait frappée de mort. Mais elle languit longuement, n'expira qu'un an après ses enfants et fut enterrée à leurs pieds.

Plus tard, la mer sépara Cordouan de la terre ferme. Ce fut une île périlleuse; il n'en reste plus que le roc qui supporte le phare.

L'architecte inconnu qui bâtit le premier la tour de Cordouan avait sculpté sur le mur la figure mélancolique de la pauvre mère. Louis de Foix eut l'humanité de conserver un si pieux souvenir. On voit toujours, au-dessus de la fenêtre du sud-ouest, cette tête inquiète, qui semble encore attendre son fils. C'est la seule sculpture que la mer ait en quelque sorte respectée.

XXI.

LES MATINÉES DE MARIE DE CHAMPAGNE.

Mais ces princes d'autrefois avaient pourtant
quelque chose de bon. GOETHE.

Baudouin IX, ce vaillant et généreux chevalier, qu'on appelle aussi Baudouin de Flandre, Baudouin de Hainaut, et surtout Baudouin de Constantinople, parce que, né comte de Hainaut et comte de Flandre, il conquit l'empire et ceignit la couronne des Constantins, eût porté peut-être, s'il fût resté en Europe, un nom moins éclatant, mais plus cher encore. Illustre par ses faits d'armes, par ses exploits héroïques et par ses malheurs, il mérite aussi les regrets de l'histoire à cause de toutes ses vertus, qui brillèrent trop peu de temps.

Avant de partir pour cette fameuse croisade où il devait se voir couronné empereur dans Constantinople, régner un an à peine et disparaître, il s'était occupé, avec toute l'ardeur d'un vertueux jeune homme, du bien-être de ses sujets. Dans ses nobles et loyales intentions, il était secondé par sa gracieuse épouse, Marie de Champagne, princesse éclairée, fille du comte Henri le Libéral, nièce du feu roi Louis VII, cousine du roi Philippe-Auguste. Comme Baudouin son époux, la bonne comtesse ne devait pas avoir un long règne. Elle prit la croix avec lui, passa les mers et mourut en Asie, de la joie qui la saisit lorsqu'elle apprit que son époux était proclamé

empereur, et que le schisme grec reculait devant la croix latine. Pauvre princesse ! Dieu lui épargnait l'horreur de savoir un an plus tard son cher Baudouin esclave des Bulgares.

Avant donc de quitter ses États de Flandre et de Hainaut, comme un homme qui, à la veille d'un long voyage, fait ses dispositions dernières, Baudouin IX employait activement les heures de sa vie à donner de bonnes lois à ses peuples. Il avait promulgué à Mons les chartes renommées du Hainaut. Il avait même ordonné qu'il y aurait partout, dans ses États, des poids et des mesures uniformes. Il réformait tous les matins l'irrégularité de ces vieux droits que nous appelons aujourd'hui contributions indirectes, et qu'on nommait alors droits de thonlieu, de barrière, de péage, etc. Enfermé seul avec la bonne comtesse Marie, dont la bienveillance et les lumières formaient son plus cher conseil, il méditait attentivement sur chaque objet, puis il portait une ordonnance de soulagement ; et alors signaient, avec lui et avec sa femme, Sohier, châtelain de Gand, Ghérard, prévôt de Bruges, Thierry de Bevere, châtelain de Dixmude, Baudouin de Comines, Gérard d'Ardenbourg, Jean, châtelain de Lille, et plusieurs autres bons personnages qui s'obligeaient ainsi à soutenir les bienfaisantes dispositions de leurs souverains. Dans ses longues promenades, qu'il aimait à faire incognito, Beaudouin faisait ses remarques et prenait des renseignements ; puis le lendemain matin il se consultait avec Marie de Champagne ; et les résultats de ces entretiens étaient toujours quel-

ques améliorations, que le peuple appelait les matinées de la comtesse.

Nous trouvons dans un très-vieux manuscrit, qui a passé par la bibliothèque célèbre de M. van Hulthem de Gand, les détails d'une de ces matinées. Nous les allons reproduire, comme scène historique et comme document pouvant faire connaître quelques circonstances de la vie, du commerce et de l'industrie de nos pères au commencement du treizième siècle. A l'appui de ces détails, on peut consulter les deux lois qui vont être mentionnées et dont l'annotateur d'Oudegherst, M. Lesbroussart, a publié les textes originaux.

C'était en l'année 1202, par une fraîche matinée du mois de mars. Devant une table ronde très-massive, placée auprès d'un grand feu de bois de sapin, étaient assis deux personnages solitaires. D'un côté, une femme jeune et belle, de taille moyenne, vêtue d'une longue robe de fine laine blanche parsemée de lions brodés à l'aiguille, était assise sur un escabeau recouvert de cuir rouge et orné de clous dorés dont la tête formait une petite croix. Cette femme était Marie de Champagne. Ses beaux cheveux châtain s'échappaient de son chaperon blanc à houppe d'or, qui enveloppait sa tête et le contour de son visage. Autour de son cou était un collier d'or et de verroteries, auquel pendait un petit reliquaire contenant quelques cheveux de sainte Savine de Troyes. Elle avait sur l'épaule la croix rouge des croisés, et à sa ceinture de cuir noir pendait son aumônière. Ses pieds étaient chaussés de bottines brunes bordées de fourrures.

De l'autre côté était un homme robuste, qui paraissait avoir trente ans. Sa belle figure était ouverte et noble; ses yeux jetaient des éclairs, sans rien perdre de leur bonté. Quelques mèches de cheveux frisés s'échappaient autour d'une large toque de cuir rouge. De petites moustaches fauves ombrageaient sa bouche accoutumée au sourire; son menton était rasé. Le bel ovale de sa figure indiquait la force morale, comme la force physique se décelait dans toute sa tenue. C'était Baudouin IX. Il portait un pourpoint fermé, de drap rouge, agrafé par devant, et dont les pans, tailladés et courts, retombaient de manière à couvrir les fronces d'un large pantalon blanc, d'étoffe de laine tissée à Bruges. Il avait de grandes bottes noires sans éperons; et à sa ceinture de cuir jaune brillait une petite dague. Le siège qu'il occupait était recouvert par son grand manteau blanc, vaste pièce d'étoffe qui traînait jusqu'aux pieds et qui se fixait sur les épaules au moyen de deux crochets de cuivre cachés par des lions. La croix rouge était cousue sur l'épaule gauche.

La scène se passait dans une salle du vieux château des comtes à Gand. La comtesse tenait un livre qui pouvait être un recueil de chartes ou de lois. Baudouin avait devant lui un parchemin blanc, d'autres parchemins griffonnés. Ses doigts maniaient une plume préparée pour écrire.

— Vous avez fait beaucoup, monseigneur, dit la comtesse. Vous avez accordé aux bourgeois de Gand de bons privilèges; tous ceux qui habitent entre les quatre portes, à savoir : la porte de Saint-Georges,

la Braemporte, la Ketelporte et la Torreporte, ont été soulagés par vous. Mais ces droits de thonlieu, qu'on lève sur les marchandises, sont sujets encore à de grands abus, parce que vous les affermez et que vos officiers commettent à leur profit des exactions. J'ajouterai à tout ce que je vous ai déjà dit qu'une de mes femmes a vu, sur les marchés, prendre un jour quatre oboles de droit pour une brebis ; un autre jour elle a vu prendre quatre deniers.

— C'est que rien n'est écrit, répondit Baudouin ; et les paroles se traduisent arbitrairement. Je n'ai rien oublié de vos remarques : de plus j'ai consulté de mon côté, et j'ai recueilli des notes. Nous allons donc là-dessus faire une loi, si vous voulez : nous la lirons ensuite aux bourgeois et aux chevaliers ; et par l'aide de Dieu, justice se fera.

Le comte se mit à écrire, en lisant tout haut ce qu'il écrivait :

— « Au nom de la sainte et indivisible Trinité. Ainsi soit-il ! Comme il nous est connu que les officiers préposés à la levée des droits de thonlieu dans la ville de Gand se livrent à d'injustes exactions, abusant ainsi du privilège qui leur a été accordé par nos prédécesseurs, moi Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, de concert avec Marie, mon épouse, voulant réprimer par une loi fixe de telles énormités, après avoir consulté les hommes sages de notre pays sur le droit que peut supporter raisonnablement chaque marchandise, nous avons statué ce qui suit :

» Tout préposé qui lèvera sur les marchés un droit

de thonlieu supérieur aux chiffres établis dans cette page tombera immédiatement en notre puissance, lui et ses biens, comme voleur public et bandit de grande route, jusqu'à ce qu'il se soit justifié (*tanquam publicus latro et aggressor viarum*). »

Baudouin prit ses notes et poursuivit :

— « Le vin étranger payera deux deniers par mesure d'un seau (acua). » Un denier valait à peu près un demi-franc d'aujourd'hui.

— C'est bien, dit Marie, soyez modéré.

— « La pièce d'écarlate payera douze deniers. » L'écarlate est étoffe pour les riches. « La pièce de drap vert ou brun ne payera que six deniers. »

— Mais, dit Marie, que les gros draps du pays wallon n'en payent que quatre.

— Et rien de plus, c'est juste, répondit Baudouin. Ces étoffes sont achetées par les pauvres hourgeois. « Un miroir de fer ou d'acier..... »

— Imposez peu, afin que toutes les jeunes filles puissent en avoir.

— « Une obole. » — La plus petite monnaie. — « Le cuivre amené dans un chariot ou dans un bateau paye quatre deniers par cent livres. »

— Et le chaudronnier ambulancier, le pauvre homme qui porte lui-même tout son avoir ?

— Il faut le ménager, vous avez raison. « Quel que soit le poids de sa marchandise, tout homme qui l'aura apportée sur son dos ne payera, en la vendant, que deux deniers.

» Sur la vente d'un lit de plume ou de laine, deux deniers

» Un cheval, deux deniers.

» Une vache, un denier.

» Un porc, une obole. » Nous voulons que les pauvres ménages puissent manger une soupe au lard.

« Une brebis, une obole.

» Pour tout échange de bétail, on ne payera plus aucun droit.

» Un chariot de tourbe ou de bois à brûler, deux deniers.

» Un marchand de cuirs, sur chaque peau de bœuf, payera deux deniers. »

— Et le bonhomme qui n'a qu'un cuir à vendre?

— Celui-là ne payera qu'une obole.

— Vous avez donné la pêche libre à tout votre peuple de Gand; mais les pêcheurs du dehors... C'est un métier pénible, et vous aimez le poisson.

— Eh bien! « Tous les pêcheurs qui viendront d'au delà d'Anvers ne payeront que demi-droit. » Ils ont des frais de voyage. « Pour les autres, le droit est fixé ainsi :

» Un bateau chargé d'éperlans et de menus poissons payera quatre deniers.

» Les poissons fins payeront un denier, à l'exception du saumon, qui payera, comme le hareng et les poissons d'eau douce, le soixantième de son prix de vente.

» Une charge de fromage passé ou de beurre ne payera plus que trois oboles. »

Marie de Champagne demanda une exemption de droit pour le fromage frais, qui ne peut se conserver; et avec quelques articles encore la loi fut faite.

— Mais, reprit ensuite la bonne comtesse, en remarquant au sablier que l'heure du dîner n'était pas encore venue, il nous reste, à propos du vin, un détestable abus que je voudrais vous faire remarquer. Combien payez-vous le vin, Monseigneur?

— Trois deniers le lot, dans tous les temps : vous avez raison, Marie, j'y avais déjà pensé.

— Un de vos prédécesseurs sans doute a établi cela. Quelque cher que soit le vin, vous avez le droit (du moins c'est le nom qu'on donne à ce privilège inique) de prendre partout le vin nécessaire à votre maison en le payant trois deniers le lot. Vous avez même, dans votre domestique, un officier qu'on nomme brise-cellier, et qui contraint les marchands à vous vendre ainsi pour leur ruine. L'horreur que cet homme inspire nous est un avis grave.

— Chère Marie, cette criminelle coutume cessera dès aujourd'hui, s'écria Baudouin. Je suis heureux de n'avoir pas encore été appelé devant Dieu avec tel poids sur la conscience. Ma main se fatigue vite. A votre tour, voulez-vous écrire?

Marie prit une plume et se disposa. Baudouin, qui était un prince grandement instruit, avait écrit jusque-là en latin. Mais employant la main de sa femme, quoiqu'elle entendît fort bien la langue des clercs, il lui fit la galanterie de sa langue maternelle et se mit à dicter en français les paroles qui suivent. Nous les transcrivons fidèlement, ne rajeunissant que l'orthographe.

« Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, à ses échevins et bourgeois, salut et entier amour.

» Comme il soit ainsi que mes antécresseurs comtes de Flandre, depuis longtemps, à quelque lieu qu'ils soient venus par le comté de Flandre, soit à Gand, à Bruges, soit à autre ville ou castel, ont toujours pris le lot de vin pour trois deniers, quelque cher qu'on le vendît, et ont fait cette chose comme de droit et de coutume, moi j'ai entendu cette accoutumance mieux être rapine ou exaction de force, que coutume raisonnable et droiture. Pour ne pas laisser à ceux qui après moi viendront et à mes successeurs cet exemple de rapine et d'exaction, qui pour moi et pour eux peut tourner à la damnation perpétuelle, je déclare à vous et à tous par le comté de Flandre que j'abandonne à jamais cette coutume, et m'oblige, moi et mes successeurs, en quelconque lieu que je viendrai, à prendre le vin à ce même coût que les prud'hommes et les échevins connaîtront qu'il devra coûter. Seulement, il ne pourra être à moi plus cher vendu qu'à un autre.

» Et pour que ce soit ferme chose et stable à toujours, j'ai fait cette présente charte, scellée de mon sceau. Fait l'an de l'Incarnation mil deux cent et deux, au mois de mars. »

Baudouin signait, lorsque le brise-cellier entra pour avertir le comte et la comtesse qu'il était onze heures et que le dîner était dressé. Le prince donna le parchemin à l'officier.

— Vous allez faire crier ceci partout, à son de trompe, dit-il, et vous vous y conformerez pour désormais acheter mon vin.

Et demain, chère Marie, poursuivit-il en se met-

tant à table avec la comtesse, nous continuerons la révision de tous ces petits droits, qu'il serait plus doux de supprimer tout à fait.

— Il est pourtant juste, dit Marie de Champagne, que les marchands payent un peu la protection que le souverain leur accorde. Mais il ne faut pas qu'ils payent plus que cette protection ne vaut.

Gens de bien, — faiseurs d'histoire et faiseurs de lois, — méditez un moment sur tout cela.

XXII. — UNE AVENTURE DE BAUDOIN IX.

Ce qu'il y a de beau sous la couronne, c'est
le pouvoir de faire des heureux.

FORJOT.

I.

En l'année 1198, le comte Baudouin IX, souverain des Flandres, méditant déjà la croisade qui devait le conduire à Constantinople, s'occupait de donner des lois sages à ses peuples. Ce prince voyait bien que le genre humain commençait à se mettre en marche, et que la civilisation faisait des progrès à mesure que l'Évangile était répandu.

Les Flamands avaient obtenu de ses prédécesseurs des privilèges et des franchises. Il voulut leur donner des chartes complètes, qui assurassent leurs droits. Il favorisa largement le commerce ; et ce n'est pas se tromper que de le regarder comme l'un des pères de la prospérité du Nord.

Il disait souvent que, « selon les lumières de la

saine raison, les princes devaient être aidés et honorés par leurs sujets; mais que, réciproquement, les droits des sujets devaient être saintement respectés et maintenus par le prince ».

Pour lui, loin de porter atteinte à ces droits, il les agrandit; et, s'il eût régné plus longtemps, la Flandre eût devancé davantage encore les peuples voisins dans les sentiers du progrès. Il voulait établir partout des lois, des mesures, des poids et des monnaies uniformes. Il ne rêvait qu'améliorations; et son plus grand soin était d'étudier les besoins de ses États.

Souvent il allait seul, comme il disait, à la découverte, vêtu de manière à ne pas se faire reconnaître. Il parcourait les campagnes et les lieux de réunion dans les villes, il se mêlait aux bonnes gens, vidait familièrement avec eux le pot de bière; et, se faisant passer pour un marchand de l'Artois ou du pays de Liège, il s'entretenait librement de leurs usages, de leurs désirs, de leurs goûts; il recueillait leurs observations et leurs remarques; il étudiait les mœurs; il prenait note des vices qu'on lui signalait dans l'administration de la justice, dans la perception des impôts; il s'instruisait des empiétements et des vexations que se permettaient parfois les baillis ou les seigneurs. Et souvent, sans pouvoir deviner comment leurs griefs avaient été connus du souverain, les opprimés se trouvaient tout surpris de les voir réparés, et de recevoir justice avant de l'avoir sollicitée.

Les légendaires ont recueilli à ce sujet plusieurs

aventures de Baudouin IX. Celle que nous allons raconter n'est cependant pas telle qu'on pourrait l'attendre, d'après le préambule qu'on vient de subir. Elle n'a pas rapport seulement aux bonnes gens que Baudouin surveillait pour les protéger. Mais on s'est abandonné à ce petit avant-propos, qui appuie la légende précédente, pour rendre hommage aussi à la vie privée du grand prince qui fut le héros de l'histoire que voici :

Un jour que Baudouin IX (on ne l'appelait pas encore Baudouin de Constantinople) se trouvait depuis peu avec sa cour dans sa bonne ville de Bruges, il lui prit envie, après dîner, d'aller faire une de ses promenades solitaires dans les villages qui avoisinaient la ville. Bruges était déjà riche et belle; mais dans cette cité commerçante la population se trouvait si serrée, que dès lors le comte de Flandre songeait à agrandir son enceinte, projet qui ne reçut son exécution que dans la seconde moitié du siècle suivant.

Baudouin sortit du *Bourg* ou château des Comtes par une petite porte du jardin, vêtu modestement d'un pourpoint de drap gris et d'un haut-de-chausses de cuir. Il n'était armé que d'une courte épée, comme en portaient les marchands; il allait à pied et tenait à la main un solide bâton d'aubépine, rougi au four.

Il traversa Bruges, remarquant tout sans se faire remarquer, gagna la porte du Sablon, parcourut quelques hameaux, et se laissa joindre par la nuit dans un cabaret, où il s'entretenait avec des gens

du peuple qui faisaient une noce. Il y avait peu de chemin à faire pour rentrer dans la ville ; Baudouin se remit en marche. Le ciel commençait à devenir noir, lorsqu'il aperçut la porte Flamande.

Par suite des troubles et des guerres intérieures qui avaient eu lieu sous les règnes précédents, il y avait alors dans la Flandre quelques aventuriers qui vivaient de rapine, comme en ce temps-là on en rencontrait dans tous les pays de l'Europe. C'étaient pour la plupart d'anciens guerriers qui, n'ayant pour vivre d'autre métier que les armes, détroussaient sur les grands chemins, quand la paix venait leur ôter les pillages permis.

Les croisades avaient délivré l'Europe d'une grande partie de ces brigands. Mais il en restait encore ; sans cesse d'ailleurs il s'en formait de nouveaux, avec d'autant moins de scrupule, que le droit de la force commençait à peine à être mis en doute comme droit légitime. Depuis que des rois, en arrêtant et pillant eux-mêmes les marchands qui passaient par leurs domaines, avaient donné l'exemple du vol à main armée, considéré comme exploit chevaleresque, beaucoup de seigneurs se tenaient à l'affût dans leurs forêts, et les gens qui osaient les traverser y laissaient leurs dépouilles. Aussi voit-on, un peu plus tard, le roi saint Louis obligé de faire jurer à ses barons, sur les saintes reliques, des stipulations par lesquelles ils promettaient avec serment de ne plus battre fausse monnaie et de ne plus détrousser les passants sur la grande route.

Baudouin IX n'était qu'à deux cents pas de la

porte Flamande ; il apercevait distinctement, dans l'une des deux grosses tours qui flanquaient cette porte, un homme portant une lampe, dans un escalier éclairé de longues meurtrières, lorsque cinq forts gaillards armés, s'élançant de derrière un gros arbre qui bordait la route, se postèrent devant le comte de Flandre, qu'ils prenaient pour un marchand, et lui demandèrent sa bourse. Ils faisaient briller de longues épées nues. Baudouin, pour toute réponse, fit un pas vers le plus hardi de ces brigands, et d'un rude coup de son gourdin il brisa l'épée menaçante, qui vola en éclats. Puis, comme s'il se fût repenti tout à coup d'avoir fait usage du bâton, qu'on appelait l'arme des vilains, il tira son coutelas, poussa le cri de détresse en usage alors : « A moi ! par la paix de Dieu ! » et se mit en garde.

Il s'était acculé contre le gros arbre et levait de la main gauche son gourdin, dont il se servait comme d'un bouclier pour parer les coups. Les cinq brigands fondirent sur lui avec fureur, personne dans la ville n'avait entendu son cri. Malgré sa force et sa valeur, Baudouin seul et à peine armé eût mal tenu tête sans doute à tant d'agresseurs, si le ciel ne lui eût envoyé de l'aide.

Un paysan, qui venait de battre du blé dans une grange voisine, déboucha par un petit chemin de traverse et accourut, en répétant le cri d'alarme, au secours de son souverain, qu'il était loin de soupçonner là. Il n'avait d'autre arme que son fléau à battre le blé. Mais autrefois, dans les mains des manants, ce fut une arme terrible, qui décida

du sort de plusieurs grandes batailles. Le paysan, qui, selon la tradition, se nommait Ély, en joua si bien sur la tête des brigands, pendant que Baudouin se défendait comme un lion, que dans peu d'instantes deux des coupe-jarrets furent étendus à demi assommés sur la route; les trois autres prirent la fuite.

Pour ne pas revenir à ces misérables, nous dirons sur-le-champ que les deux blessés ayant fait connaître leurs camarades échappés, quand les gardiens de la porte vinrent les relever, les cinq coquins furent pendus.

Baudouin, se voyant délivré, remercia l'homme qui l'avait si bravement secouru, et lui demanda son nom.

Dès qu'il sut qu'Ély était un pauvre homme, qui vivait modestement avec sa femme de l'humble produit de son travail journalier, il lui porta intérêt.

— J'occupe une fonction à la cour, dit-il; est-ce que je ne pourrais pas vous être utile?

Car le prince sentait que ce n'est point par l'offrande d'une somme d'argent passagère qu'on reconnaît un grand service rendu.

— Tout de même, répondit Ély, vous pourriez m'obliger, si vous avez crédit d'approcher monseigneur le comte; et alors bienheureuse serait l'occasion qui m'a fait venir à votre assistance! quoique pourtant, ajouta-t-il, ce soit pure bonté de votre part. On doit s'entr'aider comme chrétiens; je n'ai fait que mon devoir, messire; et assurément si vous m'eussiez vu dans la passe où vous étiez, vous seriez venu aussi m'appuyer.

— Oh ! par la sainte croix, certes ! je l'aurais fait, s'écria Baudouin.

— Par la sainte croix ! dit en souriant doucement Ély, c'est un beau serment. On voit bien que vous êtes de la suite du seigneur comte de Flandre, car c'est là son juron.

Baudouin se mordit les lèvres ; il ne voulait pas encore se faire connaître.

— Cela doit vous engager, reprit-il, à me confier ce qui peut vous rendre heureux. Je vous promets de ne pas vous oublier.

— Oh ! j'ai de l'ambition, dit le villageois en cheminant à côté de son seigneur. Ce que je vous demanderais est peut-être trop difficile.

— Qui sait ? dites toujours.

— Je sortais là, messire, puisqu'il faut parler, d'une ferme qui a vingt-sept bonniers (1). Depuis le seigneur Baudouin Bras de fer (gloire à lui et paix à son âme !), vous voyez que ça date de loin, cette ferme appartient au domaine de monseigneur le comte de Flandre. J'ai cinquante aus ; il y en a trente que j'y bats les blés et d'autres menues graines. C'est un beau bien ! Je demanderais... Mais c'est trop ; et vous diriez que j'abuse de votre honnêteté.

— Non, par le Sauveur ! je ne dirai pas cela. Parlez-moi avec confiance.

— Par le Sauveur, marmotta Ély, encore un jurament du seigneur comte. C'est étonnant comme les gens de la cour prennent les bonnes habitudes !...

(1) Un bonnier de Flandre est à peu près un hectare.

J'achèverai donc, messire, poursuivit-il tout haut; mais vous ne m'en voudrez pas? Eh bien, je désirerais être, pour le reste de ma vie, de toute ma vie, le fermier de la ferme où je ne suis que le batteur en grange. Ça ne déplace personne, puisque le dernier fermier est mort.

— Mais ce n'est pas impossible, dit Baudouin.

— Vous croyez?

Ély s'arrêta, le cœur bondissant.

— Venez me voir demain.

Les deux compagnons étaient arrivés à la porte du palais.

— Où vous verrai-je? demanda Ély.

— Ici, dans ce château.

— Dans ce château!

— Dans ce château même.

— On ne me laissera pas entrer.

— Si fait, vous demanderez le secrétaire du comte; c'est moi.

— Bien, dit Ély, je viendrai.

Et les deux amis se séparèrent.

II.

En rentrant chez lui, le bonhomme Ély raconta à sa femme comment il avait rencontré sur la route, à la vue des portes de la ville, un homme assailli par cinq brigands; comment il avait porté secours à l'homme attaqué; comment avec son fléau il avait mis les bandits en déroute; et comment celui qu'il avait sauvé lui avait promis son appui.

— C'est, ajouta-t-il, le secrétaire du seigneur comte.

La femme, qui, non plus que son mari, ne savait ni lire, ni écrire, demanda ce que pouvait être un secrétaire.

— Oh ! répondit Ély, c'est plus qu'un batteur en grange ; c'est même plus qu'un fermier ; et ça doit approcher d'un bailli ! car celui-là, quoiqu'il ait de simples habits et qu'il ne soit pas fier, parle comme un curé.

— Et tu crois, Ély, qu'il t'aidera ?

— Si je le crois ! il demeure au château de monseigneur ; il m'a invité à l'aller voir demain.

— Et tu iras ?

— Si j'irai !.... Je lui ai demandé d'être fermier de la ferme.

— Oh ! c'est trop, Ély ; quand on veut trop, on n'a rien.

— Bah ! laisse donc ; monseigneur le comte de Flandre est un digne prince ; il ne refusera pas cela à son secrétaire, qui, sans mon fléau, eût passé un mauvais quart d'heure. J'ai opinion, ma femme, que demain tu seras fermière.

Les deux époux se mirent au lit sur ces riantes pensées. La pauvre femme s'abandonna aux espérances de son mari. Elle fit avec lui des projets. Elle voyait ses enfants dans l'aisance. Elle élevait des poussins, de petits porcs ; elle avait de belles vaches dans son étable, du grain dans son grenier, des jambons pendus à sa cheminée, des provisions de noix et de beurre, de la bière et des pommes dans

sa cave. Elle s'endormit bercée par les rêves les plus agréables.

Elle s'éveilla la première, le lendemain matin; elle habilla Ély de son mieux et le conduisit de l'œil, pendant qu'il se dirigeait, le cœur ému, vers le palais de son souverain.

Cependant, en arrivant à la porte du Bourg, deux huissiers qui la gardaient, armés de hallebardes, lui inspirèrent un certain effroi.

— Me laissera-t-on passer? Telle fut sa crainte. Il s'approcha timidement, ôta son bonnet de laine bleue et demanda à l'un des portiers s'il ne pourrait pas parler au secrétaire de monseigneur.

Les huissiers étaient prévenus.

— Vous êtes l'homme au fléau? vous vous nommez Ély? lui dirent-ils; et sur sa réponse affirmative, ils le firent entrer, en lui témoignant de grands égards.

Une porte massive s'ouvrit. Le villageois se trouva dans une vaste salle d'armes, toute revêtue de sabres, de cuirasses, de boucliers et de lances. Il y avait dans cette salle quelques pages. Dès que l'huissier eut nommé Ély, l'un d'eux se détacha et courut prévenir Baudouin. Il parut bientôt, vêtu comme la veille, prit la main du bonhomme et lui dit :

— Je vous remercie d'avoir eu confiance en moi.

Ély ne comprit pas la portée de cette phrase, et répondit :

— Oh! je n'ai presque pas dormi de l'espoir que vous m'avez donné. Ce serait en vérité une grâce du ciel.

Puis s'approchant davantage de sa précieuse connaissance, et parlant plus bas pour ne pas être entendu des pages, qui, sans qu'il en fût frappé, se tenaient à l'écart dans une posture respectueuse, il continua :

— Est-ce que vous avez eu l'occasion de dire un mot à monseigneur, touchant notre affaire ?

— Certainement, on s'en occupe ; il y a même bon espoir. Mais, en attendant, voulez-vous voir le château ?

— Mais j'en suis tout ébloui, messire. Est-ce qu'il y a autre chose que cela ?

Ély se figurait que la grande salle brillante où il se trouvait faisait tout le palais. Baudouin sourit. Alors, depuis les nombreux voyages des croisés, le luxe et le goût des arts se répandaient. Le comte prit plaisir à faire parcourir au bonhomme toutes les longues suites d'appartements et de salles où résidait la cour, les cabinets de bain, les somptueuses chambres à coucher. A chaque pas, Ély faisait des exclamations de surprise. Il n'avait pas assez de ses yeux, qu'il lançait autour de lui sur les murailles peintes, sur les meubles, sur les plafonds, dont les solives étaient ornées d'arabesques et de dorures. Il se croyait dans un palais de féerie.

— Oh ! c'est beau, dit-il.

Baudouin se divertissait de cette naïve admiration. Accoutumé à la grandeur, il faisait le contraste de sa position avec celle de ce pauvre homme qui, n'ayant jamais habité qu'une chaumière, se croyait très-ambitieux en désirant une ferme. Lui-même

plus tard lui ressembla, lorsqu'il souhaita le trône de Constantinople.

— Eh bien, lui dit-il, en le voyant absorbé dans la contemplation des ornements qui l'entouraient, au lieu de votre ferme, est-ce que vous n'aimeriez pas habiter ici ?

— Peut-être, messire, si j'y étais le maître, dit Ély en souriant ; mais c'est ici un palais du souverain ; avant d'élever les yeux si haut, regardons à nos pieds. Que ferais-je ici ? Je ne suis pas né pour marcher sur l'or, et mes yeux supporteraient mal tant d'éclat.

— Ainsi, vous serez heureux avec la petite ferme !

— Oh ! si je l'obtiens, je serai le plus heureux des hommes ! Et ma femme, quelle vie de bonheur elle y trouvera ! Je n'aurai pour maître et seigneur que le comte de Flandre. Je reviendrai une fois tous les ans, dans ces beaux lieux, payer nos fermages. Je bénirai ce palais, comme la demeure de mon noble maître. Et si je puis un jour le voir lui-même de mes yeux, ce sera un grand honneur et un beau souvenir.

— Vous souhaiteriez donc de le voir, votre prince ?

— Qui ne mettrait pas sa joie à contempler, messire, celui qui s'occupe si constamment de la prospérité du pays, qui veille à ce qu'il nous soit fait à tous bonne justice, qui diminue tant qu'il le peut le nombre des infortunés, et qui ne cherche qu'à nous donner de bonnes lois ?

— Mais si vous l'aimez ainsi, dit Baudouin, un

peu ému de ces éloges, je puis tout à l'heure vous faire paraître devant lui.

— Oh ! pardon ; je ne l'oserais maintenant. Comment pourrais-je me contenir devant un si haut souverain ?

— C'est un homme qui n'est pas plus fier que moi. Si vous voulez me suivre, je vais vous faire voir la cour rassemblée, et au milieu d'elle Baudouin IX, comte de Flandre et de Hainaut.

— Cela me fait battre le cœur, rien que d'y penser, dit le villageois. Mais n'importe ; je me fie à vous. Je serai heureux de voir une cour.

Baudouin traversa donc de nouveaux appartements, suivi de son défenseur, qui, à son aise avec lui, commençait à marcher d'un pas plus assuré.

— Sans doute, reprit-il, monseigneur le comte sera tout vêtu d'or ?

— Pas du tout, dit Baudouin ; rien ne le distingue de ses courtisans, et il est rare même qu'il soit aussi éclatant que quelques-uns d'entre eux.

— Hélas ! messire, soupira en s'arrêtant le villageois ; et à quoi le reconnâtrai-je ?

— A une circonstance ; aux grandes politesses qu'on lui fera. Tout le monde se lèvera devant lui.

Ély se mit à réfléchir un moment, comme pour se bien pénétrer de cette indication. Puis il se laissa prendre la main par son guide, qui, ouvrant tout à coup une porte, le fit entrer dans un vaste et riche salon, où toute la cour était rassemblée.

Il y avait là des comtes, des barons, des marquis, des chevaliers, des juges et des pages ; il y avait

des dames radieuses. L'or, la soie, le velours, les pierreries étincelaient sur cette nombreuse compagnie. Tout le monde se leva; tous les hommes saluèrent profondément, toutes les femmes firent de grandes révérences, en voyant paraître Ély et son conducteur. Le pauvre homme, interdit, se prit à pâlir; il se serra contre le prétendu secrétaire du comte et regarda avidement la noble foule, pour y chercher le souverain. Mais voyant venir toutes les politesses de son côté, il commença à se sentir saisi d'un tremblement universel. Il jeta les yeux sur celui qui l'avait introduit.

— Jésus! dit-il d'une voix mal assurée, en s'adressant à Baudouin, ce serait donc vous, ... Mon....seigneur.....

Ély balbutiait, s'agitant sur ses jambes chancelantes.

— C'est moi-même, dit Baudouin en lui prenant les mains, pendant que le pauvre homme tombait à genoux.

Le comte de Flandre le soutint; et le présentant l'assemblée :

— Chevaliers, dit-il, voici celui qui hier m'a sauvé. Pour lui, je réclame au besoin l'appui de vous tous.

Les chevaliers et les dames s'approchèrent d'Ély, lui serrèrent les mains et le complimentèrent. Le bon villageois ne se possédait pas; il se croyait bercé par un rêve inouï. Il s'effrayait des familiarités qu'il avait prises avec le comte de Flandre.

Les pages, sur l'ordre de Baudouin, l'emmenèrent

dans une chambre voisine et le vêtirent d'un habit de drap neuf, avec une bonne toque de laine rouge. Après quoi il fut ramené devant son seigneur, qui lui mit dans la main gauche une livre d'or monnayé, et dans la main droite un parchemin.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il timidement.

On lui expliqua que c'était le diplôme par lequel il devenait maître de la petite ferme, — non pas comme fermier, — mais comme propriétaire, à la charge seulement par lui de se reconnaître vassal du comte, et de venir tous les ans lui faire hommage, avec son fléau sur l'épaule, le jour anniversaire de la rencontre qui lui avait procuré cette cession.

Il serait difficile de peindre l'ivresse et l'extase d'Ély. Il s'en retourna hors de lui, triomphant, à sa chaumière, escorté par quatre officiers du comte, qui sur-le-champ le mirent en possession de la ferme. La joie du bonhomme ne fut surpassée que par celle de sa femme, qui poussait des cris inarticulés et semblait prête à devenir folle de contentement. Elle orna de fleurs le fléau de son mari, qui, instrument de leur fortune, devint dans la ferme le meuble le plus précieux et le plus respecté.

Ély ne manqua pas au juste et léger hommage qui lui était imposé. Ses descendants le continuèrent tous les ans, jusqu'en 1270, que, Marguerite de Constantinople ayant agrandi Bruges, la ferme entra dans la nouvelle enceinte. Une petite rue du voisinage s'appela longtemps *Vlegel-straet*, rue du Fléau.

Plusieurs princes ont eu des aventures qui ressem-

blent à celle-ci; Walter Scott en raconte une qui paraît copiée de cette légende, et qui est attribuée à un roi d'Écosse; mais Baudouin, a, je crois, la priorité de date.

XXIII. — LES AGRÉMENTS DE LA COURONNE.

Tout n'est pas gain non plus...

BEAUMARCHEAIS.

Il y avait en Champagne, au commencement du treizième siècle, un marchand qui se nommait Bertrand de Reys, et que l'ambition perdit. Il avait l'imagination ardente et l'esprit porté aux grandeurs. Il se faisait de la souveraineté, quelle qu'elle fût, une idée si charmante qu'il ne rêvait qu'à devenir duc, comte, marquis ou au moins seigneur. On l'excusera sans doute si l'on se reporte aux temps où l'on n'était un homme que lorsqu'on avait titre et fief. Tout seigneur alors était souverain dans ses domaines.

Enrichi par le commerce, Bertrand s'imagina qu'il pourrait se grandir en épousant une gentille femme, qui eût girouette et châteltenie. Il fit dans ce but d'extravagantes dépenses qui le ruinèrent, sans déterminer aucune demoiselle noble à l'épouser; pourtant il était bien fait et de bonne mine, mais en même temps il était vilain.

Lorsqu'il se vit ruiné, il prit le monde en dégoût, se retira dans la forêt de Glançon et s'y fit ermite, n'ayant avec lui que deux chiens, sur lesquels du moins il régnait.

Il vivait là assez triste, quoique les bonnes gens des alentours lui apportassent des vivres, mais rien ne lui profitait, lorsqu'il fut visité par un passant qui le considéra avec attention. Frappé d'une étonnante ressemblance que le pauvre ermite avait alors sans le savoir avec le comte Baudouin, ci-devant empereur de Constantinople, il lui demanda s'il n'était pas ce prince, dont on cherchait des nouvelles partout....

On sait que le comte de Flandre Baudouin, couronné empereur de Constantinople en 1204, fut vaincu par les Bulgares le 15 avril de l'année suivante, et qu'à la suite de cette grande défaite il disparut si complètement que personne ne sut jamais s'il avait été tué dans la bataille ou pris et massacré par ses ennemis (1).

Bertrand l'ermite sentit bondir son cœur à ces paroles et n'y répondit d'abord que par un silence prudent. Le passant qui l'interrogeait là-dessus était un de ces chevaliers qui, attachés à leur prince, s'étaient faits moines pour l'assister de leurs prières s'il était mort, et le retrouver s'il était encore vivant. Plus il contemplait l'ermite, plus il trouvait en lui les traits et les manières de Baudouin.

Après avoir réfléchi assez à son gré, Bertrand pria le passant de ne pas trahir sa solitude, ajoutant que sa ruine lui avait troublé l'esprit et la mémoire depuis vingt ans, et qu'il ne demandait qu'à être oublié. C'était éveiller plus vivement l'intérêt qu'il avait

(1) Voyez l'histoire de Baudouin de Constantinople dans les *Légendes des croisades*.

inspiré. Le bon moine lui rappela toutes les circonstances de la vie de son héros, et, à chaque pause, l'ermite disait je me souviens, mais je dois oublier. Il résista donc à ces premières instances, qui lui ouvraient le chemin de la couronne quelconque après laquelle il avait soupiré.

Le moine, qui l'avait préparé sans le savoir, dut le quitter; mais il n'abandonnait pas l'espoir de le rendre au monde. Il alla répandre le bruit de sa découverte; bientôt des foules de gens de la Flandre, qui depuis vingt ans, sous le gouvernement de Jeanne, fille de Baudouin, regrettaient leur bon comte, vinrent à la forêt de Glançon, reconnurent aussi l'illustre empereur dans l'ermite et le stylèrent si bien par leurs questions qu'il vit le moment propice et avoua enfin qu'il était celui qu'on cherchait. Il fut enlevé en triomphe, conduit en Flandre avec une sorte de pompe, et parfaitement reconnu par la noblesse et le peuple.... On lui rendit hommage; on le traita d'empereur, on lui fit une couronne d'or, on la lui mit sur la tête, et il se sentit au comble de ses vœux.

Mais si toute couronne a ses épines, c'est bien pis quand elle est escroquée.

Jeanne, héritière et fille de Baudouin, accoutumée à gouverner ses États de Flandre et à en recevoir les honneurs souverains, ne se souciait de les résigner qu'à bon escient. Elle traita tout d'abord le prétendu comte d'imposteur. Mais elle le servit plus qu'elle ne pensait, en refusant obstinément de le voir, tandis qu'il demandait intrépidement à embrasser sa chère fille.

Jeanne n'était pas très-aimée en Flandre. Elle envoya, ce qu'elle eût pu faire plus tôt, deux bénédictins grecs en Asie, pour prendre des informations exactes sur l'empereur Baudouin. Pendant ce temps-là, Bertrand se faisait des partisans. Sa joie de se voir prince le rendait si bon que tout le monde l'aimait. Des plaisants ont dit qu'il se couchait avec sa couronne de comte, et qu'il ne se montrait le jour que coiffé de sa couronne d'empereur.

Quand les deux Grecs revinrent, ils racontèrent que Baudouin avait été coupé en morceaux par les Bulgares et mangé par les oiseaux de proie, de manière que personne ne pouvait plus y aller voir. Jeanne, forte de ces renseignements, et voyant ses États divisés en deux factions, alla trouver Louis VIII, roi de France, son suzerain, qui vint à Péronne pour débrouiller cette affaire. Il manda devant lui l'homme qui se disait le comte Baudouin. Celui-ci, connaissant les devoirs de la hiérarchie féodale, se présenta et salua le roi avec dignité. Louis VIII lui fit, sur la généalogie et la maison des comtes de Flandre, diverses questions auxquelles il répondit de la manière la plus exacte. Il se tira parfaitement aussi des surprises variées qu'on voulut lui insinuer sur toutes sortes de sujets. Il allait sortir victorieux de ces épreuves, quand un envoyé de Jeanne vint suggérer au roi de demander à cet homme en quel lieu il avait rendu hommage à Philippe-Auguste pour son comté de Flandre, par qui il avait été armé chevalier, et en quel lieu aussi il avait épousé Marie de Champagne.

On dit qu'il répondit mal à ces trois questions. Quoi qu'il en soit, le roi lui signifia l'ordre ou l'avis de s'exiler et lui donna un sauf-conduit pour trois jours. Il se retira en Bourgogne. Mais Jeanne, qui le redoutait plus que jamais, promit aussitôt une grande somme à qui le lui livrerait. Un seigneur bourguignon l'arrêta et, l'ayant enchaîné, le transporta à Lille, où il reçut pour ce service quatre cents marcs d'argent.

La comtesse de Flandre fit faire alors à ce pauvre homme, par la question et les tortures, les aveux qu'il lui fallait. Aussitôt elle le couvrit de haillons et le fit conduire, monté sur un âne et constamment battu de verges, par toutes les villes de la Flandre et du Hainaut. Après quoi il fut pendu entre ses deux chiens, qui ne l'avaient pas quitté.

Si pourtant, comme plusieurs l'ont cru, cet infortuné fut victime; si l'histoire de l'ermite ne fut qu'une fable inventée par Jeanne, qui voulait rester comtesse régnante, si cet homme était le comte Baudouin...., ne serait-ce pas horrible ?

C'est l'opinion de plusieurs chroniqueurs, et notamment de l'auteur du *Livre de Baudouin, comte de Flandre*, imprimé à Chambéry en 1485. Les Lillois ont été très-longtemps convaincus de ce crime, et comme depuis Jeanne mit dans son sceau et dans ses armes *une potence*, on a prétendu qu'elle voulait ainsi expier son parricide. Mais l'histoire, qui n'a pas souvent pitié des gens qui succombent, n'admet que le récit qu'on a lu, et ce qui nous contraint à l'admettre aussi, tout en plaignant le pauvre Bau-

douin et ses deux chiens, c'est que le père Cahour, dans sa belle et savante étude sur Baudouin de Constantinople, a suffisamment établi que ce prince avait réellement péri chez les Bulgares.

Il y a des partisans du pauvre pendu qui disent que dans les affaires humaines on peut prouver tout.

XXIV.

UNE ANECDOTE D'ALIX DE BOURGOGNE.

Mes bons seigneurs, donnez des fêtes,
Tous les marchands vous béniront.

FUSELIER, *la Foire Saint-Laurent.*

C'était une noble dame que la princesse Alix de Bourgogne, veuve de Henri le Débonnaire, duchesse douairière de Brabant, et pourtant ce ne fut pas sans peine qu'elle obtint la tutelle de ses fils et le gouvernement du duché. Le seigneur Henri de Thuringe, frère du duc défunt, et le seigneur Henri de Gaesbeck, son cousin, eussent bien voulu s'emparer de cette tutelle, qui les eût en quelque sorte rendus maîtres du pays, car le prince héréditaire était bossu, frêle, malingre et quelque peu imbécile. Mais Alix, qui avait des partisans, était parvenue néanmoins à se faire nommer tutrice, avec deux conseillers seulement, les seigneurs Godefroid, sire de Perwez, et Walter Berthold, seigneur de Malines, lesquels ne l'entravaient point.

Elle gouvernait donc, admirée pour son habileté et sa droiture, mais se faisant des ennemis pour les exactions que commettaient ses officiers. Ces hommes

vendaient les places, comme il s'est fait avant et depuis, et comme en divers lieux il se fait encore, et, chargés de faire rentrer les revenus de la duchesse, ils extorquaient de chacun plus qu'il n'était dû, s'enrichissant ainsi aux dépens du peuple. Plusieurs fois des plaintes avaient été adressées à la duchesse régente. Honnête et pieuse, elle refusait de croire l'iniquité dans les hommes choisis qu'elle honorait de sa confiance; fière ensuite, élevée dans l'opinion que le peuple était fait pour les souverains, elle était de son temps.

Dans de telles circonstances, une réunion tumultueuse s'agitait au cimetière de Sainte-Gudule, après la messe de l'Ascension de l'année 1226. Parmi les clameurs, un jeune homme ouvrit un avis : c'était Rochus van Velden, armurier de Bruxelles très-renommé. Les templiers, qu'il fournissait d'armures célèbres, l'avaient logé dans leur enceinte. Il faisait des cuirasses à la fois impénétrables et légères, des casques d'acier que la plus lourde épée à deux mains n'entamait pas, et des lames aussi fines que les cimenterres de Damas et les dagues de Tolède. Il avait de joyeux ciseleurs qui, en raison des sommes payées, ornaient de figures, de guirlandes et de capricieuses arabesques, ces instruments d'offense et de défense. Tous les bourgeois de Bruxelles tenaient à être armés par Rochus. A cause de sa popularité, c'était à lui que la duchesse s'était adressée pour les armes de ses trois fils, Henri, Jean et Godefroid. Aussi, quoiqu'il n'eût que vingt-six ans, Rochus van Velden était-il déjà un riche bourgeois.

— Mes compères, dit-il, il est vrai que les hommes de la duchesse malversent, et nos réclamations sont justes, mais elles manquent d'autorité : il y a encore trop de chemin de simples hommes comme nous à une duchesse souveraine. Adressons-nous à quelqu'un de ceux-là que leur dignité et leur science font asseoir à la table des rois, en même temps que leur humilité évangélique les amène plus souvent encore dans la cabane du pauvre. Allons trouver Thomas d'Aquin, c'est un saint et c'est un docteur. Il est l'ami du roi de France, la duchesse Alix le révère. Nous le possédons en ce moment, car il est, à ce qu'on m'a dit, à l'abbaye d'Afflighem. Je vous assure que nous aurons raison.

Le bon sens public accueillit un tel avis ; une députation fut nommée aussitôt. Rochus la présida ; il partit ce jour même pour Afflighem.

Thomas d'Aquin écouta avec intérêt la requête des bonnes gens de Brabant : son intervention était acquise à tous les opprimés.

Pénétré de cet axiome, que le bien qu'on peut faire n'est pas complet s'il est différé, il ne remit pas au lendemain l'assistance qu'on attendait de lui. Ne pouvant à l'heure même se rendre à Bruxelles, il donna à Rochus, pour la duchesse, une lettre pleine de bons conseils. Il y disait, entre autres choses, que les princes étaient établis par Dieu même, non pour leur propre avantage, mais pour l'avantage du peuple ; que les plaintes dédaignées par les souverains se dresseraient un jour contre eux au tribunal de Dieu ; que le dernier des sujets de la duchesse devait

être à ses yeux l'égal du premier; qu'il la blâmait de souffrir les exactions; qu'il la trouvait répréhensible d'écraser les Juifs comme elle faisait; qu'il l'engageait enfin, au nom de son salut, à faire restituer par ses officiers tout ce qu'ils avaient extorqué, sous quelque prétexte que ce fût.

La duchesse reçut cette lettre avec des sentiments qui font sa louange. Elle ne lutta pas un instant contre la vérité; elle relut deux fois la missive, puis, se recueillant, elle remercia Rochus de sa démarche, s'occupa sur-le-champ de redresser tous les griefs, de faire réparer les torts, et reconquit ainsi ce qu'elle avait perdu des affections de son peuple.

Se voyant alors plus affermie, elle voulut exécuter un plan qu'elle avait conçu, celui de faire déclarer Henri, son fils aîné, inhabile à succéder au duché, et de faire proclamer duc son second fils Jean, jeune prince plein de cœur et de mérite, plein d'honneur et de vaillance. C'est lui qui devint plus tard Jean I^{er}, Jean le Victorieux, le héros de Woeringhen, et qui réunit le Limbourg au Brabant. Il promettait déjà tout ce qu'il tint par la suite.

Le projet d'Alix, dérangeant l'ordre direct de succession auquel on était habitué, exigeait le consentement des villes. Elle comptait bien triompher partout, excepté à Louvain, qui lui était contraire. Louvain alors était encore la principale ville du Brabant, et même c'était dans son sein que les états des villes devaient être convoqués pour la grande mesure dont il s'agissait. Mais cette ville opulente, occupée par une nombreuse population de drapiers, était

tumultueuse et indocile; ses riches habitants se divisaient depuis quelque temps en deux partis, qui se faisaient entre eux de petites guerres, et qui se réunissaient ensuite pour contrecarrer le régente à toute occasion. Alix n'osa donc indiquer à Louvain sa réunion; elle l'assigna à Cortenberg, y invita les principales cités et fit prier poliment Louvain d'y envoyer ses représentants.

L'assemblée eut lieu le 23 mai 1267. Bruxelles, Anvers, Lierre, Tirlemont, Jodoigne, Léau et Gembloux s'y rendirent, mais Louvain n'y vint pas. Là, Henri de Brabant déclara que, voulant, à cause de ses infirmités, se retirer au monastère de Saint-Étienne de Dijon, il renonçait solennellement et volontairement à la souveraineté et cédait la succession de son père à son frère Jean.

A l'exception de Louvain, tous les barons du Brabant et les représentants de toutes les villes se trouvaient présents. On y voyait aussi l'évêque de Cambrai, l'abbé d'Afflighem, l'abbé de Villers, l'abbé du Parc et dame Isabelle, abbesse de Nivelles.

En revenant de cette tenue des états, car ce terme est employé par van Heelu, et c'est la première fois qu'il paraît dans notre histoire, Alix n'était pas satisfaite : elle redoutait les Louvanistes. Subitement elle s'avisa; elle fit venir Rochus l'armurier.

— Vous qui êtes si prompt, lui dit-elle, à nous rapporter des semonces, dont au reste nous vous savons gré, ne seriez-vous pas disposé, en loyal sujet, à nous rendre un bon office?

— De tout mon cœur, madame.

— Il nous a été rapporté que vous connaissiez fort maître Vervloet, de Louvain, le riche drapier.

— C'est vrai, répondit Rochus avec un soupir.

— Nous savons même ce qui vous fait soupirer, reprit la duchesse en souriant. Vous recherchez Ida, sa fille unique; et maître Vervloet ne vous accueille pas encore. Mais songez-vous, jeune homme, que vous vous adressez haut? Toutefois, maître Vervloet vous estime et ne vous repousse point. S'il vous faut donc un peu d'aide, nous vous promettons notre appui en ce qui vous tient le cœur, quand vous aurez fait ce qui nous touche. C'est d'aller trouver maître Vervloet, qui vous sait homme de sens, et de l'amener à notre parti. Il est le plus influent des bourgeois de Louvain; s'il est à nous, il fera de sorte que la ville reconnaîtra l'acte de Cortenberg; et nous n'aurons plus qu'à nous occuper du dehors.

— Il est vrai, comme vous le dites, madame, reprit Rochus, que pour la jeune Ida je ferais tout au monde. Je vais tenter la mission que vous me donnez; et je retiens votre promesse.

— Vous pouvez y compter, dit la duchesse; et vous-même, si vous réussissez, fixerez le secours dont vous aurez besoin.

Muni des instructions de la régente, Rochus partit pour Louvain. Il alla trouver d'abord le sire de Wesemaele, qui tenait pour les Louvanistes et qui avait grand crédit dans la ville. Lui ayant promis quelques bonnes grâces de la cour, il le conquit. Aidé de lui, il séduisit maître Vervloet par le chapitre des intérêts.

— Avec un duc maladif, comme celui que vous soutenez, dit-il, nous n'aurons ni cour ni fêtes; et vous ne vendrez pas vos draps; tandis que le duc Jean est brillant; il aime l'apparat et le luxe; il donnera des carrousels; bientôt il se mariera et les noces seront belles. D'un autre côté, voulez-vous lutter seuls contre tout le duché? En troisième lieu, plusieurs des privilèges de Louvain sont douteux; le duc Jean les reconnaîtra tous par une charte en bonne forme.

Maître Vervloet s'ébranlait. L'armurier ajouta :

— Si la duchesse vous adresse ses propositions par un messager aussi obscur que moi, c'est qu'elle veut vous laisser l'honneur des stipulations et la gloire de la paix, que vous pouvez rendre au pays...

La diplomatie de Rochus triompha. Maître Vervloet décida ses compères; et la ville de Louvain adhéra à l'acte de Cortenberg, en déclarant qu'elle agissait uniquement dans le désir de ramener la paix. Néanmoins, quand le duc Jean fit son entrée à Louvain, le 29 juin suivant, jour de la fête de saint Pierre, qui est le patron de la ville, on eut bien soin de lui faire signer la charte où il confirmait tous les privilèges de la cité, et de faire cautionner sa signature par celle de Walter Berthod, des sires de Diest et de Wesemaele et par le sceau de la ville de Bruxelles.

Content de son succès, Rochus, qui était sûr du cœur d'Ida, se remit à assiéger plus vivement le cœur moins tendre de maître Vervloet. Celui-ci ne rebutait pas l'armurier, mais il reculait sans cesse la bonne réponse qu'on attendait de lui. Il dit enfin à Rochus :

— Je vous trouve convenable et assez riche, moyennant surtout la promesse d'Alix, dont j'espère que vous tirerez parti. Mais je dois vous déclarer une résolution qui fixera vos incertitudes : c'est que je ne marierai pas ma fille avant le jour où se feront les noces du duc Jean. Vous remettrez à la même époque la demande de l'aide qu'on vous doit, et dont nous parlerons alors....

Rochus dut prendre patience. Tous les mois il allait voir sa chère Ida et ne rêvait plus qu'au mariage du jeune duc, qu'il voyait avec joie grandir et se développer. La duchesse formait des vœux qui s'accordaient avec les siens. Elle sentait qu'elle avait besoin d'appui au dehors ; et Rodolphe de Habsbourg, élevé à l'Empire, étant venu à Aix-la-Chapelle pour recevoir la couronne, elle y envoya son fils Jean qui, en retour de l'hommage qu'il rendit à l'Empereur, fut confirmé par lui dans son titre.

Après cela, considérant que Jean avait dix-sept ans et lui cherchant une haute alliance, Alix fit demander pour lui la princesse Marguerite de France, fille du saint roi Louis IX. La bienveillante amitié de Thomas d'Aquin, que Louis IX vénérât, lui fit obtenir cette pieuse princesse, fille d'un roi que toute l'Europe admirait et d'une reine qui était le modèle des femmes et des mères. C'était en l'année 1269.

Les apprêts des noces furent splendides ; tout le pays les saluait avec allégresse. Mais personne n'applaudissait de plus grand cœur que Rochus.

— Maintenant, lui dit maître Vervloet, ce n'est plus moi, mon fils, qui retarderai votre union. Vous

pouvez vous marier huit jours après le duc. J'y consens. Il s'agit seulement d'obtenir l'assistance que la duchesse vous a promise. Nous ne sommes pas gens à solliciter une somme. Fi donc ! Mais vous demanderez à la régente cette simple faveur, que le duc Jean assiste au bal de votre noce, dans ma maison, et qu'il ouvre les danses avec ma fille.

— Quelle fantaisie ? s'écria Rochus. Un honneur si grand et si peu usité !...

— Ce n'est pas l'honneur que je cherche là dedans. C'est une idée. Je ne veux pas déranger les affaires de mon commerce en en retirant la dot de ma fille. Je ne veux pas vous la donner sans dot. J'ai un moyen de faire cette dot sans me gêner ; ce moyen c'est le bal. Obtenez donc ce que je dis et faites vos dispositions ; le reste me regarde.

Or voici quelle était l'idée du riche drapier.

Trois ans auparavant, pendant les troubles intérieurs de Louvain, il avait fabriqué, sur un dessin nouveau, une immense quantité de draps qui n'avaient pas plu, et que personne n'avait achetés. C'étaient des draps jaunes, mouchetés de mille petits points noirs. Cet énorme produit d'une année, qu'il n'avait exposé en vente qu'après qu'il s'était vu en position d'habiller toute la ville, n'avait pas répondu à l'espoir qu'il avait conçu d'établir une mode et lui était resté en magasin. C'était ce que de nos jours les marchands appellent des rossignols.

Quand Rochus eut obtenu de la bonté de la duchesse et de la gaieté du duc Jean la faveur qui lui était prescrite, maître Vervloet choisit sa pièce la

plus fine, en fit faire un habillement complet pour le prince et le lui porta cérémonieusement sans rien dire, le priant de daigner vêtir, à son bal, cet habit qui honorerait grandement la ville de Louvain, laquelle en serait reconnaissante.

Jean, voulant comme tous les princes faire sa cour à l'industrie, se prêta volontiers à cette complaisance et alors profitant du mois qu'il avait devant lui, pendant que Rochus et Ida s'occupaient de leur prochain bonheur, le drapier invita à son bal, au nombre de près de deux mille, tous les nombreux personnages quelque peu notables de Louvain et du pays, en annonçant la présence du seigneur duc, et ajoutant que, ledit seigneur voulant paraître vêtu entièrement d'un certain drap jaune pointillé de noir, très-nouveau et très-élégant, *la même mise était de rigueur pour tous les invités.*

En même temps, il fit étaler son drap dans les halles de Louvain. Quelques personnes s'imaginèrent bien un peu qu'elles avaient vu déjà cette étoffe repoussée. Mais on ne s'arrêta pas à ce souvenir; on crut devoir trouver beau ce que le prince avait choisi; tout le monde acheta; tout le monde s'habilla de jaune pointillé de noir. Et le soir de la fête, qui faisait grand bruit par la présence du souverain et par la multitude des invités, quand l'heureux Rochus présenta sa fiancée au duc, surpris de se voir dans une immense assemblée uniformément jaune, l'honnête armurier comprit dans quel but son beau-père avait organisé son bal. Tout le drap pointillé était vendu; une grosse somme d'argent, qui en fut

le produit, formait la dot de la charmante Ida, que Rochus eût bien épousée sans cet auxiliaire; car il l'aimait, il était riche, et il la savait unique héritière d'un père cousu d'or.

Les habits du bal ne parurent que ce jour-là. On se fût singularisé en les portant en ville; les seuls invités avaient la bizarre étoffe. Mais qu'importait à Vervloet? il avait fait son affaire de négociant.

Quant à Rochus et à sa jeune épouse, tous les renseignements que nous a pu fournir l'époque nous font croire qu'ils furent heureux.

XXV.

UNE CONTREFAÇON AU QUATORZIÈME SIÈCLE.

A chacun son lot ici-bas,
Et tout ira le mieux du monde.

LA MONNOYE.

C'était grande rumeur à Poperinghe le jeudi de l'Ascension de l'année 1343. A la sortie des vêpres, la plupart des bourgeois se formèrent en groupes autour de la vieille église de Saint-Bertin. Leurs entretiens s'animèrent rapidement. On voyait qu'il s'agissait d'intérêts froissés ou près de l'être, et de questions palpitantes.

— Notre ville grandit tous les jours, disait un drapier; voici qu'on nous bâtit deux nouvelles églises qui sont terminées tout à l'heure; et on veut nous traiter comme un village!

— Pardon, répliqua un fabricant de serge; je

vous demande bien pardon, mon voisin. Mais ceux d'Ypres se bornent à dire que nous ne devons pas les contrefaire.

— Par le bon saint Pacôme! faites de la serge, Matthieu; et laissez-moi tranquille. Je vous dis qu'on nous dépîte. Notre ville a le droit de faire du drap comme la ville d'Ypres.

— Pardon, mon voisin, je vous demande bien pardon. Mais ceux d'Ypres soutiennent qu'ils ont leurs privilèges.

En ce temps-là, chaque ville et parfois certaines familles avaient la prérogative exclusive d'exploiter telle ou telle industrie, comme on a aujourd'hui des brevets d'invention. De plus, chaque localité des Flandres faisait un État dans l'État. Mais les plus fortes imposaient des conditions aux plus faibles, comme aujourd'hui les grandes puissances aux petites. Les localités faibles, à la vérité, se révoltaient plus lestement alors que de nos jours les petites puissances. Elles n'avaient jamais raison.

Un troisième interlocuteur survint entre nos deux amis, Matthieu le fabricant de serge et son voisin Kloky le drapier. Ce troisième personnage était maître Jean Bassiers, de Reninghelst; il avait de grandes propriétés dans le village, et il était marchand de houblon.

— Par saint Arnould! dit-il, je gage un double pot de bière de Courtrai que vous perdez là le temps à raisonner. Il faut agir, mes compères. Nos mains sont libres; — faites du drap si vous en savez faire; vous attirerez dans Poperinghe de bonnes bandes

d'ouvriers; on en boira un peu plus de bière, et nous ne nous plaindrons pas.

— Pardon, maître, dit Matthieu; je vous demande bien pardon. Vous songez à votre houblon; mais ceux d'Ypres ne refusent pas de vous en acheter.

— Par l'uytzet et la pieterman, qui sont des bières que vous ne connaissez pas, vous autres (1), je vous dis à vous, Matthieu, faites de la serge; à vous, Kloky, faites du drap.

— C'est qu'on raconte de singulières choses, dit un boulanger, en intervenant à son tour. Il paraît que les grandes villes veulent absolument faire la loi aux petites.

— Ce serait une sanglante iniquité, riposta le planteur de houblon.

— D'ailleurs, ajouta le drapier, prenez-vous Poperinghe pour une petite ville? Poperinghe!

— Pardon, mon voisin; je vous demande bien pardon. Mais Poperinghe n'est pas si grande qu'une ville qui serait plus grande encore.

— C'est judicieux, dit le boulanger; seulement ceux d'Ypres crient comme des enragés, parce qu'ils disent que ceux de Poperinghe contrefont leurs draps.

— Ah! si vous contrefaites, répliqua Jean Basiers, c'est différent.

— Tiens! dit Kloky, est-ce que vous ne contrefaites pas le houblon? Si ceux d'Alost se plainaient?

(1) L'uytzet, bière de Gand, la pieterman, bière de Louvain, toutes deux estimées.

— Cette bêtise ? comme si le houblon était inventé d'hier !

— Le drap n'est pas inventé d'hier non plus.

— Pardon, mon voisin ; je vous demande bien pardon. Mais vous copiez exactement leurs figures. Vous faites du drap rouge à mouches, à petites croix ou à triangles noirs pour les pourpoints ; du drap vert à losanges rouges pour les hauts-de-chausses ; du drap brun tout uni pour les manteaux ; vous avez la même largeur que ceux d'Ypres ; vos draps en foire se vendent pour draps de fabrique yproise : voilà ce qu'ils appellent une contrefaçon et pourquoi ils se veulent mettre en guerre avec nous.

— Mais comment ! reprit Kloky, tant que j'ai fabriqué à Ypres, on ne m'a rien dit ; parce que je suis venu ici m'établir, comme les autres, dans ma famille, on m'empêchera ! par saint Pacôme ! c'est ce que nous verrons bien !

— Observez, dit le boulanger, qu'un petit pain ne pèse pas autant qu'un gros. Les trois villes principales de notre bon pays de Flandre, Gand, Bruges et Ypres, tiennent à leur privilège de fabriquer le drap. Vous aurez beau causer ; elle vous répondront : Faites autre chose. Eccloo et Ardenbourg ont voulu se révolter là-dessus ; on leur a ôté leurs bannières. Il s'est fait bien du mal pour ces querelles ; et sans notre ruwaert Jacques d'Artevelde, elles ne seraient pas encore calmées. Vous verrez qu'il lui faudra venir ici, comme il est allé à Eccloo et dans les autres lieux.

— Eh bien, dit le drapier, qu'il vienne !

Et il regagna sa maison d'un air menaçant.

Les groupes continuèrent à discuter ; on s'échauffa ; on parla de prendre les armes. Les bonnes gens d'Ypres n'étaient pas dans des dispositions plus pacifiques. La splendeur de cette ville populeuse était grande alors. Depuis un an, elle avait commencé son bel hôtel de ville, qu'on appelait les Halles, parce qu'on le destinait surtout au marché permanent des étoffes de drap qu'elle fabriquait. Les Yprois, fiers comme gens qui prospèrent, apprirent avec courroux que, loin de se soumettre à leur injonction et de clore leurs fabriques de draperies, ceux de Poperinghe songeaient à courir aux armes. La guerre fut aussitôt décidée, la guerre comme on la faisait alors, de ville à ville, de village à village, c'est-à-dire la dévastation. Ypres, avec son territoire, tomba sur le territoire de Poperinghe. « Chacun avait assemblé bonne troupe de gens ; et après plusieurs courses et pilleries, comme dit Oudegherst, ils s'entre-donnèrent finalement bataille, où moururent plusieurs tant d'un côté que de l'autre. En la fin toutefois, ceux d'Ypres obtinrent la victoire et réduisirent ceux de Poperinghe sous leur pouvoir et sujétion. »

Les drapiers d'Ypres allaient sans doute abuser de leur avantage matériel, quand Jacques d'Artevelde, qui veillait à tout, se hâta d'arriver. En sa présence, les deux partis mirent bas les armes ; et sa sagesse était si reconnue qu'il fut des deux parts pris pour juge.

— Bonnes gens de Flandre, dit-il d'une voix

grave, il semble que vous ayez mis en oubli que vous êtes frères et enfants de la même patrie. L'une et l'autre ville ici sont en faute. Vous de Poperinghe, vous avez mal fait de contrefaire et frauder l'industrie de vos bons voisins; et vous d'Ypres, vous avez malmené vos armes. Est-ce que déjà la justice ferait défaut en Flandre, que vous la niez de la sorte? et ne nous laisserez-vous pas, messeigneurs, le temps d'organiser toutes choses?

— Mais, sire ruwaert, dit Kloky le drapier, pourquoi n'aurions-nous pas à Poperinghe les mêmes droits qu'à Ypres?

— Peut-être, répondit le ruwaert, parce qu'on n'a pas non plus à Ypres les mêmes droits qu'à Poperinghe. Que les privilèges, messires, ne soient point de vains mots; nous les avons payés assez cher, de sang et d'argent. Que chaque ville reste en sa spécialité et la perfectionne; c'est le moyen de nous maintenir pour l'industrie à la tête des nations. Que si nous voulions, messires, que tous pussent tout faire partout, nous retomberions, quatre siècles en deçà, au temps où l'on commençait. Nous serions comme ces châtelains d'Allemagne qui renferment en leur manoir deux cents pauvres serfs, lesquels font l'un la chandelle, l'autre la boucherie, l'autre la chaussure, l'autre les bonnets de peau. Puis un file la laine, un la tisse, un la teint comme il peut. Et ainsi les seigneurs ont de grossières et laides étoffes, des habits mal faits, de la chandelle qui pue, et mangent des ragoûts qui vous sembleraient à peine bons pour vos chiens. Messires, il faut que l'indus-

trie soit privilégiée ; c'est le moyen d'obtenir qu'elle s'enhardisse à mieux faire et tente le progrès, étant sûre qu'elle conserve ses débouchés. Avec notre système, voyez comme tous les étrangers admirent nos draperies ; nous commerçons avec dix-sept royaumes. Poursuivons donc une route qui nous est profitable.

— Mais, sire ruwaert, reprit encore Kloky, si Gand, Bruges et Ypres doivent avoir l'exclusif privilège de fabriquer le drap, si vous condamnez celui qui se fait à Poperinghe, à Eccloo, à Termonde, pourquoi permettez-vous l'entrée en ce pays des draps de France et d'Allemagne ?

— Parce que ces draps sont inférieurs aux nôtres et de plus bas prix ; parce que l'étranger, qui nous les apporte en petite quantité, emporte les nôtres en quantité plus considérable, et qu'il faut toujours traiter avec des gens qui nous donnent plus d'argent qu'ils n'en reçoivent. Ainsi nous devenons riches. Pour vous, bonnes gens de Poperinghe, faites en votre ville de la serge ; dans vos campagnes, plantez du houblon ; et que ceux d'Ypres vous laissent fidèlement et complètement ces deux industries ; mais vous, de votre côté, laissez à la cité d'Ypres ses draps renommés. S'il y a parmi vous des drapiers, qu'ils aillent s'établir à Ypres ; il en doit être ainsi ; et la confrérie les admettra à notre prière. Pareillement, si quelques-uns d'entre les Yprois font de la serge, ils iront se fixer à Poperinghe ; et ainsi vous vivrez en bons voisins, ayant besoin les uns des autres, car c'est la nécessité qui rapproche les hommes.

Les sergiers, les houblonniers et les autres industries étrangères au drapiers donnèrent raison au ruwaert. La ville d'Ypres l'approuva également; et Matthieu prit la parole :

— Pardon! messire ruwaert, je vous demande bien pardon, dit-il, mais ne faudrait-il pas que ces choses fussent écrites?

On adopta la motion; un traité fut signé; et nous, nous rapportons ces détails comme une anecdote de ce qu'on appelle l'économie politique.

XXVI. — LE SIRE DE BEAUMONT.

C'est là ce qu'ils appellent de la justice.

DUPRESNY.

Dans une des salles du palais que Philippe le Bon, duc de Bourgogne, occupait de temps en temps avec éclat dans sa bonne ville de Lille, on pouvait remarquer, le 28 mars 1453, un petit homme laid et bossu, vêtu avec magnificence, chamarré de dorures, cherchant à cacher sous les ornements sa taille contrefaite et sa mauvaise mine, mais ne faisant pas le moindre effort pour adoucir la laide et méchante expression de sa figure fine et mordante. C'était le sire de Beaumont, maréchal de Bourgogne, qui avait renom d'être très-vaillant homme de guerre, honneur qu'il devait peut-être à la férocité qu'il déployait en campagne, et qui le faisait partout craindre et redouter.

Le duc Philippe menait alors cruelle guerre contre les Gantois. En 1448 il avait établi, de sa seule

autorité, une gabelle sur le sel. Cette taxe inconnue, cette détestable invention des rois de France, comme dit M. Barante, passa sans trop d'opposition à Ypres et à Bruges. Mais les Gantois refusèrent de s'y soumettre, attendu, disaient-ils, que l'impôt n'avait pas été consenti par les états de Flandre, et que le duc n'avait pas le droit de l'ordonner. Des murmures on en vint aux voies de fait; et, depuis le mois d'avril 1452, le duc était en guerre ouverte avec ceux de Gand. Il leur avait repris plusieurs villes et forts, qu'il ne manquait pas de démolir, selon l'usage, en faisant *mettre au dernier supplice* ceux qui étaient dedans.

Le sire de Beaumont, qu'on appelait avec les plus humbles démonstrations de respect monseigneur le maréchal de Bourgogne, attendait en ce moment deux ou trois baillis et conseillers qui devaient lui rendre compte de certaines dépenses faites pour la justice du bon duc. L'authenticité des curieux détails qui vont suivre, et qu'on cherche vainement dans les historiens, est établie par les extraits des comptes que M. Gachard a publiés dans le tome second de ses *Documents inédits*.

Un sergent, s'étant profondément incliné, annonça au sire de Beaumont l'arrivée de Louis de Koning, de Jean le Prévost et de Henri de Keyser (1), commis chargés de confisquer les biens et de poursuivre les personnes des partisans des Gantois.

(1) De Koning et de Keyser sont des noms flamands; le premier veut dire *le Roi* et le second *l'Empereur*. Les vieux historiens les traduisent; ce qui avait plus d'un inconvénient.

— Faites entrer Louis de Koning, dit le sire de Beaumont.

Louis de Koning, bailli d'Harlebeke, parut donc avec modestie, tenant à la main une liasse de papiers.

Le maréchal s'enfonça dans un vaste fauteuil, croisa ses grandes jambes maigres de manière que son soulier à la poulaine, long de deux pieds, élevait sa pointe recourbée à la hauteur de sa tête; il se mit ainsi dans la grave posture d'un juge qui écoute. Le bailli d'Harlebeke remua ses papiers avec un geste très-important et très-empressé; puis il débuta de la sorte :

« Dépense faite et payée par Louis de Koning sur la recette provenant des confiscations à l'encontre des Gantois et leurs adhérents, depuis le vingtième jour d'octobre de l'an mil quatre cent cinquante-deux jusqu'au vingt mars présent mois; le tout par ordonnance de monseigneur le maréchal de Bourgogne. »

— J'imagine, dit le sire de Beaumont, que vous serez modéré. Vous savez que la guerre est suspendue parce que le duc mon maître n'a pas moyen en ce moment de payer ses gens d'armes.

— Je le sais, monseigneur. Malheureusement les confiscations produisent fort peu; personne n'achète; on paye mal; et la justice est très-dispendieuse.

« Item, Adrien de Claront, Livian de Grispère et leurs complices (ou compagnons), pour la prise par eux faite de vingt Gantois saisis à Rustède et amenés à Courtrai, ont reçu quarante écus d'or. »

— Comment ! comment ! s'écria le bossu , quarante.....

— Quarante écus d'or. Voici, monseigneur, votre cédule expresse à ce sujet, y jointe la quittance formelle de monseigneur de Lichtervelde, agissant au nom desdits Adrien et Livian. Ce n'est, comme vous l'avez statué vous-même, monseigneur, que deux écus d'or par homme. Nous n'avons là, je vous prie de le croire, aucune remise.

« Item, à Simon David, Jean Ovenbert, Jean Lemaistre et leurs complices, pour avoir pris, saisi, appréhendé à Waroghem, puis amené audit Courtrai, Danckart Delevichte, Rasse van Sperlet, Hanekin-Stalin et Lieven van Roden, rebelles gantois, par ordre et suivant formelle injonction de monseigneur le maréchal de Bourgogne, trente-six livres parisis.

» Item, à Jacques van Nieuwenhuys, geôlier ou cépier (1) de Courtrai, pour l'entrée et sortie de trente Gantois, à douze sous par tête, et pour les journées et dépens de chacun d'iceux, à quatre sous par jour, prix accoutumé, trente-trois livres seize sous. » Voici, monseigneur, la quittance détaillée de Jacques van Nieuwenhuys.

— Fort bien, dit le sire de Beaumont, poursuivez.

« Item, à Ghérard David, aussi geôlier ou cépier de Courtrai, pour l'entrée et sortie de quatre Gantois, audit prix de douze sous par tête, et pour leurs journées et dépens, à raison de quatre sous par chaque jour, suivant quittance explicative dudit

(1) Cépier, celui qui mettait au prisonnier les entraves appelées *ceps*.

Ghérard, délivrée au greffe de sa geôle, cinq livres quatre sous parisis. »

— Passez les geôliers, dit le bossu. Ce sont des prix faits.

— Je comprends, mon haut seigneur... « Item, à maître Pierre le Cupère, bourrel et maître de la haute œuvre en la ville de Courtrai, pour avoir, par ordonnance de monseigneur le maréchal de Bourgogne, mis à la question Danin de Gast, Gilles de Scepène et Betkin Delebecque, à raison de vingt-quatre sous pour chacun d'iceux, trois livres douze sous.

» Item, audit maître Pierre, pour avoir mitré (1) ledit Betkin et l'avoir banni à toujours et mis hors du pays, vingt-quatre sous. Pour avoir battu de verges Jean de Quarouble, dix sous. Pour l'avoir semblablement banni (2), vingt-quatre sous.

» Item, à Christian van Nieuwenhuys, maître de la haute œuvre en la ville de Courtrai, pour son salaire d'avoir pendu et mis à exécution dix-huit Gantois, à raison de soixante sous par homme, cinquante-quatre livres. »

— Mais quels sont, dit le bossu, ces dix-huit Gantois-là ?

— Monseigneur, ce sont les vingt pris à Rustède, desquels dix-huit seulement furent loyalement (3) occis après confession; l'un, par votre ordre bien-

(1) D'une mitre de papier en signe de honte et vergogne.

(2) Ce qu'on appelait dans ce sens bannir un homme, c'était le conduire hors des limites, en proclamant son ban.

(3) *Loyalement* veut dire ici sans doute *légalement*.

veillant, fut laissé aller pour sa jeunesse; l'autre, comme le sait monseigneur, fut mis à rançon de soixante livres parisis.

— Et paya-t-il ladite rançon ?

— Non, monseigneur. Mais il avait mis à sa place son fils en otage, promettant de revenir fidèlement apporter sa rançon. Et comme il ne revint point, pour satisfaire à la justice, son dit fils fut pendu en son lieu. Monseigneur, voici la quittance.

— Fort bien. Continuons et hâtons-nous.

« Item, à Pierre le Cupère, maître de la haute œuvre, pour son salaire d'avoir exécuté huit Gantois, au prix comme dessus, vingt-quatre sous. Pour avoir pendu Jean Heys et Baudoin de Vos, six livres. Pour avoir exécuté, après la gehenne et la torture, Danin de Gast et Gilles de Scepène, six livres.

» Item, à Jean Houssel, aussi maître de la haute œuvre, pour son salaire d'avoir mis à la question trois Gantois et d'en avoir pendu huit, aux prix ci-dessus, vingt-sept livres douze sous..... »

— Parfaitement ! interrompit le sire de Beaumont. Vos comptes me paraissent satisfaisants. Mais je suis fort occupé. Voyons le total : trois cent vingt-trois livres quatre sous ; bien. Je garde ces papiers pour les examiner plus à loisir ; laissez-moi en ce moment. Venez nous voir quand nous serons à Courtrai, et jusque-là faites-nous de l'argent !

Qu'on introduise ceux de Termonde, reprit-il.

Louis de Koning sortit humblement ; et alors entrèrent Jean le Prévost, conseiller du duc de Bour-

gogne, et Henri de Keyser, commis aux confiscations dans le territoire de Termonde. Ce dernier, après avoir salué et débité son préambule, se mit semblablement à lire, comme il suit, avec grande volubilité.

« Par ordonnance de monseigneur le Bâtard de Bourgogne, capitaine des gens d'armes, et autres, ayant gouvernement au pays de Termonde, a été payé..... »

— Le Bâtard de Bourgogne ! grommela le sire de Beaumont en arrêtant la lecture, vous allez tailler en plein drap ; le Bâtard n'y tient pas la main. Mais nous sommes ici pour vérifier vos comptes.

— Monseigneur, j'ai confiance que vous ne trouverez rien à reprendre. Nous avons d'ailleurs les quittances.

« A été payé par nous, en octobre mil quatre cent cinquante-deux, pour mettre à exécution Gilles de Tournay, Louis van Assche, Wévrin, Stienmersch et Lebackère, savoir : pour les dépens de Heyne, bourreau de Bruxelles, pendant sept jours qu'il examina (1) à Termonde les susdits, à douze sous par jour, quatre livres quatre sous.

» Au messenger qui alla querir ledit bourreau, douze sous.

» A Casin-Lenagle, geôlier de Termonde, pour quatorze jours qu'il tint lesdits Gantois en sa prison, avant qu'ils fussent exécutés, à quatre sous par homme pour chaque jour, quatorze livres.

» Pour un lot de vinaigre, quand ils furent *examini-*

(1) Examiner, c'était questionner, avec torture au besoin.

nés par le bourreau, et pour une livre de chandelles, six sous.

» Pour deux lots de vin (1) du Rhin qu'ils burent quand ils furent confessés, quatorze sous. »

— Je ne trouve rien de semblable, dit sévèrement le sire de Beaumont, dans les comptes du bailli d'Harlebeke.

— Monseigneur; chez nous les usages sont ainsi. On donne à boire au pauvre patient qui s'en va. Nous n'innovons point.

« Au bourreau, pour avoir exécuté les dites cinq personnes, à soixante sous par tête, quinze livres. »

— Ceci est bien. C'est le prix ordinaire.

« Pour cordes qui servirent à les pendre, douze sous. »

— Qu'est-ce à dire? On ne m'a jamais compté de cordes.

— Monseigneur, les bourreaux de Bruxelles ne fournissent rien, et, comme ils tiennent à travailler proprement, il leur faut des cordes neuves.

— On prend alors d'autres exécuteurs.

— Ils sont tous très-occupés, monseigneur; et dans ce moment ils font un peu la loi...

« Item. Le onzième jour de décembre, audit an, pour l'exécution de Coppin Tarfaes, Marc de Lennens, Hannin le Costre et Ghérard le Rovère, au géolier, douze livres huit sous.

» Pour deux lots de vin et deux livres de chandelles, dix-huit sous.

(1) Le lot de vin était une mesure qui variait, et qui dans plusieurs localités valait environ deux litres.

» Au messager qui alla querir le bourreau à Bruxelles, dix sous. »

— Vous voyez là, monseigneur, que j'ai fait une économie. Le précédent message avait coûté plus cher.

« Pour cordes, douze sous.

» Au bourreau qui coupa la tête à l'un et pendit les trois autres, selon la sentence, douze livres. »

— Ce n'est pas déraisonnable.

— C'est le prix accoutumé, monseigneur.

Mais votre sagesse remarquera que souventesfois j'ai mis bonne épargne à la dépense. Pour les cordes qui ont servi à pendre Lievin de Roke et Joos Paskedach, il n'a été payé que deux sous, parce que j'en ai fait servir de vieilles, malgré le recri du bourreau, qui tient en nos pays à nettement faire sa besogne. Pour le vin de ces deux Gantois, il n'a été payé que quatre sous. Et Gilles des Hanneaux, autre rebelle gantois, fut tenu pour quatorze jours en prison, au taux de deux sous par jour seulement.

— Fort bien donc, dit le bossu; épargnez l'argent de monseigneur le bon duc; car, du train que vont les choses, il aura encore longtemps haute et bonne justice à faire. Donnez-moi aussi vos papiers, que je les puisse vérifier plus à loisir, et allez. Mais dites bien à vos bourreaux et maîtres des hautes œuvres que je suis fort mécontent de leur mauvais esprit; qu'ils profitent indécemment de la circonstance; et que, s'ils ne se modèrent, nous y mettrons bon ordre...

Henri de Keyser et Jean le Prévost sortirent en saluant; le maréchal de Bourgogne s'en alla dîner.

XXVII. — LA VIEILLE D'AUDENARDE.

Le chien est le modèle de la fidélité ;
mais il y a quelquefois des êtres hu-
mains qui le valent.

GOLDSMITH.

Il y a eu souvent en politique de vives sympathies ; et notre époque le témoigne encore, malgré l'égoïsme qui domine. Quelquefois on les suce avec le lait ; quelquefois aussi on les forme. Souvent elles sont subordonnées à l'intérêt ou aux habitudes ; parfois elles deviennent des passions. Cet homme qui tomba mort en apprenant le meurtre du roi de France Henri IV avait pour ce monarque plus qu'une sympathie ordinaire. Cette bonne dame de Milan qui expira lorsqu'on lui annonça la mort du roi Louis XII, qu'elle ne connaissait pas, poussait très-loin encore son admiration exaltée.

Une vieille femme d'Audenarde, au quatorzième siècle, nourrissait depuis plus de quarante ans (elle en avait quatre-vingts) un attachement passionné pour son prince le comte Louis de Maele, que pourtant la majorité de ses sujets repoussait, à cause de ses tendances françaises. Cette femme était fière d'habiter Audenarde, la ville fidèle par excellence, la ville que Philippe d'Artevelde, avec toute son armée de Gantois et tout son formidable appareil de machines, n'avait pu prendre. Elle se vantait, en relevant la tête autant qu'elle la pouvait relever, d'être née à Audenarde. Elle jurait que jamais les

Gantois rebelles n'y mettraient le pied; et, comme si elle ne se fût pas fiée, pour la garde de la place, aux sentinelles qui veillaient la nuit sur les remparts, comme si elle n'eût pu être sûre que d'elle-même, depuis que le siège d'Audenarde était levé, c'est-à-dire depuis plus de deux ans, elle s'était constituée la surveillante assidue de la ville contre tout coup de main.

Elle s'était logée hors de l'enceinte, à cent pas de la porte de Gand, dans une petite cabane qu'elle partageait avec sa vache. Malgré ses quatre-vingts ans, elle avait de bons yeux, de bonnes oreilles et de bonnes jambes. Elle faisait tous les soirs sa tournée, sous prétexte de chercher de l'herbe pour sa compagnie; et personne ne soupçonnait ses pensées, dont on aurait ri sans doute.

Or, les idées de cette femme n'étaient pourtant pas si absurdes. Les Gantois, toujours en rébellion contre Louis de Maele, continuaient à vivre indépendants, à faire la guerre, et, dans l'été de l'année 1383, ils en revinrent au désir de prendre Audenarde, qui leur interceptait le commerce par le haut Escaut.

François Ackerman, l'un de leurs capitaines, ayant appris que le commandant d'Audenarde était allé au secours des Français, que les Anglais occupaient devant Bourbourg; sachant que la ville était gardée alors avec négligence, qu'elle ne songeait plus à se défier des Gantois, et que les fossés, du côté des prairies qui vont à Eyne, étaient à sec, parce qu'on venait de les pêcher, François Ackerman,

ne perdant pas de vue un vieux projet, s'en alla trouver Pierre van den Bossche, comme lui capitaine de Gand, et lui exposa son espoir d'enlever Audenarde par surprise.

— Faites-le donc, lui dit Pierre; et si vous réussissez, ce sera un acte dont vous tirerez grandes louanges.

— Eh bien, répondit François, Audenarde n'est qu'à cinq lieues; nous y serons cette nuit.

Ayant dit cela, il prit parmi ses hommes quatre cents bons compagnons, en qui il avait confiance. Il partit un peu avant la nuit, sans faire bruit de son dessein. C'était au mois de septembre; les nuits commencent alors à devenir longues. Ackerman et ses gens arrivèrent à onze heures du soir, par les marais, à un quart de lieue d'Audenarde; là ils s'arrêtèrent un moment pour aviser.

Mais ils avaient été entendus par la vieille femme, qui rôdait encore dans les environs, malgré l'heure avancée. Elle s'approcha en reconnaissance, se glissant derrière les haies; et, dès qu'elle eut entendu le langage des ennemis, elle courut par un petit chemin creux qu'elle connaissait; elle arriva sur les fossés bien avant les Gantois, et de sa voix grêle mais perçante elle appela le bonhomme qui faisait le *guet aux remparts*. Il lui demanda qui elle était et ce qu'elle voulait.

— Je suis la pauvre vieille, lui cria-t-elle à voix basse. Je viens vous dire qu'il y a près d'ici une quantité de Gantois. Je les ai vus; ils portent des échelles pour surprendre Audenarde, s'ils le peu-

vent. Prévenez les gardes; et moi je m'en revais; car s'ils me trouvaient, je serais morte.

La vieille s'éloigna; l'homme de guet demeura tout ébahi. Froissart, qui raconte cette scène, dit qu'il pensa bien faire en demeurant coi, pour voir si cette femme disait la vérité.

Les Gantois cependant s'avançaient un peu; le hasard voulut que la pauvre femme, en s'en retournant, se trouvât encore sur leur chemin. Elle se cacha derrière des broussailles, voyant tout sans être vue. Elle entendit François Ackerman disant à quatre de ses compagnons :

— Allez tout bas, sans sonner mot et sans tousser, jusqu'aux remparts; regardez en haut et en bas; voyez si vous n'entendez ni n'apercevez rien, et revenez avec précaution.

Les autres demeurèrent immobiles dans le marais, pendant que les quatre soldats remplissaient leur mission. Ils s'en vinrent jusqu'aux fossés, regardèrent les murs et ne virent ni n'entendirent rien. Une seule chandelle allumée eût pourtant sauvé la ville; car les Gantois eussent pensé qu'il y avait guet. Les quatre hommes s'en revinrent à François, qui, bien content de leur rapport, se mit à dire : — Voici minuit; tenez pour sûr que le guet de nuit a fait son tour, puis s'est allé coucher; tout le monde dort. Allons par le chemin d'en haut vers la porte. De là, sans trompette, nous descendrons vers les fossés.

La vieille entendit encore toutes ces paroles, et dès que les Gantois se furent éloignés, elle se remit en chemin, précipitant ses pas en dépit de l'âge.

Elle revint de nouveau à l'homme de guet, qui écoutait toujours sur les murs; elle lui dit à voix basse, comme la première fois, tout ce qu'elle avait vu et entendu, lui recommandant, au nom de Dieu, qu'il se tint sur ses gardes et qu'il s'en allât à la porte de Gand prévenir les sentinelles.

— Dans un moment, ajouta-t-elle, les Gantois seront sur leur dos.

Elle poursuivit :

— Et moi je m'en revais, car je ne puis plus demeurer ici. Pour cette nuit, vous ne me reverrez point.

L'homme de guet fut ébranlé par cette persistance de la vieille. Il se rendit à la porte de Gand; les gardes veillaient. Il les trouva jouant aux dés et leur raconta ce qu'avait vu la bonne femme.

— La peste de la vieille! répondirent-ils. Elle a vu ses vaches qui sont déliées: ou bien, en allant faire de l'herbe, elle a pris peur! Les Gantois ont bien autre chose à faire que de venir à une heure du matin nous déranger!

Pendant qu'ils disaient ces paroles, en continuant leur jeu, François Ackerman, parvenu aux fossés qui étaient à sec, y plantait ses longues échelles; ses quatre cents compagnons, ne rencontrant personne sur cette partie des remparts, y montèrent à leur aise, traversèrent la ville sans obstacle et se rendirent en silence au marché. Ils y trouvèrent une trentaine d'hommes qui faisaient la garde assez mal, les tuèrent, crièrent *Gand!* à grand vacarme, et furent maîtres d'Audenarde en moins d'une heure.

De grandes cruautés furent commises, beaucoup d'innocents furent mis à mort, les meilleures maisons pillées, les magasins de la ville furent expédiés à Gand, et Audenarde ne se sauva de la ruine qu'en prêtant le serment de fidélité aux Gantois.

La vieille femme, ayant appris le matin toutes ces nouvelles, ne souffla mot; mais elle pensa en son esprit que, n'ayant pu sauver la ville, il fallait maintenant la délivrer; car elle avait son idée fixe: elle ne croyait pas qu'on pût vivre autrement que sous le gouvernement du comte. Mais, dégoûtée des hommes de guet et des menus bourgeois, elle dressa son plan de plus haute façon.

Comme elle allait se mettre en marche pour émouvoir quelque chef, une trêve d'un an fut signée entre la France et l'Angleterre; les Gantois y furent compris. Toutes les choses durent rester dans l'état où elles se trouvaient, et Gand fut maintenu dans la possession d'Audenarde. Pour le moment il n'y avait donc rien à faire.

Plusieurs mois se passèrent ainsi : la vieille ne regardait plus sa ville qu'en soupirant. Elle attendait la fin de la trêve. La garnison gantoise ne l'attendit pas. Elle s'avisa d'aller piller Schoorisse, domaine des environs d'Audenarde, qui appartenait à Arnold de Gavre, vaillant homme de guerre, lequel servait dans le parti de Philippe le Hardi et du roi de France.

Louis de Maele était mort le 9 janvier 1384, la vieille femme d'Audenarde n'avait pas succombé à cette nouvelle; mais elle avait reporté sa vive affec-

tion sur Marguerite de Macle, fille du comte Louis, et sur Philippe le Hardi, son époux. Elle alla donc trouver messire Arnold de Gavre, seigneur de Schoorisse, et le prévint qu'il pouvait avoir sa revanche.

— Et ainsi, dit-elle, vous rendrez au comte mon seigneur et à notre bonne dame Marguerite leur loyale ville d'Audenarde. François Ackerman est à Gand, se reposant sur la trêve ; il n'y a dans la ville que petite garnison, gouvernée par le capitaine Rasse de Herzeele, qui est un dormeur. Venez le matin, messire, avec vos amis, et Audenarde est à vous.

Le sire de Schoorisse, que M. de Barante appelle le sire d'Escornai, vit quelque chose de si extraordinaire dans la vieille femme, qu'il l'écouta attentivement et se concerta avec elle. Le lendemain matin, à la pointe du jour, quelques paysannes entrèrent dans la ville, portant du lait, des œufs et du beurre. Derrière elles venaient six charrettes de foin, dont les cinq premières entrèrent. Pendant que les gardiens se remuaient pour les visiter, le charretier de la dernière, arrêté au milieu de la porte, coupa les traits des chevaux pour empêcher de baisser les herses. Ces soldats cachés sur les six charrettes s'élançèrent aussitôt, s'emparèrent des gardes : au même instant le sire de Schoorisse, embusqué dans un petit bois voisin, parut avec quatre cents hommes d'armes ; et la ville fut reprise.

Rasse de Herzeele se sauva. Les Gantois, furieux de cette perte, voulaient s'en prendre à la négli-

gence d'Ackerman, qui eut l'adresse de se rejeter sur Herzeele : on accusa ce dernier de trahison ; il fut mis à mort par le peuple irrité. La bonne femme reçut de Philippe le Hardi quarante sous d'argent. C'était alors généreux.

Il y a, sur cette ville d'Audenarde, beaucoup d'anecdotes singulières. Par occasion, nous en rapporterons une autre.

XXVIII. — LA GRANDE CLEF.

Une clef mène toujours à quelque chose.

L'ABBÉ PRÉVOST.

Par une froide soirée de printemps, c'était le 12 avril de l'année 1452, à Gand, deux bourgeois très-éveillés descendaient une de ces petites rues qui aboutissent à la digue de Brabant ; ils se rendaient, sans interrompre une conversation animée, au cabaret du Faisan, sur le quai du bas Escaut. Le plus apparent de ces deux Gantois était maître Arnold van Speck, maçon de son métier, un de ces hommes vivaces que tout le monde connaît dans une ville ; l'autre, un peu plus jeune, Pierre van Speck, était forgeron : deux bons frères, dans la vigueur de l'âge, et deux gaillards résolus.

— Je te ferai ta grande clef, disait Pierre le forgeron ; mais je voudrais savoir à quoi elle te pourra servir. Est-ce que le magistrat t'aurait chargé de bâtir, pour nos archives, quelque solide caveau à porte de fer ? Ou bien veut-on enserrer le trésor de

la cour? Une clef qui pèsera dix livres, et qui a plus d'un pied de long! Je suis curieux, frère; et tu me mets sur l'enclume.

— Eh bien, mon garçon, reste quelque peu entre l'enclume et le marteau : je ne te dis que cela ; plus tard tu sauras tout. Mais fais-moi ma clef.

— Tu l'auras demain, ta clef. Si seulement tu me disais un mot? Tu m'as donné un modèle en bois : la serrure existe-elle? Est-ce pour ouvrir ou pour fermer? Est-ce pour la ville ou pour la campagne?

— C'est pour une idée ; tu verras ce que c'est qu'une idée ; je ne te dis que cela. Tu sauras tout après-demain. Écoute donc : des seigneurs, comme nous autres de Gand, doivent se montrer supérieurs aux petites passions ; et tu peux bien modérer ta curiosité pendant deux jours. Surtout ne dis pas un mot de cette clef devant nos compères...

En achevant cette recommandation, accompagnée d'un geste qui imposait encore le silence, Arnold tourna le loquet du cabaret du Faisan ; et les deux frères demandèrent un pot de bière.

— Quelles nouvelles? leur cria de sa place Cornélius Sneissen, l'un des plus robustes bouchers de Gand.

— Le fer chauffe et le soufflet va rondement, répondit Pierre van Speck. Le bon duc croit déjà nous tenir dans son étau.

— Et il se flatte, ajouta Arnold, de la pensée qu'il n'aura pas de peine à nous démolir. Je ne vous dis que cela.

— Il est persuadé, reprit Sneissen en riant à grand

bruit, que nos privilèges le dépouillent de ses droits, et il veut les abattre.

— Il s'occupe, dit Pierre, à nous forger des conditions de paix.

— Il nous trouvera unis et inébranlables comme un mur, ajouta Arnold. Mais je sais que ce qui l'offense le plus, c'est ce titre de seigneurs, que les bourgeois de Gand se sont donné.

— Ce titre de seigneurs, répliqua un vieux marchand à l'œil vif, nous autres de Gand nous l'avons conquis : je vous citerai vingt gentilshommes qui le portent, et qui n'ont pas autant de privilèges que nous. D'ailleurs, c'était le seul moyen de rétablir ici l'égalité que nous voulons tous. Ce moyen, c'est le grand Artevelde qui l'a imaginé.

On voit qu'ici, comme en beaucoup d'autres choses, nos pères peuvent revendiquer la priorité sur nous, qui nous croyons pourtant bien plus progressifs. Quand Lanjuinais, en 1849, eut reconnu que les Français, si amis de l'égalité, n'aimaient pourtant que l'égalité qui monte, et qu'il proposa, lui comte de l'empire de la création de Napoléon, pair de France de la création de Louis XVIII, que pour satisfaire à tant d'ambitions on décernât par une loi à tout citoyen le titre de prince, que tout homme eût de l'Altesse, que les trente-huit millions de Français pussent être appelés monseigneur, et cela comme moyen d'établir une égalité réelle, — il ne faisait que reproduire la pensée mise en pratique sous Artevelde et conservée chez les Gantois pendant plus d'un siècle.

Il y avait longtemps que la cour des comtes de Flandre protestait contre cet usage aristocratique des démocrates gantois. La cour de Philippe le Bon, plus vaniteuse qu'aucune autre, s'était vingt fois insurgée à ce propos. Philippe n'attendait qu'une occasion favorable pour interdire une telle coutume.

L'occasion favorable était venue, si on pouvait la saisir. Au moment dont nous parlons, les Gantois, si souvent insoumis, étaient en pleine révolte contre leur prince. Alors Philippe le Bon, le souverain de l'Europe le plus riche en beaux domaines et en opulentes villes, lui dont la splendeur étonnait l'Asie même, qui l'appelait le grand duc d'Occident; Philippe le Bon possédait toute la Belgique, avec la Hollande, la Zélande, la Frise, la Flandre française, le Cambrésis, l'Artois, la Bourgogne, une partie de la Picardie et d'autres provinces. Les Gantois, en 1436, n'avaient pas voulu le servir au siège de Calais plus longtemps que ne le portaient leurs privilèges : quoiqu'il y eût de cela plus de quinze ans, il leur gardait rancune. Il avait débuté, dans ses projets de châtement contre eux, par l'établissement d'un impôt sur le sel. Les Gantois le refusaient; et comme les villes de Flandre, frappées de la même mesure, se montraient disposées à entrer en coalition avec eux, le duc venait d'envoyer de fortes garnisons à Audenarde, à Termonde, à Rupelmonde et à Gavre. Après cela il avait imposé un nouveau droit sur le blé et la farine. Les Gantois s'étaient mis en pleine révolte; ils avaient chassé les magistrats nommés par le duc, banni ses adhérents, et institué une com-

mission chargée de gouverner, sous la présidence de Daniel Sersanders, ancien doyen des métiers. Les chaperons blancs avaient reparu, et ils couraient le pays.

Comme nos amis Arnold et Pierre van Speck vidaient leur second verre de bière (alors on ne fumait pas encore, attendu que le tabac n'était pas découvert; et la conversation y gagnait, et les hommes étaient plus excitables, et nos pères faisaient ce que nous ne ferons plus, depuis qu'on nous a donné des cigares et des pipes), — deux jeunes tisserands entrèrent dans le cabaret.

— Bonne nouvelle, dit le premier, qui était Claes Odry, et triomphe aux blancs chaperons! Ils viennent d'enlever Gavre; ils ont mis hors les gens du duc, et ils ont su établir là une garnison qui est à nous.

Ce fut, parmi tout le cabaret, de grands battements de mains et des cris de joie à rompre les vitrines, dans leurs petits enchâssements de plomb.

— Comment ont-ils fait cela? dit le maître du logis en apportant tout empressé un énorme verre de bière double à Claes Odry.

— Ils ont profité de l'heure où le gouverneur était sorti, répondit le jeune tisserand. Cela s'est fait; et pas une goutte de sang n'a été répandue.

— Voilà pour la bonne nouvelle, poursuivit le compagnon de Claes; mais il faut vous dire le reste. Tout n'est pas succès le même jour. Le bon duc vient d'envoyer le sire de Ternath à Alost, qui tient pour lui; et le vieux rusé a confié la défense d'Aude-

narde... : devinez à qui ! au brave chevalier Simon de Lalaing.

— Cela ne m'inquiète point; je ne vous dis que cela, s'écria Arnold van Speck.

— Et moi, cela m'inquiète un peu, répliqua Sneissen. Simon de Lalaing est un homme de cœur. Il gagnera la confiance de ceux d'Audenarde.

— C'est déjà fait, dit Claes Odry. Il y est entré avec sa femme et ses enfants, en compagnie du sire de Schoorisse, qui a introduit dans la place une bonne artillerie.

— Audenarde n'est pas facile à prendre comme Gavre, dit Pierre : rappelez-vous la longue résistance qu'elle a opposée à Philippe d'Artevelde.

— Eh bien, cela n'empêche pas qu'on tentera de prendre Audenarde, répliqua Arnold.

— Il n'y a en effet que ce moyen d'effrayer le duc, exclamèrent plusieurs voix.

Et tout le cabaret s'entretint longuement de la nécessité de prendre Audenarde.

— On se rassemble après-demain sur le marché au Vendredi; trouvez-vous-y avec vos armes, mes compères, je ne vous dis que cela, cria le maçon en quittant le cabaret.

Et il regagna son logis, avec son frère, à qui il ne manqua pas de recommander de nouveau sa grosse clef.

Le 14 avril au matin, une foule compacte de Gandois, armés de bâtons ferrés, de piques, de coupe-rets, de fléaux, d'arcs et de sabres, encombrait le marché au Vendredi, respirant la guerre et deman-

dant un chef qui voulût les conduire à Audenarde. Aucun de ceux qui briguaient cet honneur ne réunissait les suffrages, lorsque le maçon Arnold van Speck se présenta, ayant sur son épaule un sac, dans lequel il portait son énorme clef. Il la tira du sac, l'éleva au-dessus de sa tête, et s'écria :

— Seigneurs de Gand, voici la clef d'Audenarde : si vous voulez me suivre, j'espère vous en ouvrir la porte ; je ne vous dis que cela.

Une clameur générale couvrit ces paroles ; les trois ou quatre mille Gantois assemblés proclamèrent Arnold leur capitaine. C'était là son idée ; et il partit à leur tête, se dirigeant sur Audenarde.

Les trois ou quatre mille hommes qui l'accompagnaient se grossirent en route ; en arrivant sous les murailles de la cité que défendait Simon de Lalaing, le capitaine Arnold n'avait guère moins de douze mille soldats improvisés et peu faits pour la discipline. Mais comme chef, on lui dressa le soir une belle tente, avec des sentinelles ; et en soupant joyeusement avec son frère qui l'avait suivi :

— Que penses-tu de mon idée ? lui dit-il : me voici capitaine des Gantois.

— C'est bon, répondit Pierre, un peu inquiet. Mais il faut en faire les fonctions.

— Me voici capitaine, le plus difficile est fait ; je ne te dis que cela.

Et le brave maçon s'endormit, bercé de doux rêves.

Simon de Lalaing cependant, à l'approche des Gantois, s'était hâté d'envoyer un messenger à Phi-

lippe le Bon. Puis, ayant fermé les portes d'Audenarde, il avait assemblé les bourgeois de la ville et achevé de gagner leur confiance, en leur distribuant des armes et leur déclarant qu'il remettait en leurs mains la garde de la place.

Le lendemain matin, à la tête de deux cents archers et de quelques cavaliers, il fit une sortie; mais les Gantois, s'étant formés en bataillon carré, le repoussèrent dans la ville. Il y rentra, aussi troublé de leur nombre que surpris de voir qu'ils ne songeassent pas à investir la ville. Les bonnes gens, confiants dans le maçon qu'ils avaient pris pour chef, comptaient bien qu'il allait leur ouvrir la porte d'Audenarde avec la grosse clef qu'il portait dans son sac, et ne jugeaient pas nécessaire d'entreprendre un siège; ils passèrent la seconde nuit à boire et à chanter.

Ce qui surtout les réjouissait, c'était l'arrivée du grand canon fabriqué sous Philippe d'Artevelde, et que l'on admire encore à Gand comme un monument de l'audacieuse industrie de nos pères. Le 16 avril au matin, on le tira contre la ville, où il jeta l'épouvante. Mais à la quatrième décharge, l'affût s'étant rompu, il fallut recourir à d'autres moyens. Les Gantois alors sommèrent leur capitaine de leur ouvrir les portes d'Audenarde avec sa grande clef, comme il l'avait promis.

— C'est fort juste, répondit Arnold; c'est ce que nous allons faire. Mais pour ouvrir une porte il faut pouvoir s'en approcher; je ne vous dis que cela.

En même temps il brandit sa grosse clef d'un air martial, et les Gantois se mirent à construire sur l'Escaut un pont qui fut fait en quelques heures. Simon de Lalaing, les voyant faire, prenait aussi ses mesures. Sous la conduite de sa femme, toutes les dames d'Audenarde apportaient dans des hottes et dans des paniers, sur leurs dos ou sur leurs têtes, des pavés et des briques, qu'on lança aux Gantois lorsqu'ils eurent franchi le pont; cette réception les fit reculer.

Arnold tenait toujours sa clef à deux mains et répétait :

— Si vous me frayez le chemin jusqu'à la porte et que je mette la main dessus, vous serez dedans; — je ne vous dis que cela.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'on pût avancer; et les Gantois, commençant à se fatiguer, recoururent à la ruse. Au bout de leurs flèches, ils lancèrent dans la ville des lettres adressées à Simon de Lalaing et rédigées de manière à faire croire que le bon chevalier était convenu de leur livrer la ville, moyennant une somme d'argent; mais la loyauté de Simon était si claire pour les bourgeois d'Audenarde, que cette malice ne trompa personne.

Cornelis Sneissen, le boucher, avisa alors un autre stratagème. Simon de Lalaing avait laissé deux enfants dans le Hainaut. On habilla en petits gentils-hommes deux enfants de même taille et de même apparence; on les amena devant les créneaux où se trouvaient Simon et sa femme.

— Nous tenons vos enfants, Simon de Lalaing.

cria Cornelis, et nous les allons tuer, si à l'instant vous ne rendez la ville.

Comme il achevait ces paroles, six bouchers élevèrent leurs couperets au-dessus des innocentes créatures. La pauvre mère tomba évanouie ; Simon, pâle d'horreur, fit un effort sur lui-même, et répondit :

— J'étais chevalier avant d'être père ; pour sauver mes enfants, je ne perdrai ni ma vertu ni mon honneur.

— Allons, cela ne prend pas, dit Pierre van Speck, ne faites pas peur plus longtemps à ces petits.

Et il les emmena dans la tente de son frère.

Le 26 avril, on apprit que l'avant-garde de Philippe le Bon s'approchait d'Audenarde, sous la conduite de Jacques de Lalaing, qu'on appelait spécialement le bon chevalier, à cause de sa vertu et de sa grande bravoure. Après quelques escarmouches, les Gantois furent contraints de se retirer et d'abandonner Audenarde, pour courir au secours de Gand, que Philippe le Bon menaçait. Notre ami, le maçon capitaine, rapporta sa grande clef, sans perdre son commandement ; ce qui prouvait que son idée avait été bonne. Mais comme on lui reprochait de n'avoir pas ouvert les portes d'Audenarde, il répliqua : — Cette clef-là en ouvrira d'autres. Je ne vous dis que cela.



XXIX. — LE PENDU DE SCHENDELBEKE.

Un ennemi mort est encore dangereux.

JOHNSON.

Le village de Schendelbeke, à une petite lieue de Grammont sur la Dendre, a aussi ses souvenirs ; car l'histoire populaire a laissé partout quelques traces. Si nous cherchions bien, il n'y a pas de hameau, pas de champ peut-être, dans ces Gaules, que tant de guerres ont parcourues, qui ne présentât sa chronique. Et partout, avec des Plutarques et des Cornélius Népos, nous relèverions, à côté des traditions plus ou moins singulières, de grands hommes endormis, d'héroïques actions oubliées, qui nous permettraient d'établir un parallèle à notre avantage entre les anciens et nous.

Vous avez lu au collège, par exemple, l'histoire de ce soldat grec si vanté, de ce Cynégyre, frère du poète Eschyle, qui, voulant retenir une galère sur laquelle des Perses fuyaient, saisit le câble de la main droite ; et, comme on la lui coupa, il le prit de la main gauche, qui fut abattue aussi ; alors il le saisit dans ses dents et périt sans le lâcher.

Comparez à Cynégyre Cornelis Sneyssen, ce vaillant Flamand qui, en 1542, combattait si courageusement sous les murs de Gand, luttant avec une poignée d'hommes contre l'armée de Philippe le Bon, qui venait d'enlever Audenarde. Cornelis portait la bannière du métier des bouchers. Déchirée

de cent coups de lance, il en défendait les lambeaux de sa vaillante épée; et sa main gauche agitait le glorieux étendard, pendant que de sa droite il frappait sans relâche. Il avait étendu à ses pieds plusieurs braves. Un coup de hache lui brisa la jambe droite. Il s'appuya sur la lance de sa bannière et continua de combattre. Un autre coup lui cassa l'autre jambe; il tomba à genoux aussitôt et refusa de se rendre. Un chevalier lui abattit la main qui tenait l'étendard; il le saisit dans la jointure du bras, qu'il replia sur sa poitrine, et ne cessa pas encore d'agiter son épée.

Les seigneurs, ayant regret de tuer un si vaillant homme, lui offrirent la vie, qu'il dédaigna; il acheva de la vendre et tomba entouré de morts.

Le trait que nous allons rapporter est d'un autre genre; c'est un courage moins exalté; mais ceux qui aiment les prodigieux faits d'armes ne repousseront pas celui-là.

Philippe le Bon, en 1453, continuant sa guerre contre les Gantois, vint assiéger la petite forteresse de Schendelbeke, défendue par deux cents rebelles. En avant du fort était une petite tour très-haute, où vingt hommes décidés s'étaient enfermés seuls, résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. L'armée du bon duc s'empara assez promptement des fossés et des approches de la tour; mais il fallait enlever la tour elle-même, et les vingt Gantois qui la défendaient s'étaient abondamment munis de pierres et de pavés. On avait alors peu d'artillerie de campagne; les canons étaient si lourds, dans les

routes partout enfoncées, qu'on assiégeait toutes les petites places par l'ancienne méthode, laquelle n'employait que de l'intrépidité et de l'audace. Parmi les assiégeants, le sire de Montaigu, Jacques de Fallerrans, Jean de Florey. Étienne de Saint-Moris, ne manquaient ni d'ardeur ni de témérité. Ils ordonnèrent aux archers de tirer sur la tour; et les flèches volèrent bientôt si serrées, que les vingt assiégés n'y purent tenir et qu'ils furent obligés de se cacher dans leur asile. Ils cessèrent donc de se montrer et poussèrent leur cri de détresse, espérant d'être secourus par leurs amis du fort, et comptant sur la hauteur de leur tour et sur l'épaisseur de ses murailles. Il n'y avait à la tour qu'une porte, qui était fort élevée au-dessus du fossé. Comme ils avaient brisé le pont-levis, ils comptaient que les assiégeants ne parviendraient pas facilement à la forcer. D'ailleurs, ils en confièrent la garde à un enfant de Gand, dont ils savaient l'habileté, le sang-froid et le courage : c'était Michel de Jung. Ce jeune homme s'était posté derrière la porte avec sa pique noire; et, à travers un très-petit guichet, il observait les mouvements de l'ennemi. Il aperçut bientôt qu'on apportait une échelle dans le fossé et qu'on se décidait à monter pour rompre la porte. Il prit ses mesures. Jacques de Fallerrans, en effet, venait de mettre le pied sur le premier échelon, et, faisant le signe de la croix, il avait pris une hache et montait. Mais, comme il étendait le bras pour frapper, Michel de Jung, passant sa pique par le guichet, lui porta un grand coup et le fit rouler dans le fossé. Ce coup muet

produisit sur les chevaliers une sensation de colère. Étienne de Saint-Moris, cousin du déconfit, jura qu'il aurait raison du vilain.

— Ne montez pas, cria aussitôt le sire de Montaigu, qui avait des prétentions au talent de deviner, j'ai prévision que ce Gantois vous fera mauvaise aventure.

— Bah ! bah ! répondit Saint-Moris, je suis moins lourd que ce pauvre Fallerans ; et, d'un coup de ma bonne hache d'armes, je suis sûr de couper la pique noire.

Il monta aussitôt, avisant es moyens de Michel de Jung et s'apprêtant à couper tout ce qui sortirait du guichet. Mais le Gantois prit son temps et lança sa pique si adroitement, qu'elle entra dans la visière du casque de Saint-Moris, lui creva l'œil gauche, et le jeta à terre en mauvais cas. Il se releva pourtant et voulut retourner à la charge. Montaigu l'en empêcha.

— Vous n'avez perdu qu'un œil, dit-il ; rendez grâces au ciel, car votre horoscope annonce que le fer d'une lance vous percera les deux yeux. N'y retournez donc plus.

Pendant qu'il disait ces mots, dix autres hommes d'armes montèrent successivement et furent pareillement renversés par l'infatigable Gantois. Alors le sire de Montaigu défendit formellement qu'on montât davantage à cette échelle. Il la fit ôter ; et Jean de Florey, s'en emparant, alla la planter de l'autre côté contre la muraille ; il fit avec sa hache une large brèche, tandis qu'on appliquait à la porte des

fascines allumées, que les hommes d'armes soutenaient au bout de leurs lances. La porte prit feu; après trois heures de siège, les vingt assiégés déclarèrent qu'ils se rendaient. Suivant les usages de cette guerre, devenue guerre d'extermination, on les pendit aussitôt aux arbres voisins; le brave Michel de Jung, malgré ses faits hardis, ne fut pas plus épargné que les autres.

— Je suis bien aise qu'il en arrive ainsi, dit le sire de Montaigu en s'adressant à Saint-Moris, dont on venait de panser la blessure; car les dangers de votre horoscope finissent ici; et c'est de la main du même homme que vous deviez perdre les deux yeux. Mais le voilà pendu.

— J'en suis pourtant bien fâché, dit Saint-Moris; c'était un rude joueur, et j'aurais voulu lui donner une mort plus digne d'un si vaillant champion. Pour le distinguer de ses camarades, lui qui a si chaudement renversé une douzaine d'entre nous, je demande qu'on lui donne un signe, afin que les passants l'honorent. Qu'on lui rende sa pique noire!

— Bonne idée! s'écria Jacques de Fallerans en frottant ses côtes meurtries.

Et tous ceux que Michel avait abattus, ayant appuyé cette proposition, Jean de Florey appliqua son échelle à l'arbre où était pendu Michel. Il y monta, lui remit sa pique dans la main. Le pendu, qui ressentait les dernières convulsions de la mort, saisit avec vigueur le manche de la pique, et le penchant vers la terre, il fit reculer les chevaliers. La contraction nerveuse qui lui avait fait reprendre son

arme fut si violente que par la suite on ne put la lui ôter.

Les hommes de Philippe le Bon mirent ensuite cinq jours pour enlever le petit fort de Schendelbeke, dont ils pendirent également toute la garnison; après quoi ils allèrent à d'autres exploits. Michel de Jung resta à son arbre avec sa pique.

Un mois après, un soir qu'Étienne de Saint-Moris, après avoir largement dîné à Grammont, s'en allait rejoindre le bon duc, en paix avec les Gantois, comme il passait, un peu échauffé par le vin, devant Schendelbeke, il aperçut les pendus dont il gardait un bon souvenir. On les laissait pourrir en plein air, suivant la coutume.

— Vous allez voir, dit-il à ses compagnons, l'homme qui m'a crevé l'œil gauche, et qui, si Montaigu ne m'eût préservé, m'aurait, dit-on, rendu aveugle. C'était un solide batailleur, et j'ai regret de l'avoir laissé pendre. Mais, puisque le voilà, je veux lui rendre quelque honneur; et, s'il vous plaît, mes amis, nous allons le mettre en terre: il n'est pas bien que les corbeaux se nourrissent des entrailles d'un si vaillant soldat.

— Mais qui le décrochera de là-haut? dit un écuyer. Il doit puer en diable.

— C'est vrai, riposta Saint-Moris. Aussi je veux purifier son gibet en faisant avec lui une passe d'armes. Vous voyez qu'il tient toujours sa pique noire. C'est l'arme qui nous a renversés, douze étourdis que nous étions. Nous la lui avons laissée par distinction.

En achevant ces mots, Saint-Moris se trouvait tout juste en face du pendu. Il tourna son cheval vers lui, et, levant gaiement sa lance, il courut sur le cadavre desséché de Michel et le frappa. Ce mouvement fit tomber la pique noire si malheureusement qu'elle creva l'autre œil du jeune fou.

— Puisque c'était mon horoscope, dit tristement Saint-Moris, je ne pouvais pas l'échapper...

Car en ce temps-là on croyait aux horoscopes.

XXX. — LA PIERRE PHILOSOPHALE.

LÉGENDE DE LA RUE DU BONHEUR.

Le hasard a produit plus d'un triomphe inexplicé.

RICHARDSON.

L'anecdote que nous allons rapporter se trouve mentionnée dans de vieux recueils flamands; elle a été contée plus d'une fois à la cour de Philippe le Bon, pendant le séjour que fit dans les Pays-Bas le Dauphin de France, depuis Louis XI; elle a été connue de quelques nouvellistes italiens à qui peut-être Guicciardini l'a portée; ils l'ont arrangée à leur manière (1). Nous raconterons le fait dans sa simplicité.

En l'an 1398, il y avait à Gand, au fond de la rue Sainte-Catherine, qui alors, du côté de la rue d'Or, était un cul-de-sac, une petite maison qui ap-

(1) Grazzini, dit le Lasca, dans ses nouvelles, a fait de cette histoire un petit roman qui se termine d'une manière fort sombre; il place la scène à Pise, et son héros Liévin Doel se nomme Fazio. Le poète anglais Milman a fait du Fazio de Grazzini une tragédie.

partenait à un juif nommé Haltrow. Plusieurs fois la commune de Gand avait voulu acheter cette maison pour la démolir et ouvrir ainsi une communication utile entre la rue d'Or et la rue du Bonheur. Mais l'avare n'avait pas voulu vendre. Il était si riche, disait-on, qu'il ne se souciait pas, dans un déménagement, d'exposer ses trésors aux regards du public. Il vivait seul et très-mesquinement ; il n'avait point de domestique, parce qu'il eût fallu le payer ; point de chien, parce qu'il eût fallu le nourrir ; personne ne pouvait se vanter d'avoir mis le pied dans sa retraite plus loin que la petite chambre d'entrée.

A côté de son avarice, Haltrow était dominé souvent par un autre défaut, la gourmandise. Mais il ne la satisfaisait jamais à ses dépens. C'était chez ceux avec qui il faisait des affaires que, lorsqu'il était invité, il se donnait ce qu'il appelait de la joie.

Or un soir, le 24 février, ayant soupé convenablement chez un patron de navire, il s'en revenait à onze heures, seul, à pied, malgré la pluie qui tombait en abondance. Toutes les portes étaient fermées, toutes les lumières éteintes, toute la ville endormie. Il faisait un temps effroyable. Haltrow, qui n'allait jamais seul la nuit sans mourir de peur, descendait rapidement la rue des Raisins, lorsqu'après avoir traversé le petit pont du fossé d'Othon pour entrer dans la rue qui était devant lui, il vit un homme s'élancer de l'enfoncement d'une petite porte et se précipiter sur lui. Il se dégagea en un clin d'œil par un mouvement violent, courut encore quelques pas et se réfugia dans la boutique d'un orfèvre, dont par hasard

la porte était restée entr'ouverte. Il se jeta sur une chaise, sentant qu'il avait reçu un coup de poignard, et s'écria : *Je suis assassiné!* L'orfèvre accourut : c'était un homme qui, comme le juif, courait après la fortune; mais il avait pris un autre chemin que l'usure; il cherchait la pierre philosophale. Comme il faisait ce soir-là une grande fonte dans son arrière-boutique, il avait laissé sa porte à demi ouverte pour tempérer la chaleur de ses fourneaux. Liévin Doel (c'est le nom de l'orfèvre) reconnut le juif et lui demanda ce qu'il faisait dans la rue à une telle heure. Mais Haltrow ne répondit plus; il expirait. Liévin, effrayé, courut à sa porte, mit la tête dehors et ne vit personne. Cet incident le mettait dans un certain embarras. Il ferma sa boutique pour prendre conseil. Sa femme, ses enfants, sa servante étaient couchés; tout le monde dormait dans le voisinage; il était seul : il conçut tout à coup un projet hardi. Personne, excepté l'assassin, qui avait intérêt à se taire, n'avait vu le juif entrer chez lui.

En déclarant sa mort, il courait risque d'être soupçonné. Il imagina donc de changer en bien son malheur, comme il cherchait à changer le cuivre en or. Liévin Doel connaissait ou soupçonnait la grande fortune d'Haltrow. Il commença par le fouiller. Ayant trouvé dans ses poches, avec quelque monnaie, un gros paquet de clefs, il résolut d'aller les essayer aux serrures du défunt. Le juif n'avait point de parents, et l'alchimiste, qui avait la conscience large, ne voyait pas grand mal à s'instituer son héritier. Il s'arme donc d'une lanterne sourde et se met en

route; il n'avait qu'une petite rue à parcourir. Il arrive sans s'apercevoir du temps affreux qu'il faisait; il essaye les clefs, il entre dans l'appartement : il trouve le coffre-fort, et, après bien des peines, il parvient à ouvrir toutes les serrures. Là il voit des bracelets, des chaînes d'or, des diamants et quatre sacs sur chacun desquels il lit : *Cinq mille florins en or*. Il s'en empare en tressaillant de joie, referme tout et revient chez lui sans être vu de personne. De retour dans sa maison, il serre d'abord ses richesses; après cela, il songe aux funérailles du défunt : il le prend dans ses bras, le descend dans sa cave, et, ayant creusé à quatre pieds de profondeur, il l'enterre avec ses clefs et ses habits. Il recouvre la fosse avec tant de précaution, qu'on ne pouvait s'apercevoir que la terre eût été remuée en cet endroit. Il monte ensuite à sa chambre, ouvre ses sacs, compte son or et trouve les sommes parfaitement conformes aux étiquettes. Forcé de se sevrer un moment de la jouissance qu'il goûtait à les considérer, l'orfèvre cache le tout dans une armoire secrète et va se coucher, car le travail et la joie l'avaient fatigué rudement.

Quelques jours après, Haltrow ne paraissant plus, on ouvrit ses portes par ordre des magistrats. On ne fut pas peu surpris de ne trouver chez lui aucun argent comptant. On fit longtemps de vaines recherches, et ce ne fut que quand Liévin Doel vit que l'on commençait à n'en plus parler qu'il hasarda quelques propos sur ses découvertes en alchimie. Bientôt même il parla de quelques lingots. On lui riait au

nez ; mais il soutenait de plus en plus ce qu'il avait avancé et graduait adroitement ses discours et sa joie. Enfin il parla d'un voyage en France pour aller vendre ses lingots ; et, afin de mieux jouer son jeu, il feignit d'avoir besoin d'argent pour ce voyage. Il emprunta cent florins sur une métairie qui n'avait pas encore passé par ses fourneaux. On le crut tout à fait fou : il n'en partit pas moins, en se moquant tout bas de ses voisins qui se moquaient de lui tout haut.

Cependant il arriva à Paris, changea son or contre des lettres de change sur de bons banquiers de Gand, et écrivit à sa femme qu'il avait vendu ses lingots. Sa lettre jeta dans tous les esprits un étonnement qui durait encore lorsqu'il reparut dans la ville. Il prit un air triomphant en arrivant chez lui ; et, pour ajouter des preuves sonnantes à ce qu'il disait de sa fortune, il alla chercher vingt mille florins chez ses banquiers. Dès lors on exalta partout sa science ; on raconta partout son histoire ; considéré à la fois comme homme riche et comme savant homme, il jouit de sa fortune sans la gaspiller. On n'en connut la source que cinquante ans après, par son testament. On appela la rue où il demeurait la *rue du Bonheur*. La voie large qui lui est parallèle, sur laquelle donnaient les fenêtres de la maison du juif, fut appelée la *rue d'Or*. La ville ayant hérité du manoir d'Haltrow, le cul-de-sac Sainte-Catherine devint une rue.

XXXI. — LE PRINCE MALGRÉ LUI.

Tout n'est pas gain dans les révolutions.

STERNE.

I.

Le comte de Flandre, Louis de Maele, était depuis longtemps odieux à ses sujets, à cause de sa tyrannie, de ses dissolutions et de ses folles dépenses. Cependant il avait eu l'occasion de rentrer dans leurs bonnes grâces, lorsqu'en mariant sa fille Marguerite à Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, frère du roi de France Charles V, il avait obtenu, grâce aux habiles négociations de Marguerite d'Artois, sa mère, la réunion si longtemps réclamée de Lille, Douai et Orchies à la Flandre. Cette alliance célèbre avait eu lieu en 1369.

Depuis, les Flamands avaient trois fois payé les dettes de leur comte. — Ils se lassèrent des nouveaux subsides qu'on inventait tous les jours. Les Gantois, en l'année 1378, refusèrent enfin nettement un impôt arbitraire que les courtisans venaient d'imaginer. Ceux de Bruges ayant montré plus de soumission, Louis de Maele, pour châtier la ville de Gand, permit aux Brugeois de creuser un canal qui devait conduire directement les eaux de la Lys de Deynze à Bruges. Les Gantois, s'imaginant que par là leur commerce serait ruiné, se ressouvirent de la fière organisation militaire que leur avait donnée autrefois Jacques d'Artevelde; ils coururent aux armes. Ils

avaient à leur tête l'intrépide Yoens, ancien doyen des bateliers, que le comte Louis s'était aliéné par des exactions contre les navigateurs, et qui venait de remettre sur pied la solide confrérie militaire des chaperons blancs, débris tumultueux des institutions révolutionnaires de Jacques d'Artevelde (1). Selon l'usage abominable où l'on était alors de punir les actes des princes sur les sujets qui en profitaient, les Gantois dispersèrent violemment les travailleurs de Bruges et s'en revinrent en triomphe.

Le comte de Flandre, irrité, ne réfléchit pas que la ville de Gand, riche, splendide, peuplée alors de plus de deux cent mille habitants, était sa capitale et sa plus grande force. Au lieu de calmer, il voulut sévir encore. Il ordonna à son bailli, Roger d'Oultre, et à son porte-étendard d'aller à Gand, escortés de deux cents cavaliers, demander la tête d'Yoens et des autres principaux chefs, qu'il voulait qu'on lui apportât à Bruges, où il tenait sa cour. Mais les chaperons blancs, rassemblés au nombre de dix mille, répondirent à la demande qu'on leur fit de la tête de leur capitaine en déchirant la bannière du comte, en massacrant son bailli, qui n'était qu'un agent, en dispersant ses cavaliers, en saccageant les maisons des partisans de Louis de Maele. Après quoi, ils se rendirent au château de Vondelghem, que Louis avait fait construire à grands frais avec un luxe inouï; et tout fut mis en cendres. Gand se révoltait ainsi tout à fait; dix mille Gantois coururent à Bruges, pendant que Louis de Maele rassemblait ses

(1) On a vu ci-devant la mort de ce ruwaert (régent).

forces à Lille; et les Brugeois, intimidés, s'unirent aux Gantois. Damme, Courtrai, Yprès, Grammont, se prononcèrent pour la grande ville; partout on foula aux pieds les couleurs du comte de Flandre; et, quoique l'insurrection reçût tout à coup un échec par la mort subite de Jean Yoens, à qui des dames de Bruges admises à sa table furent soupçonnées d'avoir donné du poison, cependant le caractère décidé des Gantois ne se démentit pas. Ils nommèrent sur-le-champ, pour remplacer Yoens, quatre vaillants capitaines, Jean de Brune (1), Rasse de Herzele, Jean Boele et Pierre van den Bosch.

Louis de Maele avait fait fortifier Audenarde et Termonde. Les Gantois et leurs alliés allèrent assiéger ces deux villes. Ils eussent pris et saccagé Audenarde, car ils étaient nombreux, si la comtesse douairière, Marguerite d'Artois, mère de Louis de Maele, et Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, son gendre, à qui ces guerres horribles d'un prince contre son peuple déplaisaient cruellement, ne se fussent entremis pour la paix. Elle fut faite par les soins de Philippe le Hardi, qui était aimé des Flamands. Il obligea le Comte, son beau-père, à une entière amnistie; il lui fit promettre que désormais il habiterait Gand, ce qui était le vœu de la ville; et il obtint des assiégeants la levée du siège.

Louis de Maele, en effet, se rendit à Gand. Mais il demanda la suppression des blancs chaperons; et, selon d'anciens récits dont Meyer fait mention, il déclara sur le grand marché que la paix faite serait

(1) Ou Brunel. Froissart l'appelle Jean Pruniaux.

nulle et non avenue, si les trois villes rebelles, Gand, Bruges et Ypres, ne lui livraient les auteurs des troubles; il se réservait le droit de limiter le nombre des victimes. On s'épouvanta; les capitaines firent sentir aux blancs chaperons que s'ils désarmaient ils étaient perdus. Leur contenance dès lors fut telle que le comte de Flandre, voyant qu'il ne les soumettrait pas, s'en retourna à Lille sans rien dire.

Dès qu'il fut parti, Olivier d'Oultre, cousin germain du bailli qu'on avait tué à Gand, envoya défier la ville pour la mort de son parent; et, à la tête d'une petite troupe, ayant rencontré sur l'Escaut quarante bateliers gantois, il leur fit couper les mains, leur creva les yeux et les renvoya ainsi à Gand. L'indignation éclata dans toute la ville; on attribua ce forfait à Louis de Maele. Jean de Brune, jugeant que la paix était rompue, partit aussitôt avec cinq mille hommes pour Audenarde, s'en empara par surprise, abattit les deux portes, les murs et les tours du côté de Gand, et fit jurer aux habitants le serment d'alliance avec les Gantois.

Le comte de Flandre, courroucé de plus en plus, fit partir des commissaires pour Gand. Dans les explications qui eurent lieu, ils désavouèrent l'infâme action d'Olivier d'Oultre, que Louis de Maele bannit de tout le pays avec ses complices. Les magistrats de Gand désavouèrent alors pareillement le fait de Jean de Brune, qui avait marché sur Audenarde sans ordre. On l'exila de la Flandre, et il se retira à Ath. Mais le comte de Hainaut l'ayant livré, Louis

de Maele le fit conduire à Lille, où il eut la tête tranchée; après quoi son corps fut exposé sur une roue. Les autres capitaines virent là le sort qu'on leur préparait, et la guerre recommença. Le comte permit à ses chevaliers de piller la Flandre; le peuple saccagea les châteaux.

On marcha sur Dixmude, d'où les Flamands furent repoussés par le comte. Un autre détachement de leurs compagnies tomba dans une embuscade et fut massacré près de Courtrai. Jean Boële, qui avait conduit cette expédition, accusé d'avoir trahi, fut mis en pièces par ses concitoyens. Ypres fut obligé d'ouvrir ses portes à Louis de Maele, qui, profitant de ses avantages, vint assiéger Gand le 29 août de l'année 1384. Mais le circuit de la ville était si étendu qu'il ne put l'investir de tous côtés. C'était donc plutôt une guerre d'escarmouches renouvelées tous les jours, qu'un siège régulier. Dans ces combats, les Gantois perdirent rapidement quatre de leurs plus braves soutiens, Jean van Elst, Jacques Berst, Mathias Colwin et le capitaine Rasse de Liekerke, dont les parents accusèrent François Ackerman, vaillant Gantois, de l'avoir abandonné dans une sortie : accusation qui parut d'autant plus fondée que François Ackerman succéda à son titre de capitaine. Le Comte brûlait tout le voisinage, il interceptait les vivres; et si les Gantois lui enlevaient quelques drapeaux, qu'ils plantaient fièrement comme des trophées sur leurs murailles, ils payaient cher ces frêles succès.

Le peuple, d'abord si ardent, se lassa bientôt

d'une trop longue guerre. Il y avait dans la ville de la désunion; les partisans du Comte se réveillaient. Cinq à six mille bourgeois se rassemblèrent sur le grand marché, le 24 janvier 1382, pour aviser au moyen de sortir d'un tel état de choses. Un doyen, monté sur un échafaud vers le milieu de la place, haranguait la foule : — Du courage, bonnes gens, disait-il. Nos voisins du Brabant, qui savent nos griefs, sont pour notre cause; et vous allez ouïr ce que rapportent nos amis les bourgeois de céans, que nous avons envoyés à Liége.

Le chef de l'ambassade, qui venait d'arriver, monta sur l'estrade : Seigneurs de Gand et des villes alliées, dit-il, voici ce que répondent nos frères les Liégeois : « Nous sommes courroucés de vos ennemis et travaillés de vos maux. Sachez que si nous n'étions séparés de vous que par six ou sept lieues de chemin, nous vous donnerions sur-le-champ l'assistance et le réconfort qu'on doit à ses bons frères et voisins. Mais nous vous soulagerons de ce qui sera en nous. Soutenez donc vos cœurs; car Dieu sait que vous avez droit en cette guerre. Toutes les villes se déclareront pour vous, et vous triompherez. »

Ces mots furent accueillis par un long cri d'applaudissement. — Oui, par saint Jean! s'écria un chef des blancs chaperons, en s'élançant sur l'échafaud; oui, nous triompherons. Nous ne faisons guerre que pour affranchir les bourgeois et simples gens du mauvais vouloir des seigneurs.

Mais une partie des assistants, appauvris par la guerre, avait déjà proposé de faire soumission à

Louis de Maele et de rentrer sous son obéissance. Un foulon se mit à dire : — Croyez-moi, bourgeois, la guerre durera longtemps encore, et notre ville sera mise à sac. Le mieux serait d'envoyer au Comte, notre seigneur, qui nous pardonnerait.

Une assez grande multitude paraissait disposée à suivre cet avis. Les capitaines, qui s'étaient gravement compromis, s'effrayèrent; car ils savaient bien que Louis de Maele exigerait leurs têtes. Un d'eux se hâta de monter à l'estrade : — Bonnes gens de Gand, dit-il, si vous voulez que nous rentrions sous l'obéissance du Comte, il faut le faire. Allons donc tous à sa rencontre, pieds nus et la corde au cou, nous remettant à sa volonté. Mais n'oublions pas, poursuivit-il en élevant la voix, comme il a toujours puni les villes qui se sont soumises. Il n'y a pas longtemps, vous le savez, qu'il est rentré dans la cité d'Ypres, dont les bourgeois lui avaient humblement porté les clefs à genoux, se fiant à sa miséricorde. Le soir même il a fait tomber dans cette ville sept cents têtes.

Le souvenir de cette cruauté toute récente, que la ville semblait avoir oubliée un instant, changea tout à coup ses dispositions.

— Que ferons-nous donc? disait-on de toutes parts. Avisez un moyen. L'armée du Comte se grossit tous les jours. Nous n'avons bientôt plus de vivres.

— Oh! s'écriaient quelques-uns, si Jacques d'Artevelde vivait encore, lui qui nous rendit si puissants, les choses seraient en bon état! Maudits soient

ceux qui l'ont tué ! Il nous faut un chef et seigneur unique.

Alors tous les groupes, se rattachant à cette idée, se mirent à proposer en désordre leurs candidats. La confusion devint générale. Après qu'on eut contesté quelque temps avec grand bruit, Pierre van den Bosch, le seul qui survécut des quatre capitaines qu'on avait élus pour remplacer Yoens, Pierre van den Bosch, que la plupart des historiens appellent Pierre Dubois (1), monta sur l'échafaud et dit :

— Seigneurs, car vous êtes bourgeois de Gand, et le titre de bourgeois de notre cité est plus recherché que celui de baron, je vois avec joie que vous avez tous à cœur l'honneur et le profit de la ville. Mais quoique tous ceux que vous nous proposez pour chefs méritent certainement d'avoir part à notre gouvernement, j'en sais un qui ne songe ni ne pense à devenir notre capitaine, et qui, s'il le voulait, serait pourtant tel que personne ne saurait en trouver un meilleur.

Van den Bosch se tut; la multitude attentive le pria à grands cris de nommer celui qu'il avisait.

— Vous regrettez avec raison, reprit-il, ce loyal Jacques d'Artevelde, qui gouverna si vaillamment la ville de Gand et le pays de Flandre. Et, en effet, jamais nos droits n'ont été si bien maintenus; jamais nous n'avons eu tant d'éclat, de puissance et de richesse, que sous ce grand homme.

— C'est vrai, s'écria la foule; mort à ses assassins !

— Eh bien, poursuivit le capitaine, celui que je

(1) Dubois est la traduction française de van den Bosch.

vous proposerai pour chef et capitaine général, le seul qui puisse vous sauver, c'est le fils même de votre protecteur, c'est Philippe d'Artevelde, qui fut tenu sur les fonts de baptême, à Saint-Pierre de Gand, par la reine Philippine d'Angleterre, quand son noble père Jacques d'Artevelde nous eut donné pour alliés le duc de Brabant, le comte de Hainaut, le duc de Gueldre et le roi d'Angleterre.

Ces derniers mots n'étaient pas prononcés, qu'on n'entendit de toutes parts, dans ce peuple ardent et impressionnable, que les cris répétés de Vive Philippe d'Artevelde ! Qu'on l'aille chercher avec honneur ! qu'il vienne au milieu de nous ! qu'il soit notre chef ! nous n'en voulons pas d'autre !

Van den Bosch réclama le silence, qui se rétablit avec peine.

— Non, seigneurs, reprit-il, nous n'enverrons pas chercher le fils de Jacques d'Artevelde. Mais nous irons à lui ; et Dieu fasse qu'il veuille se charger du fardeau que nous allons tout à l'heure lui offrir.

— Ce que vous dites est sage, s'écria la foule ; nous le ferons.

Et aussitôt la multitude se porta à la maison de Philippe, lequel vivait dans une telle retraite, qu'on pensait peu à lui, à l'exception de van den Bosch, qui, dit-on, l'avait prévenu et presque décidé la veille.

Philippe d'Artevelde avait quarante ans. Il était beau, noble et bien fait. Son esprit cultivé le portait aux grandes choses. Mais, doué d'une certaine

sagesse, il s'était éloigné des affaires; il évitait les hommes, en songeant au sort de son père; il passait ses heures à l'étude et se délassait en pêchant dans la Lys, qui traversait son jardin. Quoiqu'il fût brave et instruit, ce n'était qu'avec peine que van den Bosch l'avait déterminé à ne pas repousser les prières du peuple. Sa solitude lui plaisait plus que les grandeurs.

Les clameurs de la multitude vinrent bientôt ébranler sa maison; il ouvrit sa porte et se trouva aussitôt devant une foule immense qui bénissait son nom. Pierre van den Bosch et les doyens des métiers l'entourèrent avec acclamation.

Le silence s'étant fait, van den Bosch, d'une voix haute et ferme, après l'avoir salué au nom du peuple, lui représenta que le pays en danger avait besoin d'un chef suprême, autour duquel tous pussent se rallier.

— Les Gantois de tout rang, les Flamands de toute classe vous donnent leurs voix, seigneur, poursuivit-il, pour l'amour de votre nom, pour la haute mémoire de votre père.

— Mort à ses assassins! interrompit une clameur générale.

— Tous vous prient, continua van den Bosch, de prendre en main l'administration de nos affaires.

Un nouveau cri témoigna de l'assentiment universel.

— Tous vous jurent foi et loyauté, comme à leur seigneur.

— Et obéissance entière, cria la foule; nous le jurons!

Philippe d'Artevelde, ému malgré lui, fit signe qu'il demandait à parler.

— Seigneurs, dit-il, vous m'annoncez là de grandes choses. Ce ne serait qu'en tremblant que je prendrais le gouvernement de notre bonne ville, car vous parlez de l'amour que vous avez eu pour mon père; vous n'oubliez pas sans doute qu'après tout le bien qu'il vous fit, des hommes d'entre vous l'ont cruellement tué...

— Mort à ses assassins! hurla encore la multitude.

— Si je prends le fardeau que vous m'offrez, et que, pour prix de mes soins, j'en sois récompensé comme mon père, qui de vous me soutiendra?

— Tous! nous tous! nous sommes à vous jusqu'à la mort! Vive Philippe d'Artevelde! Mort aux assassins de Jacques!

— Philippe, s'écria vivement van den Bosch en saisissant la parole, ce qui est fait est fait; que le passé s'oublie! La ville est en péril. Votre sagesse connue et les conseils des prud'hommes vous éviteront toute faute. Le peuple ne cessera de vous bénir.

Aux crix mille fois répétés de Vive Philippe d'Artevelde! le fils de Jacques fut enlevé alors sur les épaules des chaperons blancs, et emporté en triomphe, parmi les éclats d'enthousiasme, au Grand-Marché, où il fut proclamé capitaine général des Gantois et ruwaert ou protecteur et gardien de l'État. Il jura de défendre les droits, la dignité, l'honneur et les franchises nationales; il reçut les serments du

maire ou mayeur, des échevins, des magistrats, de tous les doyens des métiers, de tout le peuple, qui se mit à l'idolâtrer, à cause de sa douceur, de son affabilité, de sa sagesse et de la grande habileté qu'il montra tout d'abord dans ses dispositions pour résister au comte de Flandre.

Au commencement d'une administration sage, Philippe d'Artevelde eut pourtant une faiblesse coupable, que l'histoire lui reproche. Il avait toujours pleuré son père; le peuple alors semblait sympathiser trop avec lui, en demandant de toutes parts le châtement d'un meurtre déjà ancien; il y céda, et il fit décapiter douze vieux bourgeois, partisans de Louis de Maele; ils étaient les restes du complot qui avait, en 1345, assassiné Jacques. A l'exception de cet acte de vengeance et du châtement de quelques traîtres, comme le doyen des tisserands, qui fut jugé pour félonie et condamné à mourir, Philippe gouverna avec modération.

II.

Peu de jours après l'élection de Philippe, le comte de Flandre, avec de plus nombreuses troupes, revint presser Gand plus vivement. Il serrait la ville par deux côtés, et ce furent de nouveau tous les jours de petits combats.

L'un des plus redoutés chevaliers de l'armée du Comte était le jeune et farouche Gauthier d'Enghien. Un jour de dimanche, il alla avec quatre mille hommes assiéger Grammont, qui tenait pour les

Gantois. Il prit la ville en quelques heures, et n'accordant merci à personne, il fit mettre tout à feu et à sang. Les vieillards, les femmes, tout fut exterminé, hormis ceux qui purent gagner le large. Et, quand cette pauvre cité ne fut plus qu'un monceau de cendres, Gauthier s'en revint sous les murs de Gand.

— Beau fils, lui dit le comte de Flandre, s'il faut en croire les chroniques, voilà un noble commencement ! et vous deviendrez un bon chevalier.

Ces paroles nous paraissent bien dures.

Cependant tous ceux de Grammont qui avaient pu fuir racontaient comment en une heure ils avaient vu massacrer plus de cinq cents femmes et enfants, les vieillards brûlés dans leurs lits, leurs couvents mêmes renversés, toute la ville en flammes, et ils demandaient vengeance. Gauthier d'Enghien menaçait d'ailleurs la ville de Gand d'un sort semblable. C'était un jeune homme qui ne prenait aucun repos, cherchant tous les jours à combattre.

Le jeudi qui suivit la ruine de Grammont, comme il s'avancait dans la campagne avec le seigneur de Montigny, le sire de la Hamaide, le bâtard d'Enghien, son frère, — quelques Gantois et Grammontois qui épiaient ses démarches le surprirent dans une embuscade. Ils s'étaient cachés en un chemin creux. Le voyant écarté avec dix ou douze chevaliers seulement, ils se levèrent tout à coup, brandissant leurs piques noires, et l'entourèrent en lui criant :

— Maintenant, à la mort !

Gauthier, se voyant en péril, demandait conseil à ses compagnons.

— Il est trop tard, lui dit le seigneur de Montigny. Défendons-nous. Il ne nous reste que de vendre cher notre vie.

Alors Gauthier et les siens, ayant fait le signe de la croix, se recommandant à Dieu et à saint Georges, se jetèrent sur leurs ennemis. Mais le nombre, les longues piques et la fureur déterminée des hommes de Grammont et de Gand leur ôtèrent bientôt tout espoir. Gauthier d'Enghien succomba. Son corps fut emporté à Gand; il était à peine dans sa vingt-deuxième année. Il ne fut rendu, pour être enseveli à Enghien, dont il était seigneur, que moyennant une somme de dix mille livres, qui fut partagée aux pauvres gens de Grammont.

Le comte de Flandre, dès qu'il avait appris la mort de ce jeune homme, s'était écrié, dit-on encore, que les Gantois n'auraient jamais paix de lui qu'ils n'eussent payé cruellement cette perte. Il la ressentit avec tant de douleur, qu'il s'en retourna à Bruges et abandonna le siège pour l'instant. Mais il fit défense, dans tous ses domaines et dans les pays alliés, qu'on portât des vivres aux Gantois. Les Liégeois seuls méprisèrent hautement cette injonction.

La ville souffrait donc toujours beaucoup. Philippe d'Artevelde essaya encore de faire la paix. Une entrevue, ménagée par les bonnes villes de Brabant, de Hainaut et du pays de Liège, eut lieu à Harlebeck, entre le comte de Flandre et douze notables bourgeois de Gand, qui obtinrent avec peine quelque modération. Van den Bosch, qui savait bien que ses jours étaient menacés, découvrit par ses espions les

réponses du comte, la veille du jour où les douze bourgeois devaient les rapporter au peuple ; et, s'étant fait autoriser par Philippe d'Artevelde à diriger cette affaire, il prévint secrètement tous les doyens de venir le lendemain avec leurs gens, en armes, au marché aux denrées, où les douze bourgeois devaient parler.

Quand tout le monde fut assemblé, Ghisebert Gruter, le chef des députés, s'exprima ainsi :

— Seigneurs de Gand, nous venons de l'entrevue d'Harlebeck ; nous avons eu beaucoup de peines et de travaux, ainsi que les bonnes gens de Hainaut, de Liège et de Brabant, nos amis et les médiateurs entre nous et le comte Louis, pour nous accorder avec monseigneur. Enfin, à la prière surtout de Madame de Brabant, la paix nous est accordée. »

Un vivat de la multitude interrompit l'orateur.

— La paix nous est accordée, reprit-il, moyennant que deux cents Gantois, dont monseigneur le comte nous enverra la liste, se rendront prisonniers en son château de Lille, et se remettront à sa volonté...

Un morne silence succéda au premier mouvement de joie.

— Mais monseigneur, ajouta Simon Bette (autre député), monseigneur le comte est si noble et si loyal, que certainement il aura d'eux merci et pitié.

A ces mots, van den Bosch, furieux ou feignant la fureur, s'avança, et apostrophant Ghisebert Gruter et ses compagnons :

— Comment, lâches, s'écria-t-il, vous faites l'éloge

de la loyauté du Comte, après avoir signé un accord qui livrait deux cents bourgeois de Gand à leur ennemi! Opprobre aux Gantois, s'ils enduraient une telle infamie! J'aimerais mieux voir Gand exterminé que souillé d'une paix si honteuse!

Les chaperons blancs et tous les métiers armés poussèrent un cri d'approbation :

— La paix pour tous ou la guerre!

— Nous savons bien, Gruter, reprit van den Bosch, que vous ne serez pas l'un des deux cents, ni Simon Bette, ni les autres notables qui vous ont accompagné. Vous avez traité pour vous, mais nous traiterons pour nous à notre tour. En avant sur les traîtres qui veulent déshonorer la ville de Gand!

Aussitôt van den Bosch se jeta sur Gruter, la dague à la main, et le renversa mort; Simon Bette fut tué d'un autre côté; les dix autres bourgeois se sauvèrent, dit-on, et on ne pensa plus à la paix...

III.

La guerre s'était rallumée. Mais les vivres arrivaient difficilement à Gand; le comte de Flandre, apprenant que ceux d'Alost et des villages voisins portaient du lait et des fromages aux Gantois, fit brûler entièrement le pays. C'était l'hiver; les habitants du canton d'Alost s'enfuirent dans le Brabant et le Hainaut, réduits tous à la mendicité. L'armée du Comte serrait alors de si près la ville assiégée, qu'aucune denrée n'y venait plus, par terre ni par eau. Tous les greniers étaient vides; on ne trouvait plus de

pain chez les boulangers; et tous les jours Philippe était assailli de pleurs et de cris de détresse, qui le désolaient. Plusieurs fois, dit-on, il voulut se démettre de sa dignité. Mais le peuple n'y consentit jamais. Il fit ouvrir les réserves des abbayes et des riches; il fit venir de tous côtés, comme il put, du pain cuit, dans des tonneaux. Il envoya douze mille Gantois affamés à la recherche de secours. Ces pauvres gens s'en allèrent à Bruxelles, où ils furent charitablement réconfortés; ils trouvèrent la même assistance à Louvain; ils étaient conduits par le capitaine François Ackerman ¹.

Pendant qu'ils demeurèrent sur le territoire hospitalier de Louvain, Ackerman, avec dix de ses compagnons, se rendit à Liège, où l'évêque Arnold de Hornes et les magistrats du peuple accueillirent leur plainte.

— Si le pays de Liège était plus près de vous, lui dirent-ils encore, si nous étions vos voisins immédiats, nous vous eussions autrement aidés dans la défense de vos droits et de vos franchises. Nous vous soulagerons en ce que nous pourrons. Vous pouvez emmener de notre pays six cents chariots de blé et de farine; nous vous l'accordons; seulement, que les bonnes gens qui conduiront leurs grains chez vous soient satisfaits et payés.

Les Gantois, ravis, firent de grands remerciements;

(1) François Ackerman, de qui le nom flamand signifie agriculteur (ce qui fait que les historiens qui ont écrit en latin l'appellent *Agricola*), que Froissart, qui estropie tous les noms, appelle *Atremen*, et Paul Émile *Atremus*, était né à Gand vers le milieu du quatorzième siècle.

et, au bout de deux jours, six cents chariots partirent pour Gand. Ackerman, assuré de la protection de l'évêque de Liège, ayant su gagner aussi les bonnes grâces de la duchesse de Brabant, belle-sœur du comte de Flandre, rapporta dans la ville assiégée des vivres et des espérances de paix. A l'approche du convoi, une multitude de gens vint à sa rencontre, bénissant les Liégeois. On était dans le mois de mars. On paya ces provisions, et Philippe d'Artevelde les fit distribuer.

IV.

Pendant ce temps, le Comte pressant toujours le siège, l'évêque de Liège, la duchesse Jeanne de Brabant et la comtesse de Hainaut parvinrent à obtenir une assemblée dans Tournay, pour la paix de Gand. Chacun de ces princes y envoya des agents conciliateurs. Philippe d'Artevelde s'y rendit lui-même, à la tête de douze bourgeois. La ville de Gand était décidée à exécuter tout ce qu'accorderait son chef. Les douze bourgeois consentaient même à s'exiler pour jamais et sans appel de la Flandre, s'il le fallait; et Philippe était résolu à partager leur sort. Quand il partit de la ville, les vieillards, les femmes, les enfants se jetèrent à genoux, les mains jointes, le suppliant de rapporter la paix, à quelque prix que ce fût.

Mais, malgré sa bonne volonté, et malgré tous les soins des souverains de Hainaut, de Brabant et de Liège, le comte de Flandre ne voulut pas même se

rendre à Tournay, où les députés l'attendaient. Il se contenta d'envoyer à eux le prévôt d'Harlebeck, lequel dit que les intentions du Comte étaient de n'accorder la paix aux Gantois que si tous les hommes de Gand, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à l'âge de soixante, vidaient tous la ville sans exception, et venaient à lui tête nue, en chemise et la corde au cou, entre Gand et Bruges, où il ferait d'eux sa volonté.

A cette réponse, les Gantois se regardèrent consternés. Simon de Lalaing, bailli de Hainaut, leur dit : — Bons seigneurs, vous voyez le péril où vous êtes. Songez que, quand les Gantois seront en la volonté du Comte, il ne les fera pas mourir tous, mais seulement ceux qui l'ont courroucé.

— Nous n'avons pas pouvoir, répondit Philippe, de livrer ainsi les bonnes gens de la ville; et nous ne le ferons pas. Mais si tout le peuple de Gand, à qui nous allons rapporter la volonté du Comte, veut s'y soumettre, ce ne sera pas nous qui l'en détournerons. Nous vous remercions de la diligence que vous avez mise en cette affaire, et de l'intérêt que vous nous portez.

Là-dessus, ils retournèrent à Gand, la tristesse dans l'âme. Ils sentaient bien que le Comte ne voulait point de paix, sachant les Gantois à telle extrémité, qu'il comptait en faire un exemple. A leur entrée dans la cité désolée, tout le peuple courut au-devant d'eux, demandant des nouvelles. Mais Philippe suivait son chemin, la tête baissée. Il leur dit enfin :

— Retournez dans vos maisons; que Dieu vous soit en aide! et demain à neuf heures venez au Marché des Denrées.

S'étant enfermé le soir avec Pierre van den Bosch : — Voici, lui dit-il, la volonté du Comte; il n'y a de merci pour personne.

— Sur ma foi! répondit Pierre, il ne pouvait aviser mieux. Vous êtes aimé du peuple. Vous pouvez faire que, dans peu de jours, la ville de Gand soit la plus honorée ou la plus abattue.

— Je le sens, dit Philippe; nous vivrons sans déshonneur, ou nous mourrons.

Le lendemain matin, le Marché des Denrées était encombré de peuple qui demandait du pain et à tout prix la paix. Philippe se montra. Dans un silence profond, il raconta ce qui s'était passé à Tournay. Ce fut alors grande pitié de voir les hommes, les femmes et les vieillards, pleurer en se tordant les mains.

— Bonnes gens de Gand, reprit Philippe, vous avez entendu; nous n'avons de remède que dans une détermination prompte. Il y a ici trente mille bouches qui n'ont pas mangé de pain depuis quinze jours; il nous faut choisir de ces trois ressources : ou de fermer les portes de la ville, de nous jeter au pied des autels et de mourir comme pauvres gens dont on ne veut plus avoir pitié; Dieu au moins nous sera compatissant, et on dira que nous sommes morts sans honte; — ou de nous en aller tous, nus et la corde au cou, devant le comte de Flandre: s'il lui faut du sang, je lui offrirai ma tête; car je serais

heureux de mourir pour le salut de Gand; — ou enfin, que cinq ou six mille d'entre vous, je ne dirai pas les plus braves, vous l'êtes tous, mais les mieux armés, viennent assaillir le Comte à Bruges et le combattre. Si nous succombons, ce sera du moins avec honneur, et le monde dira que nous avons bravement maintenu notre querelle. Si, au contraire, nous demeurons victorieux, nous redeviendrons le plus grand peuple qui ait jamais brillé depuis les Romains.

Voyez laquelle de ces trois routes vous voulez prendre; car il faut nous résoudre à l'instant.

Tous ceux qui entouraient Philippe s'écrièrent :

— Vous êtes notre chef; ce que vous déciderez vous-même, nous le ferons.

— Aux armes donc ! dit Philippe ; retournez dans vos maisons ; appareillez vos armures ; fermez les portes de la ville ; que personne ne puisse entrer ni sortir aujourd'hui. Demain nous irons à Bruges. Si nous tombons tous, le Comte, qui veut des morts, en aura sans doute assez.

Les clameurs et les cris du désespoir décidé à en finir retentissaient de toutes parts, pendant que la foule se dispersait.

V.

La ville resta fermée pendant vingt-quatre heures, sans que personne pût y entrer ni en sortir. Alors tous ceux qui devaient s'armer étant prêts, au nombre de cinq mille, on partagea ce qui restait de provisions, dont on leur donna la plus grande part. Ils

n'eurent que cinq charrettes de pain, qui pouvaient leur fournir deux minces repas; ils se mirent en marche sous la conduite de Philippe d'Artevelde. C'était un vendredi, premier jour de mai 1382. Ceux qui demeuraient leur disaient en pleurant :

— Songez tous que vous êtes notre dernier espoir; si vous êtes vaincus, ne revenez plus; car dès que nous en aurons la nouvelle, nous mettrons le feu nous-mêmes à nos maisons, et vous ne retrouverez plus de nous que des cendres.

— C'est bien, disaient les braves, priez Dieu pour nous.

Philippe arriva donc le 2 mai au soir, avec ses cinq mille hommes et leurs petites provisions, à une lieue de Bruges. Il se retrancha contre un marais, en attendant le jour, dans un lieu appelé Beverhout, à peu de distance de la forêt qui porte aussi ce nom. Le soleil se leva éclatant; c'était le dimanche 3 mai, jour où les Brugeois célèbrent par de grandes fêtes l'arrivée dans leur cité du sang de Notre-Seigneur. Aussitôt que le comte de Flandre apprit que les Gantois étaient là, il se réjouit : — Les voilà qui se livrent, dit-il; nous allons enfin voir le terme de cette guerre.

— Ce sont de vaillants hommes, dit un chevalier, puisqu'ils aiment mieux mourir par l'épée que par la famine.

Le Comte envoya trois archers pour examiner le nombre et la disposition des Gantois. Philippe avait fait élever au milieu de son armée sept autels, où sept frères mineurs qui l'avaient suivi disaient la

messe. Tous les Gantois s'étaient confessés, décidés à mourir. A la suite de la messe, les sept religieux montèrent sur des chariots et haranguèrent ces hommes armés; ils les comparèrent au peuple de Dieu, que Moïse délivra :

— Ainsi, ajoutèrent-ils, nos ennemis sont nombreux et rient de nous : ne vous en étonnez pas ; car Dieu, qui peut tout, nous regarde en miséricorde. Ne pensons point à notre ville, que nous avons laissée dans la douleur ; elle est perdue si vous reculez. Combattez donc vaillamment et mourez, s'il faut mourir. Ne vous troublez pas des puissantes armées que Bruges va vomir contre vous ; la victoire n'est pas au grand nombre ; elle est où Dieu veut l'envoyer.

Après de tels discours, les Gantois se réunirent autour de Philippe, qui, depuis le matin, était à cheval, armé, vêtu de blanc, coiffé d'un haut panache. Il leur rappela encore la dignité de leur cause, la soumission qu'ils avaient déployée en vain, l'impossibilité de reculer. Il finit en leur montrant les cinq petites charrettes de pain, à moitié vides : — Voici vos provisions, dit-il ; partagez-les comme des frères. Quand elles seront passées, il faudra vous en procurer de nouvelles, si vous voulez vivre.

On distribua aussitôt le pain, avec un peu de vin qui restait. Personne ne déjeuna à son appétit ; mais tous se trouvèrent plus dispos que s'ils eussent mangé davantage. Ils se rangèrent en bataille, se formant en masse serrée, silencieux et graves, et cachant leur artillerie, qui était toute leur force, et qui consistait en trois cents pièces de tout calibre.

Ces trois cents pièces d'artillerie, que les historiens appellent des canons, étaient des cylindres creux, soigneusement cerclés de fer. On n'avait pas encore imaginé de les fondre d'un seul jet. C'étaient des barres de fer forgé, solidement unies; la lumière était placée entre le premier et le deuxième anneau de maintien. On les appelait bombarbes, à cause du bruit qu'elles produisaient; on les nommait aussi coulevrines, serpenteaux, basilics; on leur donnait parfois individuellement des noms formidables. On les désignait sous le nom de pierriers, lorsqu'ils lançaient surtout des boulets de pierre.

Les Gantois virent bientôt sortir de Bruges le Comte et son armée, qui, en comptant les Brugeois, formait quarante mille combattants; ils marchaient avec fierté, les bannières déployées, au son des tambours et des trompettes. Les processions de la fête avaient occupé la ville jusqu'à midi; le soleil commençait alors à décliner. En voyant la contenance imposante des Gantois, quelques officiers, sachant qu'ils n'avaient plus rien à manger, conseillèrent au Comte d'attendre le lendemain pour les combattre. Mais ceux de Bruges ne le voulurent pas. Ils allèrent en avant et débutèrent par quelques volées de canon. Aussitôt Philippe, qui avait tourné le marais de manière à mettre le soleil dans les yeux de l'ennemi, donna le signal avec son épée, fit le signe de la croix et cria : — Gand!

Les Gantois, s'étant signés comme leur chef, démasquèrent leurs trois cents pièces d'artillerie, ripostèrent à l'attaque par une décharge générale,

qui surprit grandement l'ennemi, et, s'avancant d'un pas ferme en colonne épaisse, sans se détourner à droite ni à gauche, ils entrèrent comme un fleuve que le courant pousse en avant d'une force invincible, et dont rien ne peut détourner la marche, dans les rangs des Brugeois, étonnés, en poussant tous leur formidable cri : — Gand ! qui semblait un hurlement de bêtes féroces.

A ce cri de Gand ! lancé comme le fracas de plusieurs tonnerres, à la contenance farouche des Gantois, qui venaient sur eux sans s'arrêter dans leur cours, ceux de Bruges s'étonnèrent d'abord, puis s'épouvantèrent; ils jetèrent leurs lances, leurs bâtons ferrés, et cherchèrent à fuir; car Philippe et les siens les abattaient devant eux sans pitié à droite et à gauche, s'avancant toujours, sans se désunir, sans s'arrêter et poussant leurs pas et leurs cris de Gand vers les portes de Bruges. Ils avançaient sans relâche et sans obstacle, tant la terreur était grande, renversant les Brugeois, passant sur le corps de ceux qu'ils abattaient, et marchant devant eux sur la ville, comme gens assurés d'y entrer.

Le comte de Flandre et les siens, qui étaient dans la campagne, voyant l'effrayante déroute des Brugeois, se prirent de peur aussi. L'armée du Comte se dispersa; lui-même se hâta de rentrer dans Bruges, d'en fermer les portes et de se retirer à son hôtel, d'où il fit ordonner, sous peine de la vie, à tous les habitants de se rendre immédiatement au Marché. Mais les Gantois aussi, par une autre porte, étaient entrés dans Bruges; sans se retourner, sans se lais-

ser entamer nulle part, chassant toujours leurs ennemis devant eux, ils étaient venus jusqu'au Marché et s'y étaient rangés en bon ordre. Il était nuit.

Le Comte sortit à cheval de son palais, précédé d'un grand nombre de flambeaux, et prit le chemin de la place, où il arrivait en criant : — Flandre au Comte! — lorsqu'un de ceux qui le devançaient lui fit remarquer que les Gantois occupaient le Marché et lui conseilla de s'en retourner. Il entendit, en effet, des voix qui disaient :

— Voici le Comte qui se jette dans nos mains!

Ils ne l'eussent pas tué; Philippe d'Artevelde, en défendant qu'on lui fit aucun mal, avait recommandé qu'on le prît vif, pour le mener à Gand et l'obliger là à une bonne paix. Mais les hommes sont peureux.

Il commençait à frémir; un chevalier vint lui annoncer que ceux de Gand étaient maîtres de toutes les portes, et qu'il ne pouvait plus sortir de la ville. Alors il se troubla; il fit éteindre tous les falots, dit à ceux qui l'escortaient de veiller à leur salut, se réfugia dans une vieille ruelle, où il se fit désarmer par un de ses valets, dont il prit le hoqueton :

— Sauve-toi, lui dit-il, et ne dis rien à ma perte.

Le valet le jura; et le Comte, tout seul dans la nuit profonde, réfléchit aux périls qu'il courait; car il pouvait tomber dans les mains des Gantois, qui cherchaient dans toutes les maisons les mauvais conseillers du Comte et les tuaient.

Après avoir parcouru, jusqu'à minuit, mourant d'effroi, les ruelles désertes, sans oser frapper à

aucun hôtel, il se réfugia dans la maisonnette d'une pauvre femme, laquelle consistait en une chambre sale et noire, et un petit grenier, où l'on montait par une mauvaise échelle de sept échelons. Il rassura la mendicante, qui était seule, en lui disant :

— Sauvez-moi ! je suis le comte de Flandre ; mes ennemis me poursuivent. Du bien que vous me ferez je garderai souvenir.

La pauvre femme le reconnut, ayant été à l'aumône aux portes de son palais. Sans perdre de temps, elle lui dit :

— Montez, Sire, en ce plancher, et vous mettez sous un lit où mes enfants dorment.

Il se précipita, se glissa entre la paille et la couverture, derrière les enfants de la mendicante, s'y blottit et se fit le plus petit qu'il put. Bien lui prit de se presser, car il n'y avait pas un instant qu'il s'était enfoncé là quand une bande de Gantois entra dans la maisonnette ; et trouvant une femme assise près d'un feu de tourbe éteint, à côté d'un berceau où dormait un autre petit enfant, ils lui dirent :

— Femme, où est un homme que nous avons vu entrer ici et puis refermer la porte ?

— Personne n'est venu céans, dit-elle ; c'est moi qui suis allée dehors jeter un peu d'eau.

— Un homme est entré ! reprirent-ils.

— Où pourrais-je le cacher ? dit-elle ; voici mon lit et là-haut celui de mes enfants.

Un de ces soldats prit la chandelle, visita le lit de la pauvre femme, puis monta sur l'échelle ; et avançant la tête dans le grenier, il explora et flaira tout

autour. Mais il ne vit autre chose que le grabat où les petits malheureux dormaient. Après avoir regardé partout :

— Allons, reprit-il, la bonne femme dit vrai. Il n'y a ici qu'elle et ses enfants.

Ayant dit cela, ils sortirent tous.

Le comte de Flandre, qui pantelait de frayeur, fut obligé d'attendre jusqu'au matin; il passa encore la journée dans sa hideuse retraite. Ce ne fut qu'au retour de la nuit suivante que, vêtu d'une vieille casaque de pêcheur, il sortit de la ville dans une petite barque. Il parvint avec beaucoup de peine à regagner Lille (1).

Cependant la nuit qui avait suivi la prise de Bruges avait été horrible. Les Gantois, à jeûn depuis longtemps, s'étaient enivrés; et ils tuaient leurs ennemis, pillaient et saccageaient leurs maisons. Ils eussent tout mis à sac, si la présence d'Artevelde ne les eût un peu contenus. On a même dit qu'il y eut près de dix mille morts, si on y comprend tous ceux que François Ackerman fit tuer ensuite, parce qu'ils ne voulaient pas prêter serment de fidélité à l'union gantoise. Mais la passion a pu exagérer ce nombre.

Quoi qu'il en soit, la nouvelle de la prise de Bruges et de la fuite du Comte causa dans tout le pays une joie qui se communiqua vivement. Louvain, qui était révolté aussi, envoya complimenter les Gantois. Ypres, Courtrai, Berg, Cassel, Poperinghe, Bourbourg, toutes les villes de Flandre remirent leurs clefs à Philippe d'Artevelde. Les richesses du palais

(1) Tout ce récit est tiré de Froissart.

du Comte et de sa maison de campagne de Maele, auprès de Bruges, furent transportées à Gand, avec cinq cents notables brugeois qu'on y retint comme otages. Van den Bosch fut nommé capitaine de Bruges, et Philippe d'Artevelde alla recevoir dans les villes flamandes le serment d'alliance. Audenarde seule refusa d'entrer dans cette confédération.

Avant de chercher à se rendre maître d'Audenarde, Philippe d'Artevelde retourna à Gand, qu'il avait quitté si abattu et qu'il retrouva abondant et prospère. Tous les habitants vinrent au loin à sa rencontre, avec des cris d'enthousiasme et d'ivresse. On lui déféra unanimement le titre de libérateur et de père de la patrie. Il fut reçu et traité comme un souverain; il s'enhardit alors un peu, donna des fêtes, et, après quelques jours de repos, il arriva le 9 juin devant Audenarde, dont il fit le siège.

La ville était défendue par Daniel Halewyn, qui en était le gouverneur, et par plusieurs braves chevaliers, parmi lesquels on cite Pierre Goethals, seigneur de Nieuwland, parent du ruwaert, car il était petit-fils de Jeanne d'Artevelde.

L'armée de Philippe, belle et nombreuse, n'était plus cette petite troupe d'infortunés mourant de faim, qui allaient à la conquête de Bruges comme on va à la mort. Alors il y avait au camp, splendidement munis de provisions et de vivres, des estaminets et des tavernes comme dans une ville; ce qui n'empêchait pas la discipline. On admirait la bonne tenue de cette armée; on y voyait les braves archers gantois, les *reyzers* ou voltigeurs de François Acker-

man; on y rencontrait des chaperons blancs, des confréries militaires de toutes couleurs; on y trouvait des détachements de la confédération bourgeoise, qui avait juré de mourir pour la garde des privilèges de Gand, et dont les membres portaient un pourpoint violet, avec la manche blanche, sur laquelle on avait brodé ces mots : « Dieu ! aidez-moi (1). » Il y venait aussi de l'artillerie.

Les trois cents pierriers ou coulevrines de l'ex-

(1) Cette manche était ordonnée par la loi constitutionnelle que Philippe d'Artevelde donna aux Gantois. Comme cette loi n'est pas longue, nous allons la traduire; elle est dans Meyer.

« Quiconque se rendra coupable d'homicide perdra la tête.

» Toutes les inimitiés seront suspendues jusqu'au quatorzième jour après la paix faite avec le Comte.

» Tout combattant qui reviendra de la bataille sans blessure sera quarante jours en prison au pain et à l'eau.

» Celui qui jurera d'une manière scandaleuse dans les cabarets, qui jouera aux jeux de hasard, qui suscitera des troubles, sera pareillement emprisonné au pain et à l'eau pendant quarante jours.

» Tout citoyen, le plus pauvre comme le plus riche, entrera aux assemblées communes et dira son avis.

» Il n'y aura dans toute la ville qu'un seul change pour les monnaies; on y exigera l'équité.

» On fera chaque mois le compte des biens de la république. Tout habitant de Gand, naturel ou étranger, se fera faire à son pourpoint une manche blanche, sur laquelle seront écrits ces mots : « Dieu, aidez-moi. »

« Quicumque homicidium faciat, capite truncator. Omnes invicem inimicitiae adusque quartum decimum diem post pacem cum Comite factam suspenduntur. Quicumque absque vulnere pugnet, quadraginta per dies pane tantum et aqua pastus in carcere clauditur. Quicumque in cauponis permictis enormiter juret, aleam ludat, aut turbamciat, pane similiter et aqua dies quadraginta penitentiam agito. Ad commune concilium tam pauper quam dives accedito, sententiamque dicito. Unis duntaxat in urbe trapezita, quique justus sit in officio statutor. Ratio bonorum reipublicae singulis mensibus habetor. Omnis inquilinusque gandensis manicam sibi albam in qua sit pictum : Juva : Deus ! conficito. »

pédition de Bruges commencèrent à jeter l'effroi et la mort dans Audenarde. Daniel Halewyn vit bien que le siège serait sérieux; mais la ville était entourée de bons remparts; il fit loger les habitants dans les caves, mit dehors les bouches inutiles, renvoya les chevaux et fit tuer sans pitié tous les chiens. Les boulets enflammés, les pierres, la mitraille tombaient sur la ville et y causaient de grands dégâts, sans succès pour les assiégeants.

Philippe, qui avait à cœur de prendre Audenarde, faisait fabriquer à Gand de grandes bombardes. On en vit une, longue, dit-on, de cinquante pieds, qui lançait des pierres à une énorme distance; et après qu'on eut deux mois battu en vain les remparts de la cité opiniâtre, une partie du camp courut aux bords de l'Escaut, pour saluer un vaste radeau qui amenait la pièce monstrueuse proprement appelée le *grand canon*, ce prodigieux instrument de ravage qu'un habile forgeron gantois avait enfanté par un long travail, et qu'on a toujours nommé depuis la merveille de Gand.

C'est en effet un des plus étonnants chefs-d'œuvre de l'art du forgeron. Le griffon de l'arsenal de Metz, fabriqué en 1529, n'a que dix-sept pieds de longueur, ne pèse que vingt-deux mille cinq cents livres, et la gueule n'a que dix pouces et demi de diamètre (1). Le grand canon de Gand avait dix-huit pieds de long, sur dix pieds et demi de circonférence

(1) Cependant pour charger ce canon, de cinquante ans postérieur au canon de Gand, il fallait un boulet de cent cinquante-sept livres et cinquante-deux livres de poudre.

à sa culasse, et deux pieds neuf pouces de diamètre à son ouverture. Les épaisses lattes de fer forgées ensemble qui le composaient étaient habilement cerclées de puissants anneaux unis et compactes. Il pesait trente-trois mille six cents livres, un tiers de plus que le griffon. On le débarqua avec des efforts inouïs; on le plaça sur un affût à six roues. Conduit au camp par un attelage de seize chevaux, on le braqua devant les remparts d'Audenarde. On le chargea, et quand il décliqua, comme dit Froissart, il fit un tel vacarme, que tous ceux qui étaient autour tombèrent à la renverse. Il paraît qu'on l'entendait de cinq lieues le jour et de dix lieues la nuit. Il épouvanta la ville dans les premiers jours, mais ne la décida pas à se rendre, et ceux d'Audenarde continuèrent à se défendre bravement. Ils faisaient même deux ou trois sorties par semaine.

Les soldats, selon leur usage de donner un nom aux grandes pièces d'artillerie, avaient souhaité que le grand canon eût le sien, et François Ackerman, qui était ardent, l'avait appelé la Victoire. Mais Audenarde ne s'étant pas rendue, malgré la présence de la merveille de Gand, ce nom tomba devant un sobriquet plus original, celui de Marguerite l'Enragée : *Dulle Griete*, sobriquet tout populaire, qui fut appliqué au grand canon, en mémoire de la comtesse de Flandre Marguerite de Constantinople, surnommée aussi la *Noire Dame*, marâtre de son peuple et de ses enfants, dont le renom n'était pas béni en Flandre (1).

(1) Ce ne fut, comme on le verra, qu'après la mort de Philippe d'Artevelde que François Ackerman prit et saccagea cruellement Au-

Pendant ce siège, les Gantois détruisirent dans la campagne tous les châteaux des gentilshommes qui avaient suivi le Comte. Des détachements ravaageaient le Tournaisis, les environs de Lille, poussaient jusqu'aux villages de l'Artois et s'en revenaient au camp chargés de butin.

Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, gendre et héritier de Louis de Maele, ne pouvant décider son beau-père au pardon général, qui eût ramené la paix, et voyant qu'il ne lui restait plus dans la vieille Flandre qu'Audenarde et Termonde, lui conseilla enfin de s'adresser au roi de France, sans l'aide duquel il ne pourrait jamais recouvrer ses denarde. A la suite de cette guerre, Marguerite l'Enragée revint à Gand.

En 1452, les Gantois, en révolte contre Philippe le Bon, ramenèrent devant la même ville leur grosse pièce d'artillerie. Forcés de l'abandonner dans une déroute, ils la laissèrent aux bourgeois d'Audenarde, qui y firent ciseler les armes du duc Philippe. Mais en 1578, pendant les troubles, Rockelfing, capitaine gantois, reprit le grand canon, le remit sur un radeau et le rendit à la ville de Gand, le 8 mars. On le plaça au *Mannekens-aerd* (le terrain des enfants), près le Marché du Vendredi, où les étrangers vont l'admirer encore, posé sur trois énormes tréteaux en pierre de taille. M. Auguste Voisin, dans son intéressante notice sur Gand, a consacré un article piquant au gros canon. « Cet instrument de destruction, dit-il, est d'une telle dimension que le célèbre général anglais Congrève disait que, même en Angleterre, il serait peut-être impossible d'en faire un semblable. La chambre se sépare de la volée et s'y réunit de la même manière qu'aux pièces de bronze qui défendent l'entrée des Dardanelles. Celles-ci ont à peu près la même forme et la même dimension que la pièce de Gand, qu'on croit la plus grosse de l'Europe. Le canon qui attire l'attention des étrangers dans l'arsenal de Saint-Pétersbourg a vingt et un pieds de long, mais il ne pèse que dix-sept mille quatre cent trente-cinq livres, et son calibre n'est que de soixante-huit. » On n'a posé sur ses tréteaux de pierre qu'en 1783 ce magnifique précurseur du mortier monstre, — qui n'a pas encore égalé la merveille de Gand.

États. Louis de Maele était embarrassé. Quelques années avant ces circonstances, il avait donné asile au duc de Bretagne Jean V, surnommé le Vaillant, son cousin, car c'était le fils de l'illustre Jeanne de Flandre. Mais ce prince avait fait alliance contre la France avec les Anglais; le parlement de Paris l'avait déclaré rebelle et proscrit dans son duché. Louis en l'accueillant n'avait rempli qu'un devoir de famille. Cependant la cour de France avait désapprouvé sa conduite.

Il est vrai que Charles V, le roi offensé, était mort, et que le duc de Bourgogne, oncle du jeune roi Charles VI, était régent de France pendant sa minorité. Louis de Maele, reprenant de l'espoir dans ces considérations, pria Philippe le Hardi de se charger de la démarche qu'il conseillait. Le duc de Bourgogne y consentit; mais, au préalable, il exigea de son implacable beau-père la liberté de plus de deux cents hommes des bonnes villes de Flandre, que le Comte retenait au pain et à l'eau dans ses prisons de Lille et ailleurs, les menaçant tous les jours, quoiqu'ils fussent innocents, de leur faire trancher la tête pour les crimes de leurs concitoyens. Le duc de Bourgogne se rendit ensuite à Senlis, où se trouvait le jeune roi avec ses deux autres oncles, le duc de Berry et le duc de Bourbon. Le duc de Berry, à sa prière, exposa au roi les troubles de la Flandre; il lui fit voir comment les vilains chassaient les seigneurs, le peuple son légitime souverain.

— Ils ont pour capitaine, ajouta-t-il, un homme plein de cœur qu'ils appellent Philippe d'Artevelde,

et qui a juré de faire sa volonté d'Audenarde, si votre puissance n'intervient.

— Allons-y donc, dit le roi de France, je ne désire autre chose qu'une guerre. Si je veux régner en puissance et honneur, il me faut apprendre les armes.

— Parlez ainsi haut et clair, Sire, s'écria le duc de Bourgogne, et tous diront : Nous avons un digne roi. Du reste, continua-t-il, si Philippe d'Artevelde est un homme de courage, il est tout à fait inhabile dans l'art de la guerre. C'était avant tous ces troubles un bourgeois pacifique, qui avait passé sa jeunesse à pêcher à la ligne dans la Lys et dans l'Escaut.

Philippe d'Artevelde apprit bientôt que le roi de France avait assemblé à Compiègne ses barons, et qu'il se disposait à marcher sur la Flandre. Il lui écrivit une lettre, à laquelle Charles VI ne fit d'autre réponse que de mettre le messenger en prison. Philippe, irrité, rompit toute communication avec Tournay et avec la France; il proposa à ses compagnons de s'allier avec l'Angleterre. Mais il se fit là une maladresse, car les députés flamands, en même temps qu'ils allaient traiter de l'alliance, étaient chargés aussi de réclamer deux cent mille vieux écus que Jacques d'Artevelde autrefois avait prêtés aux Anglais. On les trouva bien osés de songer encore à une dette si ancienne. On les flatta pourtant de belles paroles; on leur promit des secours qui ne vinrent pas.

L'été s'était écoulé en vains efforts de la part des assiégeants d'Audenarde et en préparatifs de la part des Français. Le 18 octobre, Philippe d'Artevelde,

étant à Gand, reçut des commissaires français envoyés à Tournay une lettre dans laquelle on lui proposait de se soumettre ou de s'attendre à la guerre de la part du roi Charles VI. Philippe retint à son tour les messagers et répondit par un prisonnier qu'il envoya que si le roi de France voulait venir, il trouverait les Flamands prêts à le recevoir.

VI.

Quand les seigneurs français virent la lettre de Philippe, ils furent si étonnés de son insolence, comme ils disaient, qu'ils la relurent trois fois. Le Roi était à Péronne. Il hâta sa marche, reçut à Arras l'hommage de Louis de Maele, rassembla sa nombreuse armée et se disposa à entrer en campagne. Le 3 novembre, il était à Séclin.

Mais Philippe d'Artevelde, faisant porter son pennon déployé devant lui, armorié de ses armes, qui étaient trois chapeaux d'argent sur un écu noir, parcourut les bords de la Lys, fit rompre tous les ponts, mit des hommes sûrs au pont de Comines et aux autres postes importants; et toutes ses mesures prises pour que les Français ne pussent traverser la Lys ni pénétrer en Flandre, comptant toujours sur l'aide des Anglais, assuré des siens, et méprisant un peu le jeune roi Charles VI, qui pourtant avait à la tête de son armée le connétable de Clisson, Philippe retourna au siège d'Audenarde.

Les pluies étaient si abondantes et le froid si rigoureux que quelques-uns dans l'armée française

conseillaient de laisser passer l'hiver avant de commencer la guerre. Mais le plus grand nombre, craignant l'arrivée des Anglais, ne voulait pas différer d'un jour. Ils s'avancèrent donc au pont de Comines; il était rompu et gardé par neuf mille Flamands, que commandait Van den Bosch. Les Français parcoururent les rives de la Lys, où ils ne trouvèrent ni gué ni aucun moyen de passage. Dans cet embarras, le sire de Saimpy et quelques autres chevaliers du Hainaut qui marchaient sous les bannières françaises s'avisèrent d'un expédient : ils se procurèrent trois barques, qu'ils firent lancer discrètement à une lieue au-dessous de Comines; ils attachèrent des cordages d'un bord à l'autre, en un lieu où la rivière n'était pas très-large, et s'aventurant un peu, ils passèrent quatre cents braves, neuf par neuf (c'était tout ce que pouvait contenir chaque barque). Parvenus à l'autre rive, ils se cachaient ventre à terre dans un petit taillis voisin, attendant qu'ils fussent en nombre. Olivier de Clisson, tout en blâmant leur témérité, pour les seconder de son mieux, occupait les Flamands au pont de Comines, en leur envoyant de grosses décharges de bombardes.

Quand ceux qui étaient passés se virent au nombre de plus de quatre cents, ils déployèrent hardiment leurs bannières, serrèrent leurs cuirasses, mirent sur leurs têtes leurs bassinets, et longeant la rivière au pas et en bon ordre, ils s'avancèrent fièrement vers Comines, qui n'était qu'à une petite lieue. Van den Bosch, les apercevant, fut bien surpris; mais comme il ne savait pas leur nombre, il ne jugea pas

à propos de les attaquer ce soir-là, voulant pendant la nuit prendre conseil. C'était le 7 novembre.

Clisson, de l'autre bord, avait frémi de l'intrépidité de ses braves, qui, moins de cinq cents, en allaient attaquer neuf mille. La nuit venue, il ordonna que sur-le-champ on fit un pont; à l'aide de longues poutres que l'on couvrit de claies et de boucliers, de nouvelles troupes traversèrent la Lys; tous les Français passèrent la nuit debout sur leurs pieds et dans l'eau jusqu'à mi-jambe, par un très-grand froid et une pluie sans relâche.

A l'aube du jour, les Flamands, qui s'étaient concertés, vinrent sans sonner mot droit à l'ennemi.

— Les voici, s'écria le sire de Saimpy, qui était aux aguets; en avant! et montrons si nous sommes gens de cœur!

Les Français, alors en nombre, poussant de grands cris, s'élançèrent avec leurs longs glaives de Bordeaux, dont ils perçaient et dispersaient les Flamands, comme disent les vieux récits. Van den Bosch, blessé lui-même à l'épaule et à la tête, eût été tué, sans le secours de trente gros valets qui le suivaient comme capitaine de Gand et qui l'emportèrent. Avec leurs grandes épées de cinq pieds, les Français s'avançaient toujours, tuant les Flamands et ne les ménageant pas plus que des chiens. Et c'était avec raison, dit Froissart, car si les Flamands avaient eu le dessus, ils n'eussent pas ménagé les Français. Comines fut pris et ravagé; l'alarme se répandit dans tout le voisinage; le tocsin fut sonné dans tous les clochers.

Cependant l'armée royale continuait de traverser la Lys; le roi Charles VI passa lui-même; et les Flamands du parti gantois furent tués partout sans miséricorde. On compta ce jour-là plus de quatre mille morts. Comines, Werwick, toutes les autres petites villes de la contrée, tous les villages furent pillés, brûlés et les habitants mis à mal. Les premiers Bretons, Normands et Bourguignons qui vinrent prirent l'or et l'argent; ceux qui suivirent ramassèrent les bijoux, puis les draps et la toile; de sorte qu'il ne resta rien pour les derniers, qui, comme des furieux, tuaient les bonnes gens jusque dans les couvents où ils se réfugiaient.

Quand Philippe d'Artevelde, qui était encore devant Audenarde, apprit ces nouvelles, après un moment de profond silence, il se leva :

— Quoi qu'il arrive, dit-il, il faut combattre. Si les Anglais ne viennent pas, la gloire sera à nous seuls; elle sera belle, si nous sommes vainqueurs; et si je succombe, plus grand malheur est arrivé à plus haut seigneur que moi.

Comme il disait cela, on lui amena un héraut du roi d'Angleterre appelé Chandos, lequel lui annonça qu'il allait être bientôt secouru.

— Vous ne me contentez pas en parlant de la sorte, dit Philippe. Il sera trop tard. Allez cependant vous reposer en notre logis.

Ensuite il monta à cheval et prit le chemin de Gand, si préoccupé, si triste et si pensif, qu'on ne pouvait arracher de lui une parole. La terreur en effet avait à moitié vaincu les Flamands. Ceux d'Y-

pres, épouvantés, tuèrent leur capitaine, qui était une créature d'Artevelde, et envoyèrent leurs clefs au roi de France; Charles VI reçut leur soumission et les ménagea, moyennant une somme de quarante mille livres qu'ils lui payèrent. À leur exemple, les bourgeois de Poperinghe, de Gravelines, de Thourout, de Furnes et de plusieurs autres villes envoyèrent à Charles VI leurs clefs, leurs soumissions et les officiers de Philippe d'Artevelde liés et garrottés. Le Roi reçut ces villes à composition, fit décapiter sans exception tous les capitaines d'Artevelde, leva une contribution de soixante mille livres, déclara à lui tous les bestiaux, grains, vivres et autres denrées qu'on trouverait dans le pays, et donna pour satisfaction aux malheureux habitants, qui le remercièrent à genoux, la promesse mal tenue qu'ils ne seraient ni tués ni brûlés.

Le lecteur remarquera qu'à travers ce rapide exposé des circonstances d'un état révolutionnaire, nous n'émettons aucun jugement, aucune appréciation des faits, des hommes, des doctrines; nous laissons au lecteur le libre droit de se prononcer sur les produits de l'État révolutionnaire et sur les splendeurs de la guerre que cette situation amène, guerre civile ou guerre internationale.

Les Brugeois auraient bien voulu imiter leurs voisins, mais ils ne le pouvaient pas, leur ville était occupée par sept mille hommes d'armes dévoués aux Gantois; de plus, Gand retenait toujours en otage cinq cents notables bourgeois de Bruges, et Pierre van den Bosch, que ses blessures empêchaient de

poursuivre la guerre, avait repris le commandement de la ville.

Dans toutes ces affaires, le comte de Flandre, Louis de Maele, qu'une puissante coalition venait restaurer en ses États, marchait à la suite de l'armée alliée, peu considéré : on ne le consultait en rien ; il n'avait voix à aucun conseil ; le roi Charles VI ne traitait jamais qu'en son propre nom royal, et il était défendu, sous peine de mort, à tous les Flamands qui suivaient leur comte, de parler une autre langue que la française.

Cependant Philippe, ayant réuni cinquante mille hommes, s'avança contre les forces alliées.

L'armée royale était campée à deux lieues d'Ypres, entre Roulers et Roosebeke (West-Roosebeke). Philippe s'arrêta devant elle, à peu de distance, le 26 novembre. Il fit souper ses soldats ; après quoi, rassemblant autour de lui ses principaux officiers, il leur dit :

— Mes compagnons, le jour de demain sera pour nous un grand jour, car demain nous combattons. Nous sommes seuls, trahis, entourés de défections et dénués d'appui contre une si grande puissance, qu'elle demanderait le concert loyal de toutes nos forces. Nous en aurons plus d'honneur à vaincre. Souvenez-vous de Bruges ; la même gloire nous attend. Mettez bon ordre à vos gens, et dites-leur que c'est une journée décisive. Qu'on ne fasse pas de prisonniers ; qu'on tue tous ces agresseurs, excepté le roi de France. C'est un enfant qui va comme on le pousse et à qui il faut pardonner. Nous le mènerons

à Gand après la victoire pour lui apprendre à parler flamand, à lui qui ne veut pas même que cette langue se fasse entendre dans ses troupes.

Ces derniers mots plurent à l'assemblée. Toute l'armée de Philippe se livra bientôt au repos; mais il fut loin d'être calme. Les sentinelles entendaient sans cesse du côté du Mont-d'Or (*Goudberg*), près de Roosebeke, de grands bruits qui annonçaient dans l'armée française d'importants préparatifs. Une Gantoise qui avait suivi la fortune de ses compatriotes, femme vaillante comme il s'en trouve dans toutes les époques de troubles, veillait près de la tente de Philippe, qui sommeillait sur un manteau devant un feu de charbon. A une heure du matin, elle aperçut en plusieurs endroits de la fumée, des étincelles et les lueurs des feux de l'armée française. Elle entendit en même temps sur le Mont-d'Or, entre Roosebeke et le camp des Flamands, un grand bruit qui lui semblait se rapprocher de plus en plus. Elle entra effrayée dans la tente, éveilla Philippe et lui dit :

— Levez-vous et prenez vos lances; car je crois que les Français nous viennent assaillir.

Philippe se leva aussitôt, prit une hache d'armes et sortit de sa tente. Il entendit le même bruit. Ne voulant pas fatiguer son armée, qui avait besoin de sommeil, il s'agita quelque temps en silence. Vers trois heures seulement il fit sonner la trompette, tout le monde se leva. Les Gantois allumèrent de grands feux par tout le camp; Philippe veilla à ce que tous, après avoir prié, pussent manger à leur aise; il visita tous les rangs, parla à tous les bataillons; il

les fit sortir ensuite hors du camp une heure avant le jour.

Il était entouré de neuf mille soldats de Gand, décidés à vaincre et à mourir avec lui. Les autres Flamands, de Bruges, d'Alost, de Courtrai, de Damme, de l'Écluse et du Franc, avaient leurs capitaines sous ses ordres. Lui seul commandait les Gantois, vêtus de cottes de mailles d'acier et d'airain, coiffés de chapeaux de fer, armés d'arcs, de haches et de lances.

Avant huit heures du matin, le jeudi 27 novembre 1382, l'armée de Philippe s'avança sur le Mont-d'Or, et Philippe s'écria encore :

— Camarades, souvenez-vous de Bruges ; voici de nouveau un jour de victoire ; marchez en serrant vos masses, et la victoire est à nous !

L'armée française s'était ébranlée aussi pour cette grande bataille. On redoutait si fort les Gantois, que le roi Charles VI fit déployer l'oriflamme. Elle se levait rarement contre des chrétiens. Accoutumée à produire des merveilles, cette bannière, solennellement portée par messire Pierre de Villiers, ne se balança pas plutôt dans les airs, que le brouillard qui avait jusque-là obscurci l'atmosphère se dissipa rapidement. Les Français en triomphèrent à l'avance. Pour les animer encore plus, et pour motiver la présence de l'oriflamme sainte, qu'ils croyaient venue du ciel pour les guerres contre les infidèles, on leur dit que les Gantois étaient hérétiques ; car alors il y avait deux papes, Clément VII à Avignon, que reconnaissaient les Français, et Urbain VI à Rome, qui

seul était vénéré à Gand comme souverain pontife. On ajouta même qu'un pigeon blanc, ayant longuement voltigé parmi le brouillard au-dessus de l'armée royale, s'était posé sur une des bannières du Roi comme pour lui annoncer la victoire.

Il fallait sans doute tous ces excitants pour ranimer les coalisés; car, malgré leurs premiers succès, ils reculaient à la vigoureuse attaque de Philippe. Les Flamands se tenaient serrés comme à la journée de Bruges; ceux de Courtrai, de Bruges, de Damme, de l'Écluse et du Franc étaient généralement armés de maillets et de bâtons ferrés; ils avaient tous un long couteau à la ceinture; un chapeau de fer couvrait leur tête. Les enfants de chaque ville portaient des hoquetons à la couleur de leur cité et marchaient sous les bannières de leurs métiers. Tous s'élançaient, leurs bâtons en avant; tous poussaient des cris formidables. Mais les alliés, plus nombreux, s'étant raffermis, les investirent bientôt de toutes parts et les attaquèrent de tous les côtés. Ils frappaient avec de longues épées, de bonnes lances, des haches d'armes et des massues plombées; ils perçaient les cottes de mailles de leurs piques et de leurs glaives. Le fracas des haches sur le fer et l'airain, le cliquetis des maillets, des sabres pesants, des lourdes massues et des barres de fer, faisaient un vacarme épouvantable, mêlé aux cris des mourants, aux hurlements des blessés, aux clameurs des pillards, qui achevaient ceux qu'ils voyaient renversés pour enlever leurs dépouilles.

Après quelques efforts, Philippe d'Artevelde,

blessé, fut abattu de son cheval et tomba dans un fossé. Alors la bataille fut perdue. Ce ne fut plus qu'une mêlée hideuse, qu'un délire de carnage, qu'un massacre digne de l'enfer, qu'une boucherie impitoyable. Vingt-cinq mille Flamands furent mis à mort; les neuf mille Gantois, comme ils l'avaient juré, périrent tous, dit-on, sans qu'un seul pût aller pleurer cette fatale journée dans sa ville en deuil, et la bataille de Roosebeke ne dura guère plus d'une heure !

Bruges tremblait; à la prière du comte Louis, elle obtint grâce. Courtrai tremblait davantage. Elle avait toujours tenu pour les Gantois; et le roi Charles VI n'oubliait pas le grand carnage que les Français avaient subi devant Courtrai en 1302; il savait que tous les ans, au mois de juillet, cette pauvre ville malavisée célébrait ce souvenir par des danses où l'on outrageait des mannequins habillés à la française. Il voulut punir ces folies qu'il appelait des insultes. Il fit brûler la ville et n'eut pas de pitié pour les habitants.

Philippe d'Artevelde était resté parmi les blessés. Charles VI voulut l'avoir. On le découvrit sans cuirasse sous un monceau de mourants et de morts. On l'amena, respirant encore, devant le monarque. Charles, oubliant la majesté royale, l'outragea durement. Il lui parla avec colère, avec fureur, le traita de vilain et lui ordonna de se mettre à genoux. Exténué, pâle, presque mort, Philippe retrouva un peu de forces et résista. Ce jeune roi de quinze ans fit signe alors que par violence on le mît à genoux;

et comme on ne put y parvenir, il ordonna qu'on le pendît à un arbre voisin. C'était un tilleul qu'on appela longtemps dans les environs *l'arbre des cris*, parce que, dit-on, on entendait la nuit sous son ombre des sons qui exprimaient la douleur.

Le règne de Philippe d'Artevelde avait duré dix mois.

VII.

Philippe le Hardi était fils de Jean, roi de France, et de Bonne de Luxembourg, sœur de l'empereur Charles IV. Il avait mérité le surnom de Hardi à la bataille de Poitiers, où, quoique blessé à l'âge de seize ans, il n'avait cessé de combattre aux côtés de son père, dont il avait ensuite partagé la captivité en Angleterre. Fier encore, on rapporte qu'il frappa un jour l'échanson d'Édouard III, qui, dans un festin, avait servi son maître avant le roi de France, et qu'il lui dit : Qui t'a donc appris à servir le vassal avant le seigneur ? — Vous êtes bien Philippe le Hardi, lui répartit Édouard sans s'irriter.

Son père, qui le chérissait, lui avait donné le duché de Bourgogne et le titre de premier pair de France. En 1369, Charles V, son frère aîné, devenu roi, négocia son mariage avec Marguerite de Flandre ; et pour faciliter cette union que l'Angleterre s'efforçait de traverser, il rendit aux Flamands Lille, Douai et Orchies. Cette circonstance avait présenté Philippe aux bonnes gens de la Flandre sous un jour favorable ; son courage, sa loyauté, sa franchise, ses ma-

nières libérales avaient achevé de lui gagner les cœurs. Cependant il ne gouvernait pas ; c'était toujours Louis de Maele qui tenait les rênes de l'État. Ce prince, outre l'héritage de son beau-père, ayant reçu la Flandre française, y joignit bientôt, par la mort de sa mère, l'Artois et les comtés de Rethel et de Nevers. On entrevit dès lors que Philippe le Hardi, succédant à tous ces États, lui qui de son côté était en possession de la Bourgogne, deviendrait un des plus puissants princes de son temps ; et les Flamands soupiraient, pour jouir enfin d'une paix sérieuse, après le nouveau règne ; ils avaient confiance dans Philippe le Hardi.

La défaite de Roosebeke avait soumis toutes les villes flamandes, à l'exception de Gand. Pierre van den Bosch et François Ackerman arrivèrent dans cette ville, qui était en proie au désordre et à l'incertitude. Ils raffermirent les citoyens. Ils leur assurèrent que la saison avancée ne permettrait pas au roi de France de venir assiéger la grande ville. Ils remirent sur pied une armée de bourgeois, fermèrent les portes et refusèrent en termes précis de reconnaître Louis de Maele pour leur souverain. Le roi Charles mit partout en son nom des gouverneurs ; mais il n'osa, en effet, venir assiéger Gand, où se réfugiaient tous ceux qui craignaient pour leur tête. Il s'en retourna en France.

Dès lors Ackerman, à la tête d'un parti de Gantois, alla enlever aux Français Ardembourg et fit des courses qui le rendirent redoutable. Au printemps de l'année suivante, aidé par les Anglais, qui de nou-

veau faisaient la guerre à la France, il contint les Français sur la lisière de la Flandre, où ils voulaient rentrer; et un jour sachant que la garnison d'Audenarde, qui tenait pour Louis de Maele, était allée au secours de quelques autres villes que les Anglais assiégeaient, il s'en approcha la nuit. La ville était à peu près sans défense; le fossé qui l'entourait se trouvait à sec; il prit ses mesures avec prudence; pendant que tout dormait dans Audenarde, il plaça ses échelles. Cependant une vieille femme qui l'avait vu s'approcher était allée au péril de sa vie prévenir deux fois l'homme de guet. Mais on s'était moqué d'elle. Ackerman franchit les murailles, arriva sur le marché de la ville avec quatre cents hommes, fut en un instant maître de la place et fit transporter à Gand les grandes provisions de vin, de blé, d'avoine, qui se trouvaient dans Audenarde.

Ainsi la guerre ne se terminait pas. Une trêve d'une année se conclut enfin entre la France et l'Angleterre. Louis de Maele demandait que les Gantois n'y fussent pas compris. Jean de Gand, duc de Lancastre, qui était né Gantois, plaida la cause de la vieille cité et la fit admettre dans la trêve.

Peu après, le 9 janvier 1384, le comte Louis, la cause de ces longues et sanglantes divisions, étant mort à Saint-Omer, assassiné, dit-on, par le duc de Berry, qu'il voulait contraindre à lui faire hommage pour le comté de Boulogne, on crut que tout allait rapidement changer de face. Il n'en fut pas ainsi; les Gantois étaient trop fiers pour faire les premiers pas. Ils continuèrent leur scission, dans laquelle ils entraî-

nèrent derechef Bruges et Ypres. La trêve n'était pourtant pas expirée; mais on la respectait mal. Arnoul de Gavre, seigneur de Schoorisse, que les chroniques françaises appellent le sire d'Escornay, reprit Audenarde par surprise. Les Gantois s'irritèrent de cette perte. Ackerman s'en excusa en la rejetant sur les intrigues secrètes de Rasse de Herzeele, qu'il accusait de vouloir aussi livrer Gand sans conditions à Philippe le Hardi.

Le peuple, furieux, massacra le sire de Herzeele.

Pour achever de se justifier, Ackerman alla prendre Damme. Les Français, qui s'occupaient alors d'une descente en Angleterre, s'avancèrent en Flandre, et bientôt cent mille hommes assiégèrent Damme. François Ackerman se défendit là six semaines avec quinze cents Gantois; et quand les provisions lui manquèrent tout à fait, il s'échappa habilement à la faveur de la nuit.

Tant d'obstination pouvait encore faire durer longtemps une guerre d'extermination. La duchesse de Brabant, la comtesse de Hainaut, s'entremirent pour la paix. Marguerite de Flandre intercédait elle-même en faveur des Gantois; elle n'avait pas hérité des sentiments haineux de son père. Philippe le Hardi ferma les plaies par une grande et noble résolution. Il accorda amnistie et pardon absolu à tous les rebelles, restitua aux Gantois toutes leurs franchises, rendit à la Flandre tous ses privilèges, ordonna à tous les partis un oubli sans réserve du passé. Ce bel acte fut signé à Tournay, en 1385, par lui, par Marguerite de Flandre, sa femme, par la duchesse de Bra-

bant et le comte de Hainaut, qui en cautionnèrent la sincérité; par les magistrats de Gand et les représentants de toutes les villes flamandes.

Gand, que la violence n'avait pas effrayé, se soumit à la clémence et reçut ses nouveaux souverains avec les plus grandes démonstrations de sincère allégresse (1).

Philippe le Hardi exécuta si loyalement ses promesses qu'il admit Ackerman même dans sa faveur. Il est vrai que ce guerrier patriote avait favorisé de ses efforts une paix loyale. Pierre van den Bosch fut moins hardi; non qu'il se défiât de la parole de Philippe de Bourgogne, mais il avait une conscience plus troublée, et il n'ignorait pas que les vieux capitaines des blancs chaperons devaient s'attendre à retrouver dans la paix beaucoup d'ennemis particuliers, dont ils ne pourraient se défendre comme au temps où ils marchaient entourés de gens armés. Il se retira en Angleterre, où il acheva paisiblement ses jours. François Ackerman, qui refusa de le suivre, expia sa témérité; les haines de ceux qu'il avait offensés se redressèrent dès qu'on le revit simple citoyen; et le 22 juillet de l'année 1386, comme il allait à la messe, suivi d'un seul domestique, à l'abbaye de Saint-Pierre de Gand, le bâtard du capitaine Rasse de Herzeele, qui, à tort ou à raison, accusait Ackerman de la mort de son père, courut à lui en criant :

— François! maintenant à la mort! et comme tu as fait mourir mon père, tu vas mourir aussi.

Sur quoi, levant sa longue épée, qu'il avait tirée

(1) Voyez, sur cette paix, *Légendes des femmes*, page 201.

du fourreau et qu'il tenait à la main, sans donner à François Ackerman le temps de demander grâce, il lui déchargea un si grand coup sur la tête qu'il la fendit en deux parts.

Quelque temps avant cette catastrophe, Philippe le Hardi avait marié ses enfants. Jean Sans-peur, son fils, épousait Marguerite de Hainaut, de la maison de Bavière, en même temps que Guillaume de Hainaut épousait Marguerite de Flandre et de Bourgogne. Ces doubles noces se célébrèrent à Cambrai, le 12 avril 1385, avec une pompe inouïe. Un festin magnifique fut servi par les grands officiers, montés sur leurs chevaux de parade; il y eut ensuite un tournoi, où brillèrent surtout Nicolas d'Espinoy et Jean de Donsiennes, chevaliers du Hainaut.

VIII.

Qu'on nous permette de placer à la suite de ce récit quelques petits faits curieux sur Pier van den Bosch et quelques notes sur Philippe d'Artevelde.

Pier van den Bosch, quoique né de petit lieu, comme il disait, était devenu pourtant, à cause de son mérite, l'un des quatre capitaines des Gantois durant les troubles sanglants qui agitèrent le triste règne de Louis de Maele.

Il devait à l'industrie une assez belle fortune; son père était riche; on voit dans les vieilles chroniques, que le profane appelle des bouquins, qu'il était le dernier de douze enfants qu'avait eus sa mère, et

qu'il avait fait habilement prospérer son patrimoine dans la commune.

Or, la mère de Pier étant, à sa naissance, de santé fort débilitée, on l'avait mis en nourrice à Maria-kercke, ce qui était une exception ; car, longtemps avant Jean-Jacques Rousseau, les mères, en Flandre, allaitaient leurs enfants.

Le petit Pier van den Bosch avait pour frère de lait un pauvre petit paysan qu'on appelait Jan-Jan. En grandissant, Pier conçut pour le compagnon de son berceau une affection qui fut tendrement partagée. Pour lui faire plaisir, on prit Jan-Jan dans la maison paternelle ; et le dévouement du paysan s'accrut avec l'âge, de manière qu'il devint exactement l'ombre nécessaire de Pier van Bosch. Mais, comme c'est l'usage, Pier était le maître. A vingt ans, il appelait son frère de lait Jan-Jan (prononcez lane-lane) ; l'autre répondait : Mynheer Pier van den Bosch.

A force de s'attacher à Pier, Jan-Jan en était venu au point de ne vivre et de ne penser que pour lui. Son âme était simple et droite, et, quoiqu'il ne fût pas un aigle, Pier van den Bosch le consultait ; souvent il en reçut de prudents avis.

Ce fut toujours malgré ses conseils que Pier se mêla aux émeutes et aux guerres ; car Jan-Jan disait que les premiers dans la révolte étaient les derniers dans le pardon, et que les plus grands coups tombaient sur ceux qui se mettaient en avant.

Après la mort d'Yoens, quand les Gantois se choisirent quatre capitaines, Pier van den Bosch fut un des élus du peuple. Revêtu de cette dignité, il lui

fallait une suite, et surtout un écuyer. Il réserva cette corvée à Jan-Jan, qu'il avait mis à toutes sauces dans l'industrie et dans le commerce, chef d'ateliers, caissier ou commis, et qui s'était plié à tout, faisant ce que voulait Pier, par la raison que Pier le voulait. En rentrant chez lui, il appela Jan-Jan.

— Me voici, mynheer Pier van den Bosch, répondit l'honnête garçon.

— Prends ce pourpoint, Jan-Jan, ce haut-de-chausses et ce manteau à raies. Voilà de plus une paire de bottines en daim, une toque de velours avec une plume blanche, une épée, une dague et des gantelets. Tout cela est pour toi, Jan-Jan.

— Merci ! mynheer Pier van den Bosch. Je serai fier au prochain dimanche pour la haute messe de saint Nicolas.

La figure de Jan-Jan s'était épanouie ; il retournait avec admiration l'élégant costume que lui donnait son frère de lait.

— Il faut mettre ces habits-là tout de suite, reprit le capitaine, et les mettre tous les jours.

— Tous les jours ! mynheer Pier van den Bosch ?

— Tous les jours. Je viens d'être élu capitaine.

— Oh ! mynheer Pier van den Bosch, capitaine !

— Et tu es maintenant mon écuyer.

— Votre écuyer ! mynheer Pier van den Bosch ?

— Oui. Tu porteras un petit éperon.

— Mais, mynheer Pier van den Bosch, vous savez que je n'ai jamais pu aller à cheval.

— N'importe ! tu me suivras à pied. Nous n'irons en guerre que dans la ville.

— Et hors la ville aussi, mynheer Pier van den Bosch. Tout cela, voyez-vous, c'est de l'uytzet ¹ qui tourne à l'aigre. Ça finira mal, mynheer Pier ; et, si le comte revient, les premiers pendus seront les capitaines. Si tous ces vacarmes vous amusent, mynheer Pier van den Bosch, mêlez-vous-en, mais un peu de loin. Au commencement, vous aurez le dessus ; mais à votre tour, mynheer, vous aurez le dessous. Et alors, qu'est-ce que je deviendrai ?

Cette dernière phrase, qui prouvait à quel point Jan-Jan se rattachait à la vie de son maître, attendrit Pier. Il le rassura, lui promit d'agir prudemment et se mit à l'habiller en écuyer. Quand Jan-Jan se vit si brillant :

— Ce serait beau tout cela, dit-il, mynheer Pier van den Bosch, s'il n'y avait pas danger pour vous.

Bientôt Pier reconnut que Jan-Jan avait dit vrai. Ce n'était pas seulement pour administrer la ville qu'on avait élu quatre capitaines, mais pour soumettre tout le pays flamand aux idées des Gantois, qui supportaient mal le joug de leur comte, et qui, d'émeute en émeute, marchaient à la république anarchique. Les métiers étaient organisés en confréries militaires, dont les plus déterminées portaient des chaperons blancs. On les désignait par ce mot. Ils entraînent leurs capitaines hors la ville et s'en allèrent en armes devant Courtrai, qui leur prêta serment de fidélité.

Ypres, Grammont et la plupart des autres villes se séparèrent entièrement du comte et s'allièrent aux

(1) L'uytzet est la bière de Gand.

Gantois. Audenarde et Termonde étaient à peu près les seules villes qui restaient à Louis de Maele. Cent mille hommes, fournis par les différentes villes flamandes, allèrent assiéger ces deux places. Mais elles étaient bien défendues.

Pendant ces circonstances, les hommes sages de la ville de Gand se concertèrent. Ils avisèrent prudemment que si on pouvait obtenir du comte l'oubli de tout le passé et le rétablissement des privilèges et franchises, on aurait meilleur état que sous les quatre capitaines. Ils envoyèrent donc des députés au comte, lequel consentit à venir à Gand, pour entrer en accommodement. Gand était une ville peuplée alors de plus de deux cent mille habitants; il paraissait rude à Louis de perdre un si beau domaine, et d'ailleurs à lui aussi ses gens étaient las de la guerre.

Pierre van den Bosch se hâta de revenir à Gand, dès qu'il sut l'arrivée du comte. Il apprit que Louis de Maele avait fait prévenir le peuple de s'assembler le lendemain sur le Marché du Vendredi à huit heures du matin. Il en fut tout troublé.

— Eh bien, Jan-Jan ? dit-il à son écuyer.

— Je vous l'avais dit, mynheer Pier van den Bosch. A présent il faut prendre vos mesures.

— M'en aller bien vite, n'est-ce pas ?

— Och ! nous en aller, mynheer Pier van den Bosch ! On tue cinq fois celui qui a peur, tandis qu'on ne tue qu'une fois sur cinq celui qui fait bonne contenance. Mais il faut prévenir votre monde, mynheer Pier van den Bosch. Il y a du danger pour tous. Les chaperons blancs le savent bien. Quand les chiens

sont tués, le loup décime les brebis. Mynheer Pier van den Bosch, il faut leur dire cela.

Pier et les autres capitaines allèrent donc prévenir les chaperons blancs de se réunir tous avec leurs chaperons et leurs armes sur le Marché du Vendredi. — Pour chose qu'on vous dise, ajoutèrent-ils, n'ôtez point vos chaperons; mais ne faites point d'émeute si on ne commence premièrement sur vous; et prévenez vos amis de se tenir par pelotons. — Il fut fait ainsi; et le lendemain matin, quand le comte Louis vint parler au peuple à une fenêtre; on l'écouta en silence. Mais dès qu'il eut dit qu'il voulait voir disparaître les chaperons blancs et qu'on lui livrât les chefs des désordres, on se mit à murmurer; personne n'osa s'élever contre les chaperons, qui étaient là tous en armes; et le comte se retira très-mécontent. Quatre jours après, il sortit de la ville, ayant peur.

— Voilà qui va bien, mynheer Pier van den Bosch, dit Jan-Jan. A présent allons-nous-en.

— Comment! nous en aller, Jan-Jan?

— Oui, mynheer Pier van den Bosch, pendant que nous sommes triomphants et que les chemins sont libres.

Pier prétendit que son écuyer était fou; et il se jeta plus que jamais dans les affaires publiques. De nouvelles guerres survinrent avec de nouveaux périls. Le peuple même retira bientôt son affection à ses capitaines; et Pier, rebuté, voulut partir secrètement.

— Et si on vous rattrape, mynheer Pier van den Bosch, dit Jan-Jan. Un homme qu'on prend est toujours un traître. Il faut donner le fardeau à un autre.

— Et à qui, Jan-Jan ?

— A qui ? à un homme dont le nom est cher aux seigneurs de Gand, mynheer Pier van den Bosch ; à Philippe d'Artevelde.

— Mais il passe sa vie à pêcher dans la Lys par sa fenêtre.

— C'est qu'il s'ennuie, mynheer Pier van den Bosch.

— Il ne s'est jamais occupé du peuple.

— Faites-le capitaine, mynheer Pier, et il faudra bien qu'il s'en occupe.

C'était une idée ; Pier réfléchit, et deux jours après il proposa au peuple de lui donner pour capitaine un homme qui ramènerait les beaux jours de Jacques d'Artevelde. Dès qu'il eut nommé Philippe, le peuple, qui n'avait jamais pensé à lui, s'électrisa, courut à sa maison, l'apporta en triomphe sur le grand marché, et moitié de gré, moitié de force, le proclama capitaine général des Gantois et *ruwaert* de Flandre.

— A présent, dit Jan-Jan, mynheer Pier van den Bosch, allons-nous-en.

— Mais, imbécile, s'écria Pier, me voilà dans les bonnes grâces du ruwaert ; le pays s'organise ; je suis le conseiller intime de Philippe ; et tu veux que je m'en aille ?

Pier suivit à la guerre Philippe d'Artevelde, qui déploya dès ses premiers pas le caractère d'un homme. — La prise de Bruges, d'où les Gantois chassèrent Louis de Maele, acheva d'électrifier Pier. Mais vint la bataille de Roosebeke, où Philippe périt avec vingt

mille Flamands. Et Pier, de retour à Gand, alarmé, voulut fuir.

— Mais on vous pendra comme tous les rebelles qu'on saisit partout, mynheer Pier van den Bosch. A présent il faut faire bonne contenance à Gand. Pour ouvrir les portes d'une si bonne ville, mynheer Pier van den Bosch, vous ferez au moins vos conditions.

Pier resta donc. Gand se tint en armes; et en effet, un an après, Marguerite de Flandre, qui héritait de Louis de Maele, accorda une amnistie entière; ce qui ramena la paix.

— Maintenant donc, mynheer Pier van den Bosch, dit Jan-Jan, nous ferons bien de partir.

— Y penses-tu, Jan-Jan, tout est mis en oubli, et nous sommes ici maintenant en sécurité.

— Il est possible, mynheer Pier van den Bosch, et je le crois, que la bonne comtesse oublie tout. Mais les parents de ceux que vous avez envoyés dans l'autre monde vous tueront comme félon.

Un sourire d'incrédulité et de confiance arrivait sur les lèvres de Pier. En ce moment il entendit quelque bruit, et il ouvrit la verrière qui donnait sur la rue. C'était son ami François Ackerman qui venait le voir. Un jeune homme, le bâtard de Herzeele, l'arrêtait : François, lui dit-il, tu as tué mon père; maintenant à la mort. Et d'un grand coup d'épée il le tua.

— Eh bien, mynheer Pier van den Bosch?

— Eh bien, partons, Jan-Jan.

Et mynheer Pier van den Bosch se retira en An-

gleterre, où il acheva paisiblement ses jours avec Jan-Jan, son écuyer.

M. le chanoine de Smet, membre de l'Académie de Bruxelles, a fait à ses collègues les remarques suivantes sur un passage de la chronique d'Olivier de Dixmude, publiée à Ypres par M. Lambin :

« Olivier de Dixmude, auteur d'une chronique que l'archiviste Lambin a publiée en 1835, avance que « Philippe d'Artevelde appartenait au clergé (dissident) et portait l'habit de *lollart* (1), quand les Gantois le nommèrent leur chef et commandant en 1384 » ; particularité curieuse et jusqu'à ce jour entièrement inconnue.

» Si l'échevin d'Ypres est bien informé, le fait qu'il rapporte doit être attribué au système suivi par plus d'un ambitieux, et en particulier par le vainqueur de Beverhout, de paraître extrêmement opposé à l'acceptation d'une dignité qu'on poursuit de ses désirs les plus ardents. Le chroniqueur semble lui-même donner consistance à cette opinion, en ajoutant immédiatement après les paroles que nous venons de citer, que « Philippe s'opposa à son élection, mais qu'il jeta le froc aux orties quand il vit qu'il ne pouvait en être autrement et assura qu'il conserverait

(1) Les lollarts ou lollards, hérétiques qui fleurirent (pardon de ce mot, qui ne convient pas ici) dans le seizième siècle, empruntaient aux Albigeois la plus grande partie de leurs erreurs. — Remarquez que l'hérésie est la mère de tous les écarts socialistes. Ils enseignaient que les démons avaient été injustement chassés du ciel ; que pour cela saint Michel et ses anges seraient damnés avec tous les catholiques. Ils détruisaient tout ce qui tenait au culte des saints. Ils n'étaient pas plus absurdes que les autres déserteurs de la foi, protestants et philosophes.

l'honneur de la ville de Gand, dût-il y perdre la vie. » On trouve dans Meyer que, malgré le vif désir qu'il avait de s'élever aux honneurs, Philippe chercha d'abord beaucoup d'excuses quand on vint lui présenter le poste de *ruwaert* : *Erat autem satis cupidus honoris, sed armis reique militari parum assuetus, multisque verbis se initio excusavit.* Froissart cite des faits analogues.

» Je suis cependant porté à croire que la particularité de la vie privée de Philippe d'Artevelde que nous raconte Olivier de Dixmude n'est qu'une fable inventée par les ennemis du tribun. Les annalistes contemporains auraient-ils pu omettre une circonstance aussi saillante de sa vie, eux qui ne nous font grâce d'aucune de ses paroles ou de ses démarches? Ils nous rapportent qu'une Gantoise se trouvait dans la tente d'Artevelde la nuit qui précéda la bataille de Roosebeke; les chroniqueurs du parti français n'auraient-ils pas pris occasion de ce fait pour parler de l'apostasie dont l'échevin d'Ypres accuse le *ruwaert*? Or, j'ai consulté en vain les chroniques connues de cette époque pour y découvrir quelque allusion à un fait de cette nature.

» Olivier de Dixmude se montre d'ailleurs très-attaché au parti du comte et ne parle qu'avec mépris des Gantois et de leur parti, qu'il traite de *maufaitt-ners, tquadic, tcommun van Ghent*, quoiqu'il rende justice à leur activité. Il dit lui-même qu'il a presque oublié de donner une telle ordonnance de Philippe d'Artevelde, parce qu'elle ne lui plaît pas. N'aurait-on pas quelque droit de croire qu'indisposé comme il

l'était contre le parti des communes, il a accueilli sans preuves un conte hasardé par quelques calomniateurs de Philippe? »

XXXII.

UNE CONSPIRATION AU DOUZIÈME SIÈCLE.

J'écris ce que j'ai vu...

TALLEMANT DES RÉAUX.

I.

Après la mort de Baudouin à la Hache, ce grand justicier qui brilla dans les plus sombres circonstances du moyen âge, par ses vertus, son équité et son courage, comme il mourait jeune et sans laisser d'enfants, ce fut son neveu qui lui succéda sur le trône de la Flandre.

Ce neveu s'appelait Charles; il avait pour mère la bonne et pieuse Alice de Flandre, et pour père le saint roi de Danemark Kneut, quatrième du nom, mis au rang des saints, et connu chez nous sous le nom de Canut IV.

Charles, appelé à régner sur la Flandre par le testament de Baudouin à la Hache et par les droits de sa mère, qui était fille de Robert le Frison, fut reconnu et proclamé comte en l'an 1119. Son histoire a été écrite par deux contemporains : Gwalter, chanoine de Thérouenne, et Gualbert, notaire de Bruges et témoin de tous les faits qu'il expose. Ces deux récits ont été conservés dans la vaste collection des savants

Bollandistes, où on les trouve au 2 mars. Nous suivrons ici Gualbert, en le résumant autant que possible (1).

« Lorsque je me préparai à écrire la vie de Charles, dit l'honnête Gualbert, je ne recherchai ni le langage étincelant, ni les fleurs de l'éloquence. Je n'ai voulu qu'être vrai. Mais notre pays était si troublé, que je ne savais trop comment je devais m'exprimer pour ne rien taire, car tout le monde tremblait. Une étincelle de charité m'éclaira et me donna la force de tout dire avec liberté. Ce qui me rassure, c'est que les faits que j'expose sont connus de tous. Je recommande cet écrit à nos descendants. Ils y apprendront à ne pas mépriser les princes, surtout à ne pas attenter aux jours de ceux qui nous ont été donnés pour chefs par la volonté divine. »

Charles était donc fils de Kneut ou Canutus, quatrième du nom, roi de Danemark; sa mère était du sang des comtes de Flandre. Les meilleurs et les plus puissants chefs qui avaient existé depuis l'établissement du christianisme, en France, dans l'empire, en Danemark et en Flandre avaient été ses aïeux. Dès son enfance, il fut élevé parmi nous, il acquit à la fois la force de l'âme et celle du corps et montra toutes les généreuses qualités des nobles personnages de qui il descendait.

Il fit avec éclat ses premières armes, combattit d'abord les Normands, prit ensuite la croix et ne

(1) Nous nous aidons aussi du volume publié par MM. Octave Delepierre et Perneel, sous le titre d'*Histoire du règne de Charles le Bon*. Bruxelles, 1830, in-8°.

revint de Jérusalem qu'après avoir reçu maintes blessures en se mesurant contre les Sarasins.

Le grand renom qu'il conquit par ses faits d'armes dans la terre sainte était parvenu jusqu'en Flandre ; et les chevaliers flamands se montraient heureux et fiers de l'avoir pour souverain. C'est ce qui avait été cause que l'illustre Baudouin VII l'avait désigné formellement pour son héritier, en le recomman-
dant vivement à la foi et à la fidélité des chefs du peuple.

Charles, dès son arrivée au pouvoir, ne s'occupait que d'étendre partout la paix ; il remit en vigueur les lois et les droits du pays ; et, dès la quatrième année de son règne, la tranquillité et la sécurité s'étaient rétablies partout avec le bien-être. Voyant que cet état de paix plaisait à tout le monde, il fit savoir dans tout le comté florissant que nul désormais, hors des camps, ne pourrait se présenter armé dans les lieux publics, comme c'était l'usage auparavant. Ceux qui violeraient cette loi seraient châtiés par leurs propres armes. Dès lors, les arcs, les flèches, les bâtons ferrés, les glaives, et les armes de toute espèce ne se montrèrent plus sur les places et dans les rues. Il en résulta que les citoyens rassurés s'en rapportèrent sur leurs querelles aux lois et à la justice ; et on se remit à étudier les arts et les sciences. La rhétorique commença à former des disciples qui pouvaient parler éloquemment devant les juges ou calmer les ennemis par des paroles flatteuses. Mais les fidèles s'abandonnèrent avec trop peu de réserve à ces agréments frivoles, et Dieu, pour nous

châtier, nous envoya deux fléaux : la famine et la peste (1).

A la fin de l'an 1124, la disette survint et frappa le seigneur et le serf; une grande mortalité en résulta bientôt. L'extrême rareté de vivres fit que ceux qui en trouvaient l'occasion mangeaient en un seul repas ce qui auparavant les aurait nourris plusieurs jours, et ils mouraient étouffés; d'autres, privés d'aliments, se sentaient enfler, en même temps leur estomac se fermait. On rencontrait de toutes parts des moribonds.

Dans cette affreuse calamité, le bon comte Charles ne songeait qu'à soulager les pauvres : il distribuait partout des aumônes. A Bruges, il nourrissait chaque jour cent pauvres. Il avait pris des mesures pour que la même chose se fit dans ses autres villes. Il rendit un édit où il enjoignait à tous ceux qui ensemençaient deux mesures de terre de semer dans l'une des fèves et des pois, parce que, ce genre de légumes étant plus précoce, le peuple en serait soulagé plus tôt. Il défendit aussi de brasser de la bière pendant la disette. Il voulut qu'on fit du pain avec l'avoine; il fit distribuer aux malheureux des chemises, des tuniques (2), des couvertures, des souliers et des chausses. Après toutes ces bonnes œuvres, il se rendait à l'église où il se mettait en prières et implorait la miséricorde de Dieu en chantant des psaumes.

(1) Le bon Gualbert dit : « L'an de Notre-Seigneur 1124, au mois » d'août, vers la neuvième heure du jour, il y eut une éclipse de so- » leil. Le disque de cet astre fut traversé par une tache obscure qui » alla de l'orient à l'occident, et une famine ne tarda pas à suivre ce » présage. »

(2) Ce qu'on nomme aujourd'hui des blouses.

L'empereur Henri V mourut en 1125 à Utrecht, laissant son empire sans héritier et dans la désolation. Les plus sages, parmi le clergé et le peuple teuton et german, cherchaient à découvrir un homme qui rehaussât la noblesse de sa naissance par la noblesse que donnent les vertus, afin de lui confier le gouvernement de l'empire. Ils se réunirent en grand nombre (1); et après un mûr examen, ils envoyèrent à Charles le Bon le noble comte Godefroid de Namur, avec le chancelier de l'archevêque de Cologne, pour lui demander solennellement, de la part de tous, et le prier d'accepter les honneurs de l'Empire.

Lorsque Charles eut reçu l'ambassade, il tint conseil avec les pairs et les nobles de ses États. Quelques traîtres, qui eussent voulu le voir éloigné, l'excitaient à revêtir la dignité impériale, vantant la gloire et la renommée qu'il allait acquérir. Mais le plus grand nombre, considérant en lui un père, se lamentaient au contraire à la seule pensée de son départ; ils sentaient que la ruine entière de la patrie était inévitable, s'il l'abandonnait. Charles céda au vœu de ces derniers et remercia les ambassadeurs, qui s'en retournèrent très-affligés.

Dans ce même temps il arriva aussi que, le roi de Jérusalem, Baudouin du Bourg, ayant été fait prisonnier par les Sarasins, l'État, privé de son roi, tomba dans une grande détresse. Les croisés, d'ailleurs, n'aimaient guère ce roi captif, parce qu'il était avare et qu'il avait mal gouverné le peuple de Dieu.

(1) A Mayence; on dit qu'il y avait à cette élection soixante mille voix, princes, ducs, prélats, comtes, margraves, barons et chevaliers.

Après avoir délibéré entre eux, les chevaliers de la Croix envoyèrent aussi des lettres au comte Charles, l'invitant à se rendre à Jérusalem, pour y recevoir la couronne dans la cité sainte. Charles, ayant de nouveau pris l'avis de ses fidèles conseillers, refusa encore cet autre honneur et ne voulut pas abandonner la Flandre, qui était l'objet de toute sa sollicitude.

On ne saurait assez louer cet excellent prince. Il disait souvent qu'il avait appris dans ses voyages combien les pauvres ont de besoins, combien les nobles ont d'orgueil, et combien de misères affligent le monde. Courageux dans l'adversité, humble dans la prospérité, il était plein de condescendance pour les malheureux et ne faisait rien d'important sans consulter les hommes sages.

La clémence de Dieu nous ayant regardés en pitié, la terre redevint fertile, la famine disparut, les greniers se remplirent de nouveau; et l'abondance étant partout, le prince se remit à ses plus chers travaux, qui étaient de ramener l'ordre dans ses États. Il fit enquérir quels individus étaient nés serfs et quels étaient véritablement libres, ne devant hommage à personne; car il s'était introduit des confusions. Il était présent, toutes les fois qu'il le pouvait, aux débats qui s'élevaient sur ces matières; il faisait droit aux serfs, mais il revendiquait ceux qui se trouvaient lui appartenir. Le prévôt de Saint-Donat de Bruges, nommé Berthulf, ses frères Haket et Robert, châtelains dans la même ville, leurs parents Bordsiard, Albert et autres tâchaient par adresse de se soustraire à l'autorité du comte dont ils étaient nés serfs; et ils

voulaient se faire passer pour émancipés, à cause de leur richesse et de leur puissance. Ce prévôt, c'était un laïque. Comme Boldran était châtelain à Bruges, vers la fin du règne de Baudouin de Lille, les Flamands reçurent l'ordre de marcher pour une expédition. Boldran s'embarqua sur l'Escaut, avec les troupes qu'il conduisait. Il avait auprès de lui Érembald, son homme d'armes et son intime confident. Cet Érembald était un traître, qui méditait la mort de son chef. Tandis qu'ils naviguaient sur l'Escaut, la nuit vint ; on jeta l'ancre en attendant le jour. Or, le châtelain s'étant avancé au bord du navire, pour quelque nécessité, Érembald vint derrière lui, le poussa violemment et le précipita dans le fleuve.

Ce forfait s'était commis durant le sommeil de l'équipage ; et personne ne savait ce qu'était devenu le châtelain Boldran, qui ne laissait pas d'enfants. — A son retour, Érembald épousa Dedda, la veuve, qui était pourtant instruite du crime ; et avec les richesses de son maître, il acheta sa châteltenie.

De ce mariage naquirent le prévôt Berthulf, Haket, Wilfrid Knop et Lambert Nappin, père de Bordsiard, tous gens qu'on verra dans le complot qui sera bientôt exposé.

Berthulf, vain de ses richesses, avait usurpé de force, dans le temple de Dieu irrité, les fonctions de prévôt, supplantant odieusement Ledbert, homme probe et pacifique. D'abord on les avait vus, lui et les siens, se conduire en hommes religieux, au moins en apparence, traitant tout le monde avec égards et considération, comme s'ils eussent voulu faire oublier

la source inique de leur pouvoir. Mais bientôt, retombant dans sa mauvaise nature, Berthulf avait trafiqué des prébendes ou bénéfices, par une honteuse simonie; et il avait endurci ses parents à tous les crimes.

Pendant trente-six ans, ce prévôt fut tellement entraîné tour à tour dans les voies qui semblaient bonnes, et dans celles qui étaient mauvaises, que la chose paraît inexplicable.

A l'époque où nous sommes, Berthulf, plein d'audace et de présomption, était très-orgueilleux et très-dur pour le clergé. Il avait coutume, lorsqu'il voyait une personne qu'il ne voulait pas reconnaître, de demander avec hauteur à ceux qui étaient près de lui : Quel est cet homme ? Et alors, quand cela lui convenait, il le saluait. Lorsqu'il avait vendu une prébende sans respecter même pour la forme l'élection canonique, il donnait hardiment l'investiture. Aucun des clercs soumis à son autorité n'osait le critiquer, ni publiquement, ni en secret. Au commencement de l'entrée en fonctions de cet orgueilleux prévôt, il y avait dans l'église de Saint-Donat des ecclésiastiques pieux et instruits, qui mettaient un frein à son ambition. Mais après qu'ils se furent endormis du sommeil éternel, le prévôt Berthulf fut abandonné à lui-même et à ses passions. Il tâchait, en toute occasion et partout, de pousser ses parents, pour augmenter l'influence dont lui et sa famille jouissaient. Élevé de la condition de serf aux plus hautes fonctions, il s'irritait de voir que le comte songeât à reprendre ses droits ; et pour conserver la liberté qu'il avait usurpée, il méditait de noirs projets.

Ses amis lui ayant donné conseil de marier ses nièces, qui avaient été nourries chez lui, à des hommes d'armes libres, il arriva qu'un chevalier, Robert de Racskerck, qui avait épousé l'une d'elles, appela en présence du comte un homme libre en combat singulier. Celui-ci lui répondit d'un ton insolent qu'il n'était pas serf, pour combattre avec lui. Il faisait allusion à une loi du comté qui statuait qu'un homme libre, après un an de mariage avec une femme qui ne l'était pas, rentrait dans la condition de la femme. Ce chevalier, qui avait cru en se mariant améliorer sa position, se plaignit amèrement de ce que sa femme était cause qu'il avait perdu son état d'homme libre.

Le prévôt et les siens furent d'autant plus mortifiés de cet incident, que n'ayant jamais été troublés jusque-là sur leur condition native de serfs, qu'on paraissait avoir oubliée, la chose fut malheureusement éveillée à l'occasion de ce duel. Le comte Charles, par le conseil des anciens du comté, ne voulant pas renoncer à ses droits sur cette famille opulente, le prévôt et tous ses parents, par leurs richesses les plus puissants de l'État après le comte, commencèrent à murmurer d'une manière très-inconvenante.

— Ce Charles venu de Danemark, disaient-ils, ne serait jamais monté au rang de comte, si nous ne l'avions appuyé; et maintenant, au lieu de se rappeler les services que nous lui avons rendus, il veut nous réduire en servage; il demande à ses conseillers d'informer si nous ne sommes pas des serfs; mais nous sommes libres; personne au monde ne nous ôtera cette qualité.

Pour conserver la liberté qu'ils s'étaient procurée de fait, ils résolurent de mettre à mort le prince qui la leur contestait. Le moyen d'entamer cette odieuse affaire leur fut fourni par une querelle qui existait entre eux et la famille de Tanctmar.

Ce Tanctmar, qui était dans la faveur du comte, vivait bien fortifié dans sa demeure. La famille du prévôt vint l'assiéger, brisa ses portes, coupa ses arbres fruitiers, tua et blessa plusieurs de ses serviteurs. Les parents du prévôt avaient fait ce coup, avec cinq cents hommes d'armes et un plus grand nombre de piétons en tumulte. Berthulf n'était point parmi eux; mais la nuit venue, il les régala tous, leur donna ses instructions et leur distribua de l'argent. Les hommes d'armes, enhardis, se mirent donc à piller les paysans et à enlever les troupeaux. L'épouvante régna dans la campagne. Comme le comte allait à Ypres, deux cents paysans se portèrent à sa rencontre. Ils faisaient cette démarche avec une sorte de mystère; car ils étaient effrayés. Ils se mirent à genoux, conjurant le prince de leur accorder sa protection paternelle et de leur faire rendre leurs bestiaux, leurs habits, leur argent et leurs meubles, qui avaient été enlevés par les parents du prévôt, aidés de ceux qui dans leurs querelles leur prêtaient main-forte jour et nuit.

Charles, touché de ces plaintes, convoqua ses conseillers, dont quelques-uns étaient de la famille de Berthulf; il leur demanda par quels châtimens il devait arrêter ces crimes. On lui dit que le plus sûr était de détruire par le feu la maison de Bordsiard,

centre des brigandages qui désolaient le pays. Le prince ayant approuvé un tel avis, la maison fut rasée de fond en comble.

Dès lors Bordsiard, le prévôt et leurs complices se plaignirent avec tant d'aigreur, et murmurèrent des paroles tellement sinistres, que ceux qui aimaient le comte lui conseillèrent de prendre ses précautions contre ces gens-là. Mais bientôt le prévôt, dissimulant ses projets, fit conjurer le prince de le recevoir, lui et ses parents, dans son amitié. Charles répondit avec bonté qu'il leur rendrait toute justice, si désormais ils voulaient s'abstenir de rapines; il offrit même de donner à Bordsiard une maison plus grande que celle qu'il venait de perdre, pourvu qu'il consentît à s'éloigner du voisinage de Tancmar. Les envoyés du prévôt ne demandèrent rien de plus; et comme les serviteurs allaient apporter le vin du départ, ils prièrent le comte de montrer qu'il était réconcilié, en leur faisant servir son meilleur vin. Non-seulement le bon prince accorda cette demande, mais il fit verser si abondamment à boire que les gens du prévôt s'en allèrent à moitié ivres.

La famille de Berthulf s'était assemblée pour attendre la réponse que rapporteraient les envoyés. Sans doute qu'ils étaient convenus d'avance de ce qu'ils devaient dire; car ils déclarèrent, tout au contraire de ce qui s'était passé, qu'il n'y avait aucune grâce à espérer, ni pour eux, ni pour leurs complices. Là-dessus Bordsiard, Isaac, neveu du prévôt et qui était servant dans la chambre du comte, Guillaume de Wervick et Ingran d'Esschen s'enfermè-

rent dans une grande salle, avec ceux qu'ils voulaient faire entrer dans le complot. Là, Berthulf lui-même veillant à la porte, ils joignirent leurs mains en signe d'alliance et jurèrent la perte du comte. Ils songèrent ensuite à s'adjoindre le jeune Robert, fils du châtelain et neveu du prévôt; et sans lui expliquer d'abord leur projet, ils le forcèrent à donner sa main en signe d'adhésion. Dès qu'il eut été admis au nombre des conjurés, il demanda ce qu'on avait dessein de faire :

— Le comte Charles, répondit-on, travaille de toute manière à notre perte; nous voulons prévenir cette trahison; et tu dois prendre part à notre complot.

Le jeune homme effrayé s'écria tout en larmes :

— Loin de nous l'idée de nous lever contre notre seigneur! Si vous n'abandonnez ce dessein, je vais moi-même le découvrir au comte. Avec l'aide de Dieu, jamais je ne soutiendrai un pacte aussi affreux.

Comme il voulait sortir, les conjurés le retinrent.

— Écoute, mon ami, lui dirent-ils, nous t'avons supposé ce complot pour t'essayer. Mais il s'agit d'une autre affaire pour laquelle ta foi nous est engagée; et nous ne pouvons nous découvrir qu'un peu plus tard.

Ayant ainsi tourné la chose et rassuré le jeune homme, ils se séparèrent. Mais dès qu'il fut nuit, Bordsiard et Isaac s'en allèrent secrètement dans une maison écartée, qui appartenait à un homme d'armes nommé Walter. Plusieurs conjurés étaient avec eux. Ils éteignirent le feu et les lampes, afin

que personne ne vît qu'on était encore éveillé dans la maison; et ils firent leur plan pour le crime. Ils choisirent les plus animés et les plus audacieux de la famille de Bordsiard, promettant à ceux qui tueraient le comte quatre marcs par homme et deux marcs à ceux qui aideraient les assassins...

II.

La ville d'Ypres, lorsque Guillaume de Loo en était châtelain ou vicomte, avait quelque chose d'imposant dans sa forme alors circulaire, dominée par trois hautes tours qu'on apercevait de loin, entourée déjà de riantes promenades, et protégée par son excellent château que Suger, sous l'année 1127, appelle *peroptimum castrum*.

Le 8 janvier de cette année-là, on faisait des apprêts dans le château d'Ypres, masse de constructions pesantes, d'épaisses murailles, de tourelles à longues meurtrières, où l'on entrait par des portes qui eussent ressemblé à des entrées de cavernes, si les dents de trois herses de fer n'eussent indiqué la présence de l'homme. Deux ou trois vastes salles voûtées formaient ce qu'on regardait en ce temps-là comme une habitation royale. On attendait là un souverain.

L'hiver était très-rigoureux; et il y avait dans toute la Flandre une seconde famine qui s'étendait comme une plaie dévorante. Ce n'est pas ordinairement dans de telles saisons et par d'aussi tristes circonstances que les princes voyagent. Mais celui qui

allait venir était plus qu'un prince; c'était un saint; c'était le comte Charles le Bon.

Or, le 8 janvier 1127, le chevalier Gervais (appelé dans des chroniques postérieures Servais van Praet), l'abbé de Saint-Pierre de Gand, Théodoric ou Thierry de Dixmude et Rikart van Woomen (dit ailleurs Richard van Biest), tous quatre nobles et dignes seigneurs, se trouvaient réunis dans la salle d'honneur du château d'Ypres, assis devant une immense cheminée de fer et de briques, dans laquelle brûlait un chêne entier.

— Eh bien, messires, dit l'abbé de Saint-Pierre, vos courses aux bords de la mer ont-elles été heureuses? Avez-vous pu acheter du grain?

— Fort peu, dit Gervais. Les contrées voisines sont encore plus affligées que la Flandre. Tous les greniers sont vides.

— Oh! j'en sais qui ne le sont pas, dit le châtelain de Dixmude. Il y aurait moins de misère, si tout le monde imitait notre bon comte Charles.

— C'est un père, ajouta Rikart; aussi je n'ai pas voulu traverser Ypres, sachant qu'il va s'y arrêter, sans profiter de l'heureuse rencontre pour lui renouveler hommage.

— Le même motif, probablement, nous rassemble tous, dit Gervais. J'espère qu'il sera réjoui de nous voir; car il a besoin d'amis.

— Aurait-il des ennemis en Flandre? fit l'abbé de Saint-Pierre.

— Pouvez-vous le demander? Si le peuple le chérit, il y a des gens qui n'aiment ni ses vertus, ni sa

piété, ni sa justice exacte. Son courage seul le préserve, on a vu en Palestine ce que pèse son épée.

— S'il compte quelques ennemis secrets, dit Thierry, il a aussi des serviteurs dévoués. Et puis, quand nous ne suffirons plus, le roi Louis, son suzerain, lui viendra en aide. Il le doit; lorsque l'empereur Henri V entra en France, avec une nombreuse armée d'Allemands, de Bavaois et de Saxons, Charles le Bon vola au secours de Louis le Gros; et les dix mille Flamands qu'il commandait ne contribuèrent pas peu à mettre en déroute l'armée impériale.

— Espérons, messires, répliqua en souriant l'abbé de Saint-Pierre, que nous n'aurons pas besoin d'assistance. »

Comme il achevait ce mot, de grandes clameurs qui s'élevaient au dehors annoncèrent l'arrivée du comte de Flandre. Les quatre seigneurs quittèrent aussitôt leurs escabeaux de cuir et s'en allèrent au-devant du prince; ils virent une foule ardente et pressée, entourant dans sa marche lente un solide cheval flamand, couvert d'une housse de drap rouge qui lui enveloppait la tête et qui traînait presque à terre. Sur ce palefroi se tenait avec aisance un homme de haute stature, vêtu de laine blanche, portant à son épaule la croix rouge des pèlerins armés de la Palestine, et à son côté la lourde épée à deux mains.

Charles le Bon, dont la force prodigieuse était encore surpassée par sa mansuétude, paraissait avoir cinquante ans. Austère dans sa vie, il était affable et gai, comme toutes les âmes vertueuses. Mais les

émotions de son cœur compatissant avaient un peu vieilli ses traits.

Des chariots chargés de grains le suivaient ; il les fit conduire aux greniers de la ville ; et pour donner patience aux nécessiteux qui souffraient la faim, il fit distribuer en sa présence sept mille huit cents pains d'une demi-livre avant d'entrer dans le château. Après quoi, béni par le peuple, il salua les quatre seigneurs qui l'attendaient et les invita à sa table. Il amenait avec lui Wydo de Voorde (appelé dans divers annalistes Guy de Steenvoorde), châtelain de Cassel, personnage à l'œil fauve, à la mine sinistre, son aumônier Tancmar ou Takmaert, et trois bons religieux très-savants, qui tous les soirs après souper lui expliquaient un chapitre des saintes Écritures, pieux délassement auquel il trouvait le plus grand charme.

La conversation roula, pendant le frugal dîner, sur les affaires du pays. L'abbé de Saint-Pierre complimenta le comte de Flandre à l'occasion de la vigueur avec laquelle il maintenait la paix de Dieu dans ses États. On parla ensuite des bonnes lois que Charles avait données. Elles prononçaient peine de mort contre ceux qui attaquaient de nuit une maison, contre les incendiaires, contre ceux qui enlevaient des enfants mineurs. Elles rendaient ceux qui logeaient les vagabonds responsables des dégâts que les vagabonds pouvaient faire. Elles protégeaient le faible contre le fort. Puis on en vint aux mesures que Charles avait prises pour soulager la misère publique. Il avait fixé le prix du blé, disposition qui avait excité

des plaintes parmi les spéculateurs; et voyant que ceux qui s'engraissaient de la détresse générale refusaient de vendre et fermaient leurs greniers, il les avait fait ouvrir.

— C'est un grand acte d'autorité, dit Gervais.

— Qu'en pensez-vous, châtelain de Cassel? demanda le comte.

Wydo de Voorde fronça le sourcil.

— Je crois, sire, répondit-il, que l'action est inspirée par une pensée louable; mais elle est injuste.

— Dieu l'absoudra, comte de Flandre! s'écria l'abbé de Saint-Pierre. Les prières des pauvres, que vous empêchez de mourir de faim, couvriront bien haut les plaintes inhumaines de quelques hommes de fer à qui votre loi peut ôter un gain criminel.

— Mais toutefois, reprit le comte, les ressources manqueront bientôt. Je crains surtout pour Bruges.

— Il y a des grains à Bruges, répliqua Tancmar. Je viens d'apprendre tout à l'heure, de la bouche du châtelain de Dixmude, que quelques greniers de Bruges contiennent de quoi nourrir plus que toute la ville jusqu'à la prochaine récolte.

Le comte de Flandre et Wydo de Voorde écoutaient avidement, tous deux dans un intérêt divers. Tancmar, appuyé par Théodoric de Dixmude, raconta alors comment Berthulf (1), qui prenait le titre de chancelier de Flandre, parce que cette dignité était attachée à la prévôté de Saint-Donat, qu'il avait achetée ou usurpée, ayant fait une société de commerce avec plusieurs de sa famille, avait acheté

(1) Bertulphe van der Straeten, dans les compilateurs modernes.

secrètement tous les grains du pays, qu'il tenait cachés et qu'il refusait de vendre à aucun prix, jusqu'à ce que l'excès de la misère forçât le peuple à les payer au poids de l'or.

Wydo de Voorde avait pâli ; il était allié du prévôt Berthulf et intéressé dans ses espérances. Le comte de Flandre se leva en faisant le signe de la croix. Il ordonna qu'on distribuât aux malheureux tout ce qui restait sur sa table ; puis il dit :

— Demain matin, nous retournons à Bruges.

Deux jours après, le 40 janvier, Charles le Bon, de retour à Bruges, envoya son aumônier Tanctmar, châtelain de Bourbourg et notable personnage, au prévôt Berthulf, pour le prier, au nom du comte, de vouloir bien vendre du grain au pauvre, moyennant le prix établi. Berthulf, dur et fier, refusa d'accéder à cette demande.

Le comte renvoya Tanctmar, porteur d'une injonction formelle qui ordonnait au prévôt de vendre du grain au peuple ; et l'ordre n'ayant pas été mieux accueilli que la prière, ce jour même, les hommes d'armes du comte de Flandre allèrent ouvrir les greniers du prévôt.

Sous la surveillance de quatre hommes de bien, on délivrait du grain à tout le peuple, selon le prix fixé. On le mesurait avec équité ; et le soir on consignait l'argent provenant de ces ventes dans les mains de Berthulf, à qui on avait laissé, pour lui et pour les siens, une provision suffisante. Le prévôt, qui était avare, recevait cet argent. Mais il frémissait intérieurement de haine et de colère ; et les mauvais senti-

ments qu'il nourrissait contre le comte son seigneur étaient partagés par sa famille et ses intéressés. Charles ne s'occupait pas de leurs murmures.

Le 15 janvier 1127, Charles partit pour Furnes, où sa présence apporta, comme partout, du soulagement. Il était, de même qu'à Ypres, accompagné de Wydo de Voorde. Il ne fut pas trois jours à Furnes, où le peuple revoyait du pain, qu'il tomba malade tout à coup, aussi subitement que s'il eût été empoisonné. L'un de ses moines, qui lui servait de médecin, déclara même qu'il ne connaissait rien à la maladie; et ce prince robuste, s'affaissant dès le premier jour, devint rapidement si faible que l'on crut qu'il allait mourir.

Il languit pourtant jusqu'au 1^{er} février, toujours près d'expirer à chaque instant; mais le lendemain de la Chandeleur, Charles était debout. Il se montra au peuple, qui poussa des cris d'allégresse.

Or, quelques jours après le retour du bon comte à Bruges, une réunion avait lieu dans la maison de Wydo de Voorde. Berthulf avait rassemblé là tous ses parents et alliés (1). Lambert, frère du prévôt, Isaac et Bouchard ou Burchard (Bordsiard), ses neveux, Ingran ou Engherrand van Esshen, son gendre, Wydo de Voorde, et plusieurs autres au nombre de plus de trente, s'y trouvaient; ils n'étaient arrivés pour la plupart qu'à l'heure de minuit.

— Vous savez les affronts que nous a faits le comte, dit Berthulf. Si grands que nous étions, nous voici

(1) Suivant Jacques Lernout ou Lernutius, cette assemblée aurait eu lieu à Ypres, le 21 janvier, jour de saint Vincent.

devenus par son injure la risée de la Flandre. Le souffrirons-nous ?

— Non ! s'écrièrent les assistants ; et tous mirent la main à leurs poignards.

— On a ouvert de force nos maisons et nos greniers, reprit Berthulf. Comme cette iniquité a été préparée par Tanemar, nous avons fait voir que nous devinions nos ennemis, en dévastant ses biens. C'était justice. Mais le comte Charles s'est posé contre nous.

— Nous devons tout attendre, si nous ne prenons nos mesures, ajouta Wydo.

— Mon bras est tout prêt, dit Bordsiard avec fiel.

Toute l'assemblée se montra unanime dans sa haine.

— Faites voir, reprit encore Berthulf, que vous êtes gens de cœur, si vous ne voulez pas qu'on vous humilie tous, comme on a humilié Engherrand van Esschen. Car vous n'ignorez pas qu'ayant eu querelle avec un chevalier de la cour, dans l'un des jours que la trêve du Seigneur laisse aux combats, Engherrand n'a pu entrer en lice, son adversaire disait effrontément qu'il était déchu de noblesse pour avoir épousé la fille d'un vilain ; — c'est de ma nièce qu'il parlait, mes bons alliés et amis ; — c'est à votre parenté même qu'on faisait outrage. — Et là-dessus qu'a jugé le comte Charles ? — Qu'il fallait que ma nièce purgeât son servage, par le serment et l'attestation de douze hommes nobles. — Messires, j'ai de tout cela une telle douleur que j'en meurs cent fois le jour. Nous sommes riches en or, opulents en biens, forts en alliances, nous pouvons mettre sur pied deux mille

hommes d'armes, et nous nous laissons outrager ! Si le cœur vous pleure comme à moi, faites voir que vous êtes hommes libres.

— Nous le ferons, dirent les conjurés ; mais conseillez-nous.

— Point de révolte ouverte, se hâta de dire Wydo. Ne nous fions pas aux chances d'une guerre difficile. Si nous voulons nous défaire de Charles, c'est par l'adresse qu'il faut lutter contre un homme si redoutable. Il a échappé à la mort dont nous le pensions frappé sur son lit de douleur ; mais nous en aurons autrement raison.

— Avant de tomber, dit Isaac d'un air pensif, le comte Charles en abattra quelques-uns.

— As-tu déjà peur de combattre ? cria Bordsiard.

— Point de querelles, mes neveux, dit Berthulf en s'interposant ; et retrouvons-nous tous ici quand il en sera temps.

Le 1^{er} mars 1127, qui n'était pas en cette année-là le jour de carnaval, comme l'ont dit quelques historiens, mais le mardi de la deuxième semaine de carême, tous les conjurés se réunirent le soir chez Berthulf, lequel leur rappela la conférence qui vient d'être résumée, et leur demanda si quelqu'un d'eux avait changé d'avis.

— La haine ne meurt pas si vite, dit Isaac.

— Indiquez-nous seulement, ajouta Bordsiard, l'heure et le lieu où il faut frapper.

— J'ai donc bien calculé l'occasion, reprit Berthulf. Tous les matins, le comte va prier à Saint-Donat, avant de commencer sa journée. C'est là que nous devons le

joindre. Il y est toujours à peu près seul. Demain surtout il y sera moins que jamais accompagné, à cause que pour le carême la plupart des seigneurs ont regagné leurs châteaux.

— Demain donc ! s'écria Bordsiard.

— C'est à vous d'être habiles, poursuivit le prévôt. Après que vous l'aurez tué, emparez-vous du bourg (1), fermez l'église ; et sans perdre du temps, châtiez tous vos ennemis. Songez que vous deviendrez par là plus puissants et plus riches ; les bijoux du prince et les trésors de ses courtisans seront votre butin. — Et comme il n'a fils, ni parents qui puissent chercher à le venger, vous avez tout à gagner et rien à craindre.

L'assemblée applaudit et se sépara, décidée au meurtre pour le lendemain.

III.

Le 2 mars 1127, lendemain du complot, le jour se leva sombre et chargé de brouillards si épais que personne, dit Gualbert, ne pouvait reconnaître un objet quelconque à la longueur d'une pique ; et quand l'obscurité se dissipa à demi, on dit que l'eau des fossés qui environnent la ville de Bruges parut ensanglantée. Le comte avait passé une nuit très-agitée, comme le rapportèrent ses chapelains. Fatigué d'un repos plus cruel que l'insomnie, il se rendit à l'église de Saint-Donat, selon sa coutume. Des espions, apostés par les conjurés, allèrent aussitôt leur an-

(1) Le bourg était le château, hôtel ou palais du prince.

noncer que le Comte était monté à la galerie où il se plaçait ordinairement, et que peu de personnes l'accompagnaient. Bordsiard y courut avec ses complices, tous cachant leur glaive nu sous leurs manteaux. Ils se divisèrent en deux bandes et se portèrent à chacune des deux entrées de la galerie, afin qu'aucun de ceux à qui ils en voulaient ne pût leur échapper. Le pieux Comte s'était mis à genoux, à peu de distance de l'autel. En attendant la première messe, il distribuait, la main étendue, des aumônes, en même temps qu'il lisait les psaumes. Son chapelain disposait devant lui les pièces d'argent, qu'il donnait aux pauvres sans interrompre ses prières.

Au moment où l'on commençait le *Pater*, que le Comte récitait toujours à voix haute, les assassins se jetèrent sur lui; Bordsiard et un autre nommé George, le perçant de leurs glaives à coups redoublés, ne le laissèrent que lorsqu'ils reconnurent qu'il était mort. Ainsi lavé de ses péchés dans son propre sang, et terminant sa vie au milieu des bonnes œuvres, le comte Charles reçut de Dieu la palme du martyr.

Tel est le récit du contemporain. Les chroniques populaires ajoutent quelques détails. Ainsi on lit dans plusieurs annalistes des siècles suivants que les conjurés étaient venus à la galerie déguisés en mendiants. C'était le plus sûr moyen de ne pas éveiller les soupçons du Prince, que tous les malheureux pouvaient approcher librement, l'aumône, qu'un pieux solitaire appelait l'échelle du paradis, étant de toutes les vertus chrétiennes celle que Charles le Bon affectionnait le plus.

On lit encore que Bordsiard, au moment suprême, hésitait à frapper, connaissant la force extraordinaire du Comte. Mais une pauvre femme s'étant approchée pour implorer assistance, Charles, sans se distraire de ses oraisons et comme un homme dont la main est accoutumée à s'ouvrir, prit une pièce de monnaie et tendit le bras droit vers la bonne femme, — ce bras formidable qui avait renversé tant d'ennemis de la foi dans la terre sainte. Bordsiard, qui tenait prête sa lourde épée, en laissa tomber un coup si violent qu'il abattit le bras du Comte. La mendicante poussa un cri d'effroi. Mais, au même instant, Isaac, Lambert, Engherrand et plusieurs autres s'agitèrent; un coup de hache fendit la tête de Charles le Bon; son sang ruissela de toutes parts; il n'avait prononcé que ce seul cri : « A vous, mon Dieu ! » et il était mort (1).

Les assassins, craignant encore qu'il ne se relevât pour les punir, soulevèrent son corps, et, le lançant par-dessus la balustrade, le jetèrent du haut de la

(1) Cette galerie, devenue célèbre, existait encore au dernier siècle, dans la vieille église de Saint-Donat, aujourd'hui démolie. On y montrait la place du meurtre, arrosée du sang de Charles le Bon, lequel, suivant les croyances du peuple, y avait laissé des traces indélébiles. — L'église de Saint-Donat, bâtie au milieu du neuvième siècle par Baudouin Bras de fer, communiquait avec le palais des Comtes.

« C'est une chose digne de remarque que Guillaume, comte de la haute Bourgogne (généralement appelée Franche-Comté), fut assassiné la même année et le même jour que le comte de Flandre Charles le Bon, et ainsi que lui dans une église; — comme s'il y avait des jours qui fussent réellement destinés aux noirs attentats. » (Lesbroussart, note sur Oudegherst.) Ajoutons que Kneut ou Canut, quatrième du nom, roi de Danemark, avait été tué comme son fils dans une église, le 2 juillet 1086, à Oldensée.

galerie sur les degrés de pierre qui entouraient l'autel.

Les annalistes et les chroniqueurs présentent des détails si hasardés sur les faits qui suivirent immédiatement le meurtre du Comte, que nous allons désormais résumer uniquement le récit du notaire de Bruges.

Aussitôt que Charles fut mort, les conjurés tuèrent ceux qui l'entouraient. Thémard, châtelain de Broburg (Bourbourg, près de Gravelines), blessé mortellement, fut entraîné par les pieds hors de la galerie et coupé en pièces à la porte de l'église, après qu'on lui eut laissé le temps de confesser ses péchés aux prêtres et de communier, comme c'est le devoir d'un chrétien. Avant d'expirer, il avait eu le temps aussi de donner son anneau à l'abbesse d'Origny, en la priant de le faire parvenir à sa femme, comme signe de sa mort.

Ils poursuivirent alors les serviteurs du Prince, à travers le Bourg, pour les massacrer. Un homme d'armes, nommé Henri, que Bordsiard soupçonnait du meurtre de son frère Robert, s'étant réfugié dans la maison du Comte, se jeta aux pieds du châtelain Haket, qui venait d'en prendre possession, et le pria de le soustraire aux assassins. Haket le reçut, ainsi que son frère Walter de Lokeren, et pour le moment leur sauva la vie. Les deux fils du châtelain Thémard, s'étant échappés de la galerie, deux jeunes gens pleins de courage et de noblesse, beaux de corps, brillants d'esprit, chéris de tous ceux qui les connaissaient, furent atteints par les meurtriers à la

place dite *Harenæ* (le Marché au Vendredi); l'un d'eux fut renversé de son cheval par un certain Éric et tué sur la place; l'autre fut percé de coups, et un habitant de la ville, nommé Berakin, le voyant tomber, lui coupa la tête avec sa hache, comme il eût coupé un morceau de bois.

Rikard de Woomen, près de Dixmude, étant venu ce jour-là au palais du Comte pour lui faire hommage avec ses chevaliers, fut poursuivi plus d'une lieue par les assassins, qui voulaient le tuer aussi, parce que sa fille avait épousé un neveu de Tancmar. Mais il échappa et dut son salut à la bonté de son cheval.

La frayeur était grande dans Bruges; tous ceux qui avaient été attachés au Comte s'enfuyaient. En ce moment, des marchands de tous les pays qui environnaient la Flandre affluaient dans l'enceinte de Saint-Pierre de Bruges, où l'on tenait une foire. Il y avait parmi eux des Lombards, auxquels Charles avait acheté un vase d'argent du poids de vingt et un marcs, si artistement fait que la liqueur qu'il renfermait disparaissait aux yeux de celui qui le prenait à la main. Tous étaient venus là sous la protection du Comte. Aussitôt qu'on eut annoncé sa mort, tous, emballant à la hâte leurs marchandises, quittèrent la ville et partirent, annonçant de tous côtés l'affreux événement. Quelques-uns qui se rendaient à Ypres furent attendus sur le chemin et dépouillés. Mais, chose étonnante! le bruit de cette mort impie parvint dès le lendemain matin dans la cité de Londres en Angleterre, et le soir du même jour aux habitants de Laon en France, bien éloignés de nous;

ce que nous avons appris par nos compatriotes, qui faisaient alors leurs études en cette ville, et par ceux des négociants de notre pays qui en ce même temps se trouvaient à Londres.

Cependant Bordsiard et les parents du prévôt voulaient absolument découvrir Walter de Lokeren pour le mettre à mort; — car c'était lui qui, au conseil du Comte, l'avait engagé à faire rentrer la lignée du prévôt dans son ancienne condition. Walter, dominé par la peur, s'était réfugié dans les orgues de l'église, sous un vieux manteau que lui avait donné un gardien; troublé par les imprécations que proféraient autour de lui ceux qui le cherchaient, il crut pouvoir se sauver par la fuite. Mais Bordsiard et Isaac le saisirent et levèrent sur lui leurs glaives dégouttants de sang. Vainement, à l'aspect de ses deux ennemis, grands de taille, louches, aux traits durs et féroces et tels qu'on ne pouvait les regarder sans terreur, le pauvre Walter invoqua à grands cris, d'une voix lamentable, Dieu et les saints; vainement les clercs intercédèrent pour lui. Bordsiard le tenait par les cheveux; tout ce qu'il accorda, ce fut de ne pas le tuer dans l'église; il le traîna dans la cour du bourg, et là, le repoussant loin de lui, il le livra à ses serviteurs, qui l'assommèrent à coups de pierre et à coups de bâton.

Les conjurés rentrèrent ensuite dans l'église; ils trouvèrent blottis sous des tapis ou sous des branches de buis, dans le premier sanctuaire, Baudouin et Godebert, l'un chapelain et l'autre clerc du Comte; dans le deuxième sanctuaire, le clerc Otger, le jeune

notaire Fromold, Arnold le camérier, Eustache, autre frère de Walter de Lokeren, et divers serviteurs de la maison du prince. Tous offrirent de l'argent pour racheter leur vie. Mais Bordsiard et Isaac en voulaient surtout à Fromold, qu'ils accusaient de les avoir desservis auprès du Comte; et ils se consultaient sur ce qu'il y avait de mieux à faire, ou de le tuer sur la place ou de le laisser vivre jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à lui arracher, ainsi qu'au camérier Arnold, le secret du lieu où se trouvait le trésor de Charles.

Pendant que ces choses se passaient, les chanoines de Saint-Donat pressaient l'oncle de Fromold d'aller intercéder auprès du prévôt pour la vie de son neveu. Le vieillard y courut, accompagné de plusieurs ecclésiastiques; il se jeta aux pieds de Berthulf et le supplia d'épargner les jours de son jeune parent. Berthulf envoya un messenger pour enjoindre aux siens de ne pas faire de mal à Fromold. Mais ceux-ci renvoyèrent le messenger, en disant qu'ils ne pouvaient rien accorder. Alors le vieux oncle, embrassant les genoux du prévôt, le conjura d'aller lui-même empêcher le meurtre. Berthulf y alla, mais sans se presser et d'un air indifférent, comme un homme qui met peu d'intérêt à ce qu'il fait; car il soupçonnait fortement le jeune Fromold d'avoir cherché à le perdre dans l'esprit du Comte. Arrivé dans l'église, il y trouva tout en agitation; — cependant personne de ceux que nous venons de nommer n'avait encore péri. A la prière des clercs, il les prit tous sous sa garde, s'obligeant à les rendre, aussitôt que ceux dont ils étaient les

captifs les réclameraient. Il les enferma dans une chambre de sa maison et dit à Fromold :

— Tu vois présentement qu'aux prochaines fêtes de Pâques tu ne seras pas revêtu de mes fonctions de prévôt, comme tu l'avais espéré.

Le jeune homme jura qu'il avait agi, en toutes circonstances, avec franchise et loyauté. Il est toutefois vrai que les soupçons de Berthulf n'étaient pas sans fondements; car personne n'était plus aimé du Comte que Fromold.

Les conjurés, n'ayant plus rien à faire dans l'église, se répandirent alors dans la campagne, où ils dévastèrent les biens de Tancmar et de sa famille, que la terreur avait dispersée.

Le corps sanglant du Comte était néanmoins, depuis le matin, à la place où il avait rendu le dernier soupir. Les frères qui desservaient l'église demandèrent avec sollicitude ce qu'on en voulait faire, et quelles obsèques on lui préparait; car personne, même en secret, n'eût osé célébrer le service divin dans une église souillée d'un meurtre. Avec la permission du prévôt et le consentement du clergé, Fromold l'aîné enveloppa le corps du Prince dans un linceul, le fit déposer sur une estrade au milieu du chœur, mit des cierges aux quatre coins, comme c'est notre coutume, et plaça autour des femmes qui veillèrent pendant le jour et toute la nuit suivante dans de pieuses lamentations.

Durant cette nuit qui suivit l'ensevelissement du Comte, Bordsiard et ses complices firent apporter, selon les usages des païens et des sorciers, un vase de

cervoise et du pain. Ils s'assirent autour de l'estrade, placèrent cette boisson et ce pain sur le linceul sépulcral, buvant et mangeant sur le cadavre, dans la confiance que par là ils empêcheraient qu'il ne se fût de venger le mort.

Le lendemain matin, les meurtriers envoyèrent prier l'abbé de Saint-Pierre de Gand de venir prendre le corps, pour l'inhumer dans son territoire. Guillaume de Loo, vicomte d'Ypres, qui avait disputé à Charles de Danemark la couronne de Flandre, fut engagé par de secrètes missives à se hâter de s'en saisir. Un autre exprès fut expédié à notre évêque Simon de Vermandois, qui, alors absent de sa ville de Tournay, se trouvait à Nimègue. On le suppliait de venir réconcilier avec Dieu l'église où le comte Charles avait été assassiné. Après s'être acquitté de tous ces soins, Berthulf ordonna d'environner l'église et sa tour de soldats armés, se proposant, si par hasard il était attaqué par les bourgeois, de s'y réfugier avec ses partisans.

Le 3 mars, lendemain du meurtre, l'abbé de Saint-Pierre de Gand, ayant chevauché toute la nuit, arriva au Bourg et demanda le corps du comte Charles, comme on lui avait dit de le faire. Le prévôt fit fermer le cercueil où l'on avait mis le mort; et des hommes d'armes l'apportèrent à l'entrée de l'église. Mais le peuple en tumulte et les chanoines de Saint-Donat s'opposèrent à cet enlèvement. Tout le monde regardait déjà le bienheureux prince comme un saint martyr. Berthulf, toutefois, ayant donné l'ordre qu'on emportât le cercueil, aussitôt le tocsin ras-

sembla tous les bourgeois en armes; un boiteux s'était trouvé guéri pour avoir touché le corps; tous les assistants jurèrent qu'ils périraient avant de laisser dépouiller la ville des reliques saintes de Charles; et le prévôt fut obligé de céder au peuple.

Les frères qui servaient l'église creusèrent une fosse pour enterrer le mort, au lieu même où il avait succombé; on fit le lendemain son service funèbre à l'église de Saint-Pierre, hors des murs de la ville; on le déposa ensuite dans le sépulcre aussi convenablement que le permettaient les circonstances.

Le 5 mars, Fromold le jeune, par l'intercession de ses parents, fut délivré de sa prison, sous la condition que, dans les huit jours qui devaient suivre, il se réconcilierait avec ses ennemis, ou que, s'exilant, il abjurerait sa patrie. Il rentra chez lui, donna un repas d'adieu à ses amis; et laissant à ses serviteurs du froment, de la viande et des fromages pour leurs provisions pendant un certain temps, il sortit de la ville le lendemain matin, décidé à n'y rentrer que lorsqu'il pourrait l'habiter en sûreté.

Ce même jour, un envoyé de Guillaume de Loo arriva à Bruges, apportant au prévôt ces paroles :

— Mon maître et votre intime ami, Guillaume d'Ypres, vous envoie, à vous et aux vôtres, salut et amitié, avec l'assurance d'un prompt secours en tout ce qui peut vous être utile et autant qu'il est en son pouvoir.

L'envoyé fut bien traité par les conjurés; le prévôt manda à Guillaume qu'il le reconnaissait pour comte et qu'il l'exhortait à exiger de tous les Fla-

mands, par argent ou par force, le serment de foi et hommage. Il fit dire aux Furnois, qui lui étaient attachés, de se soumettre au pouvoir de Guillaume. Tous les marchands flamands qui se trouvaient à Ypres pour la foire furent contraints de jurer fidélité à Guillaume et de le saluer comte. S'il fût venu à Bruges aussitôt et qu'il eût pris en main la vengeance de la mort de Charles, il est certain qu'il eût été élu comte de Flandre. Mais sa connivence avec Berthulf ne permit pas qu'il en fût ainsi.

Les nouvelles qu'on eut de notre évêque étaient plus fâcheuses. Simon de Vermandois, prélat de Tournay et de Noyon, du sang royal de France, de qui le comte Charles avait épousé la sœur, n'eut pas plutôt appris le forfait, qu'il frappa du glaive de l'anathème l'église du Bourg de Bruges, ainsi que les sacrilèges auteurs du meurtre, et défendit sévèrement qu'aucun fidèle leur prêtât le moindre secours.

Berthulf avait envoyé à Théroouenne un autre messager, auprès de Jean, évêque des Morins, qui ne lui répondit point.

Commençant à craindre sérieusement pour lui-même, il manda par un valet à Walter de Vlaersloo (près de Dixmude) qu'il se hâtât de venir avec toutes ses forces à son secours. Pour l'y engager davantage, il lui envoyait quatre cents marcs d'argent. Celui-ci les prit, disant qu'il arriverait bientôt; mais il ne devait venir qu'avec les vengeurs du Comte.

Berthulf prévint aussi Robert de Racskerck, ce chevalier qui avait épousé sa nièce, et dont le duel avait amené le différend entre le Comte et la famille

du prévôt, de fortifier sa demeure et ses alentours, et de se tenir sur ses gardes jusqu'à ce qu'on eût généralement reconnu comte Guillaume d'Ypres. Il avertit les Flamands qui habitaient près de la mer de venir à son aide avec toutes leurs forces. Il recommanda aux Brugeois de fortifier, par des haies et des fossés, les environs de la ville; ce qu'ils firent, mais non dans l'intention de servir le prévôt, comme on le verra. Ils fabriquèrent des tours et des forts; tout le monde mit la main à l'œuvre, les clercs aussi bien que le peuple. On établit des gardes à toutes les portes, afin qu'aucun inconnu ne sortît de la ville et que personne n'y entrât, excepté les bourgeois.

IV.

Le 7 mars, Gervais, l'un des plus fidèles serviteurs du Comte, dont il avait été camérier, commença la guerre qui devait venger la mort de son maître. Avec une bonne troupe de fantassins bien armés, il s'en alla assiéger la petite ville de Ravenschot, qui était fortifiée, et que les rebelles occupaient. Il commença par enlever les troupeaux du voisinage, chose qui lui fut aisée; car tout ce qui était sous la protection des révoltés se croyait dans une sécurité complète, n'imaginant pas qu'on osât attaquer des gens qui avaient eu assez d'audace pour tuer leur seigneur. Les assiégés, troublés en se voyant inférieurs en nombre à ceux qui les enveloppaient, se rendirent, sous la condition qu'ils auraient la vie sauve. Ils regagnèrent Bruges et portèrent l'épouvante dans la maison du prévôt.

Le lendemain, 8 mars, Gervais, ayant détruit Ravenschot de fond en comble, brûla auprès de Bruges la maison de Wilfrid Knop, frère du prévôt et l'un des conjurés. Après cela, il s'approcha de Bruges pour en faire le siège. Les bourgeois lui envoyèrent en secret des émissaires pour lui assurer fidélité et amitié, et pour lui promettre de faire entrer ses troupes le jour suivant dans les faubourgs, de les recevoir dans leurs fortifications comme des frères, et de partager tout avec eux. Gervais accueillit ces offres avec joie; il y reconnut une marque de la protection de Dieu. Et le 9 mars, d'après l'accord en question, il fut admis dans les faubourgs. Il mit le feu en même temps à la maison de Bordsiard et à deux autres qui appartenaient à ses complices.

A la vue des flammes qui dévoraient en tourbillonnant ces trois hautes maisons, Bordsiard et Isaac sortirent de la ville, à la tête de leurs hommes d'armes, pour tomber sur l'ennemi. Ils ignoraient l'accord fait entre les citoyens et les assiégeants. Les soldats des deux partis se trouvant bientôt en présence, ceux des conjurés, moins nombreux, prirent la fuite et se replièrent sur les faubourgs, où Gervais était entré par un autre chemin. C'était vers la fin du jour; les citoyens qui n'étaient pas au courant de ce qui se passait s'étaient mis à table pour le repas du soir. Il y eut un tumulte horrible; et parmi les cris et les fracas, tous coururent aux armes, les uns pour défendre la place et les faubourgs contre Gervais, les autres pour s'unir à lui. Mais lorsque la convention faite entre Gervais et les citoyens fut connue de tous,

les Brugeois se précipitèrent unanimement sur les conjurés et les repoussèrent jusqu'au delà d'un des ponts du Bourg. Sur un autre pont, qui conduisait à la maison du prévôt, il y eut un grand combat corps à corps. Un troisième pont, placé à l'orient et qui protégeait les portes du Bourg, fut le théâtre d'une si terrible lutte que ceux qui étaient dans le Bourg, incapables de résister plus longtemps furent réduits à rompre ce pont et à fermer les portes sur eux.

On combattait de tous côtés avec tant de fureur que les conjurés, coupés de toutes parts, durent se retrancher partout à la hâte. Isaac, n'ayant pu regagner le Bourg, se réfugia dans sa propre maison, qui était très-fortifiée. Après avoir franchi le pont qui la séparait du faubourg, il le fit rompre pour arrêter ceux qui le poursuivaient ; ce qui fut cause qu'on prit un de ses gens, nommé George, le même qui avait aidé Bordsiard à tuer le Comte. Un certain Désiré, frère même d'Isaac, mais qui passait pour n'avoir point fait partie de la rébellion, renversa George de son cheval et lui trancha les deux poignets. Ce misérable s'enfuyait, les mains coupées ; il fut abattu par un soldat, qui le noya ensuite dans un égout. Plusieurs autres furent traités de la même manière.

Fromalde, l'un des plus méchants parmi les serviteurs de Bordsiard, s'était caché dans une maison, travesti en femme, et blotti entre deux matelas. Arraché de sa cachette, il fut amené sur les remparts et pendu par les pieds, le derrière tourné vers le Bourg, en signe de mépris pour ceux qu'on assiégeait.

Ceux-ci, du haut des murs, lançaient des flèches, des pierres et toutes sortes de traits. Ils faisaient pendant la nuit de violentes sorties, déployant alors un courage qu'ils n'osaient pas montrer dans le jour, comme si déjà ils fussent devenus honteux de leur crime. Ils entamèrent une capitulation. Les chefs de l'armée assiégeante leur promirent de les sauver, s'ils livraient les trésors du comte Charles. Mais quand ils eurent reçu ces trésors et une multitude d'autres dons, ils ne tinrent pas parole aux rebelles; « et » c'est avec droit qu'ils faussèrent leur promesse; car » nulle foi n'était due, nul serment n'engageait à » l'égard de serviteurs impies qui avaient trahi leur » seigneur légitime et naturel (1) ».

Le 10 mars, on vit accourir, pour soutenir le siège, Zegher, châtelain de Gand, avec ses soldats. Il amenait aussi Iwan, frère de Baudouin d'Alost, célèbre dans la croisade. Isaac, effrayé de tant d'ennemis, abandonna sa maison et s'enfuit au loin avec sa famille. Les Gantois aussitôt pillèrent ce manoir et y mirent le feu.

Le lendemain, Daniel de Termonde, Rikart de Woomen, Théodoric, châtelain de Dixmude, Walter, autrefois échanson du Comte, vinrent avec toutes leurs forces se joindre aux assiégeants; et le samedi, 12 mars, à midi, on ordonna une attaque générale du Bourg, après avoir fait jurer à tout le monde que tout bon citoyen serait épargné, mais qu'on ne ferait grâce à aucun des coupables.

(1) C'est du moins la doctrine textuelle du notaire Gualbert, que nous traduisons fidèlement.

Avant d'assaillir les principales portes, les assiégeants y avaient amassé des monceaux de paille et de foin auxquels un soldat devait mettre le feu. Mais les rebelles firent pleuvoir du haut des murs une masse de pierres, de pieux pointus durcis au feu, de dards et de flèches. Ceux qui étaient chargés de commencer l'incendie se cachèrent sous l'arche des portes; et ils eurent beaucoup de peine à sauver leur vie par la fuite. Les pierres lancées des remparts écrasèrent tant de monde que les assiégeants se retirèrent hors de la portée du trait; cet avantage ranima le courage des rebelles.

Le 13, le 14 et le 15 mars, de nouvelles troupes arrivèrent au siège. Le 16, la comtesse de Hollande Pétronille, veuve de Florent II et tutrice de son jeune fils Thierry, femme qui gouvernait habilement, vint se joindre aux assiégeants avec une petite armée. Elle espérait que les Flamands choisiraient son fils pour leur comte, et elle était affable à tous. Mais en même temps deux envoyés de Guillaume d'Ypres venaient annoncer que ce seigneur était investi du comté par le roi de France; heureusement c'était un mensonge, car on savait que Guillaume d'Ypres était allié aux traîtres qui avaient tué le comte Charles.

Les rebelles s'étaient fortifiés dans l'église et le cloître de Saint-Donat, qui se trouvaient enfermés dans l'enceinte que l'on appelait le Burg ou palais des Comtes. De solides remparts les protégeaient; mais ils étaient, à cause de leur parricide, des objets d'horreur dans tout le pays. L'un des traîtres, Isaac,

neveu du prévôt, s'était enfui jusqu'à Thérouenne, où il avait pris l'habit monastique; il y fut reconnu et pendu aussitôt.

Après bien des efforts, les assiégeants ayant pu pénétrer dans l'enceinte du Burg, Gislebert, l'un des coupables, se jeta en bas des murailles et se tua; mais il fut saisi respirant encore par Thierry de Dixmude, qui l'attacha à la queue de son cheval et l'entraîna dans un borbier. Berthulf, le chef du grand crime, avait trouvé moyen de disparaître.

Le 20 mars, on apprit, par un message venu d'Arras, que le roi Louis le Gros arrivait et qu'il apportait aux Flamands fidèles son affection et son appui. Les chefs allèrent à sa rencontre, après avoir recommandé l'union et la persévérance aux assiégeants. Le 24, on répandit encore la fausse nouvelle que le roi d'Angleterre, ayant fait alliance avec Guillaume d'Ypres, le soutenait d'argent et de soldats, pour être élevé à la couronne de Flandre.

Le 30 mars, au son des cloches, les chefs partis à la rencontre du Roi rentrèrent dans la ville, revenant d'Arras. Ils étaient rassurés et apportaient le message suivant :

« Louis VI, roi de France, à tous les fidèles enfants du pays de Flandre, salut et amitié. Ils peuvent compter sur l'appui de notre puissance royale, soutenue par la force des armes et la protection de Dieu.

» Après la trahison à laquelle a succombé le Comte, prévoyant la triste ruine de votre patrie, j'ai partagé votre douleur et résolu de poursuivre le châtement de ce crime avec une sévérité inouïe jusqu'à ce jour.

Afin que le pays soit pacifié et reprenne son ancienne splendeur, sous le nouveau comte que nous choisirons, obéissez à tout ce que contiennent les lettres ci-jointes, et exécutez-le. »

On lut ensuite les propositions du roi suzerain. Il engageait les Flamands à élire pour leur comte Guillaume de Normandie, qu'ils connaissaient bien, puisqu'il avait été élevé parmi eux; mais on voulut attendre l'entrée du monarque, qui eut lieu le 3 avril, jour de Pâques.

Le 5 avril, le Roi, le comte proposé, leurs chevaliers, les chevaliers flamands et un grand nombre de citoyens se réunirent au champ où l'on avait coutume de tenir les délibérations. On y plaça les châsses qui contenaient les saintes reliques; tous jurèrent là le maintien des libertés de la Flandre et de tous les droits acquis. Tous voulurent bien aussi élire pour comte celui que le Roi proposait; dès lors et les jours suivants il reçut les hommages.

Or, Guillaume d'Ypres, qui n'abandonnait pas l'espoir d'être comte de Flandre, quoiqu'il eût envoyé saluer Berthulf après son crime, se figura que s'il pouvait se saisir de lui et le livrer au roi, Louis l'en récompenserait en le faisant comte. Il fit des démarches dans ce but. Le 11 avril, Berthulf, pris dans un marais, fut amené devant lui. Il était conduit par une multitude forcenée qui le tirait à droite et à gauche par de longues cordes attachées à son cou. On le présenta nu, couvert de boue, à Guillaume, et aussitôt il fut pendu à un gibet, les bras étendus en croix. Sa tête était passée dans une ouverture pratiquée à

la partie supérieure du gibet, en manière de carcan ; ses mains fixées des deux côtés. Au moment où, ainsi suspendu, il cherchait à soutenir le poids de son corps sur l'instrument du supplice en appuyant l'extrémité de ses pieds à un rebord qu'il avait senti, dans cette lutte horrible de l'homme contre la mort violente, Guillaume de Loo accourut, et, imposant silence à la foule effrénée, il lui cria :

— Dis-moi, prévôt, sur le salut de ton âme, quels sont avec toi, avec Isaac et les traîtres publiquement reconnus comme tels, les autres auteurs ignorés de la mort du comte Charles ?

Le patient, faisant un effort pour ouvrir la bouche, répondit : — Toi-même, aussi coupable que moi, tu le sais !

Guillaume alors, transporté de fureur, donna l'ordre de jeter des pierres et de la boue au prévôt et de le tuer. Ceux qui étaient venus sur la place pour vendre du poisson accablèrent Berthulf de coups, se servant de leurs crocs de fer, de leurs bâtons et d'autres instruments. Dans ces affreuses tortures, on ne l'entendit plus proférer que quelques mots, parmi lesquels on reconnut qu'il reprochait sa mort à Walter, qui avait promis de le sauver et l'avait trahi.

Wido de Woorde, un des complices du prévôt, appelé pour cela en combat singulier par un chevalier qu'on appelait Herman de Fer, fut tué le même jour à Ypres, et son corps fut suspendu au gibet du prévôt. Après qu'il y eut expiré aussi, les deux cadavres furent attachés à une roue de chariot, qu'on fixa au sommet d'un mât très-élevé. On les avait

placés de manière que les bras de l'un étaient passés autour du cou de l'autre et qu'ils paraissaient se tenir embrassés.

Il y avait trois jours qu'ils étaient là, que le peuple disait encore qu'ils se consultaient sur le meurtre du Comte.

Dès qu'on eut reçu ces nouvelles à Bruges, on les annonça aux assiégés; et aussitôt l'attaque commença avec fureur. C'était le 14 avril. Le bélier fut lancé. Au premier coup de l'énorme machine, il se fit une brèche qui s'agrandit rapidement, et malgré les traits, les pierres, la poix fondue et les tisons enflammés que lançaient les assiégés, les assiégeants pénétrèrent bientôt en tumulte, au milieu des débris qui croulaient, dans la galerie où était enseveli le comte Charles. A la tête du cercueil était placé un flambeau de cire que les traîtres avaient toujours tenu allumé. Mais on n'avait pas encore les coupables, réfugiés plus haut.

Le 19 avril, le bélier battit en ruines le pied de la tour, dernière retraite des assassins. La machine travailla tout le jour, et le lendemain, malgré l'extrême épaisseur des murs, la chute de la tour devenait imminente. A chaque coup que frappaient en bas les assiégeants, le contre-coup, se faisant sentir jusqu'au sommet, donnait à la tour une secousse. Les assiégés, se voyant près d'être écrasés sous les débris, prirent le parti de se livrer au Roi. Le jeune Robert cria que lui et ses compagnons se rendaient, sous la condition cependant que, lors même qu'on mettrait les autres en prison, lui ne serait pas enfermé. Après avoir re-

cueilli l'avis des chefs sur cette proposition, le Roi l'accepta, parce qu'il était plus avantageux qu'ils se rendissent ainsi, que de mettre en danger avec eux les assiégeants qui savaient la tour. Ils sortirent donc un à un, au nombre de vingt-sept, et furent mis en prison, à l'exception du jeune Robert, que le roi donna en garde, lié et garrotté, aux citoyens, en attendant le jugement des chefs.

Pendant ce siège, Guillaume d'Ypres, qui n'abandonnait pas son idée, s'était emparé d'Aire, de Furnes, de Bergues et d'autres villes, en même temps que Lambert, l'un des traîtres, s'était fortifié dans Ardenbourg, que Baudouin IV, comte de Hainaut, avait pris Audenarde, que d'un autre côté Guillaume de Normandie recevait les hommages et les serments de fidélité dans toutes les places qui n'étaient pas envahies. Il fallait avoir raison des premiers. Mais, avant d'entreprendre ces expéditions, le Roi voulut rendre au comte Charles les honneurs funèbres.

On prépara, le 21 avril, une peau de cerf pour y ensevelir le défunt dans un cercueil honorable. On fût surpris de cette merveille que le corps du bienheureux Comte, quoique mort depuis sept semaines, n'exhalait aucune mauvaise odeur. On l'ensevelit pieusement; et le clergé, que présidait l'évêque de Tournay, venu pour réconcilier l'église de Saint-Donat, alla au-devant du cercueil et du Roi sur le pont du Bourg. Le cercueil, devant lequel on portait les châsses de saint Donat, de saint Basile et de saint Maxime, fut déposé dans l'église de Saint-Christophe, où le seigneur évêque et tous les prêtres célébrèrent

des messes pour l'âme du bon Comte, au milieu d'un concours immense de fidèles.

L'église profanée par le meurtre fut purifiée le 25 avril. On y ramena le corps de Charles en grande pompe, et on l'enferma dans son tombeau.

Le soir de ce jour-là, le Roi s'avança avec une armée contre Guillaume d'Ypres. La ville le lendemain fut assiégée. Il y eut sur-le-champ une attaque où Guillaume combattit vaillamment avec trois cents de ses gens d'armes. Mais, tandis qu'il défendait une porte, les bourgeois en livraient une autre, et le roi de France avec Guillaume de Normandie et leurs gens y entrèrent. Le vicomte d'Ypres, fait prisonnier, fut envoyé à Lille pour y être détenu. Les autres places furent réduites et pillées.

On s'occupa alors de l'exécution des meurtriers. Benkin le boutiquier, l'un d'eux, avait été pris. Lié à une roue, exposé au haut d'un mât sur la place du marché de Bruges, il se mourait là misérablement. Bordsiard, découvert à Lille, avait subi le même supplice, et son agonie sur la roue avait duré un jour et une nuit.

Le Roi, le Comte et les seigneurs décidèrent que ceux qui étaient entassés dans la prison du Comte seraient précipités du haut de la tour du palais. Les soldats chargés de les conduire leur annoncèrent, selon les instructions qu'ils avaient reçues, que le Roi allait leur donner des marques de sa clémence. Tous se levèrent aussitôt. Mais on leur dit qu'ils ne pouvaient sortir que l'un après l'autre. On emmena d'abord Wilfrid Knop, les mains liées derrière le dos,

vêtu seulement de sa chemise et de son haut-de-chausses ; on le conduisit jusqu'à la partie haute de la tour, d'où les soldats le précipitèrent. Son corps fut brisé et fracassé.

Walter de Reddenburg (Ardenbourg) lui succéda ; lorsque ce beau jeune homme, aux formes élégantes, vit le sort qu'on lui destinait, il se mit à frissonner et pria ses bourreaux de lui laisser le temps de faire ses prières. Émus de compassion, les soldats lui accordèrent quelques instants ; après quoi il subit sa triste sentence. Un homme d'armes, nommé Éric, brisa, en tombant, les marches d'un solide escalier de bois. Comme il palpitait encore, des femmes voulurent s'approcher de lui, mais un soldat jeta entre elles une grande pierre qui les força à se retirer ; et le patient expira en faisant le signe de la croix. Tous les prisonniers furent mis à mort de la même manière (1).

Le 6 mai, le roi de France quitta Bruges pour retourner dans ses États ; il emmenait avec lui le jeune Robert, malgré les prières des bourgeois, ne voulant pas lui faire grâce, quoiqu'il sût qu'il n'avait pas trempé dans le crime. Mais il l'avait connu, et au lieu de le révéler, il avait eu la faiblesse coupable de rester avec les traîtres. En arrivant en France, le Roi, par égard, le fit simplement décapiter.

Le lendemain du départ de Louis le Gros, le nouveau comte s'occupa de rechercher ce qui pouvait

(1) Tous les traîtres, ayant été excommuniés, ne purent être enterrés dans les cimetières. Lernerius rapporte, dans ses annales, qu'ils furent transportés hors de la ville, dans les champs et les carrefours, où ils servirent longtemps de hideux spectacle aux passants.

être sauvé encore des trésors de Charles le Bon. Il ne retrouva guère, en fait d'objets précieux, qu'une coupe d'or avec son couvercle et un vase en argent, que le prévôt Berthulf s'était appropriés, et qu'il avait donnés en garde à Hélié, son doyen. Hélié, pendant le siège, avait mis ces vases parmi les objets saints, dans l'espoir de les sauver; et en effet le jour où l'on transporta les reliques dans l'église de Saint-Christophe, les deux vases, enfermés dans une cassette, passèrent entre les choses révérees.

Quelques faibles restitutions, qui furent obtenues encore, découvrirent de nouveaux coupables. Tant de châtimens amenèrent ensuite des dissensions et des haines violentes. Guillaume le Normand ne sut pas rétablir la paix. Il ne tarda pas à se montrer despote et devint rapidement odieux, en chargeant le peuple d'impôts excessifs, en vendant les charges et les emplois, en tolérant les brigandages de ses troupes et menant lui-même une vie désordonnée. Après un règne de quinze mois, il fut tué par une flèche devant Alost, le 28 juillet 1128, et il fut remplacé par le loyal et généreux Thierry d'Alsace, l'une des grandes figures du moyen âge, et aussi l'une des gloires les plus pures des saintes croisades.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

- Ackerman**, l'un des chefs gantois, 260. Prend Audenarde, 263. Accusé de lâcheté, 291. Cherche des secours, 303. Toujours armé, 333. Sa mort, 337.
- Afflighem** (l'abbaye d') en Brabant, 35.
- Albert de Bavière**, régent de Hainaut. Triste histoire de lui, 98.
- Alix de Bourgogne**, duchesse de Brabant. Quelques anecdotes. 233.
- Arnold van Speck**, Gantois qui a une idée, 267. Capitaine, 271; vient assiéger Audenarde, 273.
- Artevelde** (Jacques); un stratagème de lui, 160. Ruwaert, 169. Sa chute, 174. Sa mort, 187. Son intervention dans la lutte d'Ypres et de Poperinghe, 247.
- Artevelde** (Philippe), au siège d'Audenarde, 259. Acclamé chef suprême des Gantois, 295. Se rend à Tournay pour la paix, 304. Faits à son honneur, 306; il prend Bruges, 311. Une loi de lui, 316; sa mort, 331.
- Audenarde** surveillée par une vieille, 259. Prise par Jean de Brune, 230. Assiégée de nouveau, 315.
- Barbares**; qui étaient les barbares? 7.
- Baudouin IX** dit de Constantinople. Ses sages lois, 205. Une curieuse aventure de ce prince, 213. Le faux Baudouin, 228.
- Beaumont** (le sire de), maréchal de Bourgogne, 250.
- Berthold** (les), maison puissante de Malines, 37. Alliance avec la Gueidre, 71.
- Berthulf**. Son origine, 353. Prévôt de Saint-Donat, *ib.* Sa conspiration, 365. Sa mort, 386.
- Bertrand de Reys**, ermite qui passe pour Baudouin de Constantinople, 228. Sa mort, 232.
- Bette** (Simon), député des Gantois, 301. Sa mort, 302.
- Beverhout**, lieu d'une grande bataille, 308.
- Boele** (Jean), chef gantois, 289. Sa mort, 291.
- Bonheur** (rue du), à Gand, 282.
- Bordsiard**, l'un des assassins du comte Charles le Bon, 369.
- Bourreau**. Son importance au quinzième siècle, 251.
- Bruges**, prise par les Gantois, 311.
- Brune** (Jean de), l'un des chefs gantois, 289. Sa mort, 291.
- Cahour** (le P.) cité à propos de Baudouin de Constantinople, 233.
- Cane** (Guillaume), rebelle; sa fin, 86.
- Canon** (le Grand) à Gand, 273, 317.
- Canut** ou **Kneut**, quatrième du nom, père de Charles le Bon, 348.
- Capucins** et frères mineurs; leur héroïsme, 308.
- Charles d'Anjou**, comte de Hainaut, 77.
- Charles le Bon**, 347; ses vertus, 349; il refuse l'empire, 351; et le royaume de Jérusalem, 352. Sa charité, 362. Sa mort, 369. Un miracle à son cercueil, 377.
- Charles VI** va soumettre les Flamands, 321.
- Charte** (une) au quatorzième siècle, 151.

- Chevalerie ; comment on recevait l'ordre de chevalerie, 135.
- Chevaliers ; comment on exerçait leur jeunesse, 132.
- Chièvermont (le repaire de), 18. Comment détruit, 25.
- Clef (la grande), 266.
- Combat judiciaire de vilains, 193.
- Comines (bataille de), 323.
- Conspiration (une) au douzième siècle, 347.
- Contrainte par corps pour dettes, 65.
- Contrefaçon (une) au quatorzième siècle, 242.
- Cordouan ; son origine, 200.
- Cortenberg (l'acte de), 237.
- Cynégire, Grec célèbre cité, 276.
- Daniel van Halewyn fait chevalier, 134.
- Dewez ; son histoire de Liège citée, 35.
- Dinaux (Arthur), cité, 162.
- Doel (Liévin), orfèvre et alchimiste. Comment il devient riche, 284.
- Duel (un) de vilains, 188.
- Duel judiciaire supprimé, 196.
- Durand, évêque de Liège, 32.
- Écluse (l') saccagée par les Brugeois, 153.
- Édouard III, roi d'Angleterre, 161. A Tournay ; son cartel, 172.
- Égalité ; comment elle se fit à Gand, 268. Comment elle peut se faire ailleurs, *ibid.*
- Ély, paysan flamand. Son histoire, 217.
- Engherrand, l'un des assassins du comte Charles le Bon, 370.
- Enghien, place prise par douze mendiants, 97.
- Érembald, traître et scélérat, 353.
- Évêques (les deux), 28.
- Exécutions au quinzième siècle, 257.
- Fille (la) du banquier, 57.
- Foix (de), architecte de la tour de Cordouan, 198.
- Fromald, coquin ; sa mort, 381.
- Fromold, attaché au comte Charles le Bon, 374.
- Fyot (Guillemín), cause du duel de vilains, 189.
- Gauthier d'Enghien, partisan cruel, 298. Sa mort, 300.
- Georges, l'un des assassins du comte Charles le Bon, 369. Sa mort, 381.
- Gerlache (M. de) cité, 13, 20.
- Gervais, bon serviteur du Comte, 379.
- Ghisebert Gruter, mandataire des Gantois, 301. Sa mort, 302.
- Ghistelle (le sire de), l'un des tenants du tournoi de la Gruthuse, 138.
- Gislebert, l'un des ennemis de Charles le Bon ; sa mort, 384.
- Godefroi II, duc de Brabant, 36. Son testament, 38.
- Godefroi III, duc de Brabant à deux ans, 40. Assiste dans son berceau à la bataille de Ransbeck, 48.
- Godelive, femme de chambre d'Isabelle de Portugal, 120. Epouse Willem, 127.
- Gruthuse (le tournoi de la), 128. Le sire de la Gruthuse, l'un des tenants, 138.
- Gualbert, historien de Charles le Bon, 347.
- Guillaume, comte de la haute Bourgogne, assassiné le même jour que Charles le Bon, 370.
- Guillaume de Loo, vicomte d'Ypres, 376, 383. Prisonnier, 389.
- Guillaume de Normandie, comte de Flandre, 385. Ses excès et sa mort, 391.
- Guillaume van Hersele fait chevalier, 134.
- Guy de Dampierre, 84.
- Gymnastique (la) était connue de nos pères, 134.
- Héron (le vœu du), 159.
- Histoire (une) de révoltés, 84.
- Immon, seigneur de Chièvermont, 19. Sa fin, 27.
- Isaac, l'un des assassins du comte Charles le Bon, 370. Sa mort, 384.
- Jan-Jan (prononcez Iane-Iane), frère de lait de P. van den Bosch, 338.
- Jean d'Avesne, 82.
- Jean de Jung, tisserand sage, 85, 90.
- Jean le Victorieux, héros de Woe-lingen, 48. Vote une église à Notre-Dame, 64. Son mariage, 240.
- Jeanne de Flandre n'était pas aimée, 230.

- Jugement (le pont du), 141.
 Justice au moyen âge, 251. Frais de justice au quinzième siècle. *ibid.*
 Kneut ou Canut, roi de Danemark, père de Charles le Bon, assassiné comme son fils dans une église, 370.
 Knop (Wilfrid), l'un des conjurés contre Charles le Bon, 380, 389.
 Lacurne de Sainte-Palaye cité, 162.
 Lalaing (Simon de), brave et loyal, 272, 305.
 Lambert, l'un des assassins du comte Charles le Bon, 370.
 Lambin (M.), archiviste d'Ypres, cité, 345.
 Lanjuinais (le comte); sa proposition pour amener l'égalité, 268.
 Libertés; au moyen âge n'étaient que des privilèges, 152.
 Livre (le) de Baudouin, cité. 232.
 Lollarts (les); ce que c'était, 345.
 Lot de vin; ce que c'était, 257.
 Louis de Maele; sa justice, 93, 143. Hai des Flamands, 287. Sa férocité, 305. Son désastre à Bruges, 312. Sa fuite, 314. Sa mort, 334.
 Louis de Nevers, comte de Flandre, donne une charte, 151.
 Louis le Gros vient châtier les assassins de Charles le Bon, 384.
 Louis IX, suzerain juste, 82-84.
 Lutgarde, duchesse de Brabant, 36.
 Manneken-Pis, à Bruxelles. Son origine, 51.
 Marguerite de France, fille de saint Louis, épouse Jean I^{er}, 240.
 Marguerite l'Enragée, comtesse de Hainaut, 78.
 Marie de Champagne; faits à son éloge, 204.
 Marlagne (Henri de); son histoire, 7.
 Matinées (les) de Marie de Champagne, 204.
 Mauny (Gauthier de); son vœu, 165.
 Mellinet (le général); quelques mots sur lui, 56.
 Mendians (les douze) d'Enghien, 97. Meurtre et martyr de Charles le Bon, 369.
 Michel de Jung, vaillant Gantois, 278. Pendu, 280.
 Minave (Gilles), prévôt de Valenciennes, 82.
 Miracle (un) historique, 150.
 Morialmé (Godeschald de), 29. Évêque de Liège, 31.
 Moyen âge (le), 1. Mal jugé, 2.
 Notger; deux légendes de lui, 7-18.
 Olivier de Dixmude, cité, 345.
 Olivier van Steeland, 91. Ses crimes, 93. Son impunité, 95.
 Oriflamme (l') déployée contre les Flamands, 329.
 Oultre (Olivier d'), partisan cruel, 290.
 Ozanam (Frédéric), cité, 2.
 Pacification de la Flandre en 1385, 336.
 Parisis (monseigneur), cité, 2.
 Pendu (le) de Schendelbecke, 276.
 Pétronille de Hollande, à Bruges, 382.
 Peuple (le); ce que c'était au moyen âge, 81.
 Philippe de Valois; vœu du héron, 161. A Tournay, 167.
 Philippe le Bon; une historiette de lui, 106. Permet un duel, 188. En guerre avec les Gantois, 277.
 Philippe le Hardi, aimé des Flamands, 289, 319. Son éloge, 332. Sa générosité, 336.
 Philippine de Hainaut; son vœu, 165.
 Pierre philosophale (la); une historiette, 232.
 Pont (le) du jugement, 141.
 Poperinghe en lutte avec Ypres, 244.
 Prince (le) d'un jour, 106.
 Prince (le) malgré lui, 287.
 Radus des Prés; son aventure, 20.
 Ransbeck (la bataille de), 35-47.
 Rasse de Herzele, l'un des chefs gantois, 289.
 Renaud de Gueldre, embarrassé, 69.
 Repas du meurtre, superstition, 375, 376.
 Reyneval (Arnoul de); sa mission à Tournay, 94.
 Robert, opposé au meurtre de Charles le Bon. 368. Sa mort, 390.
 Robert d'Artois (les deux), 161.
 Rochus van Velden, armurier intelligent, 234.

- Rois d'Angleterre; comment ils se firent rois de France, 160.
- Roosebeke (bataille de), 327.
- Royan; quelques mots sur cette ville, 197.
- Saint-Moris, chevalier intrépide, 279. Joute avec le pendu de Schendelbeke et devient aveugle, 282.
- Salisbury; son vœu, 164.
- Schoorisse (le sire de) surprend Audenarde, 265.
- Schendelbeke (siège de), 276.
- Siècle (le dix-huitième) démolisseur, 4. Le dix-neuvième réparateur, 5.
- Simon de Vermandois, évêque de Tournay, 376, 378.
- Smet (M. le chanoine de), cité, 345.
- Sneissen (Cornelis), 274. Un trait héroïque de lui, 276.
- Sophie de Malines, 69.
- Steenhuyze (le sire de), loyal seigneur, 170.
- Sympathies remarquables, 259.
- Thémard, châtelain de Bourbourg; sa mort, 371.
- Thierry d'Alsace, 44. Sa générosité, 55. Son avènement, 391.
- Thomas d'Aquin (saint); ses sages conseils à la duchesse Alix de Bourgogne, 235.
- Tour (la) de Cordouan, 297.
- Tournay, ville criminellement opprimée, 95. Assiégée, 167.
- Tournoi (le) de la Gruthuse, 128.
- Van den Bosch, chef gantois, 289. Propose pour ruwaert Philippe d'Artevelde, 295; et l'installe, 297. Son irruption sur les amis de la paix, 302; quelques détails sur lui, 337.
- Vauthier d'Enghien; son histoire, 97.
- Vervloet de Louvain; son stratagème curieux, 241.
- Vezelai (l'abbé de), conseiller de Louis de Nevers, 156.
- Vieille (la) d'Audenarde, 259.
- Vilains (un duel de), 188.
- Vœu (le) du héron, 159.
- Vœux. Leurs témérités punies, 167.
- Walter de Lockeren, fidèle, 371. Sa mort, 373.
- Willem le Dormeur, prince, 107.
- Woeringen (bataille de), 68.
- Yoens; sa mort, 289.
- Ypres en lutte avec Poperinghe, 244; son château, 359.
- Zegher, châtelain de Gand, ennemi des assassins du comte Charles le Bon, 382.
- Zegher Jansson, chef de rebelles, 85. Sa fin, 90.

TABLE DES MATIÈRES.

I. Le moyen âge.	1
II. Henri de Marlagne. Première légende de l'évêque Notger.	7
III. Le repaire de Chièvremont. Deuxième légende de l'évêque Notger.	18
IV. Les deux évêques.	28
V. La bataille de Ransbeck. Histoire d'un petit prince.	35
VI. La fille du banquier.	57
VII. Sophie de Malines.	69
VIII. Charles d'Anjou, comte de Hainaut.	77
IX. Une histoire de révoltés.	84
X. Messire Olivier van Steeland	91
XI. Les douze mendiants d'Enghien.	97
XII. Le prince d'un jour.	106
XIII. Le tournoi de la Gruthuse.	128
XIV. Le pont du jugement.	141
XV. Une charte au quatorzième siècle.	151
XVI. Le vœu du héron.	159
XVII. Philippe de Valois à Tournay.	167
XVIII. La chute d'un chef populaire.	174
XIX. Un duel de vilains.	188
XX. La tour de Cordouan.	197
XXI. Les matinées de Marie de Champagne.	204
XXII. Une aventure de Baudouin IX.	213
XXIII. Les agréments de la couronne.	228
XXIV. Une anecdote d'Alix de Bourgogne.	233
XXV. Une contrefaçon au quatorzième siècle.	243
XXVI. Le sire de Beaumont.	250
XXVII. La vieille d'Audenarde.	259
XXVIII. La grande clef.	266
XXIX. Le pendu de Schendelbeke.	276
XXX. La pierre philosophale. Légende de la rue du Bonheur.	282
XXXI. Le prince malgré lui.	287
XXXII. Une conspiration au douzième siècle.	347

